



**NOUVELLES TECHNOLOGIES DE  
L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION,  
NOUVELLES LECTURES, NOUVEAUX ÉCRITS -  
POUR UNE CARACTÉRISATION DU GENRE DU  
DOCUMENT NUMÉRIQUE**

Gabriela-Violeta Orez Athea

► **To cite this version:**

Gabriela-Violeta Orez Athea. NOUVELLES TECHNOLOGIES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION, NOUVELLES LECTURES, NOUVEAUX ÉCRITS - POUR UNE CARACTÉRISATION DU GENRE DU DOCUMENT NUMÉRIQUE. Sciences de l'information et de la communication. Télécom Bretagne, 2011. Français. <tel-01302873>

**HAL Id: tel-01302873**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01302873>**

Submitted on 19 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License



**NOUVELLES TECHNOLOGIES DE  
L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION,  
NOUVELLES LECTURES, NOUVEAUX ÉCRITS -  
POUR UNE CARACTÉRISATION DU GENRE DU  
DOCUMENT NUMÉRIQUE**

Gabriela-Violeta Orez Athea

Thèse



N° d'ordre : 2011telb0222

**Sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne**

## **Télécom Bretagne**

En habilitation conjointe avec l'Université de  
École Doctorale – SICMA

# **NOUVELLES TECHNOLOGIES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION : NOUVEAUX ÉCRITS, NOUVELLES LECTURES – POUR UNE CARACTÉRISATION DU GENRE DU DOCUMENT NUMÉRIQUE**

## **Thèse de Doctorat**

Mention : Sciences et Techniques de l'Information et de la Communication (STIC)

Présentée par **Gabriela-Violeta Orez – Athea**

Département : informatique

Directeur de thèse : Ioannis Kanellos

Soutenue le 21 novembre 2011

Jury :

Mme. Monique Slodzian, professeur INALCO (Rapporteur)

M. Pierre Beust, maître de Conférences Univ. de Caen (Rapporteur)

M. Ioannis Kanellos, professeur Telecom Bretagne (Directeur de thèse)

M. Pierre De Loor, professeur ENIB (Examineur)

M. Geoffrey Williams, professeur Univ. Bretagne Sud (Examineur)



## REMERCIEMENTS

Comme le veut la formule consacrée, j'assume toute seule la responsabilité du contenu de cette thèse, des critiques, des affirmations et des propositions qu'elle contient, du choix des couleurs des figures et des erreurs qui ont résisté à la relecture. Mais ce serait une petite imposture de m'en approprier la parenté exclusive, car j'ai progressé sous influences et grâce à des soutiens déterminants, auxquels je souhaite ici exprimer ma reconnaissance. Si je suis arrivée au bout de cette aventure, c'est bien par la patience, la disponibilité et par les précieux conseils des gens qui ont croisé mon chemin.

Je ne saurais manquer de remercier en premier lieu à M. Ioannis Kanellos, qui m'a témoigné sa confiance en acceptant de diriger cette thèse qui se nourrit abondamment de son travail et de ses conseils. Il m'a surtout aidé à comprendre que dans le domaine de la recherche il est parfois nécessaire de faire des compromis entre l'exercice libre de l'esprit critique, et la nécessité d'agir pour atteindre l'objectif fixé. Par ses encouragements et par son indulgence, ce projet a pu être mené au bout dans des très bonnes conditions.

En second lieu, cette thèse m'a montré qu'un bon lecteur est une chose précieuse. Outre ceux qui ont accompagné ce travail, je tiens à remercier Mme. M. Soldzian et M. P. Beust d'avoir accepté de faire partie du jury de cette thèse et d'en être les lecteurs privilégiés. C'est avec plaisir que je sou mets ce mémoire à leur jugement et leurs critiques.

Au sein de l'École Telecom Bretagne ces années de thèse se sont déroulées dans une ambiance formidable. C'est pourquoi je souhaite également remercier le personnel pour son accueil chaleureux. J'ai pu vérifier au cours de ces quelques années de travail que les discussions de couloir sont au moins aussi importantes que les échanges plus formels, et que ces à-côté prennent parfois la forme de l'essentiel. Merci donc à Jimmy, Thibault, Gwendal, Céline mais aussi à Simona et Valérie, qui ont contribué à ce travail bien plus qu'ils ne le croient.

Je remercie bien sûr ma famille, Annie qui m'a suivie avec bienveillance dans mon parcours universitaire à rallonge et mes amis de leurs encouragements et leur soutien. Mention spéciale pour mon époux, Eric et mes enfants, David et Maxim, pour leur existence et leur amour.





# Table de matières

<b>1</b>	<b>Avant-propos</b>	<b>5</b>
1.1	Cadre . . . . .	5
1.2	Problématique . . . . .	7
1.3	Plan de la thèse . . . . .	11
<b>2</b>	<b>Introduction</b>	<b>15</b>
2.1	Situons tout d'abord nos objets . . . . .	15
2.2	Suivi par le contexte, celui de la gestion des connaissances . . . . .	16
2.3	Les principes qui guident la réflexion . . . . .	17
2.3.1	Un positionnement dans l'axe de l'histoire . . . . .	17
2.3.2	Les sujets, les objets et le langage. Vision anthropocentrée. Une démarche centrée sur la praxis . . . . .	18
2.3.3	Conception interactionniste et constructiviste . . . . .	25
2.4	Modèle épistémologique . . . . .	27
2.4.1	Le matériau utilisée – le document comme texte analysé par la linguistique interprétative et de corpus . . . . .	27
<b>I</b>	<b>LE DOCUMENT</b>	<b>29</b>
<b>3</b>	<b>Le document</b>	<b>31</b>
3.1	Repères . . . . .	31
3.2	Le document classique . . . . .	33
3.2.1	Caractéristiques qui se rattachent au document en tant qu'objet	35
3.2.1.1	Le document est perceptible . . . . .	35
3.2.1.2	Le document est intelligible . . . . .	36
3.2.1.3	Le document est lisible (stable) . . . . .	37
3.2.2	Caractéristiques qui se rattachent au sujet/lecteur d'un doc- ument . . . . .	38
3.2.2.1	Le document est le résultat d'une intention a poste- riori . . . . .	39
3.2.2.2	Le document mobilise une compétence de lecture . . . . .	40
3.2.2.3	Le document dépend du budget temps du lecteur . . . . .	41
3.2.3	Caractéristiques qui se rattachent à la qualification du document	41
3.2.3.1	Qualifier un objet en tant que document exige sa contextualisation . . . . .	42
3.2.3.2	Un document accomplit une fonction de témoignage	44
3.2.3.3	Le document est trace sans être mémoire . . . . .	45



3.2.3.4	Le document – traçabilité . . . . .	46
3.3	Le document numérique (DN) . . . . .	48
3.3.1	Considérations qui se rattachent au document numérique en tant qu'objet . . . . .	50
3.3.1.1	Le document numérique conduit à envisager différemment la matérialité . . . . .	50
3.3.1.2	Le document numérique est délimité par l'action . . . . .	52
3.3.1.3	Le document numérique est une entité tricéphale . . . . .	54
3.3.2	Considérations qui se rattachent au sujet . . . . .	56
3.3.2.1	L'intentionnalité du DN se manifeste par l'aspect anticipatif et programmatique des besoins . . . . .	56
3.3.2.2	La compétence exigée par le DN est une compétence manipulatoire (technique) et une compétence réflexive . . . . .	57
3.3.2.3	Le DN est à la mesure de la disponibilité temporaire de son lecteur . . . . .	60
3.3.3	Considérations qui se rattachent à l'action de qualifier l'objet . . . . .	61
3.3.3.1	Le DN a permis l'émergence d'une nouvelle manière de considérer le contexte . . . . .	61
3.3.3.2	Le DN est-il toujours témoignage? . . . . .	63
3.3.3.3	Le DN remplace sa fonction de trace par une action - la traçabilité . . . . .	64
3.4	DC comme DN – configurations techno-sémio-pragmatiques . . . . .	64
3.4.0.4	Documents numériques ou information numérisée? . . . . .	66
3.4.1	Information numérique ou électronique? (Un éclairage terminologique) . . . . .	67
3.5	Conclusion . . . . .	68

## II ÉTAT DE L'ART 71

4	Repères du genre <span style="float: right;">73</span>
4.1	Introduction . . . . . <span style="float: right;">73</span>
4.2	Pourquoi le genre? Légitimité du concept . . . . . <span style="float: right;">75</span>
4.2.1	Étymologie . . . . . <span style="float: right;">75</span>
4.2.2	La polysémie des emplois . . . . . <span style="float: right;">76</span>
4.2.3	Terminologie . . . . . <span style="float: right;">76</span>
4.2.4	L'évidence du fait générique . . . . . <span style="float: right;">77</span>
4.2.5	Classification d'artefacts - pertinents et intersubjectifs . . . . . <span style="float: right;">80</span>
4.3	Le Genre – État de l'art . . . . . <span style="float: right;">82</span>
4.3.1	Introduction . . . . . <span style="float: right;">82</span>
4.3.2	Passage historique . . . . . <span style="float: right;">82</span>
4.3.2.1	Le genre et l'espèce au centre des préoccupations des penseurs de l'Antiquité . . . . . <span style="float: right;">83</span>

4.3.2.2	Moyen-Âge et la Renaissance. Les arbres et les taxonomies . . . . .	84
4.3.2.3	La philosophie allemande et le modèle historiciste de Hegel . . . . .	86
4.3.2.4	Paul Otlet – visionnaire du document numérique et de la gestion des connaissances . . . . .	87
4.3.2.5	Bakhtine et la vision moderne du genre . . . . .	88
4.3.2.6	Apports actuels – ontologies, thésaurus . . . . .	90
4.3.3	Trois attitudes pour une cause commune . . . . .	93
4.3.3.1	Une attitude normative ou prescriptive . . . . .	94
4.3.3.2	Une attitude essentialiste ou descriptive . . . . .	98
4.3.3.3	Une attitude structuraliste ou comparative . . . . .	106
4.4	Conclusion . . . . .	110

### **III PROPOSITIONS POUR L'ANALYSE DU GENRE DU DOCUMENT NUMÉRIQUE 117**

<b>5</b>	<b>Le genre du document numérique</b>	<b>119</b>
5.1	Une prise de position . . . . .	119
5.1.1	Le « genre » du DN : entre texte et discours. D'une logique littéraire/linguistique vers une ouverture transdisciplinaire de l'étude du genre . . . . .	121
5.1.1.1	La démarche qualitative de la littérature centrée sur les sujets : l'institution littéraire . . . . .	123
5.1.1.2	La démarche quantitative de la linguistique centrée sur les objets . . . . .	125
5.1.1.3	Pour une transdisciplinarité dans l'étude du genre de DN (centrée sur une théorie de l'action) . . . . .	128
5.2	Le genre comme contexte . . . . .	130
5.2.1	Contextes de référence vs. contextes génériques . . . . .	135
5.3	Trois approches pour l'analyse du genre de DN . . . . .	138
5.3.1	L'approche interprétative . . . . .	138
5.3.1.1	Le genre comme encodage d'un horizon d'attentes . . . . .	138
5.3.1.2	Le genre comme pacte de lecture . . . . .	146
5.3.1.3	Le genre vs communautés d'interprétation . . . . .	153
5.3.2	Approche procédurale . . . . .	160
5.3.2.1	La lecture de DN comme activité de construction d'un sens . . . . .	160
5.3.2.2	Le genre de DN comme stratégie interprétative normée. Modèles et schèmes procéduraux . . . . .	167
5.3.2.3	Le genre de DN – Graphes et parcours « libres » . . . . .	174
5.3.3	Approche descriptive . . . . .	190

5.3.3.1	Les signes sémiotiques de l'hypertexte . . . . .	190
5.3.3.2	Genre de DN vs genre de document audiovisuel . . .	198
5.3.3.3	Le genre de DN et l'intertextualité . . . . .	205
5.4	Conclusion . . . . .	212

## **IV QUATRIÈME PARTIE 225**

<b>6</b>	<b>Pour un modèle d'analyse du genre de DN</b>	<b>227</b>
6.1	Objectif du modèle, outils et méthodologie de travail . . . . .	227
6.2	Présentation, organisation et problématique du corpus numérique . .	230
6.3	Critères retenus et résultats commentés . . . . .	233
<b>7</b>	<b>Conclusion</b>	<b>257</b>
7.1	D'une pensée graphique vers une pensée computationnelle . . . . .	271
7.2	Perspectives . . . . .	276
<b>8</b>	<b>Repères bibliographiques</b>	<b>279</b>
8.1	Webographie . . . . .	279
8.1.1	Épistémologie, méthodologie . . . . .	279
8.1.2	La lecture . . . . .	279
8.1.3	Linguistique, sémantique, sémiotique, sens . . . . .	280
8.1.4	Le genre, la norme . . . . .	281
8.1.5	Le document numérique . . . . .	282
8.2	Bibliographie . . . . .	282
	Bibliographie . . . . .	282

La ligne est composée d'un nombre infini de points ; le plan, d'un nombre infini de lignes ; le volume, d'un nombre infini de plans ; l'hypervolume, d'un nombre infini de volumes... Non, décidément, ce n'est pas là, *more geometrico*, la meilleure façon de commencer mon récit. C'est devenu une convention aujourd'hui d'affirmer de tout conte fantastique qu'il est véridique ; le mien, pourtant, est véridique. Je vis seul, au quatrième étage d'un immeuble de la rue Belgrano. Il y a de cela quelques mois, en fin d'après-midi, j'entendis frapper à ma porte. J'ouvris et un inconnu entra. C'était un homme grand, aux traits imprécis. Peut-être est-ce ma myopie qui me les fit voir de la sorte. Tout son aspect reflétait une pauvreté décente. Il était vêtu de gris et il tenait une valise à la main. Je me rendis tout de suite compte que c'était un étranger. Au premier abord, je le pris pour un homme âgé ; ensuite je constatai que j'avais été trompé par ses cheveux clairsemés, blonds, presque blancs, comme chez les Nordiques. Au cours de notre conversation, qui ne aura pas plus d'une heure, j'appris qu'il était originaire des Orcades. Je lui offris une chaise. L'homme laissa passer un moment avant de parler. Il émanait de lui une espèce de mélancolie, comme il doit en être de moi aujourd'hui.

– Je vends des bibles, me dit-il.

Non sans pédanterie, je lui répondis :

– Il y a ici plusieurs bibles anglaises, y compris la première, celle de Jean Wicléf. J'ai également celle de Cipriano de Valera, celle de Luther, qui du point de vue littéraire est la plus mauvaise, et un exemplaire en latin de la Vulgate. Comme vous voyez, ce ne sont pas précisément les bibles qui me manquent.

Après un silence, il me rétorqua :

- Je ne vends pas que des bibles. Je puis vous montrer un livre sacré qui peut-être vous intéressera. Je l'ai acheté à la frontière du Bikanir.
- Il ouvrit sa valise et pose l'objet sur la table. C'était un volume in-octavo, relié en toile. Il avait sans aucun doute passé par bien des mains. Je l'examinai ; son poids insolite me surprit. En haut du dos je lus Holy Writ et en bas Bombay.
- Il doit dater du dix-neuvième siècle, observai-je.
- Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais su, me fut-il répondu.

Je l'ouvris au hasard. Les caractères m'étaient inconnus. Les pages, qui me parurent assez abîmées et d'une pauvre typographie, étaient imprimées sur deux colonnes à la façon d'une bible. Le texte était serré et disposé en versets. A l'angle supérieur des pages figuraient des chiffres arabes. Mon attention fut attirée sur le fait qu'une page paire portait, par exemple, le numéro 40514 et l'impair, qui suivait, le numéro 999. Je tournai cette page; au verve la pagination comportait huit chiffres. Elle était

ornée d'une petite illustration, comme on en trouve dans les dictionnaires : une ancre dessinée à la plume, comme par la main malhabile d'un enfant. L'inconnu me dit alors :

- Regardez-la bien. Vous ne la verrez jamais plus.

Il y avait comme une menace dans cette affirmation, mais pas dans la voix. Je repérai sa place exacte dans le livre et fermai le volume. Je le rouvris aussitôt. Je cherchai en vain le dessin de l'ancre, page par page. Pour masquer ma surprise, je lui dis :

- Il s'agit d'une version de l'Écriture Sainte dans une des langues hindoues, n'est-ce pas ?
- Non, me répondit-il.

Puis, baissant la voix comme pour me confier un secret :

- J'ai acheté ce volume, dit-il, dans un village de la plaine, en échange de quelques roupies et d'une bible. Son possesseur ne savait pas lire. Je suppose qu'il a pris le Livre des Livres pour une amulette. Il appartenait à la caste la plus inférieure; on ne pouvait, sans contamination, marcher sur son ombre. Il me dit que son livre s'appelait le livre de sable, parce que ni ce livre ni le sable n'ont de commencement ni de fin.

Il me demanda de chercher la première page. Je posai ma main gauche sur la couverture et ouvris le volume de mon pouce serré contre l'index. Je m'efforçai en vain : il restait toujours des feuilles entre la couverture et mon pouce. Elles semblaient sourdre du livre.

- Maintenant cherchez la dernière.

Mes tentatives échouèrent de même; à peine pus-je balbutier d'une voix qui n'était plus ma voix :

- Cela n'est pas possible.

Toujours à voix basse le vendeur de bibles me dit :

- Cela n'est pas possible et pourtant cela est. Le nombre de pages de ce livre est exactement infini. Aucune n'est la première, aucune n'est la dernière. Je ne sais pourquoi elles sont numérotées de cette façon arbitraire. Peut-être pour laisser entendre que les composants d'une série infinie peuvent être numérotés de façon absolument quelconque.

Puis, comme s'il pensait à voix haute, il ajouta :

- Si l'espace est infini, nous sommes dans n'importe quel point de l'espace. Si le temps est infini, nous sommes dans n'importe quel point du temps.

Ses considérations m'irritèrent.

- Vous avez une religion, sans doute? lui demandai-je.
- Oui, je suis presbytérien. Ma conscience est tranquille. Je suis sûr de ne pas avoir roulé l'indigène en lui donnant la Parole du Seigneur contre son livre diabolique.

Je l'assurai qu'il n'avait rien à se reprocher et je lui demandai s'il était de passage seulement sous nos climats. Il me répondit qu'il pensait retourner prochainement dans sa patrie. C'est alors que j'appris qu'il était écossais, des îles Orcades. Je lui dis que j'aimais personnellement l'Écosse, ayant une véritable passion pour Stevenson et pour Hume.

- Et pour Robbie Burns, corrigea-t-il.

Tandis que nous parlions je continuais à feuilleter le livre infini.

- Vous avez l'intention d'offrir ce curieux spécimen au British Museum ? lui demandai-je, feignant l'indifférence.
- Non. C'est à vous que je l'offre, me répliqua-t-il, et il énonça un prix élevé.

Je lui répondis, en toute sincérité, que cette somme n'était pas dans mes moyens et je me mis à réfléchir. Au bout de quelques minutes, J'avais ourdi mon plan.

- Je vous propose un échange, lui dis-je. Vous, vous avez obtenu ce volume contre quelques roupies et un exemplaire de l'Écriture Sainte; moi, je vous offre le montant de ma retraite, que je viens de toucher, et la bible de Wiclef en caractères gothiques. Elle me vient de mes parents.
- *A black letter Wiclef!* murmura-t-il. J'allai dans ma chambre et je lui apportai l'argent et le livre. Il le feuilleta et examine la page de titre avec une ferveur de bibliophile.
- Marché conclu, me dit-il.

Je fus surpris qu'il ne marchandât pas. Ce n'est que par la suite que je compris qu'il était venu chez moi décidé à me vendre le livre. Sans même les compter, il mit les billets dans sa poche. Nous parlâmes de l'Inde, des Orcades et des jarls norvégiens qui gouvernèrent ces îles. Quand l'homme s'en alla, il faisait nuit. Je ne l'ai jamais revu et j'ignore son nom. Je comptais ranger le livre de sable dans le vide qu'avait laissé la bible de Wiclef, mais je décidai finalement de le dissimuler derrière des volumes dépareillés des Mille et Une Nuits. Je me couchai mais ne dormis point.

Vers trois ou quatre heures du matin, j'allumai. Je repris le livre impossible et me mis à le feuilleter. Sur l'une des pages, je vis le dessin d'un masque. Le haut du feuillet portait un chiffre, que j'ai oublié, élevé à la puissance 9. Je ne montrai mon trésor à personne. Au bonheur de le posséder s'ajouta la crainte qu'on ne me le volât, puis le soupçon qu'il ne fût pas véritablement infini. Ces deux soucis vinrent accroître ma vieille misanthropie. J'avais encore quelques amis ; je cessai de les voir. Prisonnier du livre, je ne mettais pratiquement plus le pied dehors. J'examinai à la loupe le dos et les plats fatigués et je repoussai l'éventualité d'un quelconque artifice. Je constatai que les petites illustrations se trouvaient à deux mille pages les unes des autres. Je les notai dans un répertoire alphabétique que je ne tardai pas à remplir. Elles ne réapparurent jamais. La nuit, pendant les rares intervalles que m'accordait l'insomnie, je rêvais du livre. L'été déclinait quand je compris que ce livre était monstrueux. Cela ne me servit à rien de reconnaître que j'étais moi-même également monstrueux, moi qui le voyais avec mes yeux et le palpais avec mes dix doigts et ongles. Je sentis que c'était un objet de cauchemar, une chose obscène qui diffamait et corrompait la réalité. Je pensai au feu, mais je craignis que la combustion d'un livre infini ne soit pareillement infinie et n'asphyxie la planète par sa fumée. Je me souvins d'avoir lu quelque part que le meilleur endroit où cacher une feuille c'est une forêt. Avant d'avoir pris ma retraite, je travaillais à la Bibliothèque nationale, qui abrite neuf cent mille livres; je sais qu'à droite du vestibule, un escalier en colimaçon descend dans les profondeurs d'un sous-sol où sont gardés les périodiques et les cartes. Je profitai d'une inattention des employés pour oublier le livre de sable sur l'un des rayons humides. J'essayai de ne pas regarder à quelle hauteur ni à quelle distance de la porte. Je suis un peu soulagé mais je ne veux pas même passer rue Mexico. [Bor78]



# Avant-propos

## 1.1 CADRE

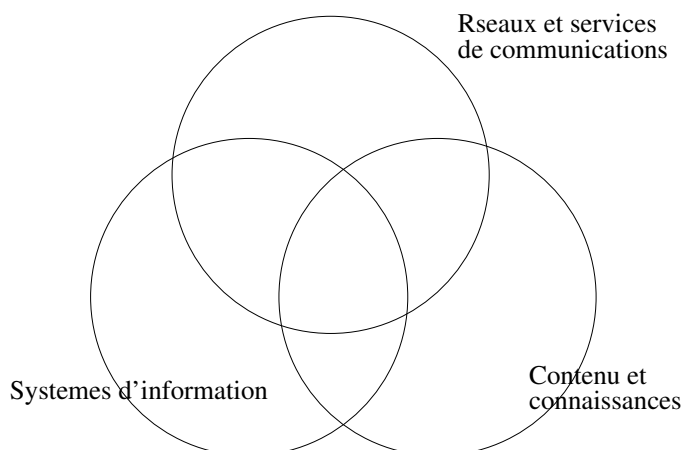
L'Humanité est entrée dans une étape de son histoire caractérisée par la prédominance de l'information, de la communication et de la connaissance dans l'ensemble de ses activités. Aujourd'hui la Société de la Communication, de l'Information et de la Connaissance (Société CIC), notre société, est basée sur la capacité des hommes à manier des symboles via les technologies : en effet, l'information et la connaissance constituent des ressources économiques au même titre que l'étaient, à l'ère industrielle, les ressources naturelles (voir figure 1.1). Ainsi, les propos de ce travail se situent dans un contexte caractérisé par des mutations capitales tant au niveau économique et social qu'au niveau culturel. Des concepts novateurs et des formes d'organisation spécifiques ont fait surface, imposant à terme une mise en question et une réévaluation de notre façon de percevoir et de comprendre le monde. Le protagoniste de ces changements, l'ordinateur, outil familier qui tient autant du jeu que du travail, a fait irruption dans nos pratiques sociales, en remodelant quelques-unes de nos habitudes et en imposant d'autres, nouvelles.

L'importance de l'information dans la Société CIC procède de la remarque que les investissements en ce concept ainsi qu'en ceux de communication et de connaissance, envisagés dans leur impact économique, dépassent ceux, traditionnels, de l'entreprise telle que nous la concevions dans l'ère industrielle. Devenue un catalyseur pour le développement de l'entreprise d'aujourd'hui, l'information convoque des investissements et entre désormais dans le concept même de développement économique. Dans ce contexte l'Internet et le WEB, en tant que plateformes qui rendent la communication possible, constituent un espace d'échanges parallèle, offrant des services qui soutiennent nos mondes, tels que nous les connaissions avant leur apparition. Apparu au début des années '90, le WEB du simple échange est devenu WEB 2.0, en transformant ainsi Internet dans un nouveau cadre d'interaction sociale. Depuis, sa croissance rapide<sup>1</sup> l'a transformé en un phénomène de société irréversible ; les Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) ont ac-

---

<sup>1</sup>En décembre 2008, Internet comptait déjà 186,7 millions de sites Web dans le monde selon la société Netcraft. (Le Journal du Net du 6 janvier 2009, <http://www.journaldunet.com/breve/34960/la-croissance-du-web-mondial-ralentit-a-186-millions-de-sites.shtml>)





**Figure 1.1 :** *La Société CIC composée de la cybersphère, l'ubisphère et la noosphère : la cybersphère contient, grosso modo, les systèmes d'information – la société de l'information ; l'ubisphère concerne les réseaux et les moyens de communication – la société de la communication ; enfin, la noosphère, concept forgé par V. Vernadski, serait le lieu de l'agrégation de l'ensemble des pensées, des consciences et des idées produites par les humains en situation de communication – la société de la connaissance.*

quis aujourd'hui un rôle central de médiateur non seulement dans le commerce mais aussi dans le commerce du sens. Notre économie actuelle, plus que jamais, repose sur la manipulation et la valorisation de la cellule constitutive qui édifie cet espace parallèle – le document dans sa version numérique. Ce nouvel espace d'exercice social, le WEB 2.0, ouvre de nouvelles perspectives de réflexion et suscite des débats et des questionnements spécifiques qui représentent aujourd'hui un vrai défi pour la recherche.

*Les trois sphères, celle de la communication, ou Ubisphère, celle des systèmes d'information, ou Cybersphère, et celle des contenus et de la connaissance, ou Noosphère, se densifient, accélèrent leur mouvement et leur synergie. Se créent ainsi les conditions d'une évolution profonde de l'humanité, ou d'une bifurcation au sens de la systémique, pour aborder une nouvelle phase. Les technologies de la communication et de l'information apportent une montée en puissance des connaissances qui se caractérise aujourd'hui par une convergence technologique, économique et d'usage que nous proposons de traduire par le concept de vie numérique. [Bre]*

Le développement accru des technologies de l'information a constitué à la fois le déclencheur, le support et l'accélérateur du processus d'interaction, de transmission, de partage et de participation des citoyens à la construction des savoirs. Les TIC

sont aujourd'hui placées au centre du débat politique, économique et philosophique. Les domaines autrefois séparés, suite au légendaire divorce entre tekhnê et épistémê, comme l'Informatique et les neurosciences d'une part, et la Psychologie et la Linguistique d'autre part, sont aujourd'hui invitées à une réelle articulation transdisciplinaire. Les TIC, moyen pour domestiquer, valoriser et s'appropriier la notion d'information comme connaissance, permettent aujourd'hui de nouveaux paradigmes de collaborations entre les sciences. De la même manière que le WEB et l'entreprise d'aujourd'hui imaginent de nouveaux services et marchés, de nouveaux besoins et des nouvelles solutions, les sciences peuvent imaginer apporter de nouvelles solutions à d'anciens problèmes. En construisant des plateformes de coopération entre les disciplines, les TIC nous mettent à disposition des outils plus performants que ceux qui existaient avant, nous permettant parfois simplement de restituer aux problèmes leur juste complexité.

C'est dans ce contexte global que se situe notre approche, qui se veut axée à la fois sur les sujets, sur les objets et sur les pratiques socio-signifiantes, c'est-à-dire des pratiques qui envisagent le thème du sens comme un thème émergent des sociétés humaines. La démarche que nous avons choisie évoque à la fois *les êtres* humains et les cultures où *les formes* d'organisation et de communication prennent place, mais aussi *les outils* qui participent, qui engagent, sur lesquels reposent et qui construisent les cultures. Nous partirons du principe que ce ne sont pas les outils qui peuvent provoquer, par eux-mêmes, une rupture dans nos modes de pensée et de création, mais les usages que nous en faisons. Autrement dit, notre travail repose sur un déplacement du regard de l'outil vers l'usage. Si l'Internet est devenu un nouveau cadre d'interaction sociale, cette interaction est étroitement intégrée au « monde réel », les deux domaines (le virtuel et « réel ») se transformant mutuellement. Car l'espace d'interaction construit par l'Internet et le WEB, souvent appelé « virtuel », est, certes, parallèle ; mais il n'est pas pour autant indépendant, dans la mesure où il participe activement à nos vies ; il n'est pas non plus opposable, ni incompatible ; bien au contraire, il a des effets rétroactifs sur ce que, jusque hier, on considérait être notre monde. Les pratiques et les normes propres à la communication via les réseaux numériques lui sont, certes, spécifiques, cependant elles héritent également des normativités qui régulent la communication de facture plus classique. Ainsi, la communication via les réseaux interfère avec des pratiques existantes, qu'elle prend en charge et réaménage. La sociabilité « réelle » intègre la sociabilité virtuelle.

## 1.2 PROBLÉMATIQUE

Les technologies actuelles ont permis aux savoirs de se développer en suivant des voies pluralistes qui dépassent les schémas unidirectionnels de diffusion traditionnelle. La Société CIC offre à ses citoyens des possibilités de communication grandissantes, voire illimitées. Mais il y a plus que l'accélération, la production, la transmission et la mise à disposition de l'information : le WEB permet l'essor de nouveaux modes d'élaboration qui correspondent à des pratiques socio-langagières innovantes,

comme les blogues, les forums de discussions, les réseaux sociaux de type Twitter ou Facebook, My Space, Viadéo, Technorati, etc. L'empilement d'innovations technologiques fondées sur la numérisation est en train de construire une nouvelle logique de partage et d'échange des savoirs (un exemple révélateur est Wikipédia ou Flickr). De plus, les outils informatiques augurent des modèles de développement économique fondés sur la mise en commun des ressources comme les logiciels *Open source* ou *Libre*<sup>2</sup>. En s'appuyant sur l'inter-créativité et le partage des ressources, les citoyens de la Société CIC sont en mesure de construire des nouvelles formes d'intelligence, somme toute collective.

Le WEB est aujourd'hui un grand miroir de toutes les dimensions d'une société en profonde transformation. À l'échelle des communautés d'utilisateurs de l'information numérique on remarque un réel glissement des pratiques sociales traditionnelles vers des pratiques qui dépendent de plus en plus des TIC. Certes, ces conversions ne se font pas sans erreurs ou contradictions, voire même sans drames ; elles ne se produisent pas non plus sans difficultés, sans rebonds en avant ou retours vers l'arrière, sans coups de théâtre ou autres coûts économiques, sociaux ou cognitifs. Par conséquent, cette mutation fondamentale du rapport au savoir qui est en train de se produire, nécessite une réflexion visant la conception et la mise à disposition d'instruments d'appropriation, de navigation et d'exploitation de ce monde miroir, pour mieux cerner son rapport au « monde réel ». Ces instruments pourront garantir à la fois la protection des acquis en matière de patrimoine de connaissances, mais aussi la maîtrise de l'incidence de ces changements sur nos vies de tous les jours.

En effet, le WEB n'est pas déficitaire sur le plan du contenu : il contient ou peut contenir des richesses sémantiques en tout équivalentes à ce que l'on rencontre dans le monde qu'on appelle naïvement notre « monde réel ». Étant donné que les formes que le WEB contient sont accessibles en tout lieu et que chacun peut en produire, reprendre, modifier, s'approprier, transmettre or retransmettre, l'espace WEB apparaît d'emblée comme faiblement régulé. Les possibilités de stockage que les technologies actuelles permettent défient l'imagination<sup>3</sup>. Aujourd'hui le patrimoine numérique réunit l'ensemble des documents d'origine numérique mais aussi une grande partie des documents dits « classiques » qui ont été convertis sous forme numérique. Ce patrimoine numérique est caractérisé par une variété importante de contenus sous forme de textes, sons, images fixes ou animées, bases de données, logiciels, bref, des millions de documents qui sont disponibles à tout instant. De plus, chaque groupe, chaque individu, chaque machine, peut devenir émetteur et faire augmenter ce réservoir d'informations. Face au « déluge informatif » [AS03] il est désormais d'usage d'employer des expressions comme « navigation » ou « surf », car, sur cette étendue sans frontière et toujours en mouvement, le « chercheur

<sup>2</sup>Si les logiciels de cette catégorie sont, par définition, librement utilisables, analysables, modifiables et redistribuables, l'Internet a donné une toute autre dimension à ces libertés.

<sup>3</sup>Sur un seul disque compact on peut disposer environ 150 000 pages de texte, soit plus que l'ensemble de la littérature grecque depuis ses origines jusqu'au VII<sup>ème</sup> siècle de notre ère.

d'information » doit affronter les vagues, les remous, les courants et autres pièges pour arriver au « bon port » de sa quête. Si dans le « monde réel » les normes interprétatives et d'utilisation sont relativement ancrées et/ou institutionnalisées, la disparité des normes qui caractérise l'espace du WEB conduit à des inégalités et suppose des perpétuels ajustements ou adaptations. Cet excès d'informations non hiérarchisées conduit à une incapacité d'adapter les réponses données à ce qui nous est accessoire ou essentiel, l'incapacité à pouvoir transmettre.

L'explosion sans précédent de la quantité d'information disponible tend à faire croire que son accès en est facilité, alors que, au contraire, il devient de plus en plus difficile de présenter, diffuser, trouver l'information pertinente. La surabondance et le désordre sont souvent les mots qui caractérisent l'agencement de l'information sur la toile. Le WEB est riche mais chaotique et l'information y est aussi mal organisée que lorsque les livres ont été inventés. Pour tenter d'organiser les écrits sans pagination, sans ponctuation et sans titrage, à l'époque de la Renaissance, il a dû être mis en place ce que ultérieurement a été appelé le « code typographique ». Plus tard, vers la fin du XVIIIème siècle et surtout au XIXème siècle, sont apparues les fiches de description des livres (titre, auteur, contenu, côte...), ce qui aujourd'hui ce sont affinées et ont acquis le nom de métadonnées, permettant une navigation plus aisée dans les contenus. Aujourd'hui le WEB se trouve dans la même situation : des sites fort sérieux et très bien documentés, organisés selon des logiques propres au numérique, sont noyés parmi des sites à l'architecture très approximative, inopportuns ou remplis d'informations fausses ou biaisées, voire malveillantes. De plus, il y a le risque de ne plus pouvoir reconstituer son parcours pour revenir sur un document déjà consulté, cette action étant coûteuse, voire pénible. Ainsi, naviguer dans ces ruisseaux techniques, sociaux et mentaux réclame une formation spécifique et un grand recul pour que le « surf » sur Internet ne devienne pas un papillonnage stérile, analogue au « zapping » à la télé.

La Société CIC, désormais vouée à l'obésité du flux d'informations malléables à merci, doit trouver des armes appropriées pour lutter contre cette maladie. La question de la gestion des connaissances devient un enjeu majeur pour la société annoncée, un défi qui doit mobiliser les énergies. La complexité extrême des contenus sémantiques pose de sérieux problèmes de classification car le WEB apporte une quantité immense d'information, très hétérogène et surtout multilingue. Il existe aujourd'hui des centaines, des milliers, des millions de bases différentes et indépendantes de données. Les méthodes mises en œuvre par les moteurs pour améliorer la pertinence des recherches se fondent en général sur des critères statistiques, d'occurrences des mots, de notoriété des documents, de fréquences des liens etc. Actuellement, la plupart des moteurs de recherche (ou, pour le moins, les plus populaires) utilisent le texte comme sa propre métadonnée en travaillant sur le « plein texte ». L'indexation automatique utilise des algorithmes mathématiques afin d'extraire les termes statistiquement les plus représentatifs d'un texte, supposés les plus pertinents<sup>4</sup>. De nos jours on reste encore au paradigme lexical : les mots-clé

<sup>4</sup>Le schéma de pondération dit « TF.IDF » est l'un de plus répandus dans le milieu de la

font autorité en matière de recherche. Pourtant « le mot clé » ouvre trop de serrures et il noie l'information pertinente dans beaucoup de bruit. De plus, cette manière de retrouver l'information constitue une immense régression par rapport au travail réalisé, depuis trois siècles, par les bibliothécaires et les documentalistes, représentant une sorte de retour à la préhistoire de l'écrit. Une difficulté supplémentaire vient aussi du fait qu'à travers les hyper-liens qu'il contient, chaque site devient un agent de sélection, d'aiguillage ou de hiérarchisation partielle. Trouver sa route dans un tel labyrinthe devient souvent un périple risqué.

1 Une des méthodes pour améliorer la recherche sur le WEB consiste à accompagner les documents publiés d'un ensemble de métadonnées destinées à mieux les identifier<sup>5</sup>. Les documents numériques ou numérisés contiennent déjà, certes, de nombreuses métadonnées implicites ou explicites (éléments d'une adresse Internet, balises HTML d'une page WEB, propriétés des documents Office, etc.). Cependant, il s'agit souvent d'un niveau élémentaire de métadonnées. (Néanmoins, le problème de compatibilité est fréquent et il n'est pas rare de perdre certaines propriétés lorsque un document migre vers un autre format<sup>6</sup>). Tous les moteurs de recherche s'appuient dès à présent sur les métadonnées et cette méthode présente un réel intérêt car l'ajout de contenu de nature sémantique aux documents augmente fortement la qualité de l'information disponible pour les outils de recherche. Il y a ainsi une multitude de métadonnées qui accompagnent les documents numériques, toutefois on remarque qu'il y en a une, de taille, qui n'est pas exploitée : c'est le genre. En effet, la question des genres s'inscrit dans la problématique plus générale du classement des productions sémantiques et vise à donner les éléments qui pourraient améliorer les méthodes de recherche des moteurs et dans certains cas même, donner des réponses plus pertinentes.

Nous pensons que doter le WEB de nouveaux instruments de navigation qui prendraient en compte les métadonnées et notamment la question du *genre*, contribuera à terme à augmenter la pertinence dans la recherche, voire l'appropriation du document numérique. Vraisemblablement sous-estimé par les recherches actuelles, la question du genre était, jusqu'ici, l'apanage des philosophes et/ou des littéraires. Cependant, il constitue de plus en plus un passage incontournable qui réclame une participation pluridisciplinaire à la réflexion globale concernant la gestion de connaissances. Au centre des préoccupations de l'homme depuis les temps éloignés, le *genre* est un concept complexe qui concilie l'activité individuelle avec le contexte dans lequel cette activité prend place. La numérisation de l'information a élargi le champ de l'analyse des *genres* ; elle l'a définitivement tiré hors du champ

recherche d'information. TF et IDF signifient respectivement « term frequency » et « inverted document frequency ». TF est la fréquence d'apparition d'un terme dans un document. Il mesure l'importance du terme par rapport au document. IDF est la fréquence des documents indexés par un terme. Il mesure l'importance du terme en lui-même.

<sup>5</sup>Il s'agit des informations comme : la mention de l'auteur et de l'éditeur, la date de publication, le résumé du contenu, le genre concerné, etc.

<sup>6</sup>Par exemple pour une même image évoluant dans un réseau avec plusieurs versions (ex. Windows 2000 et Windows XP) qui ne sont pas compatibles.

littéraire qui était traditionnellement le sien. Aujourd'hui la Linguistique du « numérique » se doit de reconsidérer la notion de *genre* sous une nouvelle perspective qui a été ouverte par le développement des technologies. La définition des genres s'élargit ainsi vers de nouveaux besoins et des applications inédites liées à l'aspect malléable de l'information numérisée. Plus en avant, son caractère plurisémiotique invite à considérer les productions numériques dans leur complexité sémiotique. Pouvoir fournir aux utilisateurs des indications sur le genre du document, ou même leur permettre de filtrer des documents sur un critère générique (textes de loi ou articles scientifiques, par exemple), serait une incontestable valeur ajoutée. Notre réflexion se propose de mettre en évidence des traits discriminants qui permettraient d'identifier les genres des documents numériques. À terme, cela devrait déboucher sur une amélioration des outils de recherche documentaire et d'indexation car ceux qui sont disponibles aujourd'hui semblent incapables d'opérer sur ce plan. De plus, la caractérisation des genres textuels peut intéresser, plus largement, toute activité ayant à faire avec la compréhension, nécessairement plurisémiotique, du document numérique. Il apparaît donc important d'aboutir à une caractérisation opératoire des genres de documents numériques, en vue d'élaborer des méthodes et des techniques qui en permettent une meilleure exploitation.

### 1.3 PLAN DE LA THÈSE

Organisation de ce travail se fait en quatre temps. Cet *Avant propos* est suivi d'un chapitre qui introduira les concepts utilisés tout le long de la thèse et fixera le cadre épistémologique ainsi que les méthodologies choisies. Les deux fils conducteurs de ce travail consistent, d'une part, en la réflexion autour de la notion de Document Numérique (désormais DN) en vue d'obtenir, d'autre part une caractérisation opérationnelle de leurs genres. Si la question du genre littéraire a nourri de nombreuses études, une philologie numérique qui aborderait la question des genres du DN n'existe pas, à notre connaissance. Ainsi, une recherche de consensus sur ce qui est communément appelé DN s'est imposée d'emblée comme indispensable. La première partie du travail vise une « mise à plat » de la notion de *document* et son analyse sous le nouvel angle ouvert par la numérisation. Trois niveaux seront retenus comme pertinents : l'*aspect technologique*, qui se rattache à l'objet (sa forme), *sa consistance sémiotique*, dépendante de l'action du sujet (son fond) et *la visée pragmatique* au sein d'une communauté, qui justifie son existence (son fonctionnement). On constate qu'avec la numérisation, la notion de *document* se déplace vers des réalités multiples. Peut-on toujours appeler « objet » une entité qui semble être dépourvue de matérialité et qui s'apparente plus à une action ?

Une fois « notre objet d'étude » délimité, le deuxième temps de la thèse sera mobilisé par ce qui est communément appelé « état de l'art », mais que nous comprenons surtout comme un « état des lieux » de la question du genre. Aucune étude sur le genre ne peut se dérober à l'obligation d'interroger les racines de cette idée et de montrer comment elle a été mise à contribution au sein de différentes traditions.

1 C'est pourquoi, nous adopterons une perspective historique et nous allons mener la réflexion sur la légitimité du concept, tout en portant un regard critique sur la manière dont ce concept a été abordé au fil du temps. Cela nous mènera naturellement à procéder à une brève revue des conceptions traditionnelles de la notion de genre et des raisons classificatoires ou typologiques dont elles procèderaient. Ainsi munis d'un cadre conceptuel moins ambigu, nous aborderons, dans la troisième partie de la thèse le problème sensible du *genre*, en cherchant à y trouver des éléments pertinents pour un regard plus opératoire de la dialectique entre « l'objet DN » et son interprétation. Notre ambition est de proposer une approche plus révélatrice des aspects opératoires que la notion de genre recèle : le *genre* désignerait probablement la mise en place d'un schème qui encoderait les normes issues d'une histoire collective de lectures partagées. Une telle idée place d'emblée l'étude du genre du DN dans un cadre proprement interprétatif. C'est effectivement notre cadre tout au long de ce travail. Suivant un tel regard, nous mettrons en exergue la fonction « contextualisante » du *genre* qui ferait peut-être plus que tout simplement situer un objet : il mettrait en place des éléments fondamentaux et indispensables pour une lecture pertinente *puisque* partageable.

Le cyber-lecteur doit trouver le moyen d'éviter le « coup d'état » de l'incompréhension et la mésinterprétation et pour ce faire, il doit procéder à des ajustements, à la *construction* même d'un nouveau cadre d'évaluation des échanges, intégrant les particularités du support, les nouveaux modes de transmission et élaborant, en conséquence, de nouvelles normativités. Le lecteur du numérique doit se positionner dans un espace commun d'attente, qui englobe à la fois les contraintes du support et celles que l'émetteur du message s'était imposées car, en dehors de cet espace commun normé et partagé, dans lequel nous situons le *genre*, la communication est impossible, probablement le « vivre-ensemble » aussi.

En tant qu'artefact qui encapsule une pratique sociolinguistique, le texte a toujours évolué en même temps que ses supports. Cette unité discursive complexe a subi tout au long de son existence des transformations, des adaptations, des appauvrissement ou des enrichissements. Le nouveau territoire du déploiement du sens, le WEB, offre au texte des « nouveaux habits », les modalités d'expression étant infiniment plus riches et plus diverses que celles offertes par les supports précédents. Si autrefois le *texte* était compris comme un enchaînement de mots sur du papier, avec le numérique, tout élément relevant de l'expression peut désormais prendre la forme d'un texte. Cependant, ces nouveaux habits mobiliseront notre attention dans la mesure où ils entraînent de nouveaux modes de lecture : ouvertes, relationnelles, personnalisées, multidimensionnelles, car nous défendrons l'idée d'une progression coordonnée entre *genre* et stratégies de lecture.

Le principe de tout système de recherche étant de pouvoir construire une base normalisée de documents qui permette ensuite de retrouver rapidement l'information recherchée, nous prendrons appui sur un corpus de documents numériques. Sa présentation ainsi que l'exposition des méthodes d'analyse occupera la quatrième partie de la thèse. Soumises inmanquablement aux intentions de leurs lecteurs, les

lectures instrumentalisées des DN se déroulent à l'intérieur des laps de temps limités et exigent des compétences spécifiques. En imaginant le WEB comme un flux ininterrompu d'informations, ces lectures prennent la forme de cheminements qui, soumis aux impératifs économiques, creusent des sillons sur la surface de l'espace documentaire. Ces parcours de lecture construisent des documents numériques qui semblent déterminés tant par des facteurs explicites, ayant trait aux spécificités de la numérisation, que par des conditions liés aux lecteurs comme : l'intention, la compétence, la temporalité dans laquelle se déroule l'acte de lecture, l'attention, la satisfaction de la quête, etc. Tous ces éléments, qui constitueront également certains de nos paramètres d'analyse, se construisent à l'intérieur de l'univers d'attente du lecteur, ou probablement des lecteurs qui forment des communautés d'utilisateurs.

Les « éléments » de notre corpus seront analysés du point de vue de la linguistique interprétative, notamment dans la lignée de la pensée de F. Rastier [Ras87], [Ras89], [RCA94], [Ras01a] et de K. Canvat [Can99]. Le but poursuivi est de dégager des traits discriminants qui permettraient d'identifier les *genres* de documents numériques. Nous avancerons l'hypothèse d'une évolution équilibrée entre les *genres* de documents numériques et les *genres* d'utilisations, voire même des *genres* de communautés. Notre objectif est de penser l'existence d'un système d'organisation des « pratiques sociales » en nous intéressant particulièrement aux modifications entraînées par l'utilisation des TIC. La visée applicative de cette analyse s'attache à la mise au point d'outils de reconnaissance automatique des genres. Le chapitre de conclusion revient sur la question de la lecture instrumentée, interactive et multi-média que mettent en œuvre les supports numériques. En cette ultime section, nous réactivons la question qui a été récurrente à travers tout ce travail : cette lecture est-elle appelée à se généraliser ou bien allons-nous voir se développer une pluralité de modes de lecture? Car dans le dernier cas, au-delà de l'appropriation de l'écrit et du livre d'une part, et de l'ensemble de la formation scolaire, d'autre part, qui seront certainement interpellés par ces évolutions, des modifications plus profondes du système cognitif peuvent découler. En d'autres termes, de nouveaux modes de transmission des cultures pointent à l'horizon par le déplacement de notre pensée essentiellement graphique [Goo79] vers une nouvelle forme de pensée « computationnelle » [Bac00].

Dans une société de l'information, de la communication et de la connaissance, le WEB. a une tendance à intégrer, à (re)produire des schémas sociaux (WEB 2.0) ou à s'espérer régi un jour de façon efficace autant par le sens que par la forme (WEB sémantique), voire les deux (WEB 3.0). Devant des horizons aussi larges que lointains, mais probablement nécessaires et cruciaux pour penser désormais nos échanges, faire l'économie d'une étude engagée du genre des documents numériques qui font l'essentiel de la communication par les réseaux, serait sans doute faillir par méconnaissance.





# 2

## Introduction

« *Mon propos n'est pas de penser neuf mais de penser juste* » (Conte-Sponville, *Le mythe d'Icare*, [CS93])

Notre contribution vise à aborder la notion de genre du document numérique dans le cadre d'une société manifestement soutenue par l'information, la communication et la connaissance. Un principe originel qui sous-tend tout processus de réflexion est qu'en toute circonstance il faut se donner un lieu, un cadre, un espace circonscrit et opérationnel pour situer et penser l'objet d'analyse. On peut même soutenir qu'il n'y a jamais d'objet tout seul sans contexte, jamais non plus de contexte qui peut être pensé sans objet. À ce niveau de généralité, l'accord est bien sûr encore facile et notre objet à nous, le genre du document numérique (DN désormais), ne dérogerait pas à ce *principe* [AK08]. Dans les lignes qui suivent, nous présenterons les *objets* qui construisent notre cadre ainsi que le *contexte* qui nous permet de les penser. Dans la suite nous prendrons appui sur des principes désormais acceptés et nous suivrons des *axes épistémologiques* en mesure de guider notre travail.

### 2.1 SITUONS TOUT D'ABORD NOS OBJETS

Pour des raisons de pertinence et d'efficacité, notre analyse se limitera aux documents qui se trouvent « en réseau », excluant ainsi tous ceux contenus par les supports externes, comme les disques durs externes, les CD, les DVD etc. En conséquence, ce sont uniquement des documents se trouvant sur le WEB qui mobilisent notre attention. L'étude sera également centrée sur les documents dont l'accès à Internet s'effectue à travers un terminal « classique » (ordinateur personnel pourvu d'un écran de taille ordinaire), en écartant ainsi ceux dont l'accès se fait via la téléphonie mobile, les assistants personnels ou autres terminaux embarqués. L'évolution constante de terminaux embarqués autorise, certes, des modes d'accès nomades (dans la rue, dans le train, etc.) ou semi-nomades (on pense par exemple aux bornes WiFi) qui, à terme, bouleverseront, probablement, nos habitudes de lecture. Cependant, le travail mené ici s'attache à décrire les régularités des documents numériques et les modalités spécifiques de la lecture lorsque ceux-ci se trouvent sur le Web et sont consultés sur un terminal fixe. Le champ d'analyse est désormais circonscrit.

### 2.2 SUIVI PAR LE CONTEXTE, CELUI DE LA GESTION DES CONNAISSANCES

2

La caractérisation des *genres* du document numérique nous intéresse, en tant qu'outil d'évaluation au sens « archivistique » du terme. L'archivistique se définit comme étant l'ensemble des procédures et des opérations d'évaluation, d'analyse, de tri, de classification, de classement, de description, d'indexation et de rangement des documents. Notre analyse vise à savoir, d'une part, si les « *archives numériques* » constituent des blocs d'information aussi monolithiques que leur appellation le laisse croire. D'autre part, nous tâcherons d'observer si leur caractérisation et leur organisation peuvent suivre les méthodologies déjà instaurées avec les documents analogiques ou bien, si elles n'offrent pas certaines caractéristiques particularisant leur contenu, fournissant des axes de différenciation. Car si c'est le cas, cela permettrait probablement non seulement une utilisation différente mais aussi une appréhension, une connaissance, voire même une appropriation différente de leur contenu, de leur valeur et de leur capacité de témoignage. En analysant les spécificités du document numérique notre démarche s'inscrit dans un axe qui vise leur étude en tant qu'expressions dissociées d'un support. Nous comptons ainsi approfondir certains aspects qui tiendraient compte de la nouvelle matérialité de ces derniers et des nouveaux usages qui en découlent. Dans ce cadre, la notion de genre s'inscrit comme étant l'un des critères descriptifs fondamentaux ; notre préoccupation est d'explorer et de trouver les moyens d'identifier les caractéristiques particulières, si elles le sont, des nouveaux documents en émergence, particulièrement en ce qui concerne les documents que l'on trouve sur le WEB.

Il s'agit de pouvoir caractériser les documents et les informations transmis et créés pour communiquer à travers les réseaux numériques. Le genre est donc compris comme étant l'une des multiples facettes du document mais qui n'est nullement incompatible avec la notion de document telle qu'elle est comprise par les archivistes. Car la théorie des genres ne s'intéresse pas aux documents de manière isolée mais selon leur contexte de communication et également selon les moyens de transmission utilisés. Être capable de définir le genre du discours vient ainsi au service de l'archivistique car elle peut constituer un outil pour déterminer l'authenticité d'un message. De cette manière, la notion de genre aide à faire évoluer le cadre conceptuel de l'archivistique lors du traitement des documents.

La musique, les arts picturaux ou la littérature, connaissent, eux aussi, des genres. Pour ces domaines, la distinction entre pratique artistique et pratique non artistique constitue un premier critère d'organisation des expressions, suivi par des éléments esthétiques qui légifèrent leur valeur. Symétriquement, dans une logique historique et/ou juridique, la portée informationnelle et de témoignage est privilégiée et est considérée comme l'élément d'appréciation pour la valeur et pour la qualité d'une expression. Dans d'autres contextes, la valeur administrative, légale ou financière, constituent également des critères retenus lors de la qualification des documents. Mais, si ces formes d'expression sont désormais encadrées par des logiques

par ailleurs institutionnalisées, les « contenus sémiotiques » circulant sur le Web semblent méconnaître toute prédétermination épistémologique. Avec le numérique on constate une multiplication exponentielle des inscriptions car, toute idée, échange ou contenu communicationnel, toute activité humaine, même la plus triviale, matérialisée sous forme d'inscription est susceptible d'être numérisée et de devenir « un document ». L'Internet semble raviver le retour d'un rêve mythique de l'homme, celui de la bibliothèque d'Alexandrie qui nous promettait l'universelle disponibilité de tout savoir. Pourtant, si l'accumulation de savoirs à travers la numérisation alimente cette nostalgie d'exhaustivité, ce qui pose un réel problème, c'est leur exploitation. C'est pourquoi il faut préciser que notre démarche s'inscrit dans une logique de gestion des connaissances (GED<sup>1</sup>). Néanmoins, si la GED fait appel à des algorithmes statistiques afin de classer et retrouver les documents par pertinence, notre démarche se constitue comme l'observation, voire l'étude de normes sémiotiques sous-jacentes aux communications via les réseaux.

Le point de départ de la réflexion consiste à interroger d'une manière globale l'organisation des connaissances à l'intérieur d'une culture déterminée qui est la nôtre, telle qu'on l'a héritée, afin de déterminer si dans la Société CIC cette organisation est toujours performante et opérationnelle. Au risque de paraître moralisateur on peut être encore soutenir que le devoir de l'homme est celui de chercher à donner un sens global à ses productions dans le but de les transmettre et de les rendre utilisables par les générations futures.

### 2.3 LES PRINCIPES QUI GUIDENT LA RÉFLEXION

#### 2.3.1 Un positionnement dans l'axe de l'histoire

Nous allons privilégier une perspective historique qui consiste à considérer la numérisation comme étant, chronologiquement, la dernière étape dans un long processus de création, de stockage et de gestion des connaissances. Les mutations actuelles que connaît le texte ne doivent pas ignorer celles arrivées avec l'apparition, et ensuite la généralisation, de l'imprimerie. Car cette « institution » a imposé des modèles éditoriaux et des formes graphiques qui ont influencé d'une manière décisive le développement des pratiques documentaires et des usages sociaux qui ont suivi. Si aujourd'hui, dans l'environnement numérique, des unités comme la page ou, à d'autres niveaux, le titre ou le genre, prennent des formes nouvelles, ces formes ne peuvent être saisies que dans le fil d'une histoire longue. Tenter de saisir les configurations numériques en dehors du fil de l'histoire (axe diachronique) supposerait un effort de conceptualisation qui risquerait de nous conduire vers une logique interne stérile.

Certes, ce positionnement n'est pas non plus complètement exempt de risques

<sup>1</sup>Par GED (Gestion électronique des documents) on désigne aujourd'hui l'ensemble des procédés informatisés visant à organiser et gérer des informations et des documents électroniques au sein d'une organisation.

car, par exemple, l'héritage terminologique peut s'avérer inadapté, voire handicapant. Néanmoins, le tour d'horizon que nous proposerons par la suite nous permettra de compléter le paysage documentaire actuel et sera, également, l'opportunité pour actualiser le vocabulaire terminologique qui gravite autour du document. Sans prétendre ou nourrir une illusion d'objectivité et de neutralité absolues, car toute gestion d'un matériau se fait inmanquablement par rapport à un objectif, nous tâcherons d'aboutir vers une plausibilité scientifique relative au système de référence qui est le nôtre. L'objectif visé serait d'apporter une nuance supplémentaire à la compréhension des phénomènes qui articulent la cognition sous le nouvel angle ouvert par la numérisation.

2

### 2.3.2 Les sujets, les objets et le langage. Vision anthropocentrée. Une démarche centrée sur la praxis

Le travail présenté dans ce mémoire rejoint d'autres études menées sur la question du genre du document numérique, comme par exemple, ceux de Stokinger [Sto99], [Sto03] [Sto05], de Biber [BF89], [BF94], plus récemment de Pédauque [Ped06], [Ped07], etc. Ces travaux adoptent des points de vue centrés tantôt sur l'« objet » comme élément central autour duquel s'articulent les pratiques des individus, tantôt sur le « sujet » en tant qu'utilisateur. Depuis les temps les plus éloignés l'« objet » a été constamment au centre des préoccupations. Pour la première fois attesté dans *Léviathan*, en 1651, T. Hobbes défendait explicitement une position matérialiste, en comparant le corps humain à une machine [Hob00]. Le *positivisme logique* qui a suivi, (notamment Leibniz, Frege<sup>2</sup>) exprimait clairement une conception syntaxique de la pensée perçue comme un calcul : « Lorsqu'un individu raisonne, il ne fait rien d'autre que de concevoir la résultante d'opérations parcellaires », car « le raisonnement n'est autre qu'un calcul... » [Lie51]. Ce postulat, qui affirme que tout ce qui existe peut être traité comme un objet isolable (discrétisable) et donc délimité, se retrouve chez Heidegger sous l'appellation de « *rechnede Denker* » – la pensée calcul. Heidegger y voit même dans cette idée le but final de la philosophie qui aboutit inévitablement à la technologie [Hor08]. Le concept de calcul et donc celui de la déductivité deviennent principes fondamentaux, nécessaires et aussi suffisants pour représenter, comprendre, expliquer tout phénomène, toute activité, tout objet, toute situation.

Ces tentatives de situer l'objet au centre des préoccupations ont abouti vers les années '50, au démarrage d'un projet ambitieux, celui de l'Intelligence Artificielle (IA), qui préconisait pour l'année 2000 l'invention des machines intelligentes capables de passer le test de la machine de Turing<sup>3</sup>. Ce nouveau domaine, fondé sur

<sup>2</sup>Leibniz préconisait l'invention d'une langue universelle, logique qui ne serait autre que du calcul algorithmique. Ce projet d'une langue artificielle et purement formelle sera développée plus tard par Frege [Bel69]. Notée au moyen des symboles logiques, cette idée a inspiré toutes les logiques postérieures, Frege formalisant ainsi entièrement la logique.

<sup>3</sup>Les spécialistes de l'intelligence artificielle se réfèrent plutôt aujourd'hui à la découverte faite

un rapprochement extrême entre le sujet et l'objet, considérait que le vivant, tel un ordinateur, manipule essentiellement des symboles élémentaires. Validant une équation entre « penser » et « calculer », l'IA fait ainsi abstraction du corps humain et recherche plutôt à l'intérieur du cerveau l'interface entre les mécanismes cognitifs et le sens.

L'effort de discrétisation est, certes, récurrent dans l'existence humaine. Il semble avoir été initié par l'invention de l'alphabet<sup>4</sup> et aboutit de nos temps par l'invention de machines de plus en plus complexes, qui, conçues sur ce principe élémentaire de discrétisation, visent à mimer la pensée et l'action de l'homme. Si toutes ces machines ne s'apparentent pas par leur forme (car le télescope ou le microscope ne ressemblent guère à l'œil humain pas plus que l'ordinateur ne ressemble au cerveau humain) elles réclament pourtant une parenté au niveau de leur mode de fonctionnement. Néanmoins, il ne faut pas oublier que la construction de ces machines et leur utilisation exige systématiquement l'interprétation de leurs lectures car les technologies ne seraient rien sans l'extension d'une démarche dirigée par l'humain. L'analyse du texte par ordinateur, les traductions automatiques, tout ce qui porte sur la vie et le sens, constituent autant d'exemples qui nous obligent à rompre avec cette vision naïve de la pensée et de la lecture en tant que résultat d'un algorithme. En réduisant le psychisme de l'homme au câblage de son système nerveux on aboutit à des méthodes qui, aujourd'hui, ne font pas autre chose que du traitement de la forme, du signifiant, du contenant, car si « calculer permet probablement de prévoir, et donc, parfois, d'agir sur les choses cela ne permet pas d'expliquer leur essence » [Kan99].

Les études en IA ont également mis en évidence le fait que, pour traiter du fond, du signifié ou du contenu, il faut considérer aussi, d'une part le système neurosensoriel qui permet à l'homme d'entrer en relation avec son environnement car il faut pas oublier le fait que l'homme a aussi un corps émotionnel. Et pas seulement car,

*« l'homme est bien au-delà des rouages de son corps et de son cerveau, il devient homme dans le jeu des relations qu'il a avec d'autres humains, dans le désir d'autres humains qui l'aident à advenir, dans le choc de la parole qui tranche, qui sépare, qui dit « je » et « tu ». Entre ce « je » et ce « tu », il y a tout l'espace d'une rencontre qui fait qu'émerge l'humanité » [Sim94].*

en 1936 par le logicien Alain M. Turing. Il s'agit d'une machine assez simple, susceptible d'effectuer tout traitement d'information que pourrait réaliser un système matériel fini. Par système matériel fini, on doit entendre non seulement une calculatrice quelconque (un ordinateur actuel ou futur), mais également un cerveau. On a donc pu voir dans la machine de Turing l'ébauche d'une « machine intelligente », libérée des programmes préétablis et capable de s'autodéterminer. Le sens émergerait du seul fonctionnement de la machine (association de symboles en propositions, etc.), par l'application de règles appropriées. Celles-ci, bien entendu, ne devant donner lieu qu'à des inférences logiques valides. Cette manière de voir est condensée dans la formule : occupez-vous de la syntaxe et la sémantique s'occupera d'elle-même. . .

<sup>4</sup>Le numérique prolonge ce processus de discrétisation.

Croire que la pensée de l'homme peut être réduite à une histoire d'algorithmes et de connexions entre des éléments isolables et quantifiables s'avère être une erreur majeure. Cela revient à supposer qu'il serait suffisant de monter dans un arbre pour atteindre la lune!

Traiter le sujet en adoptant un point de vue atomiste, le penser avec les catégories employées pour les objets est une option, voire un parti pris qui, dans certains cas, peut être scientifiquement opératoire, mais philosophiquement sans fondement. *Sujet* et *objet* sont, certes, indissociables, car il n'y a d'objet que par rapport à un sujet qui l'observe et il n'y a de sujet que par rapport à un environnement objectif qui lui permet de se reconnaître, de se définir, de se penser, voire même d'exister. Néanmoins, le développement des technologies actuelles, dites aussi « intelligentes », a le mérite de nous faire redécouvrir la complexité du phénomène langagier et l'importance fondamentale de la médiation humaine. Ce développement accru a mis en exergue le fait que le langage ne se laisse pas enfermer dans les significations établies et que le sujet humain témoigne, à son égard, une liberté et une créativité qui lui confèrent toute sa vitalité. On sait désormais que le sens n'est pas dans la tête ou dans le cerveau, qu'il n'est pas non plus enclos et défini une fois pour toutes dans les mots (bien que ceux-ci aient un « usage »). Le sens est essentiellement un glissement indéfini de renvoi en renvoi selon les intentions, les compétences, les cultures ou les états affectifs des sujets. Après tout, la question centrale de toute réflexion, de toute action, de la nôtre aussi, est celle du *sens*, l'homme étant fondamentalement un chercheur de *sens* et toute entreprise humaine est mobilisée dans cette direction.

La seule plateforme pour aborder la question du sens, ainsi que pour aborder d'une manière plus générale « un » monde, est la langue. La langue, la seule capable de gérer l'absence de *l'objet* à travers son évocation, est celle qui instaure une relation privilégiée entre le *sujet* et *l'objet*. Peut-on imaginer aborder *l'objet* en dehors de la langue? La langue devient l'espace (lieu) mental où s'organisent les impressions en se transformant en expressions. Elle devient alors un support. Cependant, nos instruments de jugement y étant forgés à l'intérieur, elle limite en cela la perception. On est devant un paradoxe épistémologique car, on ne peut pas parler du rapport entre la langue et *l'objet*, ou plus généralement entre la langue et le monde, et pas non plus entre la langue et le *sujet*, par absence de point de vue extérieur. En effet, de la même manière qu'on peut (fort heureusement) nous servir de notre cerveau sans connaître son fonctionnement, la langue devient aussi ce « quelque chose » que nous utilisons mais dont nous ne pouvons pas juger mais seulement faire des hypothèses. La lecture s'effectue à travers la langue ; elle participe ainsi à la fois à la construction du monde mais aussi de l'individu-même, par opposition au monde. De plus, nous verrons qu'à l'ancrage perceptif de *l'objet* se rajoute systématiquement un ancrage social qui semble éclater le *sujet* en tant qu'individu. C'est pourquoi on ne parlera donc plus d'individu mais d'individus interprétants qui partagent un sens construit collectivement, on ne parlera donc plus de « sujet » mais de « sujets ». Car, l'impératif du partage de sens (condition primordiale de la survie) transforme le signe personnel (et donc subjectif) en signe social (collectif). L'interprétation

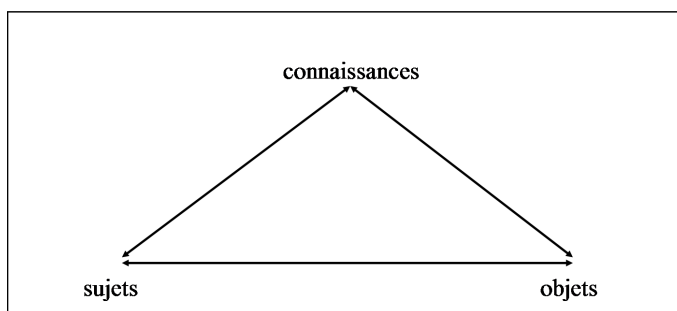


Figure 2.1 : Triade classique des relations entre les sujets, les objets et les connaissances.

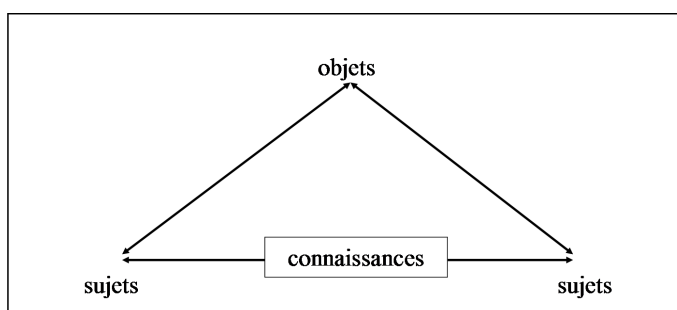


Figure 2.2 : Rapports entre les sujets, les objets, la langue et les connaissances. Nous tenons à préciser que le terme « connaissances » tel que nous l’employons ici, ne couvre que les savoirs construits et transmis à travers un code sémiotique.

de l’objet/signé implique nécessairement la confrontation de l’autre ainsi que son partage, à l’intérieur d’une plateforme commune – la langue. Elle s’insère ainsi entre les sujets et les objets rendant d’une part ces derniers « dicibles » et, d’autre part en participant à la constitution des *sujets* en tant que tels, par le jeu collectif qu’elle rend possible. Ce qui confère la légitimité d’une interprétation est justement cette confrontation sociale qui aboutit à la socialisation du signe, celui-ci devenant *connaissance*. La connaissance située entre les sujets résulte, englobe et revendique une dimension sociale et de partage. Ainsi, si les sujets investissent les objets d’une charge sémantique, le « sens » et les « connaissances » se déploient résolument dans un espace anthropologique, intersubjectif.

Si traditionnellement, les relations entre sujets, objets et connaissances sont représentées sous la forme d’un triangle isocèle cf. fig.2.1, une des idées fondamentales de notre approche consiste à considérer que les connaissances émergent de l’interaction à travers la langue entre des sujets à propos des objets.

Nous souhaitons revendiquer une approche qui situe au centre de ses préoccupations le *lecteur* – en tant que porteur d’une tradition socioculturelle des pratiques de lecture héritées et, dans une certaine mesure, stabilisées. La notion de *lecteur* intègre



### 2.3. LES PRINCIPES QUI GUIDENT LA RÉFLEXION

l'idée d'acquisition d'une compétence interprétative qui s'inscrit dans une histoire personnelle et collective, tandis que le terme *utilisateur* porte parfois des connotations de consommateur. Au centre de notre dispositif d'analyse seront donc situés *les lecteurs* qui ne seront pas compris comme des simples récepteurs, mais comme des bâtisseurs de sens, pourvus certes, de cerveaux mais également de corps pensants, voire même émotionnels. Les lecteurs seront observés en tant qu'individus, mais surtout en tant qu'êtres sociaux subissant les pressions d'une cognition distribuée qui engage leurs corps, leurs histoires et celles de leur communauté d'appartenance, leur culture. Car nous considérons que l'affaire sémiotique reste et restera, probablement pour longtemps, organisée autour d'un seul centre, définitivement humain. Malgré le progrès des technologies, c'est l'Homme qui organise le sens, par rapport à sa compétence de compréhension. C'est aussi l'Homme celui qui confère un sens à des réponses uniquement formelles proposées par l'objet, puisque l'Homme ne peut connaître que des choses pourvues de sens. Et même, avant juste sa quête par rapport à son désir de comprendre, c'est l'Homme qui reste le maître final de la mesure de sa satisfaction face à la réponse obtenue. Nous voulons souligner le fait que c'est lui celui qui sera le juge ultime, suivant les critères de sa propre satisfaction, de ce qui sera finalement retenu comme pertinent ou pas, intéressant ou pas, valable ou pas.

Pour dépasser ou contourner l'historique dialectique sujet/objet, nous embrasserons une démarche soucieuse de la praxis<sup>5</sup>. Ainsi, nous ne viserons pas la description des documents numériques en tant qu'objets ; nous ne viserons pas non plus le conditionnement subjectif qui donne lieu à des interprétations individuelles ; nous viserons surtout l'analyse *des actions* (des pratiques) qui conduisent les sujets à construire, à organiser, et à utiliser intersubjectivement leurs interprétations. Si, traditionnellement, on considère que le sujet est le domaine de *l'être* et que l'objet serait celui de *l'avoir*, nous situerons au centre de notre analyse le domaine du *faire*, maintenu par des projets (intentionnels), par des actions, par les pratiques. Entre l'« être » et l'« avoir » vient ainsi s'interposer une autre instance – le « faire ».

A. Berrendonner définit l'action comme étant : « ce qui modifie l'ordre du monde, ou, plus modestement, ce qui modifie un état des choses existant » [Ber82]. Néanmoins une précision est nécessaire pour différencier *l'action* du mouvement naturel. Car, en effet, si ce dernier semble être indépendant des sujets, *l'action* est causée par les intentions, les désirs et les croyances des individus. En tant qu'actions, les contenus sémiotiques que nous étudierons par la suite seront compris comme des événements langagiers qui visent directement à lier un auditeur à un locuteur par des liens multiples. Et puisque toute intention, désir ou croyance sont situés néces-

<sup>5</sup>Bien que des termes comme « pragmatique », « praxématique », « praxéologie », « praxénomie » ou « praxégraphie » couvrent des aspects spécifiques qui se rattachent à la pratique langagière, nous préférons employer le terme plus englobant « praxis ». Nous élargissons ainsi le terme praxis à l'ensemble d'actions qui articulent l'acte de communication, notamment l'intention et la finalité, ainsi qu'à l'ensemble des expressions verbales et non verbales qui concourent lors d'un événement communicatif.

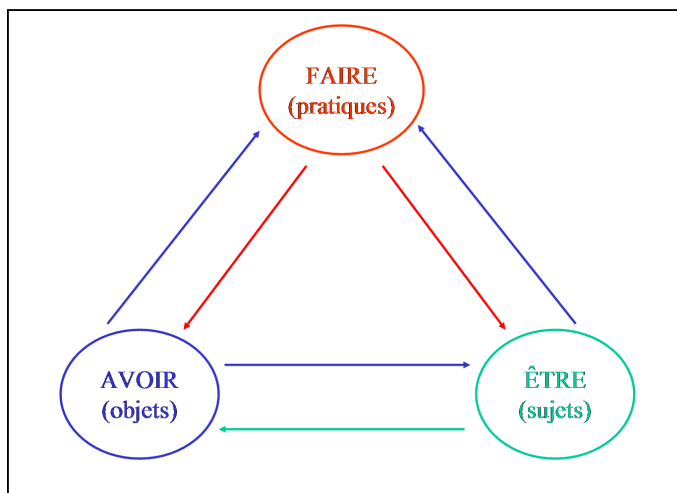


Figure 2.3 : Triade classique des relations entre les sujets, les objets et les connaissances.

sairement dans une culture, nos lectures/actions n’ont lieu et sens qu’à l’intérieur d’un ensemble de règles et de comportements déchiffrables par l’ensemble de la communauté. Deux éléments détermineront ainsi nos actions (tant dans la production que dans l’interprétation): d’une part le contexte socioculturel, et d’autre part les moyens techniques d’expression dont une communauté dispose. On comprend alors que le sens, *notre* sens, n’est à chercher ni dans les *objets* que nous-mêmes créons, ni dans l’analyse de la conscience des *sujets*, mais dans la *pratique* quotidienne des membres d’une société. Dans ce cas, l’étude transdisciplinaire <sup>6</sup> de la lecture doit viser l’analyse du déterminisme socio-technique des pratiques (actions).

À la suite de Rastier [Ras05] nous considérons que les productions sémiotiques doivent être comprises comme des cours d’actions interprétatives ; le sens étant sensible aux usages et aux pratiques quotidiennes, il doit être recherché dans l’aspect dynamique de l’interprétation. Car, avant d’être une unité sémiotique analysable, tout événement langagier est un « acte sémiotisé » opérant une transformation de « l’état de choses existant ». Lorsqu’on considère que les mots « agissent » nous ne nous référons pas au sens <sup>7</sup> mis en évidence par les études de la Linguistique Pragmatique <sup>8</sup> de Austin [Aus70] et/ou Searle [Sea72]. Lorsque nous nous référons au

<sup>6</sup>Transdisciplinaire et non pas pluridisciplinaire car, la pluridisciplinarité risque d’être comprise comme une agglutination, voire même une harmonisation et une unification des épistémologies propres aux domaines différents, alors que la transdisciplinarité vise leur tissage.

<sup>7</sup>Du point de vue de la linguistique pragmatique, les énoncés performatifs, par exemple, ont pour caractéristique proprement définitoire leur caractère réflexif, c’est-à-dire qu’ils dénomment (explicitement) l’acte qu’ils accomplissent, et qu’ils accomplissent précisément en le dénommant. Par exemple l’énoncé : « Je déclare la réunion ouverte ! » ne peut pas ne pas accomplir l’acte correspondant (celui d’ouverture).

<sup>8</sup>D’autant plus que la caractérisation et la description des « actes de langage » à laquelle procède

### 2.3. LES PRINCIPES QUI GUIDENT LA RÉFLEXION

« pouvoir agissant des mots » nous considérons que ce pouvoir d'action dépasse cette acception. La valeur du pouvoir « agissant des mots », tel que nous le comprenons, fait référence à un « faire » antérieur, intentionnel, à travers lequel se construit tout événement communicationnel. Il s'agit ainsi de la capacité du langage à réunir l'intentionnalité, sa matérialisation, l'interprétation et l'usage. « *Le pouvoir agissant du langage découle ainsi du fait que la communication se construit invariablement à travers « le faire »* [KO05]. Pour illustrer ce propos, nous reprenons un exemple proposé par C. Kerbrat-Orecchioni qui décrit la manière dont une gifle agit sur le visage d'une victime en comparant cela avec l'effet d'une insulte. Certes, l'insulte ne mobilise pas le même « faire » cependant, sa capacité « agissante » peut, plus d'une fois « remuer » beaucoup plus qu'une gifle l'aurait fait. On observe ainsi qu'une relation symétrique semble constituer ces deux pôles de notre cognition: le langage et l'action. D'une part, le langage ne peut fonctionner qu'en rapport avec l'action qui le guide, d'autre part l'action, se constitue aussi sur la base du langage, si bien que ces deux faces sont interdépendantes.

En effet, le langage est, certes, un instrument qui aide à la réflexion, mais aussi, et surtout un *mode d'action*. Pour basculer dans le régime herméneutique, nous dit F. Rastier, il faut un engagement de l'individu sur le plan de la lecture [Ras89]. C'est pourquoi la lecture sera comprise comme un cas particulier d'action. Toute construction d'un événement langagier, matérialisé sous la forme de texte, passe inmanquablement par des étapes successives, comme par exemple les tours de parole, les interventions, etc. Même la construction d'un objet sémiotique comme le monologue, ne s'inscrit pas dans une logique unidirectionnelle. La construction d'un monologue, de même que tout acte interprétatif, suppose un va-et-vient de son auteur à l'intérieur de soi-même et pas seulement. Il doit visiter les normes interprétatives, les structures d'une langue, les faits de parole et les faits du monde, il doit coordonner ses gestes, et contenir ses émotions, etc. Ainsi, si le sujet dispose de la capacité de choisir et de décider sur l'interprétation et l'utilisation qu'il en fera de l'objet sémiotique qu'il est en train de bâtir, symétriquement, l'interprétation et l'usage repérables à travers la pratique participeront à la définition de l'identité sociale de l'individu.

Entièrement tributaire au contexte d'actualisation qui, comme nous le verrons par la suite, assure les conditions nécessaires à la réussite d'un acte de langage, l'interprétation procède ainsi fondamentalement du registre du « faire ». À partir des informations qu'elle tire des pratiques diverses, l'interprétation catégorise les actes, les choses, les êtres qui poursuivent des finalités précises, tout en considérant aussi les effets mutuels qui en découlent lors de leur interaction. La communication devient alors l'ensemble des actions intentionnelles qui participent à la modification d'un état. Dans ce cas, notre démarche s'ambitionne à étudier ce fin « maillage » d'actions, verbales et non verbales qui composent nos actes de communication. C'est vraisemblablement à l'intérieur d'un tel « maillage » que la notion de genre du

---

cette école semble se trouver en impasse lorsque on dépasse les domaines de la promesse, l'ordre, l'excuse.

document numérique trouvera de bonnes raisons pour être développée. C'est-à-dire à travers la description du contexte normatif qui régle les pratiques via les réseaux technologiques.

### 2.3.3 Conception interactionniste et constructiviste

Grâce aux développements technologiques d'aujourd'hui, l'interaction – fondement de notre humanité et condition structurante pour les sociétés – trouve de nouveaux chemins d'expression. Foisonnement d'informations mouvantes et entrelacées, le WEB est le résultat de multiples interactions, d'une part entre les documents et leurs lecteurs et d'autre part entre les individus eux-mêmes. Immense miroir de toutes les dimensions des sociétés, le WEB encapsule et déploie (quasi instantanément) toute la mémoire des hommes, devenant dans ce sens lui-même un hyper-document. Mais, avant tout, il est l'aboutissement de l'action conjuguée des individus construisant un espace commun de savoir – il est un immense acte d'intelligence collective. La numérisation établit ainsi *l'intelligence collective et collaborative* comme seule vérité accessible et possible.

Dans la lignée d'une pensée constructiviste, nous allons considérer les connaissances et les « objets dépositaires »<sup>9</sup> non pas comme des « données » mais comme des *élaborations*. Car « donnée » veut dire « ce qui se donne » et suppose implicitement un point de vue, voire une préconception [Ras09], alors que c'est l'homme celui qui, à travers sa lecture, « informe » et « sémiotise » la matière. Ainsi, en tant qu'objets signifiants, les DN sont appréhendés comme le résultat des élaborations multiples qui engagent à la fois la perception et l'action interprétative. Procédant à une typologie des *choses*, concept qui peut paraître à première vue très général et vague, F. Rastier précise et distingue : les choses naturelles (les corps) des choses culturelles (les objets) et les déchets [Ras09]. Les connaissances que les DN semblent encapsuler et auxquelles nous nous rapportons, semblent se situer prioritairement<sup>10</sup> dans la deuxième catégorie proposée par Rastier, celle des « choses culturelles » (les objets). Dans cette catégorie l'auteur dispose des « objets culturels » : les outils, les signes et les œuvres et en cela elle semble pouvoir contenir ce que nous tenterons de définir par la suite, comme étant des objets signifiants, dans certains cas des « *documents* ».

Tout en nous rangeant du côté constructiviste, nous revendiquons cependant deux réserves. Elles concernent, d'une part, l'absolue relativisation du sens, avancée par le constructivisme, car nous pensons qu'à terme, ce postulat conduit la réflexion à l'impasse. D'autre part, considérant le monde définitivement et irrémédiablement subjectif, le constructivisme semble mésestimer l'impératif de partage, indispensable

<sup>9</sup>Par « objet dépositaire » nous entendons la matérialisation et la fixation d'une connaissance sur un support à travers un code sémiotique.

<sup>10</sup>Certes, les connaissances peuvent être retrouvées également dans les deux autres catégories, le corps naturels et les déchets pouvant être considérées à certains moments comme des « objets », comme par exemple dans le domaine de l'art ou celui de la médecine.

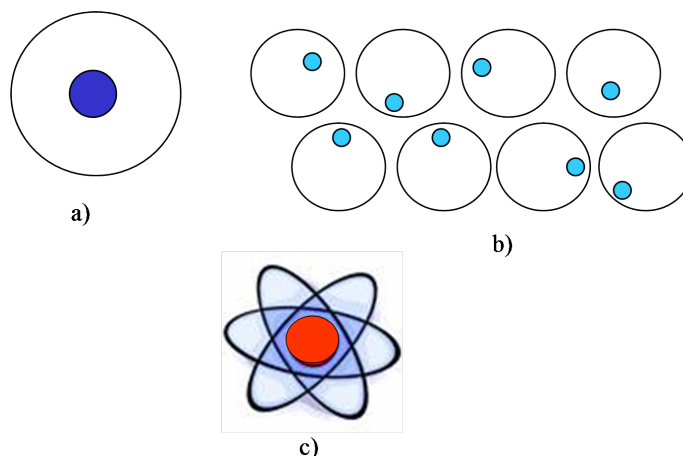


Figure 2.4 : a) objectivité, b) subjectivité, c) intersubjectivité.

à l'acte de construction (intersubjective) du monde. Certes, l'homme agit sur le milieu environnant et organise l'espace à travers son action. Cependant, c'est surtout l'interaction avec « l'autre » qui lui permet d'aboutir à l'élaboration des modes d'organisation facilitant le « vivre ensemble ». Dans ce sens on pourrait dire que si on était des objets, on penserait objectivement. Si on était des individus isolés, on penserait subjectivement. Cependant, puisqu'on vit ensemble en tant qu'êtres sociaux, on ne peut que penser intersubjectivement.

Dans ce sens, les technologies actuelles mettent explicitement en évidence le fait que la connaissance est le fruit d'échanges et de renouvellements à travers l'action conjuguée des individus qui interprètent le monde à l'intérieur des normes intersubjectives. Le WEB nous montre qu'une *information* peut venir de loin, peut être reprise ici, pour être transformée là et être inscrite dans un autre contexte ailleurs encore. Une *connaissance*, en revanche, ne sera jamais l'émanation pure d'un sujet, mais elle sera toujours la manifestation d'une communauté possédant une histoire, une culture, une intelligence collective. Le sens est compris alors comme l'actualisation d'une signification, effectuée par un sujet, au sein d'une communauté, dont les pratiques interprétatives sont socialement normées. Comprises de cette manière, les notions *vérité* ou *réalité* résistent à l'absolu relativisme postulé par le constructivisme ; le sentiment de compréhension, propre aux relations interhumaines, autorise l'établissement de ces concepts – dès par leur intersubjectivité. Sur le plan épistémologique cela revient à remplacer la recherche de vérité par une recherche de consensus et/ou d'acceptabilité. Car, même si « se comprendre » veut dire partager la même illusion, à travers l'intersubjectivité cette illusion prend valeur de vérité.

## 2.4 MODÈLE ÉPISTÉMOLOGIQUE

Une façon convenable pour comprendre le monde consiste à l'imaginer comme l'emboîtement de deux espaces (ou flux) : l'un physique et l'autre biologique. Manifestée à travers l'interprétation, la créativité ouvre une brèche dans ces deux flux et permet la construction d'un troisième espace (flux) régi par l'intersubjectivité. C'est l'espace anthropologique. On parle ainsi d'une créativité qui se fonde sur une dimension symbolique. *L'interprétation humaine* établit des rapprochements et des cohérences entre les éléments appartenant au monde physique ou biologique, et construit des liens censés suggérer (ou orienter) un sens. Les connaissances se situent ainsi à ce niveau, celui de l'espace intersubjectif, car les éléments de la nature (du monde physique) ne présentent pas de préexistence des relations. Dans ce sens, on considère que tout ce qui gravite autour du savoir ou de la connaissance procède du registre de l'interprétation. Une fois établies les relations entre les éléments de la nature, elles « prennent corps » (*s'incarnent*) à l'aide d'un code sémiotique et deviennent des expressions partageables. Parfois les expressions seront transposées en objets signifiants qui, dans certains cas, comme nous allons le voir par la suite, pourront devenir documents.

2

### 2.4.1 Le matériau utilisée – le document comme texte analysé par la linguistique interprétative et de corpus

Autrefois le *texte* était compris comme un enchaînement de mots sur du papier ; aujourd'hui, avec le numérique, tout élément relevant du « dire » peut prendre la forme d'un texte. C'est pourquoi, par extension, nous utiliserons le mot *texte* et plus précisément *texte numérique*, pour désigner tout contenu communicatif, qu'il soit linguistique, iconique ou sensoriel. Ainsi, seront considérés au même titre : les textes dans le sens le plus classique du terme mais aussi l'image fixe et le film, en passant par la bande son, etc., indifféremment du code sémiotique qui les constitue. Néanmoins, ce faisant, nous procéderons à une remise en cause des acquis des linguistiques classiques. En effet, mis à part quelques tentatives (notamment les recherches dans le domaine de la théorie du discours), la linguistique classique repose sur un modèle faisant du mot ou de la phrase les lieux privilégiés de l'analyse. Pourtant, la Pragmatique Linguistique, par exemple, a mis en évidence le fait qu'on ne peut pas attribuer à la phrase une signification constante. Elle a rendu au contexte d'énonciation un rôle déterminant dans la construction du sens, prouvant que n'étant pas composée de concepts stables (polysémies, non prédictibilité du sens etc.), la phrase ne reflète pas une réalité permanente.

Nous partirons ainsi du postulat que l'homme vit au niveau du texte et du discours et non pas au niveau de la phrase, du mot, de la lettre, encore moins au niveau de l'octet. C'est pourquoi, notre cadre épistémologique sera celui de la sémantique textuelle et exigera une approche par corpus. Nos propos seront ainsi situés dans la lignée de la Sémantique Interprétative et Textuelle de F. Rastier, l'enjeu étant de dé-

passer l'héritage référentialiste et de fonder une sémantique du texte. Les principes réclamés par la Linguistique Interprétative se résument ainsi : le local est déterminé par le global, l'inscription des pratiques s'effectue dans des genres et des situations, la construction du sens est décisivement contextuelle, l'unité d'analyse est le texte et l'unité de référence le corpus. Dans ce sens le texte numérique sera désormais compris comme un ensemble de traces et d'opérations, comme une unité discursive qui encapsule une pratique sociolinguistique.

Les caractéristiques hypertextuelles du numérique et les techniques multimédia trouvent dans la Linguistique Interprétative et de corpus un cadre adapté et se prêtent parfaitement à son type d'analyse. Selon le principe de l'isotopie sémantique de F. Rastier on considère que le sens d'un texte résulte des connexions que le lecteur établit entre les traits sémantiques qui se manifestent à différents paliers. Des traits relatifs à la fois au fond, à la forme et au fonctionnement seront ainsi recherchés et identifiés à travers l'interprétation des unités d'analyse à l'intérieur du corpus. Nous viserons donc les noyaux constitutifs – les points clefs – du réseau sémantique qui composent le texte numérique. Nous partirons de la prémisse que le texte a évolué d'une manière parallèle avec ses supports. Les caractéristiques techniques du « contenant » (le logiciel qui participe à la conception, moyen de transmission, etc.) seront analysées, d'une façon à mettre en évidence dans quelle mesure la technologie, qui participe à la mise sur pied du document numérique est, elle aussi, productrice de nouveaux sens.

Nous ferons l'hypothèse que, tout comme le liquide prend la forme de son contenant, l'information est également susceptible d'être « con-formée » par le support numérique. C'est le premier palier de notre analyse. La con-formation se manifeste sous la forme d'une médiation qui participe à la construction du sens. Nous tâcherons d'analyser dans quelle mesure le support numérique actuel qui structure le contenu modifie également les compétences sémiotiques des lecteurs. Le deuxième palier isotopique qui se situe au niveau du fond, sera représenté par l'analyse de nouvelles pratiques. La multiplicité et la complexité des formes et des fonds qui habillent le texte numérique témoignent d'une liberté d'interprétation mais surtout d'une grande liberté d'utilisation. Des pratiques spécifiques s'articulent autour du texte numérique qui acquiert des fonctions et voit apparaître des modes de fonctionnements inédits. Si, à ses débuts, le Web a commencé à fonctionner et à s'organiser par imitation de la communication classique, on remarque progressivement des « adaptations » et l'apparition de modes de fonctionnement propres, qui s'éloignent de plus en plus de la communication « directe ».



## **PARTIE I : LE DOCUMENT**

*Si l'erreur est une vérité provisoire pourquoi la vérité ne serait-elle une erreur qui dure ?*





# 3

## Le document

### 3.1 REPÈRES

Dans les sociétés contemporaines le document est devenu un instrument culturel « pivot », qui articule la communication. L'histoire, l'enseignement, la médecine, le commerce, bref, toutes les activités humaines, s'organisent, fonctionnent et se constituent autour des documents. L'omniprésence des documents dans nos sociétés semble avoir eu des incidences non seulement sur la culture mais aussi sur le développement de structures mentales qui caractérisent et sous-tendent la cognition d'une manière phylogénétique<sup>1</sup>. Nous nous référons notamment à l'existence de la « raison graphique » dont parlait J. Goody [Goo79]. En effet, dès 1977<sup>2</sup>, l'anthropologue britannique Jack Goody étudie l'influence des différentes formes de l'écriture sur les modes de pensée et utilise pour la première fois ce terme. Car, selon lui, « *l'écriture, surtout l'écriture alphabétique, rendit possible une nouvelle façon d'examiner le discours grâce à la forme semi-permanente qu'elle donnait au message oral. Ce moyen d'inspection du discours permit d'accroître le champ de l'activité critique, favorisa la rationalité, l'attitude sceptique, la pensée logique* » (op. cit. p. 85-87).

Aujourd'hui, la numérisation de l'information, « un petit pas » à l'échelle de l'histoire, représente-t-elle « un grand pas » pour l'évolution cognitive de l'homme, au même titre que l'a été l'invention de l'écriture ? Car, n'étant plus, très souvent, le produit d'un auteur mais celui d'une intelligence « connective<sup>3</sup> », l'information numérisée n'est plus liée à un environnement défini géographiquement. Sa temporalité semble souvent être réduite à celle de sa consultation. Le lecteur/utilisateur est privé d'une vision globale de l'information qui se déploie devant lui et qui, dans un certain sens, semble infinie. Toutes ces spécificités de l'information numérisée

<sup>1</sup>Par le terme phylogénèse (ou phylogénie) on désigne l'étude des parentés entre les êtres vivants en vue de comprendre l'histoire de leur évolution. Par opposition, l'ontogenèse (ou *ontogénie*) décrit le développement progressif d'un organisme depuis sa conception jusqu'à sa forme mûre, voire jusqu'à sa mort.

<sup>2</sup>Écrite en 1977, sous le titre anglais *The domestication of the savage mind*, l'étude de Goody a été traduite et publiée en France en 1979.

<sup>3</sup>Construite sur l'expression plus commune d'*intelligence collective*, l'*intelligence connective* renvoie au rassemblement, assisté et accéléré par les technologies, des ressources mentales de plusieurs individus.

obligent le lecteur à envisager des stratégies de lecture indépendantes d'un contexte spatio-temporel ou des caractéristiques physiques de l'objet à lire. En introduisant une manière différente de considérer et d'utiliser l'information, la numérisation exige de reconsidérer le rôle et la place qu'occupe *le document* par rapport à la cognition. Les pratiques associées à l'utilisation de l'information numérisée laissent ainsi présager l'émergence d'une « raison computationnelle ». En effet, Bachimont dit « *L'écriture comme inscription de la pensée a permis de constituer la pensée [...] par liste, catégories, tableaux, matrices, formules (raison graphique), l'informatique permet d'annoter, de recomposer, de penser autrement (raison computationnelle)* » [Bac04], autour de laquelle nous porterons notre réflexion.

La production et la consommation de l'information sont des activités constitutives de l'humanité. Les observer conduit inéluctablement à interroger les conditions d'inscription, de transmission et de stockage de l'information. On constate alors que le document a toujours gravité autour de la cognition, connaissant au fil du temps des formes et des fonctionnalités multiples. Observant cette cohabitation on remarque une sorte de « va-et-vient » entre les formes du document et les structures cognitives, une osmose avec des conséquences réciproques. Aujourd'hui, le transfert de l'information sur les supports numériques change, certes, la forme, les conditions de fabrication et le mode de réception de l'information ; mais, ce qui change aussi, et probablement surtout, ce sont les conditions d'interprétation et de qualification de l'information. Intervenant sur ces aspects, la numérisation a bouleversé et a compromis une des caractéristiques essentielle du document : sa fonction sociale. Car le document, dans sa forme classique, était convoqué dans les processus communicatifs pour accomplir un rôle de témoignage ou de preuve ; il était la trace d'un fait, d'une action ou d'une pensée. Aujourd'hui ces fonctions semblent s'altérer ou se déplacer : le document numérique (DN) investit d'autres territoires et atteste des fonctionnalités propres. En revisitant ainsi la notion de document, notre réflexion cherche à mettre en évidence les conséquences au niveau cognitif qui peuvent découler du remaniement de cette notion à travers la numérisation.

Ensemble d'unités sémantiques re-combinables à l'infini, le DN semble échapper à toute définition. L'ambition de cette partie du travail est celle de délimiter l'objet de notre analyse, à savoir le DN, à partir d'une définition du *document* dans son acception *classique*. Objets complexes, les documents engendrent et légitiment des approches méthodologiques et disciplinaires plurielles. Seront ainsi étudiées les conditions nécessaires et obligatoires qui institutionnalisent et confèrent aux objets/espaces<sup>4</sup> le statut de *document*. En prenant appui sur les prémisses exposées dans cette première partie pour le cas du *document*, nous y opposerons ensuite, pour le fonder, le *document* numérique. Les pratiques associées à la temporalité, souvent réduite, convoquées dans les processus communicatifs via les réseaux, suscitent des interrogations sur la finalité originaire du document ; notamment celle d'inscription (de trace) réutilisable. L'objectif de cette partie du travail est celui de vérifier, à min-

<sup>4</sup>On verra par la suite que, dans notre vision, un espace peut être considéré comme étant document.

ima, la validité d'une pérennisation terminologique. Sommes-nous toujours devant des *documents* lorsqu'on utilise l'information numérisée? En d'autres termes, nous vérifions ce que le *document numérique* conserve de nos pratiques communicatives élaborées sur des supports classiques.

### 3.2 LE DOCUMENT CLASSIQUE

Une tendance générale consiste à considérer le document comme étant une pièce écrite, un élément, un support sur lequel l'homme enregistre un fait en vue de sa conservation, sa transmission et/ou son utilisation ultérieure. Cette acception ne recouvre pourtant qu'une partie d'une variété bien plus importante que les seuls documents imprimés auxquels on se réfère habituellement. Et, bien que cette portée du terme soit dominante dans certains milieux professionnels, elle ne constitue pourtant qu'une vision très limitée. Car l'inscription par impression constitue seulement une technique de production parmi d'autres, et le papier n'est qu'un support physique particulier. Il suffit de penser à l'utilisation de ce terme en histoire, où il renvoie à toute sorte d'objets considérés comme des témoignages d'une civilisation passée, à son utilisation en musique, au théâtre ou dans le domaine de la médecine. Une grande variété de formes et de manifestations apparaît alors : de nature acoustique, visuelle, gestuelle, (kinesthésique) ou pathologique, etc. Chacune de ces manifestations renvoie aux catégories de la perception.

Le point commun de toutes ces manifestations c'est leur propriété d'être *observables* ; ce qui nous conduit à les considérer comme des signes pouvant être engagés dans un processus d'interprétation. On observe et on considère donc, non seulement le discours écrit ou oral, mais aussi la musique, les arts picturaux, le théâtre, le ballet, bref, toute manifestation qui peut être engagée dans une dialectique herméneutique. Dans un sens très large, par *espace/objet herméneutique*, on désignera désormais un espace/objet qui est engagé et qui se construit à travers l'interprétation. Si toute manifestation interprétable peut ainsi être considérée en tant qu'espace/objet herméneutique, elle n'est pas pour autant systématiquement document. Car, si n'importe quoi peut devenir un document – nous dit RTP [Ped06] – un document n'est pas n'importe quoi. Dans une société toutes les objets ne peuvent pas et ne doit pas avoir le même statut. Ainsi, certains objets servent au fonctionnement de la société elle-même, d'autres ne sont qu'agrément. Certains sont d'utilisation quotidienne, d'autres à usage unique. Certains n'ont d'autre but que la conservation de l'information. Certains privilégient le fond à la forme, d'autres l'inverse, alors que, dans nombre de cas, les deux sont d'égal intérêt, la forme étant porteuse d'information en soi.

Mais qu'est-ce qui fait qu'un objet herméneutique puisse être considéré comme document? Une lettre ou un courriel, les notes prises lors d'une conférence, la liste de courses à effectuer, une communication téléphonique, le chant d'un oiseau, une tasse de café, etc. sont-ils des documents? Quelles sont les conditions nécessaires et obligatoires capables de métamorphoser un *objet/espace herméneutique* en *docu-*

ment?

En 1997, Buckland [Buc97] propose une caractérisation intéressante du document classique<sup>5</sup> (DC) dont nous allons nous servir pour démarrer notre analyse. Partant de cette caractérisation, organisée en quatre axes, nous tenterons de prolonger le raisonnement de Buckland dans l'objectif de le préciser, de l'affiner. Afin de suivre le fil argumentatif de notre démonstration, l'ordre des critères proposés par Buckland sera légèrement inversé.

- En adoptant un positionnement phénoménologique, Buckland considère qu'*un objet doit être perçu pour être document*.

Cet impératif de perceptibilité sera précisé en y ajoutant le principe de la délimitation, celui de la stabilisation et celui de la persistance.]

- *Les documents sont les résultats de processus : ils doivent être faits documents (pas de documents dans la nature).*

Nous réfutons cette affirmation : nous considérons que c'est précisément la lecture qui est l'élément déclencheur de la « documentarisation » des espaces/objets herméneutiques

- *Buckland défend l'idée selon laquelle un document est intentionnel, dans le sens d'être convenu qu'il soit traité comme preuve.*

L'intentionnalité du document se décline, dans notre acception, en une intention a priori et une intention a posteriori. Nous considérons que l'intentionnalité se rattache à l'acte de lecture et non pas au document en soi.

- *Un document est matériel : seuls les objets physiques peuvent être des documents.*

Les nouvelles manières d'envisager la matérialité, notamment à travers la numérisation, délèguent au concept de trace la fonction qu'accomplissait avant la matérialité. Nous analyserons la matérialité et les formes que les traces prennent et les manières dont elles se manifestent et fonctionnent.

R.T. Pédaque [Ped07] décrit le document comme objet pouvant être analysé sous trois dimensions : en tant que *forme*, que *signe* et que *médium*. Le document est ainsi un objet pourvu de matérialité et donc de propriétés formelles, sa qualité de signe le rattache à un sujet interprétant, tandis que la dimension de médium pose la question du statut du document dans les relations sociales. Cette vision semble plus proche de notre approche car elle est plus abstraite et plus généralisable ; cependant, nous tirons aussi bénéfice de la critique des positions de Buckland. Notre raisonnement se construira néanmoins sur les trois axes annoncés dans l'introduction, à savoir le point de vue des « objets », celui des « sujets » et celui du « faire ».

<sup>5</sup>L'acception du mot *classique* ne renvoie évidemment pas au sens historique, au classicisme. Pour des raisons de clarté, notamment de différenciation du document *numérique*, nous avons opté pour ce compromis, évidemment discutable. Il sera désormais signalé avec l'abréviation DC.

### 3.2.1 Caractéristiques qui se rattachent au document en tant qu'objet

Un point commun entre Pédauque et Buckland et que nous rejoignons également, consiste à considérer que, pour enclencher un processus interprétatif et pour tirer bénéfice d'une interprétation, tout espace/objet se doit, avant tout, d'être perçu. Certes, cette affirmation se présente presque comme un postulat, cependant nous allons voir que la perception d'un objet/espace ne dépend pas seulement de ses propriétés physiques.

#### 3.2.1.1 Le document est perceptible

Pour que l'homme soit en mesure d'établir des relations entre les éléments de la nature, l'impératif de perceptibilité s'impose comme une première exigence. Cependant, les limites physiques du corps humain ainsi que celles imposées par les organes de perception dont il est pourvu, constituent un *tamis*<sup>6</sup> qui opère une première médiation entre l'homme et le monde. La métaphore du filet du pêcheur illustre parfaitement la manière dont nos organes de perception fonctionnent. Car si le filet garde, certes, à l'intérieur les poissons les plus gros, il laisse également s'échapper entre ses mailles une multitude d'autres poissons de taille plus petite et des organismes vivants qui ne seront jamais captifs. La pêche devient ainsi une question de choix dépendant de la taille des mailles que le filet possède. Nos organes de perception peuvent être comparés avec les mailles du filet : plus ils sont éduqués, aiguisés, plus la perception s'affine. Cependant, même éduqués, les organes perceptifs de l'homme, nettement inférieurs à ceux de certains animaux, limitent dramatiquement l'accès aux manifestations physiques des éléments qui peuplent notre espace d'observation. L'infiniment petit ou l'infiniment grand, par exemple, des temporalités extérieures à l'échelle de l'homme, la multitude des ondes présentes dans l'environnement, comme les ondes radios, GSM, les UV, les rayons X et autre rayonnement cosmique, échappent à nos perceptions. Nous disposons donc pour interpréter un « morceau choisi » de monde, celui retenu par ses mailles, une partie qui ne peut certainement pas être qualifiée comme « précise » encore moins comme « vraie ».

Cette première frontière, imposée par la limitation des organes de perception dont nous venons de parler, est partiellement franchie grâce aux technologies (vague réminiscence du Protagoras de Platon avec le mythe d'Epiméthée en rapport à la technologie<sup>7</sup>). En fabriquant des prothèses conçues pour accroître les potentialités perceptives, les technologies ont poussé sensiblement les limites de la perception. Nous nous référons ici, par exemple, aux images produites par toute sorte d'appareillages qui participent au prolongement perceptif, comme le télé-/micro-

<sup>6</sup>Nous préférons l'utilisation du terme *tamis* plutôt que le plus courant *filtre*. L'appellation *filtre* renvoie, selon nous, vers une éventuelle purification, au contenu en quelque sorte ésotérique, peu adapté à la perspective scientifique. C'est pourquoi le terme de *tamis*, de par sa neutralité et par son appartenance au domaine sémantique des activités laborieuses, conviendrait mieux.

<sup>7</sup>Voir Platon, le mythe *Protagoras*, (Platon, 320d-322b)

/endo-scope etc. L'étude effectuée par Lyndsay Norman [Nor80] analyse et décrit remarquablement bien la manière dont la perception s'organise. Ils affirment ainsi que la distinction entre *réalité objective* et *réalité perçue* est un point important à considérer. Car, « il existe une différence entre ce qui *est* et ce qui est *perçu*. L'un relève du physique l'autre du psychologique » [Nor80]. Leur recherche est centrée pourtant sur ce qui sera ultérieurement appelée perception hétérotrope<sup>8</sup>. En effet, ils sous-estiment l'importance des autres modalités perceptives, dites idiotropes comme le sentiment de l'équilibre, de la douleur, du plaisir, etc. qui concourent également à la perception cénesthétique de l'homme par son état interne [Sto99]. Ce qui par ailleurs constitue probablement la reprise et le développement du concept de « sens commun » dont nous parlait Aristote dans le troisième traité de l'Âme. Les différentes modalités perceptives hétérotropes et idiotropes interfèrent et participent à la construction d'une image globale du monde. Dans ce sens on pourrait dire que percevoir n'est pas seulement observer mais aussi s'engager.

Pour assurer sa perception un document doit se manifester à l'intérieur des limites biologiques du champ des perceptions (parfois allongés par l'instrumentalisation). Car, d'un point de vue phénoménologique toujours, le document est une manière de considérer la matière « in-formée<sup>9</sup> » comme élément déclencheur du processus interprétatif. Par sa matérialité-mise-en-forme, le document est un objet *sensible* (*tangible* au sens large et métaphorique du terme) ; cependant, il n'est pas considéré pour ce qu'il est matériellement, mais pour ce qu'il signifie, voire même pour ce qu'il est susceptible de signifier.

### 3.2.1.2 Le document est intelligible

Un apport essentiel pour la construction d'une image perceptive globale de l'objet, appelée aussi synesthésie, est fourni par la culture. Des recherches récentes, comme par exemple, celles effectués par J. Kevin O'Regan [Phi], ont mis en avant des aspects concernant la manière dont les hommes organisent leur perception en puisant et en comblant leurs failles perceptives à l'aide des concepts renforts provenant de la culture. Suivant le raisonnement de J. Kevin O'Regan [Phi] nous considérons que la perception est un processus éminemment culturel car c'est la culture qui achève le processus de capture et d'appropriation perceptive des impressions.

*« D'une manière générale, - nous disent Berthoz et Petit [Ber06] - l'organisme traite des objets qu'il a lui-même activement « constitués » comme tels en face de lui. Il n'a à faire qu'à des événements de nature à satisfaire (ou décevoir) des expectatives préalables, ou au moins à confirmer ou infléchir le style de pareilles expectatives, qu'à des organismes*

<sup>8</sup>Par perception hétérotrope on entend les perceptions extérieures du monde à l'aide des capteurs sensoriels spécialisés, comme les organes de perception.

<sup>9</sup>Nous nous expliquons : ce que nous captons n'est pas la matière mais la forme que cette matière prend.

*étrangers d'emblée appréhendés comme semblables ou dissemblables à lui etc. le pur stimulus externe, vierge de toute interprétation, quantum informationnel jamais auparavant subsumé sous des catégories perceptives, cognitives ou pratiques, voilà ce à quoi en circonstances normales cet organisme n'est jamais confronté.»*

Le monde ainsi perçu et construit en adéquation avec les possibilités réduites de nos perceptions, est « conformé » par une perception culturelle qui, en complétant les « défaillances » perceptives, participe pleinement et activement à la construction des objets signifiants. C'est cette perception culturelle et intersubjective qui doit être considérée, très probablement, comme la forme véritablement pertinente et dominante de la perception humaine. Il n'existerait donc pas de perception subjective car les impressions personnelles (individuelles) se construisent déjà dans l'espace intersubjectif d'une culture donnée. Le registre de l'expression<sup>10</sup> interviendra seulement pour renforcer une perception déjà culturalisée. Il participera à ce que les impressions puissent devenir « connaissances » partageables. Ainsi, même l'imagination et la création, comprises souvent comme des échappatoires à la condition humaine, se trouvent bornées et encerclées dans le corset perceptif car comment pourrait-on imaginer une chose qu'on ne peut pas percevoir?

Si la culture complète la perception, elle participe également à délimiter physiquement la perception d'un objet, toute forme ne pouvant pas être perçue en dehors d'un fond (contexte). La psychologie de la forme, notamment la Gestalt, définit la perception comme la distinction d'une figure sur un fond. Compris aussi comme cadre, le fond est celui qui fait ressortir l'objet herméneutique et qui rend possible sa perception. Toute inscription est circonscrite dans un espace/temps déterminé par un fond. Le document a ainsi un début et une fin, il se manifeste à l'intérieur d'une temporalité, il est *délimité*. Ses propriétés spatio-temporelles et formelles servent d'appui pour une structuration perceptive et permettent la restitution d'une expression. Mais si, grâce à l'apport des techniques, l'homme peut percevoir des objets/espaces de plus en plus grands ou de plus en plus petits, percevoir des espaces non-délimités, infinis, c'est impossible. Si on pouvait croire qu'un jour l'homme pourrait percevoir l'infini quel serait alors le contexte sur lequel il se détacherait?

### 3.2.1.3 Le document est lisible (stable)

En tant qu'expression circonscrite dans un espace physique (tangibile), et dans une temporalité (celle déterminée par son contexte), le document requiert des propriétés matérielles qui lui confèrent une relative stabilité formelle. Cette dernière

<sup>10</sup>Dans cette phase de notre analyse nous précisons que par « expressions » on entend les contenus sémiotiques élaborés à travers les opérations de sélection et d'organisation d'un flux d'« impressions ». Ainsi, notre esprit découpe les impressions qui se présentent à soi, en unités et les ré-organise en catégories qui varient avec les systèmes linguistiques et les codes sémiotiques correspondants. Un code sémiotique, plus généralement une langue est comprise de cette manière comme un espace mental qui organise les impressions en les transformant en expressions.





Figure 3.1 : la persistance des signes conditionne la lisibilité

est nécessaire car, un objet dont les propriétés formelles changeraient à chaque instant serait impossible à percevoir et encore moins à lire ou à interpréter ; sa lecture nécessiterait une fragmentation, un découpage temporel suivant ses états successifs. Clairement, cette exigence de *stabilité* peut être toute relative ; elle peut être réduite à la temporalité nécessaire à sa lecture. La stabilité doit être comprise comme une *persistance* des propriétés de l'objet lu. En effet, on peut percevoir des objets/espaces en mouvement et/ou en transformation ; cependant, l'efficacité de l'acte de lecture requiert une sorte de *figement* des propriétés de l'objet/espace à interpréter. L'acte de lecture imprime ainsi à l'objet/espace une temporalité qui sera désormais appelée la temporalité de l'objet. Autrement dit, la *temporalité de l'objet* témoigne d'une sorte de « satellisation » de l'objet par le regard des sujets, par leurs lectures (on verra mieux dans la suite que cette temporalité est un effet émergent de la lecture). Les propriétés physiques de l'objet/espace-document nécessitent ainsi d'être suffisamment bien conservées pour que les signes qui s'y trouvent soient « perceptibles », « lisibles », « vérifiables ». C'est une condition obligatoire pour que leur engagement dans une dialectique herméneutique et leur exploitation ne soit pas compromis.

On peut désormais observer qu'un document peut être défini comme étant une entité perceptible et matérielle, délimitée formellement sur un fond (ayant donc un début, un milieu et une fin) et dont les propriétés sont stabilisées et se conservent comme telles pour le temps de la lecture :

Document = [perception (délimitation & stabilisation & persistance)]

### 3.2.2 Caractéristiques qui se rattachent au sujet/lecteur d'un document

## 3.2.2.1 Le document est le résultat d'une intention a posteriori

Pour Buckland [Buc97] un *document est intentionnel* dans le sens où il est *convenu que l'objet soit traité comme preuve*. Cependant l'auteur ne précise pas si le consensus qui qualifie le document comme preuve a lieu a priori ou a posteriori par rapport à l'acte de lecture. Le document est, selon Buckland, le résultat d'un processus ayant comme objectif celui de le concevoir en vue d'être utilisé comme tel (c'est-à-dire en tant que document) ce qui l'amène naturellement à déduire qu'il n'y a pas des documents dans la nature. [Op. cit. p.14]

Le document est, certes, constitué et institué par une *intention*. Cependant cette intention peut se manifester tant *a priori* (rejoignant la proposition de Buckland) que *a posteriori*. Un document peut constituer une trace intentionnelle et organisée (TIO), conçue en vue de sa lecture et de son utilisation ultérieure. Cette trace traduit une volonté d'enregistrement et de transmission, témoignant ainsi une intentionnalité *a priori*. Néanmoins, une intention *a priori* n'est pas systématiquement suivie d'une « documentarisation<sup>11</sup> » de l'objet/espace en question. En effet, quelqu'un peut volontairement laisser une trace (TIO<sup>12</sup>) en vue de transmettre une intention, et, pourtant, cette trace peut passer inaperçue. Elle ne deviendra jamais un objet herméneutique, encore moins un document. (Combien de documents du passé n'avons-nous pas ainsi perdu précisément par manque d'identification de leur intentionnalité de transmission?) Symétriquement, d'innombrables exemples prouvent que des objets/espaces non investis d'une intentionnalité *a priori* peuvent devenir documents. C'est le cas, par exemple, des objets trouvés lors des fouilles archéologiques, dont l'utilisation actuelle, en tant que documents, ne correspond pas à leur intentionnalité initiale. L'intentionnalité *a priori* est constitutive pour le document mais elle n'institue pas l'objet en tant que document.

Attachés à la perspective annoncée dans l'introduction et qui consiste à situer le lecteur au centre du dispositif interprétatif, nous considérons que c'est l'intention *a posteriori* qui institue la « documentarisation » d'un espace/objet<sup>13</sup>. Lorsqu'un lecteur procède à l'organisation d'un espace à travers la lecture (OEL), comme par exemple la lecture d'une scène de crime, il transforme l'espace en question en document. Cet espace devient document sans qu'il y eut une intention dans ce sens (lors de sa constitution). Il s'agit alors d'une intentionnalité *a posteriori*, car, dans ce cas, on réfère l'intentionnalité à celle du lecteur et non pas à celle d'un auteur présumé à qui il appartiendrait une prédétermination. Dans le cas des OEL, la construction du document résulte de sa lecture. L'action de lire (d'établir, entre bien d'autres, des associations et des relations entre les éléments perçus) instaure

<sup>11</sup>On entend par « documentarisation » la qualification d'un objet/espace en tant que document.

<sup>12</sup>Trace intentionnelle et organisée.

<sup>13</sup>Nous rappelons que nous voyons systématiquement un objet/espace comme des éléments de lecture et non pas comme des données car « donnée » veut dire « ce qui se donne » et suppose implicitement un point de vue, voire une préconception [Ras09]. Ainsi, nous verrons par la suite que les « objets/espaces signifiants » sont le résultat d'élaborations multiples qui engagent à la fois la perception et l'action interprétative.

ainsi le statut d'objet interprétable, en dehors de toute intention *a priori*. On déduit alors que tout espace, même un espace naturel (par exemple un paysage) qui peut être interprété, est susceptible de devenir un *document*. La qualité de *document* ne se restreint donc pas aux artefacts, mais le document devient le résultat d'un processus de qualification d'un espace à travers l'acte de lecture.

Les TIO sont donc des artefacts conçus pour viser la communication. Ils deviennent des *documents*, car ils témoignent d'une intention *a priori*, tandis que les OEL sont *documents* puisqu'ils s'inscrivent dans un processus communicationnel qui les qualifie *a posteriori*. Nous marquons ainsi une rupture avec l'affirmation de Buckland selon laquelle dans la nature il n'y a pas de documents. L'intentionnalité *a posteriori*, qui se rattache à l'acte de lecture, devient ainsi celle qui permet cette qualification. En s'appuyant sur les propriétés formelles et matérielles de l'objet/espace perçu, le lecteur va finir par le considérer comme une sorte de réponse à une question préalablement posée, c'est-à-dire comme un moyen, une stratégie de résolution d'un problème de manque, de besoin ou encore de désir d'information au sens très large [Sto03]. Pour résumer, le document est compris comme le résultat d'une action entreprise par des sujets, action qui consiste à construire et à qualifier un objet/espace à travers la lecture.

3

### 3.2.2.2 Le document mobilise une compétence de lecture

Considérer des éléments de la nature en tant que signes et établir des relations entre eux est, certes, une affaire de perception ; mais c'est également, et surtout, une affaire de compétence. Un lecteur manifeste une intention de lecture à condition de posséder une compétence nécessaire à l'interprétation. Pour un chasseur, par exemple, des traces sur un sentier constituent des signes interprétables ; elles sont des preuves ou des témoignages du passage d'animaux ; tandis que, pour le promeneur, ces mêmes traces passent inaperçues et seront, dans un certain sens, inexistantes. En écoutant la même pièce musicale, le spectateur non averti n'entend pas la même chose que les chefs d'orchestre car son oreille, malgré une écrasante similarité morphologique et physiologique, n'a pas été éduquée pour saisir les mêmes formes musicales. Pour mobiliser son intention interprétative, le lecteur doit disposer de la *compétence* nécessaire à considérer l'objet/espace perçu comme étant potentiellement porteur de sens.

Un processus interprétatif est enclenché si les signes perçus se manifestent dans un ordre que le lecteur peut qualifier comme interprétable voire même comme reconnaissable. En présence d'un groupe de signes stabilisés et délimités d'un contexte, le lecteur doit conclure par les considérer comme étant, en quelque sorte, un *texte*, dans l'acception la plus large du terme : sériation empruntant beaucoup à la nativité de signes de n'importe quel type. Le lecteur manifeste sa compétence lorsque les propriétés de l'objet/espace se présentent dans un ordre qu'il suppose « logique » pas dans le sens disciplinaire du terme mais dans le sens d'une conformité aux normes et à l'horizon d'attente (rationnel). De l'autre côté, toute forme sémio-

tique, même un texte au sens traditionnel (un imprimé, par exemple) peut ne pas être nécessairement apprécié comme objet herméneutique susceptible de déclencher l'interprétation. Aux yeux d'une personne qui n'a pas la compétence appropriée pour l'interpréter, il peut équivaloir à une simple page de gribouillages, à des figures graphiques sans sens précis, dans le meilleur cas pour un répertoire rempli de caractères. Un document doit posséder ainsi des qualités reconnaissables par le lecteur : ses propriétés formelles doivent laisser supposer au lecteur qu'il fait partie d'un système (ce qui d'habitude est appelé *subomption*). À travers les opérations de mise en parallèle qui établissent des filiations ou des oppositions, le lecteur aboutit, in fine, à placer l'objet/espace interprété en relation avec d'autres objets/espaces, en construisant ainsi des cohérences.

### 3.2.2.3 Le document dépend du budget temps du lecteur

Si la compétence de lecture se rattache, certes, aux propriétés physiques et formelles de l'objet/espace perçu, elle reste, dans tous les cas, une notion dépendante aussi des facteurs liés à la *temporalité du lecteur*. On a vu précédemment cf.3.2.1.3 le problème de la temporalité de l'objet ; tandis qu'ici nous nous référons plus proprement à un paramètre lié à la lecture. En effet, la disponibilité temporelle du lecteur joue un rôle déterminant dans l'évaluation d'un objet/espace et dans l'interprétation qui en suivra. Le *budget temps* – (cf. entre autres T. Beauvisage [Bea04]) – est un élément essentiel pour considérer les objets/espaces à lire, car il intervient activement dans le processus interprétatif. En tant que résultat d'une stratégie de lecture, l'interprétation d'un espace est conditionnée par le temps qu'un sujet consacre à sa lecture. Entre l'interprétation d'un paysage (a)perçu à travers la fenêtre d'un train en pleine vitesse et celle du même espace lors d'une promenade à pied, il y a certainement une grande différence. De même, lorsqu'un lecteur dispose de quelques secondes pour apprécier un tableau, il ne perçoit et il n'interprète certainement pas les mêmes choses que lorsqu'il lui consacre plusieurs mois d'étude. Le sujet accorde un budget temps à l'acte de lecture qui déterminera et fixera des contraintes à la stratégie interprétative adoptée. La qualification d'un objet/espace dépend alors de cette *temporalité du sujet* qui engage une stratégie interprétative. La perception et l'interprétation du document, dans un certain sens, même son existence, dépendent de l'action d'un sujet interprétant, action invariablement circonscrite par sa temporalité propre au sujet. Cette action consiste en l'engagement d'un lecteur, manifesté à travers une *intention* qui mobilise sa *compétence* de lecture et requiert une *disponibilité temporaire (un budget temps)*. Ce qu'on pourra résumer par :

Document = [lecture (intention & compétence & budget temps)]

### 3.2.3 Caractéristiques qui se rattachent à la qualification du document

## 3.2.3.1 Qualifier un objet en tant que document exige sa contextualisation

La compétence et l'intention de lecture s'acquièrent, se développent et se manifestent inmanquablement à l'intérieur d'une culture, d'une langue, d'une époque, d'un espace géographiquement délimité, plus généralement d'une communauté qui est, au fond, une communauté de pratiques interprétatives. Une lecture est pertinente dans un contexte temporel (de spécificités liées au moment de la lecture) et spatial (qui se rattache à une communauté géographique) délimités. Tout changement opéré et qui modifie les conditions de réception sociale (d'interprétation) d'un objet herméneutique peut affecter profondément tant son statut de document que son interprétation. Le contexte de l'acte de lecture est en réalité représenté par les communautés interprétatives ; toute communauté interprétative est régie par des normes. Les normes d'interprétation participent à la construction d'une certaine perception qui se manifesterà sous différentes formes expressives. Pour qu'un sens soit rattaché à une expression, son interprétation doit être validée par une norme en vigueur dans la communauté où a lieu l'expression. Les normes interdisent ou autorisent certaines interprétations ; ce faisant elles façonnent les compétences et les intentions de lecture. Intervenant dans la perception, l'expression et l'interprétation, les normes participent ainsi à la con-formation des structures cognitives. Con-formation dans les deux sens du terme : d'une part la perception, l'expression et l'interprétation deviennent *conformes* à la norme, d'autre part, les normes participent à la modification des structures cognitives, en leur imprimant une forme.

L'observation et l'analyse de la manière dont les groupes d'individus organisent leur vie en communauté mène invariablement vers la même conclusion : spontanément et probablement par instinct de survie, l'homme a tendance à agir de manière à éviter tout conflit, y compris interprétatif. Pour ce faire les individus qui appartiennent à un même groupe élaborent, implicitement et/ou explicitement, des normes censées réguler la vie de leur communauté. Ces normes, communément mises en oeuvre et mutuellement acceptées, participent à la construction d'une perception et d'une compréhension commune du monde, enfin, de ce que cette communauté considère comme monde.

Les expériences menées par Sherif au début du siècle dernier ont constitué un véritable tournant pour l'étude du phénomène de normalisation. Suivies par celles d'Asch en 1952 dans [Doi78], ces observations ont mis en relief l'importance capitale exercée par l'influence collective pour la constitution des normes. Ce phénomène se manifeste aux trois niveaux qui nous occupent : la perception, l'expression et l'interprétation. En plaçant un stimulus visuel dépourvu de cadre de référence, Sherif<sup>14</sup> a démontré que, même si sa perception se structure d'abord individuellement, elle est toujours cadrée par une normativité ambiante et elle finit invari-

<sup>14</sup>Sherif s'est servi de l'effet autocinétique qui apparaît quand un stimulus visuel est dépourvu de cadre de référence : il suffit pour cela de placer dans l'obscurité totale une source lumineuse, l'effet est immédiat, elle semble se mouvoir de façon plus ou moins ordonnée dans différentes directions.

ablement par se soumettre à l'opinion collective. À travers l'interaction entre les membres d'un groupe, une influence réciproque s'exerce, tant localement que globalement, et pousse chaque individu à accepter des compromis dans ses propres estimations. Fondée sur une illusion (un point lumineux fixe), l'expérience montre qu'en présence d'une situation privée de repères considérés comme critères d'évaluation, l'individu a tendance à se fier aux avis des autres. Se trouvant ainsi confronté, à une perception commune pour le groupe auquel il appartient, l'individu ne semble avoir qu'un seul recours : aligner son opinion à celle du groupe en vue d'éviter le conflit. Il cherche à établir un code commun qui a comme résultat un alignement de l'interprétation en s'appuyant sur le seul contexte de référence dont il dispose – les estimation des autres, comme résultat d'un recalibrage de l'interprétation.

Ce qui surprend dans cette expérience, c'est que, paradoxalement, rien n'oblige l'individu à s'accorder aux autres. Cette attitude s'explique néanmoins par le fait qu'il agit en vue d'éviter un conflit potentiel généré par le désaccord fondamental entre « sa » perception et celle du groupe, majoritaire et donc dominante. Selon Sherif, l'ensemble des sujets renoncerait ainsi aux opinions qui s'écarteraient de la norme pour trouver avec ses partenaires une entente, une vision commune et partagée de la situation. Il s'agit donc de parvenir à un compromis où les différences individuelles sont réglées par une attitude qu'on pourrait appeler moyenne.

Ce phénomène de normalisation ne semble pas principalement lié à un besoin de certitude où de vérité, mais au fait que, pour éviter le conflit, une situation identique pour tous les membres d'une communauté doit être vécue de manière identique, ou, au moins qu'elle ne provoque pas de contradiction. À la longue, on ne fait plus la différence entre ce que l'on perçoit et ce que l'on voit, tant notre interprétation est alignée à celle collective. L'élaboration d'une vérité collective, testée, expérimentée et validée par l'ensemble des membres d'une communauté fonctionne comme référent pour tous, comme un point d'ancrage interprétatif. En deux mots, la norme interprétative à laquelle les individus se référeront et se tiendront fonctionne comme un pivot autour duquel s'articule la vie de la communauté. Cette « vérité » collective sera assimilée, d'une certaine manière, à la notion d'intersubjectivité. Dans ce sens, la communauté d'interprétation exerce un rôle de médiateur, car elle devient l'unique cadre de référence qui oriente la perception, l'expression et l'interprétation d'une manière tantôt suggestive, tantôt prescriptive, tantôt même carrément autoritaire à travers ses normes.

Émergeant toujours à l'intérieur d'une communauté déterminée, les normes imposent un mode d'appréhension du monde, ayant pour principal référent de la réalité, l'opinion collective. Les normes sont élaborées par négociation tacite entre les membres de la communauté en situation apparentée ou identique. Il s'agit des phénomènes macroscopiques ; aucun n'a un authentique pouvoir sur l'autre. Ainsi une norme consisterait en une « méthode » permettant à un groupe déterminé d'exercer un autocontrôle en vue d'éviter un éventuel conflit. Si la norme est élaborée et établie collectivement elle est, par la suite, acquise par l'individu, appropriée, en quelque sorte intériorisée, incorporée. Ainsi, on peut dire que ce n'est pas

la nature du stimulus qui rend compte d'une perception, d'une expression et d'une interprétation ni même celle qui détermine l'action qui s'en suit : ce qui statue, au fond, semble être plutôt l'influence exercée par des facteurs qui se rattachent à la communauté d'interprétation et de pratiques ; c'est cette dernière qui normalise et configure la perception en la calquant sur l'opinion collective. Nous verrons dans la suite, dans le cas qui nous concerne particulièrement dans ce travail, comment les normes explicites se traduisent ensuite en genres et agissent selon le principe d'évitement du conflit d'interprétation. (cf. aussi [Ric69])

Cependant, la qualification d'un objet herméneutique en tant que document requiert son positionnement à la fois au sein d'une communauté d'interprétation(s) mais aussi à l'intérieur d'une société de textes [Kan99]. En effet, l'interprétation d'un document n'est pas un acte individuel mais un acte collectif, un document n'étant jamais *document* pour/d'un individu, mais pour/d'une communauté. Si la contextualisation d'un document suppose le fait de le placer en relation avec les normes d'interprétation d'une communauté, elle suppose également de l'installer, par subomption, au sein d'une société de textes. La qualité d'être placé dans une relation organisée et significative avec d'autres documents autorise aussi l'interprétation et sa qualification en tant que document.

3

### 3.2.3.2 Un document accomplit une fonction de témoignage

L'étymologie du mot document renvoie au latin *documentum*, dérivé du verbe *docere*, qui signifie enseigner. Son origine référerait d'une certaine manière à quelque chose qui, à la fois, véhicule un enseignement et est en mesure de l'apporter. En latin, les mots suffixés en *-entum* renvoient essentiellement à des objets, à des outils. On aurait pu ainsi déduire que le document est un objet/outil pouvant servir dans un processus d'enseignement. Une dimension quasi didactique se détache de cette propriété et confère au document le statut d'objet porteur d'une information digne d'être retenue en vue de son éventuelle réutilisation ou re-transmission. En tant qu'outil, il peut être *convoqué rétrospectivement* par une communauté dans des processus d'enseignement, servant comme témoignage, comme preuve.

Par sa qualité de preuve, le document est susceptible de mettre en mouvement différents régimes d'action : la sanction (juridique), la conservation (patrimoniaire), la conviction (religieuse, philosophique, politique etc.). Pourtant, il a fallu attendre le XVIIIème siècle pour que le sens judiciaire du terme soit précisé [GF08]. À cette époque, le document est passé du statut d'objet qui enseigne à celui d'objet qui renseigne, pouvant ainsi être mobilisé en tant que pièce à conviction en cas de litige. Au XIXème siècle, la notion de document est élargie comme preuve dans d'autres domaines : preuve scientifique, preuve d'un titre, etc., étant cependant réduite aux seuls objets écrits. Par document, on comprend déjà, à cette époque, une « base de connaissances », fixée temporairement et susceptible d'être utilisée pour consultation, étude ou preuve. En 1951, Suzanne Briet publie un manifeste sur la nature de la documentation qui commence par l'affirmation : *un document est une preuve*

à l'appui d'un fait [Bri51]. Elle confie ainsi aux documents un rôle central d'outil universel de validation. On constate de cette manière que les normes qui régissent les différentes communautés aboutissent souvent à une formalisation et à une standardisation des dispositifs d'administration de la preuve qui les qualifie comme documents. Une preuve constitue néanmoins un élément d'un processus d'établissement de la vérité, l'impératif de vérité saisit pourtant les sociétés de manière différenciée.

Au terme de *vérité* nous préférons celui de *conformité*, cela au sens d'*acceptable et valide dans un contexte déterminé* et surtout respectant les normes. L'idée de témoignage est souvent associée à une idée de vérité ; cependant, dans une tradition herméneutique le terme principal n'est pas la vérité et aucun ordre d'objectivation. Les enjeux sont surtout autour des procédures de construction de sens et de sa validation, de son acception, bref, de sa conformité par rapport à une intelligence collective. En tant que preuve, le document se doit d'être durable et authentique pour permettre la justification d'une théorie, d'une étude, bref, d'une lecture. Ainsi, en plus de *renseigner*, le document est reconnu comme étant digne de foi par ses utilisateurs, c'est-à-dire *authentique*. Il acquiert de l'autorité : il est preuve, il a une valeur de témoignage. Valeur intersubjective, l'authenticité circonscrit le document dans une société de documents, car il peut servir de pivot pour un processus de qualification d'autres documents (dans un registre juridique, scientifique, médical etc.). Pour résumer, cette autorité du document ne se fonde donc pas sur le « vrai » mais sur le « conforme », c'est la valeur ajoutée d'un égard à la norme et non pas d'une filiation par rapport à la réalité.

### 3.2.3.3 Le document est trace sans être mémoire

Porteur de normes sociales et organisationnelles, par sa contextualisation, le document se positionne autant comme support que comme trace d'une action. L'interprétation d'un document (r)enseigne sur l'activité dont il est issu ; il est souvent associé au concept de mémoire. Cependant, même si la trace et la mémoire se retrouvent dans le même projet, les concepts ne sont pas interchangeables. La métaphore a toujours ses limites, son emploi a occasionné, au fil du temps, des extrapolations qui ont conduit à des confusions.

Le point commun entre la mémoire et la trace est le fait d'être indissociables d'un processus d'organisation. Cependant, la mémoire humaine est le résultat d'une évolution historique qui finit par situer sur un axe temporel deux conduites observables, séparées par un intervalle temporel d'une durée variable, tandis que la trace est l'enregistrement ponctuel d'un fait. Les actions ne sont pas *gravées, imprimées* sur/dans la mémoire de la même manière qu'une trace l'est sur un support. Si la trace se doit d'être figée, stabilisée, en vue de son exploitation, la mémoire s'apparente plus à un programme d'action. La mémoire, telle que nous la comprenons, n'est pas un support (un espace d'enregistrement) mais, en empruntant un concept propre à la technologie numérique, on dirait qu'elle accomplit plutôt le rôle d'un processus qui permet à une action d'être répétable. Sans être un résér-



voir statique, la mémoire a une dimension dynamique, son rôle étant de favoriser l'adaptation à un milieu [O'R08]. La mémoire est ainsi le propre du sujet, tandis que la trace s'attache au domaine de l'objet. La mémoire renvoie aux unités de temps alors que la trace entretient une relation intime avec l'idée de spatialité. Une trace est toujours inscrite sur un support, elle est mesurable en unités d'espace. Si la trace permet de retrouver un objet herméneutique doté de permanence, la mémoire permet un renouvellement de la pensée par l'*action* de se rapporter en arrière sur un axe temporel.

Une conséquence immédiate de l'emploi de la métaphore (trace = mémoire) surgit avec l'utilisation des nouvelles technologies. Cette mise en parallèle de la mémoire humaine et de la surface d'enregistrement est une source d'amalgame, voire même de raccourcis dangereux<sup>15</sup>. En employant et en banalisant cette métaphore, la surface d'enregistrement contenue dans une machine a fini par être assimilée à la mémoire même, si son unité de mesure est l'octet. Considérer les octets comme unités de mesure de la *mémoire* serait comme si l'on considérait que la toile est l'unité de mesure de la peinture alors qu'il ne s'agit que d'un espace d'enregistrement. La mémoire ne peut pas s'externaliser, car elle est une action, on peut cependant garder la trace de cette action à travers l'externalisation. Le document est donc une *trace* conservant un contenu ; cependant il n'est pas une mémoire externalisée. Il est le témoignage spatialisé et ponctuel d'un fait situé sur l'axe du temps. Il est à la fois le support qui permet la restitution et la transmission d'une expression, et la trace de celle-ci. À partir de la trace qu'il constitue, le document donne lieu à une interprétation.

### 3.2.3.4 Le document – traçabilité

L'authenticité de la trace est établie par une approche généalogique, à travers son suivi rétrospectif, appelée *traçabilité*. [Mil09] La traçabilité imprime au document une temporalité qui est extérieure à la temporalité de l'objet et à celle du sujet, dont on parlait antérieurement ; elle circonscrit le document dans *la temporalité d'une communauté* déterminée. L'un des vecteurs de l'authenticité du document vient du fait qu'il est perçu et on dira même vécu comme une histoire acceptée et partagée par une communauté. Car, dans une certaine mesure, ce qui permet son interprétation c'est le fait de pouvoir le situer à la fois dans l'histoire d'une communauté mais aussi, comme nous le verrons plus loin, à l'intérieur d'une société de documents ; d'identifier en quelque sorte son « cycle de vie ».

À ce niveau de notre réflexion, le document peut être défini comme la *trace* matérielle et le *témoignage vérifiable* d'un fait interprété et qualifié à travers sa *contextualisation* par une communauté d'interprétation.

Document = [qualification (contextualisation & témoignage & traçabilité)]

<sup>15</sup>Il est révélateur dans ce sens le fait que les mots « amour » et « haine » en ASCII représentent 35 bits.

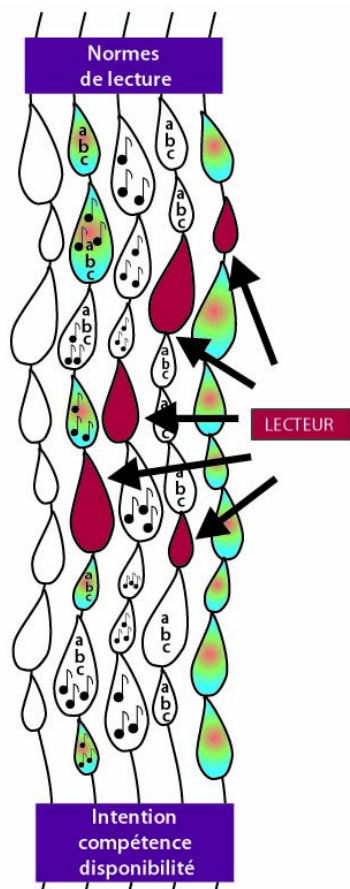


Figure 3.2 : le document classique

Réunissant les résultats correspondant aux trois niveaux d'analyse ci-dessous, le document devient :

Document = [perception (délimitation & stabilisation & persistance)] + [lecture (intention & compétence & budget temps)] + [qualification (contextualisation & témoignage & traçabilité)]

La perception qui nourrit la lecture exige une délimitation, une stabilisation et une persistance des propriétés formelles de l'espace/objet observé ; la lecture se construit inmanquablement à travers une intentionnalité et une compétence circonscrites par la temporalité du sujet ; tandis que la qualification d'un espace/objet en tant que document requiert sa contextualisation à l'intérieur d'une communauté d'interprétation et d'une société de textes à travers laquelle constituant une trace, il accomplit une fonction de témoignage.

En imaginant le patrimoine documentaire « classique » comme un flux de documents, composé par des *gouttes* à consistance sémiotique multiforme et plurielle, comme dans l'image suivante, on peut remarquer qu'on a volontairement placé le lecteur à l'extérieur de ce flux, qu'il consulte par ailleurs. La taille des gouttes

(des documents) est en réalité fixée par la production éditoriale, voire même par l'organisation propre de l'archivage.

En arpentant les couloirs ou les étagères des bibliothèques, des archives ou des librairies, le lecteur effectue son choix parmi des documents « pré-délimités » et, dans une certaine mesure il est contraint de tenir compte de cette pré-délimitation. Nous verrons, plus loin, que, dans le cas du DN, le rapport que le lecteur entretient avec le flux documentaire se trouvant en ligne se modifie radicalement.

### 3.3 LE DOCUMENT NUMÉRIQUE (DN)

Est-il toujours opportun d'employer le terme *document* lorsqu'on fait référence à l'information numérisée? Le *document numérique* (DN) satisfait-il les mêmes critères de constitution, d'analyse et de validation que son homologue de facture plus traditionnelle, le document classique (DC)? Comment considérer la nouvelle matérialité qui le définit? Que deviennent la stabilité et la persistance pour le DN? Sa forme, sa consistance et sa qualification semblent dépendantes, le plus souvent, de l'action et de la décision personnelle d'un lecteur d'enregistrer et de fixer ainsi une forme et un contenu. Comment concilier le concept d'authenticité avec une réalité où la copie et la modification sont si aisées et pratiquement indécélables? Que devient l'autorité qui institutionnalisait le document classique (DC)? Le cas du DN se caractérise par des stratégies de lecture et d'interprétation qui opèrent sur un matériau complexe, souvent hétéroclite, relevant de plusieurs régimes sémiotiques et souvent isolés sur d'autres supports. Par sa diversité, par sa complexité aussi, le DN fait éclater rapidement toute certitude à peine acquise à travers les pratiques qui concernent des documents de facture plus classique. Car, dans le cas du DN, l'interdépendance entre le support et l'information devient critique. L'ordinateur (l'écran d'ordinateur pour l'esprit commun) n'est pas qu'un réceptacle de formes, mais un instrument d'intercession incontournable, qui rend possible leur occurrence à travers une série de médiations de calcul. L'ordinateur n'accueille pas seulement un fragment d'un langage : il participe à l'engendrement de sa sémiologie et ceci à divers niveaux et degrés.

Entre la « scannerisation » d'une page de livre, sa simple reproduction numérique (où l'écran ne montre qu'une représentation de la page en papier, où le lecteur n'a qu'à revenir à ses pratiques de lecture de livre traditionnelles) et une page qui comporte du texte, des images et des hyperliens (où les images peuvent être animées et les liens aussi sous forme de clips vidéo), il y a un monde, voire plusieurs mondes. Le lecteur est invité à assumer un rôle de plus en plus actif, pour spécifier le document qu'il souhaite disposer. Le patrimoine du DN comporte déjà une variété importante de documents qui sont composés en faisant appel à diverses formes de textes, sons, figures de tout genre, d'images fixes et animées, vidéo, de jeux et de tout sorte de programmes. Mais, surtout, il comporte déjà une grande variété de pratiques sémiotiques, originales ou recomposées sur un fonds de pratiques traditionnelles. Et les difficultés qui vont avec : un DN croise des codes différents avec des protocoles de

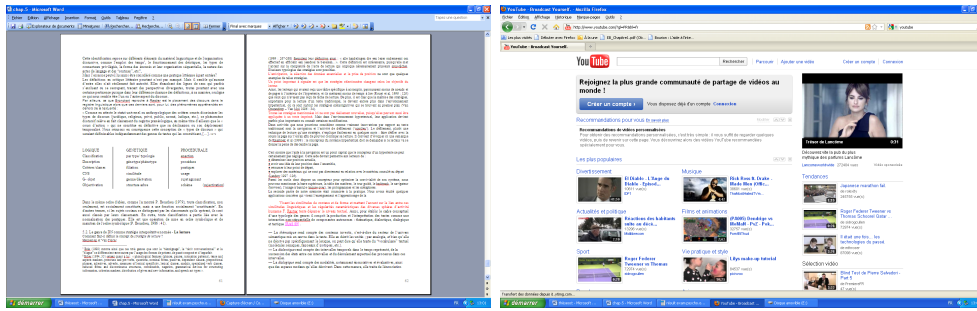


Figure 3.3 : quelques exemples numériques

lecture variables en brouillant les frontières entre les compétences de lecture autrefois distinctes, claires, performantes.

Un exemple simple et désormais habituel clarifiera l'importance et les implications de ce rôle de plus en plus actif du lecteur dans une économie sémiotique.

En présence d'un document comme celui de notre image, tout lecteur, même un lecteur non-averti, cliquera spontanément sur le symbole du petit triangle ► en bas à gauche, et se positionnera dans l'expectative de visualisation d'un document vidéo. Souvent, le DN devient opérationnel en trouvant appui sur un ensemble de pratiques héritées du document classique, l'interface occupant par simulation une place intermédiaire. En fait, il devient opérationnel grâce aux affordances<sup>16</sup> qu'il arrive à encapsuler, grâce à tous ces éléments qui promeuvent les utilisations logiques ou intuitives du document, en lui conférant ainsi des fonctionnalités d'outil. L'interface suggère, incite et/ou inhibe certains comportements face au document. Bien entendu, rien ne garantit que l'expectative correspondra à la réalité. Cependant en présence de ce type de « cadre », le lecteur projette un ensemble de présuppositions, d'attentes concernant ce qui va suivre : son expérience le conduit à une posture typique, qui, généralement, semble être appropriée.

Mais que doit-on comprendre par DN? Quel est cet objet omniprésent dans notre société CIC, cet objet omniprésent mais insaisissable, évolutif et, souvent, facilement périssable, adaptable, qui présente une si grande variété de *formes*, de *contenus* et de *fonctionnements*? On constate rapidement qu'alors que le DN récupère beaucoup de nombreuses traditions sémiotique, tant en ce qui concerne les conditions de sa production qu'en ce qui concerne les modalités de sa réception, il fait également exploser la notion unitaire et « stable » du DC. Cette stabilité est mise à l'épreuve, car la production d'un DN atteste certains traits remarquables : elle devient, par exemple, extrêmement mobile, variable suivant l'outil ou les langages et les systèmes qui l'interprètent à certaines phases de son calcul. Production fugace car elle évolue constamment dans le temps, et même fragile car elle est toujours susceptible d'être

<sup>16</sup>L'affordance est la capacité d'un objet à suggérer sa propre utilisation. Le terme est utilisé dans différent champs, notamment la psychologie cognitive, la psychologie de la perception, le design, l'interaction homme-machine et l'intelligence artificielle.

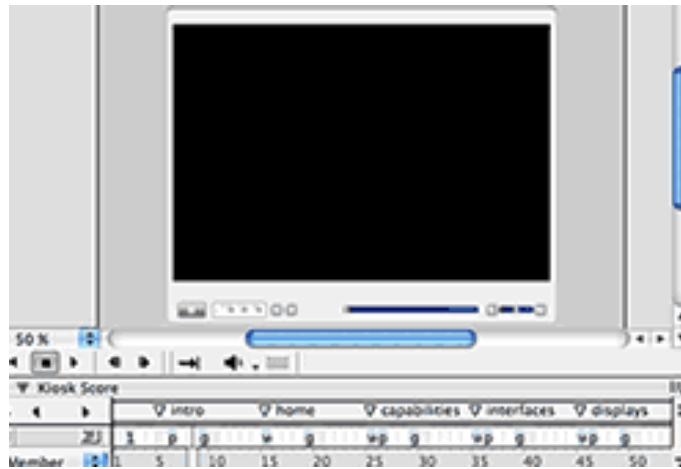


Figure 3.4 : fenêtre noire

reprise et modifiée.

Avec le DN, nous sommes, semble-t-il, en présence d'un support, dans le sens de « véhicule » chargé d'un contenu plurisémiotique. Ce support-véhicule est ce qui assure les nouvelles formes de sociabilité humaine par une communication désormais possible via le(s) réseau(x). Il convoque, naturellement, des stratégies de lecture, d'action et d'interprétation innovantes dans lesquelles, plus que dans le passé, la place accordée au sujet-lecteur-acteur, (censé déclencher des parcours interprétatifs adaptés selon ses capacités et ses objectifs), devient explicite. En effet, le DN démontre presque combien le rôle du lecteur est un élément déterminant dans la fabrique du sens. Certes, le DN n'existerait pas sans ordinateur ; mais il n'existerait pas non plus sans la médiation de son « utilisateur-interprète » [AK08].

Reprenant les critères d'analyse du DC, tels qu'ils ont été présentés antérieurement, nous chercherons à vérifier la validité de l'emploi du terme *document* dans le milieu numérique.

### 3.3.1 Considérations qui se rattachent au document numérique en tant qu'objet

#### 3.3.1.1 Le document numérique conduit à envisager différemment la matérialité

Une des caractéristiques des plus évidentes du DN c'est sa captieuse perte de matérialité. Il est indéniable que le DN comporte des aspects intangibles, pourtant il n'est pas dépourvu de matérialité, il n'est pas dématérialisé, comme le veut une opinion commune. L'écran et le réseau, par exemple, ne sont pas des objets immatériels, mais des objets dont la matérialité est simplement différente de celle des livres et des journaux, différente de la matérialité à laquelle nous avons habitué le DC. Les signes présents sont, eux aussi, bien pourvus de matérialité, car ils sont

inscrits sur des supports appelés métaphoriquement (et, on l'a vu, abusivement) *mémoires* et restitués sur écran ou par audio pour pouvoir être perçus par les sens humains. Ainsi, les signes qui composent le matériau numérique maintiennent les caractéristiques du signe tel que défini par Pierce, à savoir la triade composée d'un *representamen*, objet, interprétant (signe matériel) qui dénote un *object*, un objet (un objet de pensée) grâce à un *interpretant*, (une représentation mentale de la relation entre le *representamen* et l'objet, un sens). Néanmoins, le DN nous oblige à considérer différemment la matérialité. Pour que cette considération puisse être utile et opérationnelle, il faut préciser ce qu'on entend par nouvelle manière de comprendre la matérialité et examiner sous quel angle et de quelle façon cette notion concerne nos objets.

Contrairement aux DC qui incorporaient la forme d'enregistrement et la forme de restitution, le support numérique éclate cette unité documentaire [Bac04]. Dans la machine il y a une *matière support* (le disque dur) sur laquelle sont enregistrées des données illisibles par l'homme. Ces données seront ensuite décryptées et transformées par des outils appropriés et par des dispositifs d'affichage en vue de leur mise en compatibilité avec les possibilités réceptives de l'homme. La numérisation implique ainsi la présence accrue d'une écriture invisible, liée à la programmation. Pour aborder la textualité numérique, une perspective génétique s'imposerait, car ce qui est présent, visible, n'est qu'une partie de ce qui a pu être écrit. Ce faisant, la médiation du numérique introduit des hiérarchies distribuées dans la production de l'expression. Le lecteur est en présence d'une expression bicéphale, éclatée en une forme d'enregistrement et une/des forme(s) d'appropriation. Il est, d'une part, devant un texte affiché, qui constitue le résultat à l'écran du décodage effectué par un logiciel (programme) appelé la *forme de restitution* et, d'autre part, il est confronté à un texte codé apparaissant sous une autre<sup>17</sup> forme sur la surface d'enregistrement, appelée la *forme codée*<sup>18</sup>. Et c'est seulement la *forme de restitution* celle qui mobilise l'attention et la compétence du lecteur. Le lecteur n'interprète pas les opérations qui ont rendu visible le texte numérique mais le résultat de ces actions. D'autre part, il est conscient que, via la médiation du calcul, à une même forme d'enregistrement peuvent correspondre plusieurs formes de restitution ; l'écran devient ainsi une fenêtre à partir de laquelle le lecteur explore une réserve potentielle.

La matérialité du DN consiste et s'organise sous forme de couches sémiotiques successives. D'un point de vue phénoménologique, le DN devient une texture de données électroniques invisibles, d'outils, et d'opérations qui aboutissent en une écriture lisible à l'écran. Le texte subsiste devant le lecteur, mais la matérialité de la page s'esquive, elle fait diversion. Le lecteur se trouve face à un écran qui lui suggère une page, sans qu'il en soit une. La page – ce champ labouré en

<sup>17</sup>Un texte codé en HTML (pour les textes sur le WEB) ou XML est la combinaison de suites de signes alphabétiques encodés numériquement et des signes structuraux enchâssés dans le respect de normes de son standard.

<sup>18</sup>La forme codée, elle aussi est scindée en deux niveaux : le niveau programmatique (rattaché au logiciel) et le code binaire, le niveau informatiquement parlant, le plus bas.

lignes parsemées des signes sémiotiques comme des graines répandues par l'écrivain en vue d'être récoltées par un lecteur, – cet espace paradoxal à la fois clos et ouvert – s'évanouit et disparaît au bénéfice d'un spectre. Elle s'efface lentement au profit d'un support de lumière car le grain du papier est devenu pixel. L'encre cédant sa place aux photons, les doigts de l'écrivain ne connaîtront désormais plus les tachées de l'encre.

N'étant plus un objet tangible, le DN se situe, très probablement, plus près du concept philosophique d'*objet mental* que de celui d'objet physique. On ne parle donc plus d'un objet *sensible* mais d'un objet dont la matérialité a été morcelée, disséminée à des endroits qu'on ne peut qu'imaginer. Jusqu'au présent, l'écriture rendait publique sa relation avec le support, le DC nous habituant à ce que la matérialité accompagne l'expression. Cette relation intime est devenue presque honteuse, car le DN ne *s'incarne* plus dans la matière, il n'a plus de *corps*. Le numérique a dévié le corps de l'information vers l'*action* d'un lecteur qui construit une *forme de lumière*.

3

#### 3.3.1.2 Le document numérique est délimité par l'action

Le DN est circonscrit dans un espace qui ne correspond plus aux critères phénoménologiques dont se prévalait le DC. L'espace de déploiement du DN est un espace physique mais fuyant, il se trouve *en réseau*, sur un *site*, sur un disque dur intégré à la machine ou amovible etc., dans un espace que l'on appelle « virtuel ». Une question devient ainsi inévitable : si le DN est constitué et fonctionne selon une logique de flux, que devient alors le « fond » qui permettait au DC de se détacher comme entité autonome? Entre serveurs, réseaux et machines personnelles, le lecteur peut difficilement situer, localiser physiquement son document, encore moins le délimiter, lui établir un début et une fin. D'ailleurs, il ne cherche même plus à le faire, se contentant de sa lecture, quelque fois de son utilisation. On pourrait ainsi dire que la surface d'appropriation se confond avec la surface de restitution et subit avec elle une déterritorialisation. En absence d'une cartographie du réseau, dont on a rarement une image précise à cause de sa continuelle transformation<sup>19</sup>, le DN est difficilement, voire impossible à localiser, ses frontières ne semblent pas nettes, ses limites sont indéfinissables. Le lecteur lambda éprouve une impression de document infini. Cette impression est entretenue par le *lien* qui, venu morceler l'unité du texte, brise violemment l'illusion de linéarité qu'on pouvait encore entretenir avec le DC. Le lecteur du DC était habitué à une information qui se juxtaposait, même si, du point de vue des possibilités de lecture, il était libre de suivre un itinéraire non-linéaire. Ses habitudes se trouvent bouleversées, (notamment, et de manière emblématique, à cause de l'hyperlien) car le lecteur, à l'écran, se trouve devant une information qui suit une géométrie réticulaire et télescopique.

Le lien hypertexte fait oublier la transition d'un document à l'autre, brouille les

<sup>19</sup>Mais aussi impossible à cause des certaines applications comme les réseaux P2P.

limites, rend fragiles les frontières de l'information numérisée. Fermer un livre pour en ouvrir un autre, passer d'un tableau à un autre étaient des gestes volontaires, marqués par un rythme soutenu par une temporalité et une spatialité évidentes. Naviguer d'un document à l'autre, par la simplicité et la rapidité de l'action, cela peut être imperceptible. La multiplicité des parcours possibles – grâce aux liens – contribue à faire éclater les limites du texte et donc celles du document, en le laissant potentiellement toujours ouvert [Boi].

Perdant son rattachement aux idées immuables du monde matériel, le document devient conforme (analogue) au processus qui le constitue et auquel il s'entremêle. Il devient *action*, parcours, il se réalise sous l'effet de l'interaction entre un matériau sémiotique, un outil et un utilisateur. Ses limites topographiques sont déterminées par le rythme imprimé par la lecture-action d'un lecteur sur le flot d'expressions. Car ce n'est désormais plus la matière qui enclenche le processus interprétatif mais l'action du lecteur qui, circulant dans le flux d'informations et procédant par découpage, est toujours en train de construire un document – son document. Ainsi, aux deux questions récurrentes :

où commence et où finit un document numérique?  
que deviennent ses limites?

nous répondrons que les limites d'un DN sont ajustables à l'infini, qu'elles calquent le parcours de lecture et se réalisent dans la limite des circulations permises par le graphe de relations proposées. Le DN devient une *expression circonscrite* non plus dans un espace mais dans le temps, plus précisément dans le temps de l'action<sup>20</sup>, car il devient un *assemblage temporaire, ponctuel et singulier*. Il est un réservoir d'informations potentielles, qui se réalise ici et maintenant, par un lecteur particulier ; il est un montage, sa lecture s'apparentant à l'édition.

Le DN n'exige plus un fond pour se détacher comme forme, mais un programme informatique qui constitue le *socle donnant forme* au texte numérique, sans qu'il lui fixe des frontières précises. En tant que contexte requis pour sa constitution et sa perception, le programme informatique et les langages de programmation deviennent les nouveaux tamis médiateurs par leur action d'encoder et de restituer des contenus. La numérisation enserme ainsi le signe sémiotique dans un corset de codifications très strictes – des protocoles de transfert, de transformation, de présentation, etc. – et participe en cela à sa conformation. L'existence des textes numériques est conditionnée par leur conformité à des normes de structure et d'encodage, à des langages de programmation. Et tout comme dans les langues naturelles, il existe différentes familles de langages informatiques, reposant chacune sur des paradigmes spécifiques. Il y a aussi des dialectes locaux ou des vocabulaires qui suivant des effets de mode, disparaissent plus ou moins rapidement. Le DN subit souvent le sort de la plateforme informatique susceptible de le reconstruire. Ainsi, des groupes d'utilisateurs soutiennent (certains même militent pour) l'uniformisation des programmes informatiques, des langages de programmation voire même des dispositifs

<sup>20</sup>Temps de l'action qui convoque l'action collective qui, comme on le verra plus loin, a le pouvoir d'instituer le statut de document.



de restitution. Cependant, tout comme pour les langues, il ne faut pas oublier le fait qu'une forme universelle serait une forme totalitaire.

#### 3.3.1.3 Le document numérique est une entité tricéphale

On l'a vu, l'espace physique qui circonscrit le DC lui conférait une relative stabilité formelle. Il était stabilisé dans l'espace et dans le temps ; nous appelions cela la *temporalité de l'objet* cf.3.2.1.3. Nous venons d'observer qu'une partie de cette fonction est assumée, dans le cas du DN, par le logiciel. Cependant cette stabilisation reste relative. Si le DN a été antérieurement caractérisé comme une entité bicéphale, cf. 3.3.1.1 on remarque qu'en réalité il s'agit d'une entité tricéphale. Car, à la surface d'enregistrement et à celle de restitution, il se rajoute une troisième surface – *celle de fixation*. Elle peut être représentée par *l'impression papier* ou par *l'enregistrement sur un support privé* d'une forme sémiotique en vue de sa conservation. Si l'on veut comparer la stabilité du DN avec celle du DC, c'est sur la *surface* de fixation qu'il faudrait les comparer car ce sont elles qui semblent le mieux adaptées pour une telle comparaison.

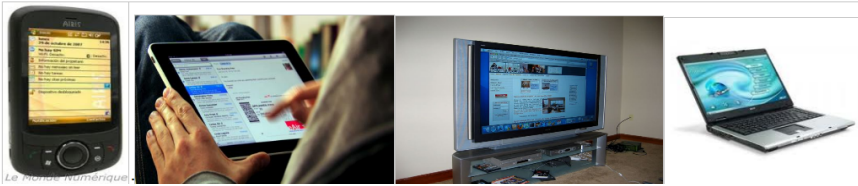
Contrairement au DC, dont le contenu est le plus souvent figé sur son support papier, le DN est malléable. Il est à tout moment susceptible de changements, il permet aisément les modifications, il se trouve toujours dans un état potentiellement provisoire. Dans un certain sens, le DN perd sa stabilité et, en même temps, il est susceptible à chaque instant, de devenir définitif à travers sa fixation. Si la stabilité de la surface d'enregistrement découle partiellement du programme qui accompagne le contenu et qui lui imprime une forme, celle de la surface de restitution dépend de la décision personnelle du lecteur de fixer temporairement le contenu sur un support privé. Le DN est une *matrice de documents potentiels* dont seuls quelques-uns vont se réaliser sous l'effet de l'interaction avec un lecteur. La surface de restitution, l'écran, est un lieu d'interaction d'un lecteur avec un matériau sémiotique. C'est un lieu où le lecteur est invité à créer, à inventer en quelque sorte son document. Le lecteur n'est plus celui qui se déplace physiquement, en arpentant les couloirs d'une bibliothèque, celui qui tourne les pages, qui déplace de lourds volumes. L'information vient à lui à travers des outils (comme, par exemple, les flux RSS, l'invitant à manipuler un matériau léger, mobile qui tourne et se plie à sa volonté. Elle devient une sorte de goutte qui entoure le sujet ; sa taille et sa consistance correspondent aux compétences et au temps que le lecteur lui a accordés cf.fig.3.2.

Le lecteur continue, certes, à utiliser les signes sémiotiques ; néanmoins, si ceux qui peuplaient le DC étaient des signes-objets, se prévalant, dans la pure tradition saussurienne, d'un signifiant et d'un signifié, le matériau plurisémiotique qui caractérise le DN est habité par des signes-actions. Comme si le signifiant ne se contentait plus de signifier mais, à travers la numérisation, il s'était aussi mis à agir, à « faire-faire ». Car le signifiant est devenu aussi lien, il signifie mais il *conduit* aussi le lecteur vers d'autres signes, gagnant ainsi en importance et en fonctionnalité. Le signe-action participe à l'instabilité du DN car, parfois, il peut renvoyer vers

Forme codée  
(réseaux, systèmes d'exploitation; logiciels, etc.)



Forme de restitution



Forme d'enregistrement



Figure 3.5 : le DN, une entité tricéphale

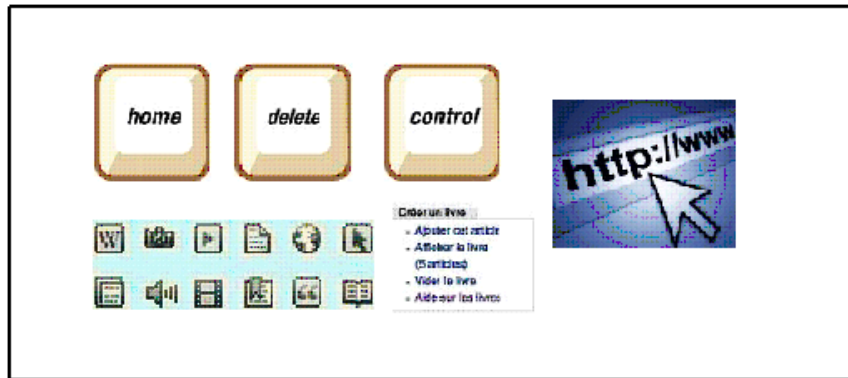


Figure 3.6 : des "signes-action"

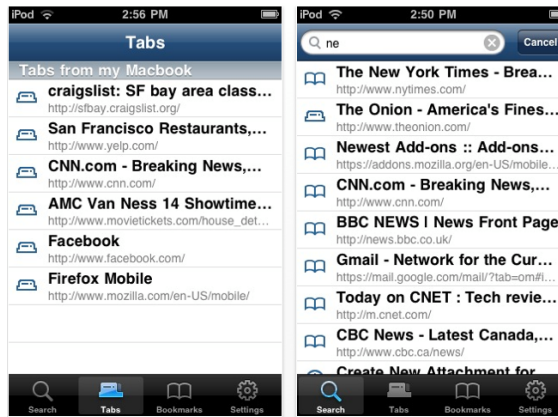


Figure 3.7 : le signe numérique signifie mais aussi il fait-faire

des adresses qui abritent non pas un contenu mais des informations mises à jour en temps réel (résultats statistiques, images transmises par satellites, images transmises en direct par une caméra vidéo etc.). Objet/espace en perpétuelle *métamorphose*, le DN s'avère être capable de se renouveler indéfiniment, à chacune de ses lectures. La *temporalité de l'objet DN* est superposée à la *temporalité du sujet*.

### 3.3.2 Considérations qui se rattachent au sujet

#### 3.3.2.1 L'intentionnalité du DN se manifeste par l'aspect anticipatif et programmatique des besoins

Demeurant un objet institué par un point de vue intentionnel [Bac00], le DN est systématiquement le résultat d'une intentionnalité *a posteriori*, l'antériorité de

l'intention (l'intention *a priori*) devenant secondaire. L'abondance de l'information et sa facile modification conduit le lecteur à construire des documents adaptés à son intention et à son besoin, sans nécessairement tenir compte de l'intentionnalité originaire des auteurs de contenus sémiotiques. En tant qu'organisation d'un espace, et pas seulement à travers la lecture (OEL) mais aussi à travers l'action, le DN est bâti par une intentionnalité qui vise toujours une finalité – celle de trouver, voire si nécessaire, de *fabriquer* une information pertinente, précise. Manipulateur des contenus sémiotiques, le lecteur agit sur le flux d'informations à l'aide de la machine, afin de rendre les contenus sémiotiques opérationnels et adaptés à ses objectifs.

Si l'intention de lire continue à piloter l'activité du lecteur, (comme dans le cas du DC) elle est cependant très sensible au contexte souvent évolutif qui entoure les contenus sémiotiques. Le dynamisme du DN et son actualisation offrent, certes, l'attrait d'une bonne *mise à jour* de l'information ; toutefois, l'instabilité qui découle justement des mises à jour exige des vérifications fréquentes, des prises de décision régulières, du recul... Sans un objectif de recherche précis et sans une compétence avérée, le lecteur risque de se perdre dans la masse d'informations. Il risque d'oublier ce qu'il recherche, sa volonté, sa persévérance et sa patience étant régulièrement invitées à être réitérées, reformulées, précisées. L'interprétation d'un DN nécessite ainsi la construction d'un projet de lecture très rigoureux, élaboré à partir d'une intention *a posteriori*. Contenu dans/par les machines, comme des boîtes noires renfermant des secrets, le DN fascine par sa nouveauté. Cependant, en franchissant le cap d'une intentionnalité motivée par la curiosité, une *intentionnalité réelle de lecture reste à construire*. Cette dernière est, bien entendu, de nature interprétative.

En effet, l'intentionnalité interprétative du DN se manifeste par des activités de programmation et d'anticipation des besoins et des intentions de lecture. Le lecteur a à sa disposition des outils qui lui permettent de ne plus aller chercher l'information au fur et à mesure de ses besoins, mais de programmer des flux informatifs qui le rejoindront (comme par exemple les flux RSS), des dispositifs et les plate-formes de partage et d'échange (Facebook, Tweeter, modules de type travail collaboratif, wikis etc.). Ainsi, l'outil informatique accompagne l'intentionnalité, il permet la construction de véritables stratégies efficaces. Dans un certain sens, la lecture bénéficie de la valeur ajoutée par la « compétence » de la machine, qui devient, à son tour, compagnon et médiateur d'une compétence et d'une intelligence collectives. La compétence de la machine joignant celle du lecteur, l'idéal de la lecture semble devenir réalité.

### 3.3.2.2 La compétence exigée par le DN est une compétence manipulatoire (technique) et une compétence réflexive

La lecture de documents, non plus fixes, mais évolutifs, comme le DN, est une expérience nouvelle, qui bouscule les certitudes et les évidences acquises dans une tradition guttenbergienne, d'antan. Confronté aux multiples formats et aux nouvelles fonctionnalités que la numérisation prodigue, le lecteur met en place des pra-

3

tiques appropriées, qui nécessitent le déploiement de compétences spécifiques. Ces compétences se situent tant au niveau des habiletés manipulatoires qu'au niveau des aptitudes interprétatives. La littératie<sup>21</sup> numérique réclame ainsi l'acquisition de gestes spécifiques comme la maîtrise des modalités de consultation multiples (linéarité, tabularité, déroulement vertical, liens, multi-fenêtrage). Malgré les efforts des ergonomes et des concepteurs d'interfaces, la manipulation des dispositifs techniques reste une activité artificielle, qui nécessite des savoir-faire, parfois même des formations poussées. Une difficulté supplémentaire est représentée par la rapide évolution des dispositifs de communication. Car, de nouvelles fonctionnalités sont proposées tous les jours, qui constituent autant de manières d'interagir avec l'information. Dans ce contexte, en rapide évolution, la motivation et la compétence interprétatives sont sans cesse invitées à être modifiées, accrues, affinées, complexifiées ; le lecteur vit toujours avec l'impression d'être un pas en arrière par rapport aux développements et aux avancements des technologies. Sur le plan de la lecture, on pourrait même remarquer la présence d'un certain régime d'insécurité qui caractérise la lecture des DN.

À un autre niveau, la capacité d'interpréter une information non définie par un contexte physique, provenant de sources éloignées<sup>22</sup>, la gestion de la vitesse et la fluidité de la lecture, l'aptitude ou la faculté de balayer du regard un long document, pour s'arrêter à l'endroit clé, l'habileté à surfer entre des publicités, des spams ou le multifenêtrage, sont des opérations qui exigent de la part du lecteur certaines compétences intellectuelles. Avec le numérique, l'unité de base n'est plus le livre mais la bibliothèque [Bel04], le lecteur ne peut jamais avoir la certitude de lire un document émanant d'un auteur. D'ailleurs, ce qui caractérise la lecture de l'information numérisée, c'est qu'elle n'est plus réduite à la consultation d'un document, mais d'un ensemble de documents, d'un dossier de lecture,[Bac04]. Le lecteur à l'écran met toujours en parallèle plusieurs documents émanant de plusieurs sources.

La vraie question devient alors : comment transformer cette circulation en parcours fertile et non pas en papillonnage stérile? Devant le grand nombre d'informations et d'ouvrages accessibles simultanément, la lecture devient circulation dans des espaces documentaires multiformes et provenant des sources diverses. Mettant en permanence en parallèle (et en quelque sorte en concurrence) plusieurs documents, le lecteur se trouve souvent dans la situation de ne pas avoir la certitude de lire un document original (source) ou une interprétation de celui-ci, d'un document qui émane d'un auteur ou d'un groupe d'auteurs, qui provient d'une institution officielle ou d'une organisation privée. Certes, avant l'avènement du DN on ne lisait jamais un livre tout seul (grâce surtout à notre mémoire), cependant la lecture critique et savante était réservée à des pratiques spécifiques. Dans ce sens on peut dire que l'outil qui est maintenant au service du DN a, d'une certaine manière

<sup>21</sup>La littératie est « l'aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d'atteindre des buts personnels et d'étendre ses connaissances et ses capacités. » [Bre]

<sup>22</sup>Non seulement géographiquement mais aussi conceptuellement.

démocratisé, voire popularisé ces types de lecture.

Le numérique modifie la relation du lecteur avec l'information, dans la mesure où cette relation est sous-tendue par ses objectifs de lecture, résolument toujours personnalisés. Le rapport au document, les pratiques et les contrats de lecture, encore stabilisés jusqu'au crépuscule du XXI<sup>e</sup> siècle, se trouvent aujourd'hui bousculés, réorganisés. Certes, les aptitudes qui se rattachent à l'aspect manipulateur s'acquièrent souvent à travers la formation, cependant ces habiletés ne garantissent pas toutes seules la compréhension car les enseignements doivent être complétés et accompagnés par des formations à la réflexion, à la distanciation et à la pensée critique. D'autant plus que le rapprochement des contenus informatifs provenant des sources éloignées ainsi que l'intersection des plans technique, sémiotique et pragmatique font émerger des pertinences locales, qui aboutissent, à leur tour, à des effets de sens. Ces effets de sens, issus de la combinatoire des niveaux sémiotiques complémentaires réclament au lecteur de faire preuve de discernement et de pensée critique pour juger, qualifier, transformer, comparer, bref, pour saisir l'information sous des angles originaux. Cette distanciation aura probablement comme conséquence une plus grande responsabilisation du lecteur par rapport au contenu qu'il est en train d'apprécier, de construire ; du moins, elle en apporte les conditions. L'engagement du lecteur dans la construction des documents, l'aptitude à porter des jugements comparatifs, appréciatifs et/ou critiques implique l'acquisition d'une *compétence réflexive*. Le rapprochement des textes accroît, certes, la *compétence intertextuelle* [Kri69] et d'autres auteurs, comme [Gen86], car aucun texte n'est lu indépendamment de l'expérience que le lecteur a d'autres textes. Cependant, cette compétence intertextuelle requiert également une *compétence réflexive*. Visant l'efficacité (une information pertinente) ou le plaisir (moteur de la motivation) la *compétence interprétative* du DN, plus que celle requise par le DC, doit être accompagnée et complétée par une *compétence réflexive*.

Face à la machine, le lecteur est placé dans une situation paradoxale de distanciation et d'engagement [Jea99], car la numérisation a modifié les rapports de force entre le *lector* et l'*auctor* [Eco68]. En visionnaire, R. Barthes affirmait déjà au début des années 1970 que la lecture n'est pas la réception d'un message mais sa production ; à l'époque, on était sans doute loin d'imaginer combien une telle affirmation deviendrait juste avec le DN. Car, même si l'exportation d'une partie des tâches du typographe vers l'auteur a commencé depuis longtemps, le numérique a définitivement franchi le pas. La numérisation a transféré la totalité de ces tâches au lecteur, qui est devenu à la fois éditeur, monteur et écrivain<sup>23</sup> (et non pas écrivain). Le sens d'un DC est à chercher dans la négociation, autour d'un support, entre une intention et une tradition lectoriale, d'un côté et une intention et une tradition auctoriale de l'autre côté. Désormais, en tant qu'assemblage temporaire, ponctuel et singulier, le sens du DN est à chercher dans le rythme imprimé par l'action humaine concertée

<sup>23</sup>Écrivain ou scripteur, car si la compétence du lecteur n'équivaut, pas nécessairement à celle de l'auteur/écrivain, la générosité didactique de l'outil compense partiellement l'incompétence du lecteur.

(intersubjective) sur le flux d'expressions<sup>24</sup>.

Tout le long du parcours de lecture, la *compétence réflexive* servira à guider le lecteur dans ses décisions. Car, si dans le flux informatif un sentiment de grande liberté de circulation peut dominer, le lecteur du numérique est pourtant habilement dirigé, tant par des instructions de lecture implicites (contenues par les liens) que par des orientations imposées par les moyens de recherche<sup>25</sup>. Pour se sortir de cette situation paradoxale, qui devient une sorte de cercle vicieux (les moteurs de recherche renferment l'information la rapportant à elle même), le lecteur doit faire preuve d'une grande motivation, accompagnée d'une compétence réflexive à la mesure.

La technologie numérique redistribue les points de repère du monde documentaire, basés, depuis cinq siècles, sur les valeurs essentielles de l'imprimerie : matérialité du support, opposition manuscrit unique/imprimé multiple, séparation texte/image [RC02]. En absence des ancrages interprétatifs qui se rattachent au contexte (éditeur, positionnement socio-historique etc.), la *compétence réflexive* permet au lecteur de construire *son* contexte interprétatif, adapté à ses objectifs. La lecture à l'écran suppose ainsi, entre autres, de réinventer les repères contextuels en cohérence avec un horizon d'attente personnel. Le contexte du DN peut être choisi et soumis à des réajustements au cours même du processus de compréhension, compte tenu du principe de *pertinence* et du principe du moindre *effort*. Traçant son chemin dans le magma informatif, le lecteur choisit des contextes appropriés pour construire des *objets réfléchis* dans les deux sens du terme – car, en fonctionnant comme un miroir, le parcours devient l'image fidèle d'une intention/compétence de lecture, et l'objet qui en résulte renvoie le reflet de l'action qui l'a constitué. Il revient au lecteur ensuite de ramener ces objets *réfléchis* aussi dans le deuxième sens du terme, c'est-à-dire des objets émanant d'un acte de l'esprit, issus d'une pensée distancée de l'objet. Dépassant ainsi la dictature du présent imposée par l'invasion de l'information le lecteur pourra développer des stratégies d'interprétation non seulement efficaces mais aussi fines.

### 3.3.2.3 Le DN est à la mesure de la disponibilité temporaire de son lecteur

Les repères spatio-temporels évidents et accessibles signent, entre autres, l'acte d'identité d'un DC. En leur absence, lire un DN c'est devoir constamment choisir entre aller jusqu'au bout, sans savoir combien de temps cela nécessite, ou bifurquer vers un autre DN et ceci sans cesse. La disparition de la délimitation spatiale entraîne un manque des repères temporels. Ces repères temporels jouaient un rôle décisif dans l'organisation de l'acte de lecture d'un DC, car le choix d'une stratégie interprétative en dépendait. En présence d'un DN, le lecteur peut bénéficier d'informations sur son volume en termes de *poids*, en octets. Un DN est considéré *lourd* ou *léger*, selon le

<sup>24</sup>Cette dernière entendue dans le sens du paragraphe 3.3.1.3

<sup>25</sup>Le fonctionnement des moteurs de recherche répond aux requêtes par des solutions issues des statistiques d'utilisation suivant le principe du serpent qui se mord la queue, plus une information est consultée plus elle apparaîtra comme réponse à une requête.

nombre d'octets qu'il occupe sur sa surface d'enregistrement. Cependant, cette information ne correspond pas à une spatialisation en termes de volume car, les signes sémiotiques occupent des surfaces de manière inégale selon le code d'appartenance. Une photo, par exemple, peut occuper beaucoup d'octets, alors que sa *lecture* prend seulement quelques secondes ; tandis qu'un texte écrit occupera certainement moins d'octets, sa lecture exigeant pourtant une durée de temps supérieure. La relation entre le temps de lecture et le volume du contenu sémiotique s'y trouve ainsi modifiée ; en effet, il y a une sorte d'ajustement inversée. L'absence de cette indication participe à une sorte de désorientation du lecteur, qui ne sait jamais avec précision comment organiser sa stratégie de lecture. En d'autres mots, si, dans le cas du DC, devant un volume de plusieurs pages, le lecteur est capable d'organiser une stratégie de lecture efficace, en ajustant sa temporalité à celle de l'objet à lire, pour le DN cette information manque. Dans ce cas, il doit ajuster l'objet à sa temporalité, à sa disponibilité. Il octroie à la lecture un budget temps et il développe des stratégies d'interprétation adaptées ; ce sont précisément ces deux éléments qui donneront la mesure de son document.

### 3.3.3 Considérations qui se rattachent à l'action de qualifier l'objet

#### 3.3.3.1 Le DN a permis l'émergence d'une nouvelle manière de considérer le contexte

En tant qu'acte individuel, l'interprétation d'une forme sémiotique diffère évidemment en fonction de la compétence, des intérêts, des goûts, des systèmes de valeur et des buts des lecteurs. Cependant, on l'a vu, l'interprétation d'un document est un *acte social*. Même si son interprétation est jalonnée par la subjectivité d'un lecteur, c'est toujours le milieu (le contexte) dans lequel la lecture a lieu qui statue sur son interprétation. L'acte de lecture ne prend son sens que dans un contexte social d'action intersubjective [Bel04]. Forme, contenu, lecteurs et lectures sont historiquement et socialement déterminés [BG02]. L'empilement d'innovations fondées sur la numérisation a vu apparaître de nouvelles visions du partage et d'échange, de nouvelles formes d'organisation [Ber08] ; des communautés de pratiques s'installent et légitiment des interprétations fort diversifiées. Ces nouvelles formes de sociabilité se sont greffées autour de consensus et de normativités spécifiques, en transformant les formes, la fonction et les pratiques documentaires. Une accumulation de conventions au service du nouveau texte numérique est en train de se constituer progressivement. En reprenant les nombreuses conventions issues du manuscrit, le livre avait imposé ses normes de lisibilité. Mais quelles seront les normes de lisibilité que perpétuera le texte numérique ? Quelles nouvelles conventions verront le jour ? Comment l'architecture documentaire numérique instaurera-t-elle des relations de filiation avec le DC ? Car la contextualisation d'un document suppose son intégration au sein d'une communauté d'interprétation et d'utilisateurs mais aussi à l'intérieur d'une société de documents. Comment les nouvelles communautés, régies par des normativités spécifiques, renoueront-elles avec la tradition interprétative ?



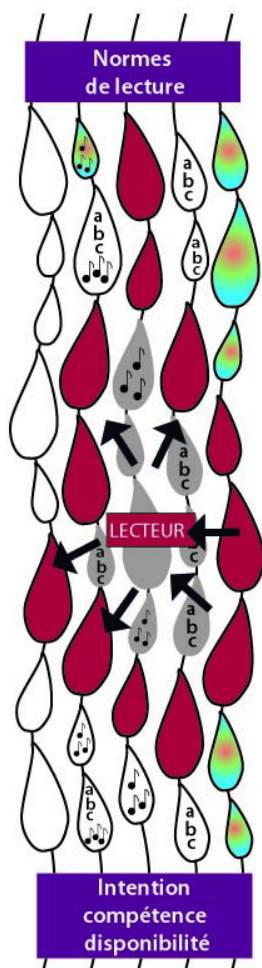


Figure 3.8 : le document numérique

Voilà quelques questions qui semblent retracer des aspects programmatiques des phénomènes qui gravitent autour du DN.

La numérisation de l'information a profondément transformé la manière d'aborder l'information. La progression des pratiques audiovisuelles, par exemple, qui, observées, ne semble pas s'exercer au détriment de la lecture mais au détriment du livre car, en effet, on passe autant, voire plus de temps à lire qu'avant la numérisation. Cependant il n'y a pas que les supports qui ont changé, mais également les contenus, l'apparition de nouveaux genres de documents est une conséquence directe des nouvelles pratiques de lecture. En commençant par l'avènement de l'ordinateur individuel et en continuant avec la connexion des ordinateurs en réseaux, la numérisation a provoqué des changements radicaux dans nos comportements sociaux. L'expression de « networked society », désigne désormais l'essence de notre société : c'est-à-dire une société fondée, de plus en plus, sur la convergence du téléphone, des télécommunications, de la radio, de la télévision et de l'informatique, plus largement, de l'électronique. En réalité la « networked society » n'est qu'une société de convergence de pratiques de lecture.

### 3.3.3.2 Le DN est-il toujours témoignage?

La numérisation a brouillé, entre autres, les notions d'unité, d'identité et de localisation qui étaient attachées traditionnellement au document. En altérant la permanence et la stabilité du document, elle a empiété sur son intégrité, car un DN peut très facilement être modifié, tronqué, fusionné, falsifié, etc. Des liens avec d'autres documents peuvent être supprimés, ajoutés, restructurés, des manipulations de toutes sortes peuvent intervenir tant sur le contenu que sur l'apparence (choix d'une autre taille de caractères, d'une autre fonte, d'autres couleurs) -ce qui ne manque pas de changer son interprétation. La notion de preuve est devenue, par conséquent, dans le cas du DN, inopérante ; la validation dont le DC se prévalait a été remplacée par la notion de traçabilité. Le DN se réclame *témoignage* d'un fait, d'une pensée, d'une idée, d'une action ; mais il n'a plus la même autorité. Si l'autorité d'un DC entretenait une relation étroite avec l'authenticité de la trace, pour le DN, cette dernière devient quasi invérifiable. D'autant plus que l'autorité d'un DC découlait aussi de la médiation exercée par la chaîne d'édition qui, par sa réputation, pouvait la renforcer. L'absence de médiation impose au lecteur de se construire d'autres critères pour valider l'information ; la lecture devient, dans ce sens, un engagement. Avec le numérique, la distinction entre l'original et la copie a perdu toute pertinence ; la notion même de copie devient problématique. Car, l'impression doit-elle être considérée comme étant une copie, le prolongement du document ou bien un document à part entière, un original?

D'autre part, la notion d'auteur, qui était, elle aussi, un gage d'authenticité se trouve altérée. Car la numérisation l'a dispersée en une multitude d'acteurs bien réels mais innombrables et généralement anonymes. Dans ce sens on pourrait dire que si le DC était unique par son auteur le DN devient unique par le lecteur qui le

### 3.4. DC COMME DN – CONFIGURATIONS TECHNO-SÉMIO-PRAGMATIQUES

construit. En schématisant un peu, on pourra dire que le DN passe d'un témoignage auctorial à un témoignage lectorial.

#### 3.3.3.3 Le DN remplace sa fonction de trace par une action - la traçabilité

Le lecteur de l'information numérique clique de lien en lien pour encadrer son territoire de lecture. Lorsqu'il revient en arrière, souvent il se perd et peut perdre l'intentionnalité qui le motivait, voire même son envie de lire sur écran. Agit-il de la sorte seulement par manque d'habitude culturelle? L'écrit numérique est un écrit nomade, nous dit E. Souchier [Sou], il est éphémère et disparaît une fois l'ordinateur éteint. Un terme effacé est un terme disparu, une faute d'orthographe corrigée n'a jamais existé. Les remords, les corrections, la surcharge, laissent leur empreinte sur la feuille de papier. L'écriture informatique, par contre est amnésique ne gardant aucune trace des cheminements de la pensée. [Bal90] Toute conservation impose la volonté délibérée du lecteur d'en garder la trace. Un enregistrement de texte, détruisant le texte précédent, est une conservation qui ne peut se faire que si l'auteur en affirme l'intention. Pour pouvoir s'inscrire et fonctionner comme trace, le DN exige une sortie d'imprimante ou un enregistrement sur un support privé. La documentarisation du texte numérique nécessite ce passage sur une *surface de fixation*. La grande mobilité du texte numérique semble lui coûter son statut de trace. Une réelle traçabilité pourrait garantir l'authenticité qui instaurerait l'autorité du DC. Pourtant, malgré des efforts dans cette direction, (notamment les travaux de [Mil09]), la traçabilité des documents accessibles via le réseau reste un objectif encore lointain. Si le DC est la trace d'une expression, le DN est, à la fois, la trace d'une expression et celle d'une action de construction entreprise par un lecteur. Il est l'organisation, l'interprétation et la fixation d'un espace informé par un lecteur. Pour résumer, ce qui remplace la trace dans le cas du DN est une activation, voire des actions qui, par convergence, assurent et acquièrent une certaine cohérence, établie par un individu ou par une collectivité.

### 3.4 DC COMME DN – CONFIGURATIONS TECHNO-SÉMIO-PRAGMATIQUES

Un document n'est pas qu'une suite de caractères appartenant à un ou plusieurs codes sémiotiques, il est pourvu d'une structure logique liée à l'organisation des éléments qui le composent. Cette structure se trouve en étroite dépendance avec la technique et la technologie qui la rend visible. Nous avons vu que le document numérique présente une architecture « en couches », et que chaque niveau participe à la con-formation du document. Ainsi, par exemple, une page web est obtenue à partir d'une ou plusieurs ressources : le programme, la base de données, les éventuelles feuilles de style, etc.

Néanmoins le langage de programmation n'est pas le seul à conditionner l'aspect sémiotique et les pratiques associées à celui-ci. Même si, le principe d'une certaine

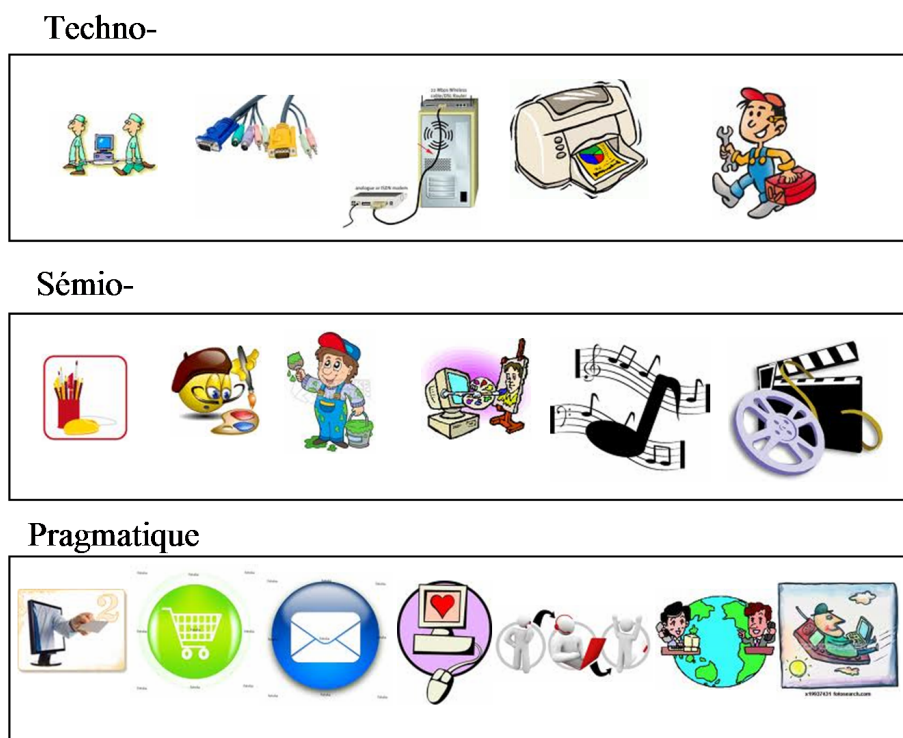


Figure 3.9 : configuration techno-sémio-pragmatique

« flexibilité » des programmes informatiques se pliant techniquement à des stratégies d'exploitation très diverses peut être invoqué, les multiples formes de mise en page et d'organisation du matériau sémiotique découlent des conventions qui se rattachent au logiciel. Les manipulations, voire les utilisations sont soumises tant aux conventions d'ordre technique qu'aux conventions d'ordre sémiotique. Quelque fois ces logiciels peuvent permettre des libertés de manipulations qui conduisent à des changements extrêmes du document, d'autres logiciels plus rigides, mais qui pressentent d'autres qualités, figent le contenu sémiotique à jamais. Le plan sémiotique se définit ainsi comme une structure « ouverte », dépendant à la fois des propriétés techniques et technologique mais aussi des pratiques qui le mobilisent et le mettent au travail.

## 3

### 3.4.0.4 Documents numériques ou information numérisée?

Peut-on toujours appeler *documents* les contenus circulant entre les machines ? Nous nous associons à B. Bachimont qui affirmait explicitement que *le document numérique n'est pas un document* [Bac04]. L'information numérique est une entité dynamique qui n'existe que lors de sa restitution ; elle constitue une ressource à partir de laquelle un document peut être reconstruit sur un *support de fixation*. Dépourvus de l'autorité et de traçabilité, les contenus sémantiques qui circulent à travers le réseau ne peuvent pas être considérés comme documents. Ces configurations sont réduites au statut d'objets herméneutiques pouvant participer aux processus communicatifs.

Parmi les objets communicatifs numérisés, on peut ainsi distinguer les objets herméneutiques, destinés à l'interprétation, et des configurations techno-sémio-pragmatiques engagées dans un processus communicatif entre les machines. Les contenus générés par les machines ne peuvent avoir le statut d'objets herméneutiques car ils ne sont pas interprétés. Dans notre acception, la lecture/interprétation est un acte propre, peut-être même définitoire de l'homme. Car, la lecture *organise* la distribution spatiale des éléments significatifs en noyaux sémantiques situant l'ensemble dans une trame interprétative. Elle confère aux contenus un *sens* et une *valeur* dans un système normé. Les machines procèdent à des calculs qui ont comme objectif celui d'intégrer une *donnée* dans un système clos de codage-décodage. Or le signe sémiotique n'est pas une donnée car il est toujours construit par celui qui le perçoit et qui le reçoit. Barthes [Bar65] remplace la notion de *signification* (sens unique et figé) par celle de *signifiance* (état dynamique qui refuse la fermeture sur un seul sens). La lecture n'est pas une action figée dont le texte serait le produit : elle est un authentique processus de production. Toute production sémiotique est un contenu constitué de plus d'un code. Même au niveau du texte purement linguistique, le code sémiotique utilisé n'est pas seulement alphabétique car tous les textes sont polysémiotiques, c'est-à-dire faits de la rencontre de codes sémiotiques différents [Jea]. Les *documents* sont des lieux de transactions, de négociations sémiotiques qui transcrivent des pressions sociales complexes ; les machines sont des lieux

de production à côté de ces phénomènes mais en dehors de ces enjeux.

Seule une machine peut apprécier un sonnet écrit par une autre machine, nous disait Turing dans les années cinquante (cité par Queneau [Que93]). En fait, une machine ne peut justement pas *apprécier* un sonnet écrit par une autre machine car la machine ne peut comprendre. Tout au plus elle peut prendre acte d'une décision de portée sémantique pour l'homme et mettre en œuvre ou exécuter un mode d'emploi indiquant les actions à suivre. La lecture suppose l'appropriation, c'est-à-dire, l'intégration d'un contenu comme une part de soi : penser ou agir avec lui, sans avoir à s'y référer explicitement [Bac04]. Interpréter, c'est reformuler ou réinventer une expression qui, résultant d'une intentionnalité, devient sensée. Comprendre signifie prendre-avec-soi, le lecteur engage dans ce sens des tentatives de comparaison et les activités intellectuelles de catégorisation [Day92]. Lire, interpréter, comprendre – voilà les trois activités mobilisées par le cercle herméneutique. L'accès au sens requiert un apprentissage (une accumulation) socio-culturel(le) qui varie d'un individu à l'autre ; cela explique le fait qu'il y a au moins, autant de lectures que des lecteurs.

Le texte, le fleuve d'Héraclite, n'est jamais le même, tandis que le décodage est toujours identique. Tout acte de lecture est une transaction difficile entre la compétence du lecteur et le type de compétence qu'un texte donné exige pour être lu. Comment peut-on appeler textes les contenus circulant entre les machines ? La numérisation de l'information a mis en évidence une distinction entre *système de signification* (système de signes) et *processus de communication* (qui nécessite la présence d'un interprète). Considérer les productions des machines comme des documents signifie nier le rôle du sujet humain ; cela conduit à une conception purement logiciste et décidément objectivante de la notion de texte. En d'autres termes, un tel postulat piégerait notre discours dans une tradition positiviste.

### 3.4.1 Information numérique ou électronique? (Un éclairage terminologique)

Qu'est-ce qui caractérise un document au premier chef? Sa matérialité, le fait qu'il réponde à un besoin, qu'il remplisse une fonction et obéisse à des contraintes? Pourquoi parler d'information ou bien de document *numérique*? La présence du terme *numérique* ou *électronique* dans l'appellation privilégie, en effet, le volet support. Elle réduit la complexité de l'objet en négligeant d'autres aspects qui le caractérisent certainement avec plus de précision. Pourquoi ne parle-t-on pas de *documents-pierre*, de *documents-bois* lorsqu'on fait référence aux sculptures, de *documents-toile* se référant à la peinture? Parfois, en employant des critères de caractérisation d'un autre niveau, on parle de *documents vidéo*, de *documents audio*, etc. en mélangeant ainsi des registres et des hiérarchies, en prenant comme référence tantôt la matérialité du support, tantôt le code sémiotique dominant. Alors que les documents ont aussi une valeur d'action relative aux différents « faire » qu'ils proposent. Pourquoi alors ne pas les appeler *documents interactifs* ou biens *délocalisés*,

etc.? Pourquoi ne pas les appeler selon la fonction ou le but qu'on leur assigne (ce pourquoi ils sont faits, ce que l'on veut qu'ils fassent), etc.?

Parler de document *numérique* revient à insister sur sa facture technique, au détriment d'autres caractéristiques qui semblent constituer des aspects tout aussi importants. Car la matérialité de l'objet importe moins que le système des relations dont il est partie prenante, moins que les modèles techniques, sémiotiques, culturels et mentaux dont il émerge et porte les traces. Il convient de ne pas se limiter aux acceptions matérielles ou techniques traditionnelles du terme *document*, mais de chercher à comprendre ce qui le fait, ce qu'il fait ou fait faire au cœur des processus de communication dont il est l'objet, le produit, le vecteur, l'agent ou le véhicule. Le *document* supporte, appelle, construit des interactions, là où il se trouve. Dans sa version instrumentale la plus élémentaire, le *document* est fait par quelqu'un pour faire ou faire faire quelque chose de précis. En tant qu'objet, il peut développer des logiques d'acquisition, d'appropriation, d'investissement... ; car il peut avoir une valeur dans les échanges de consommation de sens.

Affranchi de la primauté d'un point de vue rattaché à la matérialité de l'objet, de considérations économiques ou commerciales, le *document* peut devenir un objet ouvert pour l'analyse. Il peut être appréhendé alors avec le système dont il est partie, avec les agents et le contexte qui le produisent ; il peut être appréhendé en fonction de ce qu'il advient dans la réalité des pratiques sociales de production et de réception. Cependant, nous avons conscience que toute révolte terminologique ne mènera pas à la victoire. Nous avons l'exemple du concept de *page* qui avait d'abord été banni par les informaticiens. Le mot a refait surface et tout un chacun parle aujourd'hui d'une *page WEB* et non d'un *espace* ou d'une *lexie*, comme certains théoriciens nous y ont invité. Peu importe, nous avons préféré de nous situer en prolongement de la terminologie héritée. Cependant, proposer une terminologie spécifique, qui pourrait intégrer les spécificités introduites par la numérisation de l'information, reste un défi pour les linguistes.

### 3.5 CONCLUSION

En tant qu'*objet* le document est le résultat de multiples médiations qui, en configurant un espace, le rendent accessible et partageable. La nature du support propose et même imprime une structure de lecture en devenant ainsi un dispositif de médiation. Tout « espace/objet » est potentiellement susceptible de devenir un document. Du point de vue du *sujet* on désigne par le terme document, dans un sens très large, tout espace/objet qui se construit à travers l'interprétation. Le terme ne concerne pas seulement le discours écrit ou oral, mais aussi la musique, les arts picturaux, le théâtre, le ballet, voire toute manifestation qui peut être engagée dans une dialectique herméneutique.

L'espace intelligible du document est partageable par consensus, ce qui lui confère un statut de signe *social*. Si l'interprétation d'un espace/objet est plurielle et le sens est fuyant, le document cristallise un phénomène bien connu, et qu'on a pris

l'habitude d'appeler la « polysémie d'un texte ». Objet socialement construit, le document est institué comme tel par un acte de lecture, somme toute, collective. Dans une logique centrée sur la praxis, un document est un espace/objet auquel l'homme confère une fonction particulière; il n'est jamais une fin en soi, mais toujours « un outil ». En effet, via les documents, on véhicule des idées, des sentiments, des concepts... En cela, le document, devenu médiateur par excellence, est un instrument culturel, un outil. Et on peut aussi soutenir que, symétriquement, tout outil est un document dans la mesure où il est porteur de sens. Ainsi, entre un moteur de recherche et un document tout court il n'y a qu'une différence de degré d'interprétation. Car, lorsque l'on fait la lecture de l'organisation et du fonctionnement du moteur de recherche, celui-ci devient un document.

Lorsqu'on parle du DN, une première scission s'impose entre les documents numériques et les documents numérisés. Dans le premier cas, les documents ont été élaborés dans un environnement purement informatique. Ce type de documents existe donc uniquement au format numérique initial à moins que l'utilisateur n'ait décidé d'en faire une copie en l'imprimant sur un support. Dans le second cas, il s'agit de documents, initialement issus d'un format non numérique (une photo, une lettre, etc.), qui ont été convertis au format numérique par le procédé de numérisation.

En tant qu'*objet*, le DN n'existe que comme forme visuelle résultant d'un calcul. À tout moment, il est calculé et recalculé, reconfiguré, ajusté, adapté enfin, à des sollicitations et à des conditions d'usage de tout ordre. Cependant, c'est l'*action* du *sujet*/lecteur celle qui contraint le calcul du document, en indiquant quel cheminement ce dernier doit prendre. Suivant son intention, et soumis toujours à sa compétence et à son budget temps, le lecteur indique le calcul susceptible d'être réalisé par l'ordinateur pour adapter le document à son objectif, résolument interprétatif. Ainsi, le lecteur du DN n'est pas qu'un lecteur figé dans la caricature d'un récepteur passif, mais il devient un acteur, et même un acteur qui légifère sur le document : sur son existence autant que sur sa forme. Le DN est le regard de quelqu'un sur quelque chose, à un moment donné, dans un contexte donné, en sachant que ce qui était acquis à un moment donné, peut être remis en cause l'instant d'après.

D'un point de vue *social*, le DN fait basculer la vision logique et atomique du document vers une notion étendue, ouverte, presque infinie, une sorte d'hyperdocument socialisé. Le document n'est plus un objet isolé mais une présence intersubjective, dans une société de documents et de sujets. Le lecteur de DN n'est pas un consommateur typique de sens, mais un consomm-acteur, qui assume un rôle indispensable dans une société sémiotique en devenir. Le DN est ce « quelque chose » qui est convoqué dans un processus interprétatif uniquement en passant par la médiation d'un calcul. Le DN est construit comme un prolongement de son lecteur-acteur : c'est effectivement avec le DN, que ce dernier s'engage dans un processus de construction de sens ; il bâtit son parcours de lecture décidant sur le rythme et sur la consistance de son action dans une logique de flux sémiotique échangé.

Les limites du DN, certes ajustables à l'infini, sont cependant contraintes par



Le document classique	Le document numérique
Objet sensible, manière de considérer la matière comme déclencheur du processus interprétatif.	Objet mental résultant de l'organisation d'un espace virtuel à travers l'action.
Expression circonscrite dans un espace physique (tangible), pourvue d'un support qui confère au contenu une relative stabilité formelle.	Expression circonscrite dans le temps – assemblage temporaire, ponctuel et singulier.
Le sens est à chercher essentiellement dans la négociation, autour d'un support, entre une intention/tradition lectoriale et une intention/tradition auctoriale.	Le sens est à chercher surtout dans le rythme imprimé par l'action humaine sur le flux d'« impressions ».
L'information suit une logique de juxtaposition.	La géométrie de l'information est réticulaire et télescopique.
Matériau sémiotique contenant des signes–objet.	Matériau plurisémiotique contenant des signes–action.
Établit des filiations à travers des liens implicites.	Établit des filiations à travers les liens explicites.
Unique essentiellement par son auteur.	Unique essentiellement par son lecteur.
Son omniprésence semble avoir eu des incidences sur les structures mentales, notamment l'existence d'une raison graphique	Les pratiques associées laissent présager l'émergence d'une supposée raison computationnelle.

Figure 3.10 : spécificités du DC et du DN

celles de la lecture. En effet, les parcours de lecture se réalisent en respectant les circulations permises par les graphes de relations proposées. La temporalité de la lecture tranche toujours sur l'intention et la compétence, à la fois sources d'autonomie et de difficulté pour le lecteur. La volonté et la patience du lecteur invitent régulièrement l'intention et la compétence à être reformulées, précisées, affinées, accrues.

Nous proposons ci-dessous un tableau récapitulatif des principales caractéristiques du DC et du DN.



## **PARTIE II : ÉTAT DE L'ART**

*« ... Nous vivons dans un monde, celui où nous voyons et disons que le soleil se lève, et nous pensons dans un autre monde, celui où nous savons que la terre tourne autour du soleil. Il y a conflit du monde vécu et du monde connu, du percipio et du cogito. » [Des79]*



# 4

## Repères du genre

### 4.1 INTRODUCTION

L'expérience de la vie est multiple, les contextes où se manifeste l'interprétation sont innombrables, de sorte que la polysémie est l'état naturel de l'expression. Ce qui permet de sortir de ce régime polysémique, c'est le fait qu'à terme, émerge un fonctionnement monologique. Ce dernier se définit par un processus de sélection qui opère au-dessous des potentialités signifiantes et ceci à travers des lois souvent implicites. Un tel fonctionnement aboutit à l'organisation des expressions et permet de reconnaître, de comprendre et d'utiliser efficacement les contenus sémiotiques. On l'a déjà affirmé, tous les domaines, comme la musique, les arts picturaux ou la littérature, etc. connaissent aussi des préoccupations sur la question de genres. Néanmoins, pour chacun de ces domaines, des distinctions spécifiques semblent être désormais établies, les expressions procédant de ces pratiques étant encadrées par des logiques historiquement institutionnalisées. Les considérations et les jugements de valeur rejoignent ainsi la problématique des genres. Néanmoins, les expressions qui circulent sur le Web semblent méconnaître ces prédéterminations épistémologiques.

Le *genre* nous intéresse ainsi, en tant qu'outil d'évaluation du DN, au sens archivistique du terme cf.2.2. Cependant, suivant cette logique archivistique, le genre d'un DC était identifié avant tout par la matérialité, le format et la qualité de son support. Dans le plus classique des cas, lorsqu'il s'agissait d'un document écrit, il était identifié par sa couverture et sa couleur, par le nom de l'auteur, par la collection, etc. Sur le WEB, en l'absence de ces repères, une expression est considérée tantôt par rapport à la qualité du site (le soin apporté à sa réalisation, esthétique), tantôt par le code sémiotique dominant ou par le ton adopté (informatif, publicitaire etc.), tantôt par les interactions et les manipulations possibles ou par les pratiques qui lui sont associées, etc. Ainsi, on parle de sites commerciaux lorsque l'on peut acheter/vendre, de sites de rencontre quand on peut se mettre en relation avec autrui, de sites de jeux, etc. La complexité des contenus mis en ligne pose de sérieux problèmes de classification car le patrimoine numérique<sup>1</sup> est constitué aujourd'hui par une quantité d'expressions immense, très hétérogène et multilingue. L'absence de critères opérationnels et fiables pour déterminer le genre

---

<sup>1</sup>Le patrimoine numérique est constitué par l'ensemble des documents d'origine numérique ou convertis sous forme numérique.

de document qu'il recherche, oblige l'utilisateur à se construire d'une manière ad hoc des stratégies d'interprétation et d'évaluation des éléments consultés. Ces dernières sont bricolées de toute pièce.

Il existe aujourd'hui des milliers, voire des millions de lieux où sont déposées des ressources différentes et souvent incompatibles entre elles. Les méthodes mises en œuvre par les moteurs pour améliorer la pertinence des recherches se fondent en général sur des critères statistiques, d'occurrences des mots, de notoriété des documents, de fréquences des liens etc. Désormais vouée à l'obésité informationnelle, la Société CIC doit trouver des armes appropriées pour lutter pour que cette maladie ne devienne pas morbide. Une diététique de l'information exige ainsi de nouveaux instruments d'indexation et de recherche qui, prenant en compte la question du genre, permettront aux lecteurs/utilisateurs d'adopter des stratégies de lecture appropriées ; c'est-à-dire partageables et efficaces.

La réflexion sur la notion de genre vise, à terme, la mise au point d'une méthode opérationnelle qui permettra l'identification des DN selon les caractères intrinsèques et extrinsèques, récurrents, communs et spécifiques à une communauté d'interprétation, à une époque, à un domaine, etc. Notre objectif est celui de nourrir une méthodologie d'évaluation et de classification des DN, au regard de leur valeur du point de vue archivistique et qui, considérant le DN en tant que résultat d'un parcours, cf.3.5, passe par une analyse des pratiques. Plus précisément, nous visons à mettre sur pied une modélisation du genre du document numérique sur des considérations portant à la fois sur son contenu mais également sur les rapports de lecture que les utilisateurs entretiennent avec lui. Ceci offrira une ouverture intéressante particulièrement dans le domaine de la gestion des connaissances ainsi que dans celui de l'exploitation des documents, dans un monde où les communications empruntent de plus en plus les canaux numériques et où auteurs et lecteurs se confondent et échangent indifféremment leurs rôles. De plus, il s'avère que l'identification des genres peut être transférable et applicable à la mise en place d'une analyse automatique des contenus.

Les genres, qui constituent des classes expressives définies, participent à déterminer les caractéristiques des documents. Cependant, ils sont directement liés au problème de la délimitation du document qui est à la fois définitionnelle et extensionnelle ; plus encore, « document » et « genre » s'avèrent être des concepts qui convoquent des problématiques imbriquées. La première partie de la thèse a été donc conçue à la fois comme une mise à plat de la notion du document et comme une réflexion sur ce qu'autorise ou favorise le numérique. Nous avons conclu par définir le DN comme étant le résultat d'un parcours de lecture à travers le réseau, parcours « balisé » d'une part par les spécificités propres aux configurations techno-sémio-pragmatiques qu'on retrouve sur le WEB et d'autre part par des considérations qui se rattachent au lecteur, comme l'intention, la compétence et la disponibilité temporaire de celui-ci, mais surtout des considérations qui portent sur la communauté de lecteurs. La question qui se pose aujourd'hui est la suivante : peut-on parler de genres de DN et donc de genres de parcours de la même manière qu'on par-

lait de genres de DC? Sur quels critères rassembler les interactions entre lecteurs et matériaux techno-sémio-pragmatiques, que l'on voudrait à la fois comparables et contrastables? Comment les décrire, les comparer, les différencier, les interpréter? À l'aide de quels critères? Ces questions amènent à repenser les genres sur le terrain propre du DN, en s'interrogeant sur les catégories qui permettent de les différencier et donc de mettre au jour leurs diversités et leurs particularités.

Nécessaire à la constitution des banques de données textuelles et à la construction d'aides à leur consultation, la demande de caractérisation et de classement des genres se manifeste dans le domaine de la documentation de manière récurrente. Nous nous proposons ainsi d'interroger, dans un premier temps, les catégories proposées par les conceptions globales du genre et les typologies proposées au fil du temps. Beaucoup de modèles ou de typologies se présentent comme « englobants » et intègrent dans leur réflexion sur le genre les différentes productions de l'activité langagière (le littéraire, le médiatique, le quotidien, l'oral et l'écrit, le verbal et l'iconique...); mais quels critères proposent-ils pour mettre au jour les genres des DN? Quelles catégories pour les décrire? Il y a une tradition dans l'étude de la question du genre. C'est la raison pour laquelle dans la deuxième partie de ce chapitre, on se propose de dégager quelques-unes des conceptions les plus marquantes et de les mettre à contribution. On verra que l'expérience acquise pour le cas du DC commence, depuis peu, à être complétée par des études sur le DN. Notre objectif est celui de dégager des concepts, des catégories, des formes qui nous permettront de penser le genre de DN. Par la suite, nous tenterons de construire une grille provisoire des types de catégories exploitables. L'identification de ces catégories nous permettra également de « penser » la façon dont il faudrait cumuler les résultats de travaux effectués sur des genres différents et des genres émergents, afin de les « travailler » en fonction des données empiriques recueillies et des objets de recherche envisagés.

## 4.2 POURQUOI LE GENRE? LÉGITIMITÉ DU CONCEPT

### 4.2.1 Étymologie

Le mot « genre » est hérité du latin *genus*, *-eris* signifiant « origine, extraction, naissance ». Le latin *generare* et tous les mots de cette famille se rattachent à une racine indo-européenne *gen(e) – gne* signifiant « naître » et gardent un lien avec l'idée de naissance à travers le verbe « engendrer ». Apparue en français au XII<sup>ème</sup> siècle, comme doublet de *gendre*, il acquiert d'abord le sens de « sexe ». Pourtant, dès le XIV<sup>ème</sup>, arrivé du grec *génos γένος* et signifiant « lignage, descendance, race », un autre sens vient s'y rajouter : celui de « groupe d'êtres ou de choses définis par des caractères communs ».

Aujourd'hui « genre » recouvre les deux sens de l'ancien français : celui de « sexe » et de « groupe, sorte, type, manière », tout en restant inséparable de son corrélat « espèce » (lat. *species*), selon l'acceptation de la logique et des sciences na-

turelles. La signification littéraire est apparue dans le prolongement du vocabulaire rhétorique et poétique de l'Antiquité (*genera dicendi*), le mot finissant par désigner certains types d'œuvres. Dans ce sens, littéraire donc, le mot semble s'être imposé en Europe seulement dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. En Allemagne, il a été concurrencé par *Gattung* ; en anglais, on peut remarquer jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle la prédominance de *kind*.

### 4.2.2 La polysémie des emplois

La principale difficulté soulevée par le concept de « genre » tient, comme on vient de la voir, à la polysémie du mot, en particulier en français – évidemment contraire au principe même de la terminologie scientifique, qui doit viser un sens univoque. Les éléments suivants, nous semblent intéressants pour notre discussion :

- Dans une première approche le mot « genre » fait référence à la différenciation des objets/sujets d'analyse selon un critère lié au sexe (féminin/masculin). Ce n'est pas l'approche que nous allons privilégier.
- Par son étymologie le genre renvoie à une idée d'origine, de naissance, se trouvant en relation étroite avec le verbe « engendrer ». Cette approche a donné naissance à des analyses dont se réclame la généalogie, voire de la génétique.
- Renvoyant au domaine de référence de l'objet désigné et contenant manifestement des relations logiques d'inclusion (type, espèce, classe), le mot « genre » retient l'idée d'une hiérarchisation des catégories, comme principe de toute taxinomie et de toute typologie. Dans cette perspective, l'étude du « genre » est couverte par le domaine de la généticité [SCH, 1989]. C'est donc cette acception du mot genre qu'il convient de considérer au fil de notre étude.

### 4.2.3 Terminologie

En Arts, lorsque l'on parle de « genre » il s'agit d'une classe ou de la nature du sujet traité (par exemple : genre de portrait, de paysage etc.), tandis qu'en Littérature il s'agit d'une catégorie d'œuvres définie par la tradition. Les classifications des genres littéraires ont été profondément marquées par le modèle scientifique, en particulier biologique [Bru00]. Cependant, la plupart des théoriciens ont opéré au fil du temps des partages qui relèvent des logiques multiples. Ainsi, chez Genette [Gen79] par exemple, on rencontre la distinction entre « modes », « genres » et « types » ; chez Todorov [Tod78] l'opposition « genres théoriques » et « historiques », dans le domaine anglo-saxon, entre « genres », abstrait et théorique, et « kinds », terme qui désigne plutôt des formes historiques, etc. On s'aperçoit que, d'un point de vue terminologique, les différents sens du mot « genre » proviennent du fait que les théoriciens situent leur réflexion à différents niveaux de généralité

(ou d'extension), l'« anarchie conceptuelle<sup>2</sup> » suscitée par la terminologie du mot tenant à une superposition de niveaux d'analyse différents même si, parfois complémentaires. Autrement dit, ce nomadisme conceptuel témoigne de son imbrication dans des traditions et des pratiques diverses.

Ainsi, d'un point de vue terminologique, le problème central ne réside pas tant dans la classification et dans la définition de chaque genre mais plutôt dans la définition du concept même de « genre ». Depuis Aristote il se dessine (faussement d'ailleurs, comme cela a été montré par Gérard Genette dans son *Introduction à l'architexte*) [Gen79] une sorte de consensus typologique autour de la « triade » épique-dramatique-lyrique. Pourtant, s'il est vrai que l'épique, le lyrique et le dramatique sont des genres, D. Combe se demande comment alors expliquer que l'ode, l'hymne, la comédie en soient aussi [Com92]? On déduit alors que la confusion terminologique tient à la difficulté à hiérarchiser les concepts. Et si l'on accepte que le regroupement des œuvres et des textes peut se faire en classes – terme neutre de la Logique – encore faut-il savoir à quel niveau situer ces regroupements.

La question des genres est, fondamentalement et avant tout, une question de terminologie, c'est-à-dire, très profondément, de conceptualisation [Com92]. Le dépassement du piège terminologique serait envisageable si l'on se donne les moyens de recourir à une terminologie logico-sémantique qui procède d'une clarification du « langage ordinaire ». Ainsi, au fil de notre étude, il convient de partir, précisément, de l'emploi *de facto* du mot « genre ». Cela revient à dire que, dans cette première phase de notre réflexion, le *genre* est perçu comme étant une idée générale d'un groupe d'êtres ou d'objets ayant des points communs. D'un point de vue épistémologique, la notion de *genre* est comprise comme une unité de division, classificatoire ou taxinomique. D'un point de vue opérationnel, le genre est un moyen d'identifier et d'organiser les choses en repérant et en définissant des points communs entre différents objets d'étude.

On observe déjà, par ces questions quasi scolaires, que la question du genre s'annonce complexe, elle le sera effectivement et même davantage.

### 4.2.4 L'évidence du fait générique

Mais, d'où vient-elle et pourquoi cette volonté d'organisation et/ou de classification? Aucune étude portant sur une classification ne peut échapper à l'obligation d'examiner les racines de cette idée et de montrer comment elle a été mise à contribution par différentes conceptions, théories, voire idéologies.

Suivant une opinion largement répandue face à une diversité de phénomènes (qu'ils soient observables ou pas), l'homme tend naturellement à l'appréhender, à la comprendre et à se l'approprier intellectuellement. En s'appuyant sur ses capacités d'observation, de comparaison et d'analyse, l'homme dégage des traits distinctifs et pertinents des impressions perçues. Pour ce faire il emploie des opérateurs d'identité,

<sup>2</sup>L'expression de K.-W. Hempfer (*Gattungstheorie. Information und Synthese*, München, 1973)



## 4.2. POURQUOI LE GENRE? LÉGITIMITÉ DU CONCEPT

de différence et de récurrence et procède par associations ou par discriminations, en rattachant ou en écartant le phénomène perçu à/d'une série déjà connue, à/d'un ensemble. Les travaux des psychologues, notamment ceux de J. Bruner [Bru00] ont montré que cette opération d'établissement des traits distinctifs qui repose sur les « contrastes » est l'un des outils les plus puissants dont nous disposons pour construire nos connaissances. Cette faculté suppose une opération préalable, celle de la lecture, l'observation étant un cas particulier de la lecture. L'organisation de notre univers cognitif (à travers la lecture) passe donc par l'établissement de traits distinctifs à travers leur confrontation (comparaison) avec des éléments déjà connus et par leur rattachement (classification) à des catégories déjà rencontrées. Une fois les principes récurrents repérés et identifiés, ils se trouvent aux sources de conceptualisations et de codifications qui deviennent, par la suite, institutionnalisées. L'organisation des univers à l'intérieur de la connaissance est donc la conséquence d'un « geste classificateur » : classer est un vecteur important de la connaissance, certains considérant même que la connaissance est possible grâce à la classification. Le processus de classification fait donc intimement partie des stratégies de conceptualisation que l'on possède, car il répond à une exigence d'ordre et d'organisation propre à la cognition humaine.

L'opération de classification est donc une activité primaire et fondatrice de la cognition qui se situe à la base de tous nos systèmes conceptuels. Déjà vers 1950 Whorf [Det01]<sup>3</sup> affirmait : « *le monde se présente à nous comme un flux kaléidoscopique d'impressions que notre esprit doit d'abord organiser, et cela en grande partie grâce au système linguistique que nous avons assimilé.* » Cette affirmation met en évidence le fait que chaque langue opère un découpage propre, une segmentation et une organisation de l'expérience, structurant de cette manière le champ des impressions, tant à travers le plan lexical et morphologique qu'à travers le plan syntaxique. Le flux d'impressions ainsi disséqué en unités est (ré)organisé en catégories qui varient avec les systèmes linguistiques correspondants. La découverte de l'écriture a accéléré de manière significative le cheminement vers l'abstraction des catégories. Les historiens des sociétés antiques, comme J. Bottéro, [Bot87] ou les anthropologues des systèmes graphiques, comme J. Goody, [Goo79] ont montré que la découverte de l'écriture avait joué un rôle déterminant dans l'apparition de la « science des listes » et dans le développement de ces processus cognitifs.

Pour C. Kerbrat Orecchioni « *parler, c'est dénommer, donc classer* » car, en énonçant « Passe-moi ton stylo », j'étiquette « *stylo* » comme un objet individuel doté de caractéristiques propres, je l'insère donc dans une classe d'objets découpés par la langue dans le continuum référentiel, sur la base d'un certain nombre de propriétés communes à l'ensemble des membres de la classe [KO08]. Dans sa fameuse leçon inaugurale au Collège de France, Roland Barthes attribue à la langue le qualificatif de « fasciste » car : « *Nous ne voyons pas le pouvoir qui est dans la langue, parce que nous oublions que toute langue est un classement, et que tout*

<sup>3</sup>L'objectif poursuivi par Whorf en était autre que le nôtre, il souhaitait mettre en évidence la relativité de tout système linguistique. Cependant son raisonnement sert notre cause.

*classement est oppressif.[...] La langue n'est ni réactionnaire ni progressiste ; elle est tout simplement : fasciste » [Bar77].*

La langue contraint le locuteur à faire rentrer tous les contenus de sa pensée dans des tiroirs lexicaux et grammaticaux préalablement constitués, parfois en forçant un peu, parfois en rusant avec des catégories préexistantes, car, dans sa grande sagesse, la langue a aussi prévu (sous la forme des modalisateurs et autres procédés de l'approximation), la possibilité d'assouplir les frontières catégorielles, afin que l'on puisse s'accommoder de la tyrannie des catégories qu'elle nous impose [KO08]. D'ailleurs, pour des considérations qui sont les nôtres, il faudrait mieux parler de catégories plutôt que de classes. Certes, une catégorie est une classe modalisée mais elle semble avoir une structure complètement différente, en tout cas, plus souple. Une classe est construite autour d'une relation d'équivalence, tandis qu'une catégorie renvoie et se fonde sur une relation de tolérance. La classe a des limites précises, pas la catégorie ; les éléments d'une classe sont indiscernables ou indistincts, alors que ceux d'une catégorie possèdent des positions et des fonctions privilégiées, diverses, hiérarchisées.

La permanence de l'intérêt des théoriciens de la littérature pour la question des genres est un fait remarquable au fil du temps, alors que cette « fureur classificatoire<sup>4</sup> » [KM94] semble avoir posé beaucoup moins de problèmes dans le domaine de la musique ou en peinture. Le besoin classificatoire se situe ainsi au centre des préoccupations des philosophes de la Grèce Antique. Aristote déjà, considérait que, même si la réalité se présente à nous sous la forme d'individualités toujours uniques, on ne peut appréhender ces individualités qu'en utilisant des « concepts généraux ». Ainsi, les classifications en genres constituent en effet un moyen indispensable de se repérer parmi l'infinie diversité des entités du monde. Dans ses *Catégories*, Aristote [Ari75] affirme que l'être se dit à travers ses dix catégories qui correspondent aux caractères possibles lui étant attribués ; sa *table des catégories* comportait dix caractères (ou prédicats) : substance, quantité, qualité, relation, lieu, temps, position, possession, action, passion. Aristote n'était pas le premier à adopter ces positions, la question de la forme poétique avait déjà été abordée par Platon au livre III de *La République*. Platon entreprend de classer les formes poétiques en se demandant si ce que font les poètes n'est pas, précisément, un exposé de faits, soit passés, soit actuels, soit futurs. De son côté, Socrate avançait à sa manière habituelle, par la dichotomie, en affirmant que les poètes procèdent :

- soit par une exposition pure et simple (*haplè diègèsis*) ;
- soit par une imitation (*mimèsis*) ;
- soit en recourant aux deux méthodes à la fois : c'est le mode dit « mixte ».

Toutes ces considérations qui concernent la langue peuvent être reprises pour tout langage.

<sup>4</sup>La philosophie cognitive – Angèle Kremer-Marietti, PUF, Que sais-je, Paris, 1994.

## 4.2.5 Classification d'artefacts - pertinents et intersubjectifs

4 Genres d'objets ou genres de sujets ont conduit Linné<sup>5</sup> déjà en 1751 à conclure que : « *la révélation, l'observation et la pensée confirment que tous les genres et les espèces sont naturels. Tous les genres sont naturels et l'ont été depuis le commencement des temps* ». Pourtant, dans l'histoire de la classification, c'est peut-être à Michel Adanson qu'il revient l'honneur d'avoir été le premier à mettre à contribution le mot « naturel ». Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle il écrivait : « *il est certain que jusqu'à aujourd'hui, aucun n'a été capable de prouver ou de donner une définition d'un genre naturel, mais seulement d'un genre artificiel*<sup>6</sup> ». Le discours sur les familles naturelles a conduit à toute une doctrine de groupes naturels, de genres naturels et d'espèces naturelles. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence du Romantisme dans les arts et à travers son idéalisation de la Nature, le débat portait sur la question de savoir si l'arrangement des individus et des objets en *genres, espèces et familles* constituait une image vraie du monde. La question était de savoir quels groupes sont naturels et lesquels sont artificiels.

Ainsi, à la fois dans le domaine artistique et dans celui proprement scientifique, en particulier de la Logique, la quête des catégories « vraies » a alimenté d'innombrables débats, fondés sur l'opposition entre naturel/artificiel. Cette idée de « nature » a fourni, depuis les plus anciens temps, les moyens de travestir les idéologies faisant l'histoire de paraître parfaitement neutres car aucune étude du mot « naturel » ne peut manquer d'aborder cet autre grand mot chargé d'idéologies, le mot « réel ». Pourtant, ces mots tellement utilisés dans la vie courante, se révèlent fuyants, trompeurs, voire même traîtres pour peu qu'on s'attarde sur leur « vraie » nature, sur ce à quoi ils se réfèrent. Au-delà de toute spéculation idéologique que cela ait pu susciter, la question qui en découle directement est celle de savoir si les *genres* sont ou pas *réels*. C'est-à-dire, premièrement, de savoir si les classifications opérées au fil du temps constituent des simples conventions, des aide-mémoire grâce auxquels les logiciens et les naturalistes savent où ranger chaque chose à l'intérieur de tableaux de plus en plus vastes et fins, qui représentent des collections de spécimens de plus en plus nombreux. Ou bien, deuxièmement, de savoir s'il existe un « arrangement juste », qui montrerait ce qu'est *réellement* la Nature? Une des tâches principales de la philosophie a été ainsi de permettre l'analyse et la justification des classifications, distinguant les ordres « naturels » des ordres « artificiels ».

Dans ce sens, et sans manquer d'humour, J. Hackins [Hac01] se demande comment il pourrait y avoir une classe qui réunisse de manière féconde un patchwork aussi bariolé que les suivants : des chevaux, des citrons, du soufre, de l'eau, de la sclérose en plaques, des atomes, de la chaleur et de la couleur jaune. « Cheval » est le nom d'une sorte d'animal, « citron », d'une sorte de fruit. « Soufre » désigne un élément chimique, et dans un autre sens, une sorte de minerai. On peut compter les citrons, mais pas le soufre ; les grammairiens disent que « citron » est un nom

<sup>5</sup>Philosophia botanica (1751)

<sup>6</sup>idem.

comptable (*count noun*), tandis que « souffre » est un nom de masse. Mais, une fois sortis des animaux, des végétaux et des minéraux, les exemples standards ne semblent pas être des sortes de quoi que ce soit. De quoi la chaleur est-elle une sorte? L'hétérogénéité même des paradigmes donnés comme exemples de sortes naturelles a de quoi rendre sceptique. Déportant cette logique vers l'esthétique, la raison classificatoire<sup>7</sup> a vu apparaître des genres artistiques, imposant des « règles de genre » et des classifications en tout « genre ».

Pour venir à bout de ce problème, nous suivons Nelson Goodman qui, en 1978, à l'adjectif « naturel » préfère celui de « pertinent », et cela pour deux raisons. Le premier argument de Goodman [Goo92] consiste à considérer le terme « naturel » comme inadapté. Lorsqu'on veut couvrir seulement les espèces biologiques, cela peut avoir une justification logique. En revanche, lorsqu'on fait référence aux œuvres musicales ou littéraires, aux expériences psychologiques, aux types d'artefacts ou de pratiques etc. cela devient inadapté. Dans notre cas, nous visons la classification des pratiques socio-langagières numériques. Encapsulées dans des DN et concrétisées sous la forme de parcours textuels, ces pratiques socio-langagières deviennent des artefacts à part entière. Et, il s'avère que c'est avec les artefacts<sup>8</sup>, et non pas avec les choses naturelles, que les classifications fonctionnent le mieux, lorsqu'on a des entités d'ordre formel. Parce que les artefacts (par leur usage) sont exactement des choses qui font, de façon sûre, ce que nous voulons qu'elles fassent. On les maîtrise mieux parce qu'ils ont été créés pour une utilité, l'objectif est clair, même s'il y a des objectifs détournés. Notre tâche devient ainsi facilitée car, élaborés invariablement dans un but précis, les artefacts communicationnels numérisés, semblent se prêter à la classification.

Revenons au deuxième argument de Goodman qui affirme que le mot « naturel » évoque une sorte de priorité catégorique ou psychologique absolue, alors que les genres relèvent plutôt de l'habituel ou du traditionnel. Si, dans sa tentative et son besoin de confrontation et de compréhension de l'univers, l'homme construit des catégories qu'il espère stables, au fil du temps ces « ordres humains » n'ont rien de « naturel » ; au contraire, ils s'avèrent fragiles, subjectifs et provisoires. Les classifications sont ainsi des *constructions culturelles* ; donc, relatives qui nous apprennent moins sur le réel que sur la manière dont nous le pensons. Les genres ne peuvent donc pas être vrais ou faux, naturels ou artificiels, car ils sont *pertinents* ou pas *pertinents* dans une culture déterminée, pour une communauté d'interprétation donnée, etc. L'existence des genres, phénomène universel qui caractérise toutes les cultures, notamment scientifiques, dépasse donc toute considération en termes de *vrai/naturel/réel* ; de telles considérations sont rattachées au registre de l'intersubjectif. Ce qui veut dire, en d'autres termes, que ce soit dans le domaine de la Logique ou celui de l'Esthétique, toute classification doit être comprise comme un moyen de penser le réel, enfin un certain réel, mais en aucun cas

<sup>7</sup>cf. [Tor89]

<sup>8</sup>Par « artefact » nous entendons, d'une manière extrêmement naïve un objet matériel dont l'origine est l'action intentionnelle humaine.

les classifications ne se confondent avec celui-ci. Nous concluons ainsi par affirmer que les genres sont un *système de pertinences* qui permet de faire des généralisations (conditions du savoir) et qui facilitent également la validation – comme une forme de compromis car, les genres sont intersubjectivement acceptés. Le genre, dans le sens qui est le nôtre, n'entretient pas de lien avec le *vrai/naturel/réel*, mais avec le registre de la normativité ; il appartient au domaine de la culture et fonctionne comme un mode, à la fois de connaissance et de re-connaissance, d'appréhension, d'appropriation et de partage des expressions<sup>9</sup>. Donc, il n'y a pas de *vrai* mais seulement de *l'intersubjectif*, il n'y a pas de *naturel* mais essentiellement de *culturel*, pas non plus de *réel* mais surtout de *pertinent*.

On verra dans la suite que la classification n'est qu'une étape dans la considération du genre, probablement la plus nécessaire, traditionnelle ou emblématique. Cependant elle n'épuise pas cette notion.

## 4.3 LE GENRE – ÉTAT DE L'ART

### 4.3.1 Introduction

Le volume de publications consacrées à la question des genres est très impressionnant ; il y a même des revues qui lui sont entièrement consacrées<sup>10</sup>. La grande quantité d'écrits sur le genre témoigne, à la fois de la diversité des approches possibles (historiques, rhétoriques, linguistiques, sociologiques, artistiques, thématiques, etc.), mais aussi, et surtout peut-être, la difficulté à s'accorder sur une définition claire de l'objet à étudier [Com]. Si une entente semble s'esquisser sur les objets à classer (les pratiques discursives), les démarches empruntent des chemins variés. Ce qui est unanime aussi, c'est le fait qu'aucune étude sur une question aussi controversée que celle du genre ne doit se soustraire de l'obligation d'interroger les origines de cette idée et d'analyser les manières dont elle a été mise à contribution au fil du temps. C'est pourquoi, l'objectif de cette partie est celui de retracer l'évolution des conceptions génériques à travers l'histoire et de passer en revue les principaux modèles théoriques, des plus anciens (Aristote, Kant), aux plus classiques (Bakhtine, Otlet), sans omettre l'apport récent des typologies de textes (Biber, Rastier, Adam). Sur cette base nous allons par la suite proposer une formalisation de la notion de genre de DN que nous espérons, non seulement cohérente, mais aussi souple, voire même ouverte.

### 4.3.2 Passage historique

<sup>9</sup>Nous rappelons l'usage spécifique du terme « expression ». Ainsi, par « expressions » on entend les contenus sémiotiques élaborés à travers les opérations de sélection et d'organisation d'un flux d'« impressions »

<sup>10</sup>Par exemple, aux États-Unis: Genre, et en Pologne: Zagadnienia rodzajow literackich (Problèmes de genres littéraires, publiée en polonais, en anglais, en français et en allemand).

## 4.3.2.1 Le genre et l'espèce au centre des préoccupations des penseurs de l'Antiquité

Dans les sociétés archaïques, les institutions magico-religieuses imposaient un contexte interprétatif unique pour toutes les activités de la société. Néanmoins, la laïcisation et la compartimentation des pratiques sociales, a mené vers un « processus de démythification » [Jua03] qui a eu comme conséquence la multiplication des institutions sociales et avec elles, une prolifération des genres de discours. Dans la Grèce Ancienne, les « pratiques discursives » mettaient en rapport des lieux sociaux et institutionnels avec des types de discours. Ayant tous et toujours une finalité pragmatique, les discours étaient devenus, progressivement et rituellement codifiés ; en effet, pour agir sur le public dans des situations données, les orateurs devaient adopter des stratégies argumentatives en fonction de leur position. Ainsi, à travers le discours *délibératif* (discours politique) l'orateur s'adressait à une assemblée en vue de la conseiller ou la dissuader ; par le discours *judiciaire* il accusait ou défendait, tandis qu'avec son discours *épidictique* (démonstratif), il faisait l'éloge ou blâmait des actes des contemporains. Le genre rhétorique se définissait, à l'époque, par l'articulation d'une politique et d'une éthique du discours qui visent à réguler la vie publique<sup>11</sup> [BR99]. Ces trois grands axes discursifs codifiés par Aristote et plus tard par Cicéron, – délibératif, judiciaire et épidictique – ont été inlassablement repris par les traités jusqu'à la fin du siècle dernier.

La première grille d'analyse des genres, en rhétorique et en poétique est attestée depuis Platon et Aristote. Cependant, comme cela a été précisé antérieurement, à l'époque, les classifications opérées entre genres et espèces, tant en Logique (qui à l'époque s'identifiait à la Philosophie) qu'en Biologie, en Chimie ou en Politique, emploient toutes des termes relatifs à la vie. Les Catégories<sup>12</sup> (*les Attributions*) d'Aristote, par exemple, expliquaient que l'animal était une *espèce* de l'être vivant, et l'homme un *genre* d'animal rationnel. *Espèces* et *genres* étaient les éléments d'une hiérarchie biologique car l'espèce tombait sous le genre, et aucune espèce ne pouvait être le genre de quelque chose d'autre. La classification des êtres vivants élaborée par Aristote sert de base, plus de vingt siècles après sa mort. Son système de classement reposait sur une échelle de la nature qui répartissaient les être vivants selon des critères de complexité croissante de « l'âme<sup>13</sup> » (*anima*) [Ari99]. Si la notion de genre, telle qu'elle nous intéresse ici, cf.4.2 apparaît déjà dans la *Rhétorique* d'Aristote, c'est seulement dans sa *Poétique*<sup>14</sup> qu'elle se trouve véritablement théorisée. L'importance de cet ouvrage, qui situe au centre la question des genres, est telle que certains spécialistes n'hésitent pas à dire que toutes les théories génériques en procèdent, peu ou prou [Can99].

<sup>11</sup>L'Ethos, le pathos et le logos.

<sup>12</sup>Substance, qualité, quantité, relation, temps, lieu, position, possession, action, passion. Il est important de préciser le fait que, dans Catégories, Aristote visent une description de la langue, tandis que dans son traité De Anima, sa vision est plus naturaliste.

<sup>13</sup>Les espèces vivantes y étaient réparties dans une hiérarchie suivant leurs « facultés de l'âme » – nutritive, désirante, sensitive, pensante – [Ari99] traité De L'Âme 2

<sup>14</sup>cf.[Ari75]

Toute la tradition occidentale de la théorie des genres littéraire s'enracine dans la tripartition des modes d'énonciation opérée par les Grecs (épique-lyrique-dramatique) car elle a perduré jusqu'à la seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle [Duc72]. Dès les premières lignes, Aristote fait de l'art poétique un genre dont il convient d'étudier les « espèces », chacune selon « sa finalité propre » ; néanmoins, pour la définition des genres d'œuvres littéraires, il faut considérer également les caractéristiques structurelles. Ainsi, en croisant les modes d'énonciation avec les caractéristiques structurelles des objets représentés, Aristote obtient quatre « genres » et aboutit, dans sa *Poétique* par affirmer l'existence de *la tragédie* (sujet noble en mode narratif), de *l'épopée* (sujet noble en mode lyrique), de *la comédie* (sujet vulgaire en mode narratif) et de *la parodie* (sujet vulgaire en mode épique).

De leur côté, les Romains ont passé beaucoup de temps à énumérer les genres, à les définir, à énoncer les différentes lois qui les régissent, à en discuter les hiérarchies. Horace, dans *L'Art poétique*, donne des conseils pour la confection d'œuvres réussies ; il existe des critères d'excellence, comme la convenance réciproque du sujet et de la forme, qui vient régulièrement en tête. Il passe en revue l'épopée, l'épigramme, l'épigramme, l'épigramme, etc., tandis que Quintilien classe les principaux écrivains grecs et latins en fonction de genres qu'ils ont illustrés : épopée, poésie élégiaque, poésie iambique, poésie lyrique, poésie dramatique, histoire, éloquence, philosophie, satire. [Can99]

#### 4.3.2.2 Moyen-Âge et la Renaissance. Les arbres et les taxonomies

Au Moyen-Âge, les systèmes d'organisation des savoirs étaient redevenus théocentriques car l'ordre devait être nécessairement divin. Dieu était ainsi la référence par rapport à laquelle se situait l'ensemble de connaissances de l'époque. Entre le XII-XIII<sup>ème</sup> siècle, on observe l'apparition d'une nouvelle notion : « le style » qui précisait les « *genus dicendi* ». Cependant, les deux termes « genre » et « style » finiront en se différenciant de plus en plus pour en finir quasi opposables. Ainsi, « genre » deviendra une notion normative, renvoyant peu à peu vers la rigidité de règles et à des codifications de plus en plus élaborées, tandis que la notion de « style » mettra en évidence la singularité de l'expression et l'originalité de l'individu. La conception rigide du genre instaure des sortes de hiérarchies, renforçant un glissement vers une conception du genre quasi ségrégationniste ; alors que les « styles » permettront une certaine liberté et ouvriront vers la créativité personnelle. Les modalités de style, déjà mentionnées elles aussi : sont les trois *genera dicendi* cicéroniens, *humile*, *medium* et *sublime* (bas, moyen et élevé). Le style est ainsi mis en relation avec la dignité sociale car la qualité des individus, non plus celle de l'élocution, devient un principe de classement et de hiérarchies [Com].

L'époque de la Renaissance a vu apparaître des théoriciens comme l'italien Lodovico Castelvetro, qui, dans sa *Poetica d'Artistotele vulgarizzata e sposta*<sup>15</sup> (1570), propose un modèle générique qui surprend par sa modernité. En reprenant la

<sup>15</sup>La Poétique d'Aristote vulgarisée et racontée

*Poétique* d'Aristote, Castelvetro cherche à la compléter en développant une théorie combinatoire fondée sur la définition de classes de textes à partir de critères qu'il établit lui-même. Il propose ainsi une combinatoire de genres sur la base des objets, de moyens et de modes et aboutit à 95 genres. L'entreprise est originale et révélatrice des préoccupations classificatoires qui se font jour à l'époque, mais par sa démesure même, elle est vouée à l'échec : en effet, devant certains constats empiriques et devant la prolifération vertigineuse de critères et de catégories, Castelvetro est amené à en réduire arbitrairement le nombre [Can99].

C'est seulement à partir du XVII<sup>ème</sup> siècle, que les systèmes de classement redeviennent anthropocentriques. Prenant en compte le développement des sciences de l'époque, les méthodes d'organisation des connaissances placent l'homme au centre de ces systèmes. Vers 1840, la question des « groupes naturels » présentée antérieurement, était redevenue le problème de tous : botanistes, zoologistes, minéralogistes, médecins, linguistes, spécialistes des races et des éléments chimiques, bref, en deux mots, de spécialistes des sociétés humaines comme animales. Après avoir reconnu ce que nous appelons les éléments chimiques, les chimistes, de leur côté, ont cherché à les ranger dans une taxonomie. Les structures hiérarchiques de l'époque étaient irréversibles et, avec elles, les rangs qui les composaient : familles, classes, ordres, etc. Les genres étaient groupés en familles, les familles en classes, les classes en ordres, et ainsi de suite. Les naturalistes s'efforcèrent d'ordonner les espèces, genres et familles dans chaque classe, pour constituer ce qui ultérieurement sera appelé le *Système Naturel*. Ce modèle hiérarchique n'était pas limité aux plantes et aux animaux. Utilisant, à nouveau, ces mots précis, *espèce* et *genre*, le modèle s'appliquait à tous les niveaux de sciences descriptives ; sans doute parce que, dans une certaine mesure, toutes les sciences s'efforçaient à comprendre la vie comme un système d'ordres. Les minéraux, par exemple, ont longtemps été classés de la même manière que les plantes ; ainsi n'importe quel musée historique de minéralogie était conçu sur le modèle d'un herbier. S'affirmait ainsi une volonté d'organiser les choses selon une hiérarchie déjà confirmée. Ce projet hiérarchique a perduré pendant toute une partie du XIX<sup>ème</sup> siècle ; mais il s'est affaibli peu à peu, surtout au XX<sup>ème</sup> siècle. De nos jours, il est difficile d'imaginer une hiérarchie des minéraux ; aujourd'hui, par exemple, les spécimens sont présentés selon deux principes qui ne se recoupent pas : la composition chimique, et la structure cristalloïde [Hac01].

*Partant sur cette même idée de classification de choses « naturelles », en 1815 Ampère faisait une tentative courageuse pour parvenir à « une classification naturelle des corps simples » ; « les corps simples » désignaient à l'époque ce que nous appelons aujourd'hui les éléments chimiques.*

Les tentatives répétées de construire des tableaux finirent par réussir avec Mendeleïev qui réalisait une rupture décisive par rapport à la botanique. Son tableau périodique est la réfutation permanente de l'idée que les « groupes naturels » doivent être organisés selon une hiérarchie arborescente. Dans son tableau,



on retrouve pourtant des *genres* et des *espèces*. Par exemple, les halogènes forment un genre dont le chlore et l'iode sont des espèces. Néanmoins, la structure entière n'est pas une simple hiérarchie. À eux deux, Darwin et Mendeleïev ont affaibli la structure conceptuelle à laquelle la doctrine des hiérarchies semblait apporter une réponse plausible ; à la place ils ont introduit l'idée de système<sup>16</sup>.

#### 4.3.2.3 La philosophie allemande et le modèle historiciste de Hegel

Écrit et publié entre 1820 et 1829, le *Cours d'Esthétique* de Hegel constitue sans doute une des plus importantes théories des genres et marque une date décisive dans la conception moderne de ceux-ci. C'est la « triade » dialectique de l'*objectif*, du *subjectif* et de l'*objectif-subjectif* – héritée de Platon via Friedrich Schlegel – qui permet à Hegel de définir les trois genres : la poésie épique qui est objective, la poésie lyrique, subjective et la poésie dramatique qui représente « la phase la plus élevée de la poésie et de l'art » [Can99]. La théorie hégélienne est abstraite et essentialiste et ses exemples illustrent une conception a priori de la notion de genre. Mais l'Esthétique est aussi une histoire de l'art et il revient à Hegel d'avoir essayé de penser le devenir dialectique et historique des genres. Pour Hegel, l'histoire de l'art se divise en trois, suivant le contenu de l'art :

- art symbolique, oriental – sublime où la forme excède le contenu;
- art classique, grec – beau qui est l'équilibre de la forme et du contenu
- art romantique, chrétien – vrai où le contenu se retire à la forme.

D'autre part, Hegel développe également un système des beaux-arts, qui se divise en cinq arts principaux suivant l'espace (architecture, sculpture, peinture) et le temps (musique, poésie), puis traite des divisions internes à chaque art ; c'est ici que prend place une théorie des genres. En effet, la vision historiciste<sup>17</sup> de Hegel consiste à considérer les genres sur un axe temporel. Ainsi, l'épique correspond à l'expression première de la conscience d'un peuple ; le lyrique advient lorsque le moi individuel se sépare du tout de la nation ; le dramatique « réunit les deux précédentes pour former une nouvelle totalité qui comporte un déroulement objectif et nous fait assister en même temps au jaillissement de l'intériorité individuelle ». [Heg64]. Hegel s'intéresse ensuite à la détermination de la nature interne de chaque genre. L'*Epos* correspond à une vision du monde totale, suivant une définition liée à l'épopée homérique (à l'*Iliade* surtout). Pour le drame, la théorie est pareillement

<sup>16</sup>Dans l'idée de « système » on trouvera d'autres notions, beaucoup plus fines comme celle de la fonction, de la valeur, de la transformation, de la dynamique, de la contextualisation, etc., autant de notions qu'on ne peut pas trouver dans les simples hiérarchies.

<sup>17</sup>En effet, la philosophie hégélienne de l'histoire, exprimée particulièrement dans son *Esthétique* fournit une justification philosophique à une reconstitution historique de l'évolution des arts de tous les peuples et de tous les temps.

inspirée de modèles canoniques, mais il y en a trois cette fois en concurrence : la tragédie grecque, le drame de Shakespeare, et la comédie d'Aristophane. Pour la poésie lyrique, il faut ensuite se contenter d'une énumération : il n'y a pas d'idéal historique du paradigme lyrique. La forme est instable en raison de son objet.

La notion hégélienne de genre est à la fois théorique et historique. Le progrès d'un genre à l'autre est lié à l'histoire des genres : Hegel combine la poétique d'Aristote et le mouvement de l'histoire, la synchronie et la diachronie. La typologie hégélienne est aussi une histoire des genres sensible au « drame » contemporain, défendu par les romantiques, contre les classiques : Goethe, Schiller et Shakespeare. Et il parle du roman comme de l'avatar moderne de l'épopée, en l'appelant l'« épopée bourgeoise moderne ». Hegel conjugue donc la fidélité à la classification classique avec la volonté d'intégrer son temps. La prose ne fait pourtant pas partie de son système, alors que dans les faits, elle est de plus en plus présente dans la littérature. [Com]

### 4.3.2.4 Paul Otlet – visionnaire du document numérique et de la gestion des connaissances

Depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, la diversification des supports et des types de documents (livres, périodiques, microfilms, microfiches, photos etc.) s'est intensifiée de manière continue, posant un problème de plus en plus difficile à résoudre en ce qui concerne le traitement de l'information qu'ils contiennent. Dans son ouvrage *Traité de documentation*, le livre sur le livre [Otl], Paul Otlet<sup>18</sup> fait le bilan des connaissances de son époque sur l'information du point de vue de son traitement et de sa diffusion. Visionnaire en son temps du document numérique, il pense déjà à sa gestion et initie, avec Henri Lafontaine, le projet Mundaneum. Connue aussi sous l'appellation d'« Internet de papier », ce projet avait pour but de réunir dans un même lieu toutes les connaissances du monde et ce, sous toutes les formes de support (livres, affiches, presses venant du monde entier,...). En 1904, il écrit l'*Office international de bibliographie* grâce auquel il mettra en place le système de classification décimale universelle (CDU) et le standard de 125 sur 75 mm imposé aux fiches bibliographiques, toujours en vigueur dans les bibliothèques du monde entier. Cette représentation, basée sur l'élément d'information dissociée de son support, est apparue dès la période comprise entre 1895 et 1914 et s'est imposée comme nouvelle forme d'accès aux savoirs. Paul Otlet joue un rôle décisif dans la nouvelle représentation du livre, du document et de l'information et peut également être considéré comme l'un des précurseurs conceptuels de l'encyclopédie Wikipédia.

<sup>18</sup>Paul Otlet est considéré par certains comme étant le « père de la documentation ».

## 4.3.2.5 Bakhtine et la vision moderne du genre

« Le plus important penseur soviétique dans le domaine des sciences humaines et le plus grand théoricien de la littérature au XX<sup>ème</sup> siècle »<sup>19</sup>, Mikhaïl Bakhtine a consacré à la question des genres ses études qui ont été traduites en français seulement cinquante années après leur publication en Union Soviétique. Néanmoins, depuis la publication, en France, en 1979, de son article *Problèmes des genres du discours*, il n'y a pas de publication sur le genre qui ne se réclame de Bakhtine. L'apport majeur de Bakhtine<sup>20</sup> consiste dans le fait d'avoir fait sortir la notion de « genre » du domaine de la Littérature et de la Rhétorique, pour l'élargir aux diverses sphères de l'activité humaine. Étendu à toutes les productions verbales, le « genre » est défini par Bakhtine en tant que pratique langagière réglée, reliée à un domaine de l'activité humaine et caractérisée par un type d'énoncé normé, dont on peut étudier la nature et le fonctionnement linguistique. Sa théorie des genres repose sur la critique de la Linguistique d'inspiration saussurienne, centrée exclusivement sur le mot ou sur la phrase, et que Bakhtine considère abstraite et réductrice. Il cherche plutôt à comprendre les « grands ensembles verbaux », c'est-à-dire des genres de discours s'aventurant au-delà de la limite de la phrase.

En se situant du point de vue de « l'usage », Bakhtine est celui qui « déplace le texte du champ de la linguistique vers celui de la pragmatique » [Can99]. Pour lui, tous les phénomènes langagiers s'inscrivent dans une activité sociale. Ainsi, l'utilisation de la langue s'effectue sous forme d'énoncés concrets, uniques (oraux et écrits) qui se rattachent à tel ou tel domaine de l'activité humaine. L'énoncé est pour Bakhtine *le* constituant des interactions verbales car il est toujours adressé à quelqu'un par un locuteur qui est, lui-même, un être social. En prenant des distances vis-à-vis de Saussure, qui considérerait l'énoncé comme « un acte individuel de volonté et d'intelligence », Bakhtine insiste plutôt sur le caractère socialement construit et même contraignant des genres. Le concept d'énoncé, fonde, chez Bakhtine, celui de genre car ces derniers sont des « types relativement stables d'énoncés » à l'intérieur d'une sphère d'utilisation du langage<sup>21</sup>.

Dès que le problème du genre est relié à celui de l'énoncé, il est possible de relier les genres littéraires aux autres genres de discours. Ainsi, si pour Bakhtine les *genres* sont des types d'énoncés liés aux différents domaines ou sphères de l'activité humaine ; il introduit également une distinction qui présente un grand intérêt : entre

<sup>19</sup>Selon Tvetan Todorov

<sup>20</sup>« Les genres du discours – Problématique et définition, Esthétique de la création verbale, Paris, ed. Gallimard; 1984 [1952-1953].

<sup>21</sup>Selon Bakhtine, un énoncé, quel qu'il soit, se définit selon trois composants, à savoir : son « objet », son « style » et sa « construction compositionnelle ». Par « objet » Bakhtine entend le thème de l'énoncé, son contenu. Le « style » consiste en la sélection que le locuteur opère parmi les moyens lexicaux et syntaxiques fournis par la langue. Enfin, la « construction compositionnelle » recouvre la structure de l'énoncé. Bakhtine insiste sur le fait que ces trois composantes sont indissociablement liées dans tout énoncé et, par ailleurs, sur le fait que le rapport à l'autre et à son discours est fondamental pour la définition d'un énoncé quelconque. [Jua03]

les genres discursifs « primaires » et les genres discursifs « secondaires ». Les genres « primaires » (ou « simples ») sont ceux des échanges verbaux ordinaires, simples et spontanés (comme, par exemple le langage familial, le langage sociopolitique, etc.), tandis que les genres « secondaires » (complexes et généralement écrits) sont représentés par le discours littéraire, (par le roman ou par le théâtre), le discours scientifique ou encore le discours journalistique. Les genres « secondaires » ont la particularité d'absorber et de transformer les genres « primaires » et d'apparaître dans le cadre d'échanges culturels plus complexes et développés. L'apport de Bakhtine est essentiel car il affirme que « tout discours est structuré par des genres, conçus comme des types d'énoncés, thématiques (l'objet), compositionnels (la structure) et stylistiques (le choix d'éléments) relativement stables » [Bak78] ou [Bak84].

Selon Bakhtine, le genre fonctionne comme une norme prescriptive qui intervient, explicitement ou implicitement, dans la structuration des énoncés individuels au même titre que les formes de la langue. Ainsi, les genres de discours existaient dans la compétence métalinguistique de chaque utilisateur d'une langue [Bak78] et c'est la raison pour laquelle la problématique des genres du discours est à replacer dans celle, plus large, de la variabilité du langage et de la détermination socio-psychologique des activités langagières.

*« Nous apprenons à mouler notre parole dans les formes du genre – dit-il – car, entendant la parole d'autrui, nous savons d'emblée, aux tout premiers mots, en pressentir le genre, en deviner le volume (la longueur approximative d'un tout discursif), la structure compositionnelle donnée, en prévoir la fin, autrement dit, dès le début nous sommes sensibles au tout discursif qui, ensuite, dans le processus de la parole, deviendra ses différenciations. Si les genres du discours n'existaient pas et si nous n'en avions pas la maîtrise, et qu'il nous faille les créer pour la première fois dans le processus de la parole, qu'il nous faille construire chacun de nos énoncés, l'échange verbal serait quasiment impossible. » [Bak78]*

Sans nier l'existence d'un « énoncé individuel », Bakhtine précise que « la richesse et la variété des genres du discours est infinie, car la variété virtuelle des activités humaines est inépuisable » [Bak78]. L'« énoncé individuel », en revanche, reflète l'individualité de celui qui parle, ou écrit, dans ce sens Bakhtine invoque l'existence d'un « lien indissoluble, organique, du *style* et du *genre* » cite-Bakhtine1978. En conséquence, si les styles de la langue appartiennent aux genres, leur étude ne peut être coupée de l'étude des genres. Il constate aussi que les genres de discours reflètent « avec immédiateté, sensibilité et souplesse » [Bak78] le moindre changement dans la vie sociale car ils « sont les courroies de transmission qui mènent de l'histoire de la société à l'histoire de la langue » (idem). Ainsi, tout changement historique de style de langue sollicite de la part des utilisateurs des formes de sensibilité spécifiques et en cela il est indissociable d'un changement qui s'opère au niveau du genre. Le genre apparaît cependant, comme une forme socio-discursive conventionnelle, fixée par la tradition, plus ou moins codée et dotée de

caractéristiques distinctes et identifiables qui sert de référence, garantit et légitime le discours. Enfin, dans l'idéal.

Mais si les genres sont des répertoires de formes conventionnelles régulant les échanges discursifs, la conception de Bakhtine soulève néanmoins quelques problèmes. Car, en s'appuyant seulement sur le critère de la situation de communication sociale, Bakhtine ne présente pas en détail les fonctionnements discursifs de chaque genre. Par exemple, insistant sur l'extrême hétérogénéité des genres de discours, il cite : la réplique brève du dialogue quotidien, le récit familial, la lettre, le commandement militaire standardisé, les documents officiels, la publicité, l'exposé scientifique, le dicton, le roman, etc. [Can99]. Si, théoriquement, son raisonnement suppose la possibilité d'établir une nomenclature des genres, cette diversité d'exemples rend pourtant particulièrement difficile la mise à jour de traits communs à tous les genres. De l'autre côté, si la principale caractéristique des genres de discours est justement leur hétérogénéité, il semble difficile de les caractériser de manière unifiée, d'autant plus que, comme Bakhtine le montre, les genres s'entre pénètrent et se transforment continuellement et mutuellement.

Enfin, il définit les genres « primaires » comme regroupant à la fois des pratiques orales courantes, des classes de texte, des formules standard, des énoncés évaluatifs et des énoncés élémentaires à valeur intentionnelle. Mais, devenant des composantes des genres « secondaires », ces genres primaires ne perdent-ils pas le rapport à la réalité sociale que les énoncés initialement produits entretenaient? Cependant, même si des questions restent encore en suspens, il convient de souligner l'originalité et la pertinence de sa vision et les importantes plus-values qu'elle a pu apporter dans la réflexion globale sur le genre.

#### 4.3.2.6 Apports actuels – ontologies, thésaurus

##### *Ontologies*

Les ontologies ont pris, depuis quelques années, une place importante dans le processus d'indexation et de recherche d'information par le contenu. Emprunté au domaine de la philosophie où le terme désigne l'étude sur l'existence de l'être en tant qu'être, on peut dire qu'il n'existe pas une définition précise, commune ou définitive de la manière dont le mot « ontologie » est compris de nos jours. Une des raisons est que les ontologies se retrouvent dans plusieurs champs d'étude : ingénierie des connaissances, conception de base de données, représentation des connaissances et recherche d'information. Dans le domaine qui nous intéresse, celui de la gestion des connaissances, une ontologie est souvent synonyme de modèle conceptuel, ce qui est assez éloigné du sens philosophique.

Cependant, ce qui importe le plus, à propos des ontologies, ce ne sont pas leurs définitions mais le fait de savoir à quoi elles servent, qu'est-ce qu'elles se fixent comme objectif et en quoi notre objet d'analyse en est concerné. Les ontologies visent la modélisation d'un ensemble de connaissances d'un domaine déterminé car, lorsqu'une ontologie est construite, le but est de permettre aux connaissances d'être

partagées et réutilisées. Pour Chandrasekaran [CB99] une ontologie est une théorie du contenu sur les sortes d'objets, les propriétés de ces objets et leurs relations possibles dans un domaine spécifié de connaissances. Elle fournit les termes potentiels pour décrire les connaissances sur ce domaine considérant que le monde est constitué d'objets, dont les propriétés ou attributs peuvent prendre des valeurs. Une ontologie dérive directement de la représentation de connaissances héritée par l'Intelligence Artificielle. Les objets peuvent être associés par des relations, par exemple, être composés de parties. Propriétés et relations peuvent varier au cours du temps. Ces variations mettent en jeu des événements et des processus, éventuellement associés par la relation de causalité [CB99]. Une ontologie constitue ainsi une modalité d'annotation qui permet la constitution d'une base de connaissance sur l'objet, visant son intégration dans un système d'indexation documentaire. Les ontologies sont employées pour raisonner à propos des objets du domaine concerné ; elles peuvent être envisagées comme un ensemble structuré de concepts et des relations entre ces concepts. Les concepts présents sont liés, les uns aux autres, par des divers types de relations : d'une part sémantiques ou taxonomiques (comme la hiérarchisation et les pondérations fonctionnelles des concepts) d'autre part, les concepts sont organisés sous forme de graphe (graphe conceptuel). Cette structuration d'ensemble permet de définir des termes les uns par rapport aux autres, chaque terme étant la représentation « textuelle » d'un concept.

En regroupant un ensemble de concepts et en décrivant complètement un domaine, la popularité des ontologies provient du fait qu'elles promettent une compréhension commune et partageable d'un domaine qui peut être communiquée à des humains et à des ordinateurs. Mais si la description du domaine se veut être sinon exhaustive, au moins suffisante, il ne faut cependant pas oublier qu'elle est le résultat d'un consensus qui définit un vocabulaire partagé par les utilisateurs et par les machines. En conséquence, en plus d'assurer une sémantique unique pour chacun de concepts, une ontologie représente le savoir-faire de l'auteur et la gestion de l'adaptation à son niveau de connaissance. Il est ainsi extrêmement difficile, voire impossible, de structurer un vocabulaire et de créer des ontologies de façon unique. Cependant, même dans des domaines bien définis, tels que la médecine par exemple, les experts sont rarement d'accord en ce qui concerne les concepts, pourtant bien établis de leur domaine. Une ontologie applicative sur le domaine de la médecine contiendra, par exemple, des descriptions du type : des éléments de la symptomatologie (pathologie), de l'équipement médical (physique, mécanique), des résultats d'examens (chimie), de l'interaction patient-médecin (sociologie), des formalités administratives liées au séjour hospitalier, etc. À l'intérieur d'une ontologie on rencontre ainsi plusieurs types de discours et ce n'est que par un raccourci, somme toute réducteur qu'on peut assimiler le discours au domaine.

Si une ontologie correspond à une formalisation d'un discours d'un domaine, il ne faut pas non plus oublier qu'en tant que conceptualisation, elle constitue une vision simplifiée du monde que l'on veut représenter. Le vocabulaire commun qu'emploie une ontologie pour décrire le contenu utilise des concepts exprimables, alors que chez

l'être humain les connaissances « exprimables à travers le vocabulaire » sont toujours complétées par des connaissances non exprimables (sensations, connaissances inconscientes ou tacites, perceptions hétérotropes liées à la sensation d'équilibre ou de douleur, par exemple, etc.) cf.3.2.1.1. D'autre part, si l'on veut considérer que l'organisation des connaissances à l'intérieur de notre système cognitif suit le même schéma que les ontologies, il ne faut pas oublier que, en communiquant, les individus adaptent toujours leur vision, leur interprétation du monde, en agrandissant constamment la partie commune de leurs « ontologies locales ». Par exemple, pour que deux personnes, dans le cadre d'une tâche donnée, utilisant chacune une « ontologie », puissent communiquer, il faut que chacune procède à des ajustements pour que leurs « ontologies » se recouvrent suffisamment pour assurer ainsi la compréhension, du moins susciter l'impression de communication. Ces ajustements réciproques et continuels participent aux processus de compréhension, d'interprétation, de raisonnement voire même de décision et sont des facteurs décisifs dans le processus de gestion des connaissances d'un individu. L'ontologie fait donc abstraction de ce volet interactionnel inhérent à tout discours. En deux mots, pour conclure, il serait téméraire d'imaginer que les ontologies puissent servir de modèle d'une typologie (comme paradigme) du genre de discours.

Dans ce sens Malrieu [Mal05] affirme qu'il est impossible de construire un corpus représentatif d'un discours lié à un domaine de pratique, car, chaque domaine comporte des genres hétérogènes, souvent même nombreux, dont on ignore le poids relatif. Chaque groupe professionnel ou social pratique préférentiellement certains genres mais on ne peut pas construire de pratique « moyenne » sur les différents groupes. La notion de domaine, si elle implique bien, pour certains d'entre eux, des champs sémantiques privilégiés, n'entraîne pas du même coup, une homogénéité de discours ou de langue. Cependant on peut considérer que la notion de domaine, sans répondant linguistique, est nécessaire : les domaines d'activité tels qu'ils sont socialement pratiqués (les disciplines) servent d'indexeurs nécessaires à l'interprétation. Ils permettent de définir des champs où les genres vont pouvoir être contrastés.

#### *Thésaurus*

Suivant la même logique d'indexation conceptuelle, on rencontre le *thésaurus*. Construit comme un catalogue des « types de choses supposées exister dans un domaine », le thésaurus est un recueil documentaire alphabétique de termes servant de descripteur pour :

- analyser un corpus
- indexer des documents

Le thésaurus ou thésaurus de descripteurs, est un modèle de langage documentaire qui consiste en une liste de termes sensés être contenus par/dans un domaine de connaissances, termes reliés entre eux par des relations synonymiques, hiérarchiques et associatives. Les relations des termes sont de trois types :

- relation hiérarchique,

- relation d'équivalence,
- relation d'association.

Pour prendre un exemple simple, l'usage d'un thésaurus permet de savoir qu'un article sur la *maladie d'Alzheimer en France*, est pertinent comme réponse à une recherche sur la *santé des personnes âgées en Europe*. Pour l'utilisateur d'un catalogue électronique ou d'une base de données bibliographiques, le thésaurus peut ainsi constituer un instrument opérationnel de recherche. Le thésaurus de l'UNESCO, par exemple, est une liste de termes structurés pour l'analyse thématique et la recherche de documents dans les domaines de l'éducation, de la culture, des sciences naturelles, sociales et humaines, de la communication et de l'information. Il contient 7000 termes en anglais et en russe, et 8600 en français et en espagnol. Il est continuellement enrichi et mis à jour. Sa terminologie reflète l'évolution des programmes et des activités de l'Organisation.

Pourtant, un thésaurus ne fournit qu'accessoirement des définitions, les relations des termes et leur sélection l'emporte sur la description des significations. Il est élaboré, soit manuellement par la voie d'une personne ou de plusieurs, grâce donc à l'intelligence humaine, soit de manière automatique, par le biais de machines, à travers des logiciels de construction automatique de thésaurus du type du SATO (Système d'Analyse de Textes par Ordinateur), soit par un mélange de l'approche humaine et automatique. Par son organisation, le thésaurus constitue un vocabulaire normalisé car il est une sorte de dictionnaire hiérarchisé. Les relations standardisées étant prédéfinies, il demeure toujours une dimension arbitraire dans la hiérarchie d'un thésaurus, soit dans le choix des termes, soit dans leur position hiérarchique. L'élaboration de normes et d'applications informatiques spécialisées, comme dans le domaine voisin, des ontologies, et une convergence des problématiques (ressources, hiérarchie, réutilisation, etc.), a rapproché les thésaurus des ontologies alors qu'ils demeurent avant tout complémentaires.

On voit ainsi que, tant les thésaurus comme les ontologies rejoignent la problématique du genre dans la mesure où, on peut dire qu'elles représentent des tentatives pour pouvoir parler du genre d'une manière descriptive. Mettant en place une artillerie de termes pour décrire un domaine, elles sont, en effet, des moyens qui retracent l'expérience d'une communauté par rapport à un domaine.

### 4.3.3 Trois attitudes pour une cause commune

Pour analyser le *genre*, pour le modéliser voire même pour l'instrumentaliser, les approches ont depuis toujours été très variées et souvent même sophistiquées. Néanmoins, les attitudes adoptées pour approcher le *genre* nous semblent se résumer en trois, toutes trois sans doute emblématiques d'une vision particulière qu'on peut se faire de la connaissance. Exprimées explicitement déjà par Aristote, elles ont perduré jusqu'à nos jours. Ainsi, en oscillant constamment entre prescription et



description, nous allons suivre une logique multiple ; elle consiste à considérer que le genre se définit soit par ce qu'il doit être (*attitude normative ou prescriptive*), soit par son essence (*attitude essentialiste ou descriptive*), soit par ce qui le différencie des autres (*attitude structuraliste ou comparatiste*).

#### 4.3.3.1 Une attitude normative ou prescriptive

Les genres littéraires classiques, tout comme les genres oratoires de la tradition aristotélicienne correspondaient à un classement normatif figé et étaient considérés comme des modèles à assimiler et à imiter. L'*attitude normative* consiste donc à prescrire des règles aussi bien pour le contenu que pour la forme. Par exemple, pour la tragédie toutes les prescriptions de forme et de contenu étaient en rapport étroit avec l'effet qu'Aristote assigne à la tragédie, c'est-à-dire la catharsis, car les discours sont évalués par rapport à leur finalité pragmatique, même si la tradition semble avoir érigé en norme ce qui n'était pas aussi clairement défini par Aristote. Dans notre cas, tel que nous avons défini le DN, cela supposerait de disposer de modèles-types de parcours, auxquels, tant l'auteur au moment de la composition que le lecteur dans son acte interprétatif, devraient respecter. Mais, si l'information numérique peut laisser croire qu'il serait possible, d'un point de vue technique d'orienter et d'obliger un lecteur à suivre un parcours pré-déterminé, comment contraindre un auteur, dont le but est certes, de transmettre l'information mais aussi, et surtout, de se détacher des autres auteurs par l'innovation et la créativité, pour aboutir à capter l'attention du lecteur. Comment alors le contraindre à se tenir à des modèles pour conquérir le lecteur?

Suivant cette attitude, la question du genre se présente comme une simple question de classification ; les noms des genres servant seulement à classer, de manière plus ou moins intemporelle, des contenus discursifs. Les classifications résultantes devraient donc pouvoir s'appliquer, selon les époques, à des textes très disparates. Cette vision prescriptive et figée des catégories, se périme dès le XVII<sup>ème</sup> siècle avec l'apparition du roman, pour éclater au XIX<sup>ème</sup> quand l'écriture cherche justement à transgresser les lois du genre. Jugée académique et conformiste, la notion de genre littéraire a été mise en cause particulièrement lors de l'apparition d'œuvres « inclassables ». Elle devient extrêmement polymorphe au début du XX<sup>ème</sup> siècle où l'idée de genre devient douteuse. On a vu à cette époque apparaître des œuvres qui volontairement visent le dépassement de cette notion, c'est le cas de *La recherche du temps perdu* de Proust ou de *Finnegans Wegs* de J. Joyce qui se voulait le projet d'une « œuvre totale ». Mais la notion de genre se trouve complètement éclatée à travers le mouvement de déconstruction initié et déployé par le Surréalisme et le Dadaïsme.

Face à cette approche normative et prescriptive de la notion de genre, déjà au début du XX<sup>ème</sup> siècle, B. Croce [Cro05] cité par [Com92] se révolte et conclut sur leur inexistence. Car, selon lui, les genres ne seraient que l'invention des critiques, à l'égard de l'évidence de l'œuvre singulière. Croce ne dénie pas l'utilité pratique des

classifications de genre, mais il en conteste le statut de lois :

« *Si maintenant on parle de tragédies, comédies, drames, romans, tableaux de genre, tableaux de batailles, paysages, poèmes, poèmes lyriques, et ainsi de suite, seulement pour s'entendre et pour désigner en gros et approximativement quelques groupes d'œuvres sur lesquels on veut, pour une raison ou pour une autre, attirer l'attention, certes, on ne dit rien de scientifiquement erroné; on emploie des mots et des phrases; on n'établit pas des lois et des définitions* » [Cro05]

En exprimant une forte hostilité au concept de genre, car il nie la pertinence-même de la notion ainsi que toutes les recherches sur le genre, Croce valorise la singularité de l'œuvre et de l'expérience littéraire. Les grandes œuvres d'« art vrai », comme il les appelle, ne se sont constituées, en effet, qu'en violant les genres établis et en forçant ceux-ci à s'élargir. Il oppose ainsi l'intuition et la logique, cette dernière tentant d'imposer artificiellement des codes qui, à ses yeux, pervertissent les réactions du lecteur. Irréductibles dans leurs individualités et leurs « expressivités » il n'existe, selon lui, qu'une multiplicité d'œuvres, toutes singulières et incomparables en dehors de tout système. Il est, en quelque sorte un précurseur de ce qui a été ultérieurement appelé « l'œuvre ouverte ».

Les approches « textualistes » qui ont suivi, notamment les tenants des théories de R. Barthes, récusent également la notion de genre au nom de la dimension englobante du texte. Selon eux, le texte marque son irréductible différence, sa spécificité et son individualité au regard des classifications génériques. Au début des années soixante, l'apparition sur la scène littéraire française de la revue *Tel Quel* a achevé d'ébranler la légitimité de la notion de genre. [Can99]. L'ouvrage collectif *Théorie d'ensemble*<sup>22</sup>, considéré comme le manifeste du groupe du même nom, (*Tel Quel*) affirme une « coupure décisive » entre la littérature, au sens classique, et l'écriture textuelle qui devient le lieu d'articulation de la pratique scripturale et de sa théorie. Dans l'article *De l'œuvre au texte*, publié par Barthes en 1971, tous les classements anciens sont mis en cause, l'idée même de classement étant contestée. On considère alors qu'aucun texte ne peut être pris dans une hiérarchie, ni même dans un simple découpage en genres. Le genre cherche à inscrire l'œuvre dans une filiation, à laquelle justement le texte prétend échapper, car il (le texte) constitue, selon Barthes, justement « l'expérience des limites ». Le genre est ainsi perçu comme un élément contraignant ; Barthes propose, dans ce même article, sa mise à mort.

Sur le plan de la création esthétique, la tendance actuelle, se manifeste précisément vers la négation de tout principe générique, vers l'affirmation d'un postulat de métissage, de mélange de valeurs, de styles, voire même des institutions à travers des approches pluridisciplinaires. Cependant, toute transgression, en effet, suppose une norme et les œuvres contemporaines, aussi inclassables soient-elles, ne peuvent

<sup>22</sup>Théorie d'ensemble, ouvrage collectif (dont M. Foucault, R. Barthes, J. Derrida, P. Sollers et J. Kristeva)

prétendre s'écrire en dehors des genres sans s'y référer par le fait même. Car, si chaque texte est unique dans sa différence il est néanmoins traversé de répétitions et de stéréotypes, de codes culturels et symboliques.

On peut remarquer que le débat sur le caractère prescriptif de la notion de genre rejoint celui, plus général, sur le statut de la norme en Linguistique. Ainsi, si toute langue est régie par des normes, son fonctionnement se caractérise justement par la transgression des normes, transgressions qui lui assurent un caractère dynamique. L'opposition théorique entre la compétence (la capacité à reconnaître et à construire l'ensemble d'énoncés grammaticalement corrects) et la performance (l'ensemble des énoncés produits) a été décrite par N. Chomsky à la suite de F. de Saussure qui, lui établissait un rapport entre langue et parole. De même que la langue, qui, pourvue de normes, ne se cantonne jamais à leur application, on pourrait dire que l'état naturel du genre est l'équilibre. Et la comparaison ne s'arrête pas là, car comme le sens n'est pas immanent au texte mais aux conditions sociales de son utilisation, le genre, lui aussi est également à chercher dans les spécificités de son fonctionnement. La question de la normativité des genres se confronte au paradoxe du « cercle herméneutique » décrit par Dilthey<sup>23</sup> [KM71] selon lequel, « *l'œuvre ne peut être saisie et reconnue qu'à travers le genre, qui lui-même ne peut être identifié que par les œuvres singulières qui le composent* » [KM71].

Aujourd'hui, cette approche normative semble être dépassée elle est devenue même obsolète ; on voit effectivement que peu de critiques insistent toujours à l'adopter. Un cas singulier est représenté par *L'école de Sydney*<sup>24</sup> qui est tournée vers l'application à l'éducation de la linguistique systémique fonctionnelle de M.A.K. Halliday. En considérant qu'aux genres se rattachent implicitement des savoirs, cette tendance suppose l'existence de règles constitutives. Ainsi, cette école exprime une vision des genres prescriptive et implicitement statique car, selon eux, « si les genres ne sont pas statiques, comment peuvent-ils être enseignés? ». L'approche normative sous-entend, en d'autres termes, une idée de fixité de la notion de genre. Quelle fiabilité accorder aux termes, alors que l'histoire nous a montré qu'un même qualificatif générique, selon les contextes et les époques, peut prendre des significations variables? La question de la pertinence à établir des étiquettes fixes aux genres s'impose, alors que l'expérience prouve qu'ils évoluent, se transforment et, parfois, disparaissent. La prise en compte du contexte géographique et historique peut modifier d'une manière significative l'interprétation et donc la « qualification générique » d'un objet, d'une forme sémiotique voire même d'une œuvre. Ainsi, nous dit J.M. Schaeffer, *Les Mille et Une Nuits* peuvent difficilement appartenir au genre « conte oriental » pour un Arabe ; c'est uniquement pour un lecteur occidental que ces contes présentent un caractère exotique [Sch89b].

D'autre part, dans une logique systémique, il n'est pas possible d'établir des classifications *logiques, fermes* ou *fixes*, puisque toute classification est toujours relative

<sup>23</sup>W. Dilthey ( 1833 – 1911) la tradition sociologique considère ses travaux comme précurseurs d'une démarche interprétative.

<sup>24</sup> dans [Fre94]

à l'état du système au moment donné. La particularité d'un système, on le sait, c'est de présenter une organisation ainsi que l'évolution où la transformation de l'un de ses éléments entraîne l'évolution et la transformation de tous les autres. Ainsi, ce qui est « fait littéraire » pour une époque sera un simple phénomène linguistique relevant de la vie sociale pour une autre et inversement, tout dépend du système littéraire par rapport auquel ce fait se situe. Les transformations du système d'évaluation entraînent les transformations des genres ; car, rien que l'apparition d'un genre nouveau peut transformer, à son tour, l'ensemble d'un système. Véritablement centrale, la notion de « système » constitue sans doute l'apport le plus important des formalistes russes à la théorie des genres.

De nos jours, l'idée de fixité, sous-tendue dans l'approche normative ou prescriptive, a été contestée par les recherches récentes en psychologie cognitive, qui ont montré qu'aucune catégorie de pensée n'est stable, rigide, donnée une fois pour toutes. Ainsi, on peut considérer le genre comme une catégorie cognitive (une catégorie de la pensée). La Psychologie Cognitive permet aujourd'hui d'envisager les catégories cognitives comme des opérations de constitution ce qui les rapprocherait de la notion de genre. Résultant de l'interaction entre le monde et le système cognitif de l'individu, les catégories cognitives sont, à la fois, structurées, souples et ouvertes [Can99]. On voit alors, en reprenant l'exemple de Molino, qu'une « catégorie » comme celle de *mère*, ne peut être réduite à un ensemble de traits déterminés qui en constitueraient la définition (« femme qui a mis au monde un ou plusieurs enfants »), parce qu'elle combine plusieurs modèles cognitifs distincts, variables selon les circonstances: le modèle de la naissance, le modèle de la nourriture, le modèle conjugal, le modèle génétique... L'introduction d'une nouvelle caractéristique (par exemple, l'apparition de mères porteuses) oblige à revoir la définition d'une catégorie [Mol93].

Nous pouvons conclure ainsi que l'état qui caractérise nos concepts, même ceux qui nous semblent les plus évidents, comme dans l'exemple précédent, est un état provisoire et cela parce que notre vision sur le monde n'est jamais tout à fait achevée mais toujours en adaptation. En percevant une réalité qui est elle-même multiple et sans cesse mouvante nous fonctionnons comme des êtres à la fois empiriques et rationnels. L'existentialisme ainsi que plusieurs philosophes, linguistes, sémioticiens, dont Bakhtine ont régulièrement mis en évidence le fait que l'unité appelée « homme » est en réalité plurielle, changeante, dépendant entièrement d'autrui. Si le genre stabilise le rapport entre, d'une part le sujet et sa perception de l'objet, et, d'autre part, le sens et la société, sa fixité n'est qu'une illusion temporaire, même si collective; par ailleurs aussi justifiée, voire nécessaire. Certes, l'enseignement des genres requiert une relative fixité du concept, cependant prétendre fixer, une fois pour toutes, les caractéristiques du genre revient à tenter d'empêcher le monde de tourner.

Il existe, certes, un lien incontestable entre les genres et l'idée de fixité et de normativité qui en découlent ; en effet, le genre participe au « figement » temporaire de l'interprétation à travers la construction d'un contexte interprétatif pertinent.

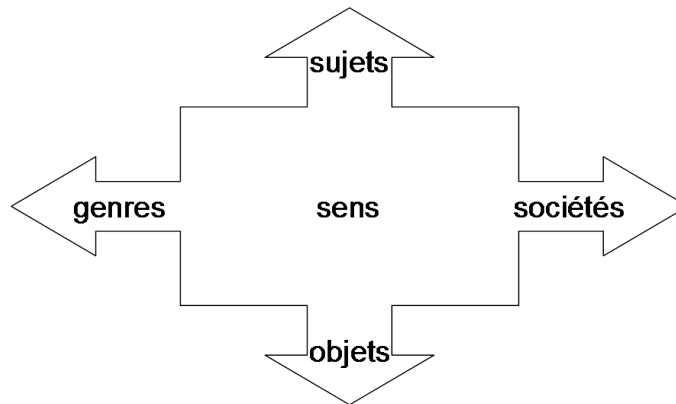


Figure 4.1 : l'organisation par le genre

Cet impératif de normativité et de « figement » (même temporaire) est indispensable car, si nos savoirs sur le monde étaient remis en cause en permanence, si les lois d'utilisation de la langue et des usages étaient en modification constante et si nos corps subissaient des métamorphoses rapides et aléatoires, dans une situation d'incertitude généralisée à quoi correspondaient alors nos interprétations? [Cos91]. Normativité n'égal pas fixité. Si le genre participe au découpage des savoirs en catégories (mêmes instables) pour permettre aux individus de les reconnaître, de les comprendre et de les utiliser, les genres doivent nécessairement se plier à des normativités. La codification et l'institutionnalisation des formes qu'empruntent les genres aboutissent parfois à leur sacralisation qui explique l'attitude normative à leur égard.

En d'autres termes, pour résumer, l'approche normative ou prescriptive n'est pas à exclure mais il faut simplement la limiter dans le cadre de l'enseignement, de la transmission de savoirs. Elle ne dit pas avec précision qu'est-ce qu'un genre mais elle permet de construire un discours et d'en assurer une part dans la transmission des savoirs concernant les genres.

#### 4.3.3.2 Une attitude essentialiste ou descriptive

Pour que le *genre* puisse faire valoir l'autorité qui justifierait une ambition prescriptive, il est nécessaire de posséder une idée précise sur sa nature. Car, si les genres ne sont pas clairement définis, il n'y aurait qu'à les définir, une fois pour toutes, de façon cohérente et rétrospective, de manière à ce qu'aucune forme sémiotique n'échappe à son identité générique. Par exemple, les traits sémantiques et syntaxiques serviraient à déterminer à quel genre appartient un texte. [Sch89a]. En

absence de règles prescriptives indiquant sa « consistance » ou d'une étiquette fixe de classement, le genre devient un objet à décrire en vue d'obtenir et distinguer les types d'objets signifiants, les types de textes. L'*approche essentialiste* – caractéristique dominante de la vision aristotélicienne – fait référence explicitement, dans son œuvre, à la Biologie. Car, sous le « genre vivant » (comme par exemple « bipède ») Aristote cherche à distinguer plusieurs espèces (par exemple : homme, oiseau...). Partant du principe que les « espèces » ont, chacune, sa finalité propre, le philosophe en déduit que les genres eux-aussi ont une finalité singulière, et donc nul doute qu'ils soient pourvus d'une essence distincte. Appliquant le paradigme biologique aux discours, l'*attitude essentialiste* considère le genre comme étant défini par des déterminations internes comme l'est un organisme vivant. Accompagnée ainsi par des méthodologies descriptives de l'objet, l'*approche essentialiste* range les objets/discours dans des classes ou catégories au sein d'une classification qui passe par l'établissement de traits distinctifs. D'Aristote à nos jours, en passant par le Moyen Age, une grande majorité de classifications sont conçues selon le principe d'une totalisation additive, qui consiste dans l'énumération d'un ensemble fini d'éléments. Si de grands corpus ont ainsi été analysés, sur une base de départ purement linguistique, certaines approches se veulent sensibles à la fois à la langue et à l'histoire. Reprise aujourd'hui par les statisticiens, pour ce type d'approche la fréquence est censée remplacer l'essence, la récurrence étant un élément définitoire du sens.

Cette attitude procède d'une pensée *calculatoire* et/ou *statistique* et met prioritairement l'accent sur le document en tant qu'objet dont il s'agit toujours de décrire la nature, comme une liste de prédicats. Une classe de documents est ainsi modélisée comme un tableau bidimensionnel dont la taille varie selon la finesse de la description, et où les cases sont renseignées par 1 ou par 0 (le prédicat est ou non vérifié par le document). Pour le DN le représentant le plus célèbre de ce type de démarche est incontestablement Douglas Biber. L'objectif de Biber [Bib88], [BE94] (entre bien d'autres) est de développer une typologie déductive des textes en les caractérisant par un ensemble de dimensions de nature linguistique. Son entreprise, qui peut être qualifiée de pionnière, nous intéresse car elle s'inscrit dans la logique d'une linguistique de corpus et tend à faire apparaître des traits discriminants au sein de corpus de textes.

La démarche adoptée par Biber [Bib88] consiste à faire émerger rétrospectivement des types de textes, grâce à un traitement statistique des traits étiquetés. Retenant 67 traits, répartis en catégories telles que les *marqueurs de temps* et *d'aspects*, les *adverbes de temps et de lieu*, les *formes nominales*, les *groupes prépositionnels*, les *passifs*, les *modaux*, la *coordination*, la *négation*, etc., son travail porte sur la recherche de leurs co-occurrences. Il se fixe comme objectif un corpus de 481 textes d'anglais contemporain écrit et oral dont il analyse les 1000 premiers mots. Ces textes relèvent de genres divers : articles de recherche, reportages, conversations, nouvelles radiophoniques, etc., Biber visant à repérer les corrélations qui lui permettront de faire émerger de grands types de textes sur une base purement statistique.

Les traits étudiés sont identifiés automatiquement, Biber cherchant à rapprocher des textes sur la base de fonctionnements linguistiques similaires.

Ainsi, il définit huit types de textes :

- interaction interpersonnelle intime ( intimate interpersonal interaction ) ;
- interaction informationnelle ( informational interaction ) ;
- exposé « scientifique » ( « scientific » exposition ) ;
- exposé savant ( learned exposition ) ;
- fiction narrative ( imaginative fiction ) ;
- récit ( general narrative fiction ) ;
- reportage situé ( situated reportage ) ;
- argumentation impliquée ( involved persuasion ).

La limite de sa démarche vient probablement du fait que ne sont repérés que les fonctionnements identifiés par une forme : présence/absence d'éléments rendant compte d'un sens ; cette démarche néglige donc des aspects qui se rattachent au fonctionnement. D'autre part, il est évident que, comme dans toute description, le jeu des variables choisies et la sélection des traits retenus n'a rien « d'objectif » ; leur répartition résulte des hypothèses du chercheur et de la tradition, c'est-à-dire des bases typologiques déjà existantes qu'il juge intéressantes ou pertinentes. De ce point de vue, il n'y a pas d'analyse purement immanente et on perçoit par exemple chez Biber l'influence des travaux sur la syntaxe de l'écrit ou des analyses énonciatives, sans que jamais ces sources soient mentionnées et discutées [BR99]. L'approche de Biber est plus statistique que systémique, en deux mots il ne tient pas compte des relations entre les éléments.

Cependant, si l'analyse statistique lui permet de regrouper les traits qui co-occurrent d'une manière quantitative, Biber va plus loin, et c'est justement en cela que consiste son apport. Il établit une distinction entre les *types* de textes, qui relèvent de l'analyse linguistique, et les *registres* ou *genres*, qui correspondent à une catégorisation sociale. Correspondant à des corrélations de caractéristiques linguistiques qui participent d'une même fonction globale, les types de textes ne se confondent ni avec les typologies fonctionnelles, ni avec les genres. Dans la mesure où ils correspondent à des pratiques, les *genres* ou les *registres* sont pour Biber les catégories intuitives qu'utilisent les locuteurs pour répartir les productions langagières. Les travaux de Biber introduisent l'idée que l'énonciation de traits pertinents pour différencier des groupements de textes doit venir des textes eux-mêmes. Avec Biber nous sommes déjà dans une linguistique de corpus pour laquelle les textes doivent être le matériau des travaux d'ingénierie linguistique, l'objet, la source d'observation

et non le moyen de vérifier des hypothèses. [Bea04]. Dans ce sens, la démarche suivie par Biber est *déductive* car ce sont les traits qu'il considère comme pertinents qui lui permettront d'opposer ou de rapprocher différents textes et non pas un savoir qui se situerait à la base de leur constitution, d'une manière prescriptive. Biber considère, à travers ce parti pris déductif, que les genres ne préexistent pas aux textes. On voit bien que, de toute façon, l'approche statistique vise notoirement à fonder une pensée déductive.

Les analyses morpho-syntaxiques descriptives de différents genres textuels qui ont débuté avec D. Biber se sont multipliées ces dernières années, sur des corpus divers et étendus. Déjà en 1994, Jussi Karlgren était le premier à s'intéresser spécifiquement à ce problème et posait les bases d'un travail fondé sur une analyse statistique discriminante en catégorisation textuelle. La méthode exposée par Karlgren est *inductive* et consiste à définir des bases de textes pré-catégorisées, et à établir automatiquement, à partir de ces groupes de textes, des *fonctions discriminantes* qui aboutissent par classer un texte nouveau dans l'une ou l'autre catégorie. Ce type de recherches débouche, en 1998, sur la présentation d'un prototype de logiciel, « Easify », qui permet de classer des documents issus du WEB selon une série de paramètres, y compris le genre<sup>25</sup>. Les genres sont, dans ce cas, rapprochés de la notion de « variation stylistique » et s'opposent sur le plan du contenu. Les éléments stylistiques peuvent être trouvés, selon cet auteur, aux niveaux « lexical, syntaxique ou textuel : chacun ayant peu d'importance en lui-même, mais prises ensemble, leurs variations indiquent des différences systématiques ». Une « palette de genres » est définie par Karlgren à partir des « impressions » des internautes, regroupant dix genres spécifiques aux DN :

- pages personnelles (« informal, private : personal home pages ») ;
- sites commerciaux (« public, commercial : home pages for the general public ») ;
- pages interactives (« interactive pages : pages with feed-back : searchable indexes, customer dialogue ») ;
- matériel journalistique (« journalistic materials : press : news, editorials, reviews, e-zines ») ;
- rapports (« reports : scientific, legal and public materials ; formal text ») ;
- FAQ (« FAQs ») ;
- pages de liens (« link collections ») ;

<sup>25</sup>Pour la description précise de ce logiciel voir « WEB-Specific Genre Visualization » et « Genres defined for a Purpose, Fast Clustering, and an Iterative Information Retrieval Interface », parus en 1998.



- autres tableaux et listes (« other listings and tables ») ;
- forums de discussion (« discussions ») ;
- messages d'erreur (« error messages »).

Ces travaux sont, certes, fortement intéressants mais insuffisants [Bea04]. Intéressants car, dépassant le cadre de l'analyse textuelle, ils proposent une carte de genres des publications sur le WEB. Mais en même temps, définissant des catégories hétérogènes, cette approche semble passer sous l'oubli d'autres dimensions génériques des textes, comme par exemple, le caractère public, collectif ou privé, ainsi que les diverses utilisations non prévues, qu'un lecteur, ou une communauté de lecteurs peuvent en faire. Plus largement, c'est la question de l'utilisation ou de la lecture qui est ici en jeu : tous les documents qui paraissent sur le WEB relèvent-ils du même type de discours que celui pensé par son concepteur? Autrement dit, la situation d'énonciation correspond-t-elle à celle de réception? Le classement proposé par Karlgren met en avant des catégories qui peuvent être pertinentes et utiles pour catégoriser les contenus sémantiques du WEB mais, elles ne nous semblent pas relever de la problématique propre de genres. Nous reviendrons sur ces aspects dans la suite.

Les exemples des approches statistiques des corpus textuels peuvent se multiplier. Crowston et Williams [CW97] par exemple, en 1997 analysaient les pages WEB (un corpus de 1000 pages) cherchant à établir à quels genres elles appartiennent. Leur travail aboutit par l'identification de 48 genres différents. À la même époque des expériences apparentées ont été menées par Kessler, Nunberg et Schütze [KS97], aboutissant à une théorie des genres comme « faisceaux de facettes ». « *Nous proposons une théorie des genres comme faisceaux de facettes qui sont corrélés à des traits de surface et montrons qu'une détection des genres basée sur les traits de surface est aussi efficace qu'une détection basée sur des propriétés structurelles plus profondes* ». Les genres sont donnés a priori par Kessler, Nunberg et Schütze comme un principe de classement hétérogène au texte, les auteurs proposant de définir un genre comme « *n'importe quelle classe de textes largement reconnue, définie par des visées communicatives communes ou d'autres traits fonctionnels, étant entendu que la fonction est liée à des éléments formels et que la classe est extensible* ».

Quatre types de traits discriminants sont examinés dans leurs travaux :

- traits structuraux : comme des catégories morphosyntaxiques, verbales, etc. ;
- traits lexicaux : y entrent par exemple certaines abréviations (« Mr. », « Ms. »), les latinismes, etc. ;
- traits au niveau des caractères : essentiellement la ponctuation ;
- traits dérivatifs : il s'agit de ratios et de mesures dérivées des deux traits précédents.

Sur cette base ils ont défini :

- « reportage »,
- « editorial »,
- « scitech »,
- « egal »,
- « non-fiction » et
- « fiction »

on retrouve certaines catégories que l'on a vues auparavant.

L'évaluation de ce système a montré la validité du travail sur les formes de surface, avec une reconnaissance globale du genre correcte dans près de 70% des cas. Plus précisément, certains genres sont mieux identifiés que d'autres : c'est le cas de reportage, scitech et fiction (respectivement 83%, 83% et 94% de réussite). Cependant, si l'identification repose sur différents éléments du matériel linguistique et de l'organisation discursive, comme l'emploi des temps, le fonctionnement des déictiques, les types de connecteurs privilégiés, la forme des énoncés et leur organisation séquentielle, la nature des actes de langage et des « routines », etc., l'article ne nous dévoile pas les caractéristiques propres de chaque genre identifié. Les auteurs concluent par considérer les genres comme un faisceau de facettes génériques, une facette étant une propriété qui distingue une classe de textes selon un critère particulier et appréhendable dans le cadre d'un traitement informatique.

Dans ce même type d'approche on pourrait également citer les résultats obtenus par [Mal01] sur les données statistiques issues de 2600 textes intégraux qui portaient sur 250 variables morphosyntaxiques, les textes étaient classés en genres à l'aide du logiciel CORDIAL. Les variables analysées correspondent à des traits de différents niveaux : texte (longueur sous différentes formes), paragraphes, phrases, propositions, lexèmes, grammèmes (longueur et composition du paragraphe, de la phrase, de la proposition, des mots, types de ponctuations, types de phrases et de propositions, pourcentage des différentes parties du discours, types de lexèmes et de « mots-outils », syntagmes nominaux, temps et personnes des verbes, des pronoms et adjectifs possessifs, types d'adjectifs, d'adverbes, de compléments, de sujets). On remarque que, par rapport aux variables retenues par Biber, celles proposées par les auteurs sont presque trois fois plus nombreuses. Certaines catégories sont communes : temps des verbes, personnes, pourcentages relatifs sur les parties du discours (par exemple pourcentage d'adjectifs parmi les mots lexicaux), et sur les types de propositions (par exemple pourcentage de relatives). Cependant, on ne dispose d'aucune donnée sur les niveaux intermédiaires entre le texte et le paragraphe ou concernant les intégrations de syntagmes ou de propositions : types de relatives, subordinées de cause, modaux, passifs, types de questions, nominalisations. Les principales classes de catégories proposées sont les suivantes :

- les *ponctèmes* (que complètent le décompte des dialogues, des paragraphes, des phrases, des incises, des propositions) ;
- les *parties du discours* et les pourcentages des sous-catégories pour chacune d'elles ;
- les personnes des verbes, des adjectifs possessifs et pronoms possessifs et personnels ;
- les temps verbaux ;
- les types de verbes, transitifs directs ou indirects, avec COD obligatoire ;
- les types de sujet ou de COD (abstrait/concret, animal, animé), etc. ;
- les types de noms : nom propre (humain, prénom, géographique, autre), nom commun (abstrait ou concret, animal, animé, humain, humanoïde, etc.), de noms de lieu, de temps, de profession, noms composés, noms épithètes, noms appartenant à un groupe nominal ;
- les types de propositions (principales, coordonnées, subordonnées et les types de ces dernières) ;
- enfin, les types de compléments.

Pour résumer, les analyses statistiques qui ont été mises à contribution visaient à repérer les oppositions majeures entre associations de traits linguistiques. Apportant une véritable souplesse dans la définition et l'identification des traits, le classement des textes en genres est obtenu par le croisement des différents traits morpho-syntaxiques ou lexicaux des textes. Il repose sur l'identification des traits qui ont tendance à apparaître ensemble, qui constituent des configurations récurrentes, ou bien, ceux qui sont systématiquement évités par les mêmes rassemblements. La spécificité de cette démarche tient en effet à la possibilité de définir facilement des traits et de les combiner afin de définir des genres. En effet, les variations morphosyntaxiques selon les genres sont notables. [Ras09] Par exemple, les textes littéraires contiennent significativement moins de passifs que les autres ; la position de l'adjectif, la nature des déterminants, des pronoms et des temps ou l'usage du nombre varient aussi notablement. Ou encore, dans le domaine technique même, les variations sont importantes entre un manuel et une brochure commerciale : au premier, on retrouve les acronymes, les impératifs, les ellipses de déterminants ; au second, les phrases longues, les pronoms nombreux, etc.

Cependant, lorsqu'on adopte un point de vue descriptif et non plus normatif, on s'aperçoit qu'il n'y a pas recouvrement entre la définition sociale des genres (qui catégorise des individus inscrits dans des situations) et le point de vue formel (qui

regroupe des productions langagières sur la base de marques linguistiques et de fonctionnements discursifs) [BR99]. Car, « *le code linguistique n'est pas suffisant pour comprendre un message linguistique puisque pour comprendre un message verbal il faut, outre la compétence linguistique, une compétence diversement circonstancielle.* » [Eco85]. Par exemple, l'expression : « Il fait froid. » est linguistiquement décodable comme une remarque sur le climat et n'exige aucune réponse ou réaction. Pourtant, dans des circonstances d'émission déterminées, la réponse peut être matérialisée par une phrase affirmative ou négative ou par le geste de fermer une porte ou une fenêtre qui se trouve à proximité. Dans ce contexte précis, la phrase « Il fait froid » se traduirait par « Fermez la porte! » (éventuellement SVP) et elle serait basée sur la connaissance partagée d'un contexte particulier et de règles de politesse.

Cette démarche, somme toute *calculatoire* ou *statistique* définit les genres par l'inter-action normée de composants textuels, les traits linguistiques analysés étant issus d'une analyse morphosyntaxique au palier de la phrase sans tenir compte des contraintes des paliers supérieurs qui prendraient en considération aussi, par exemple le contexte. Si le genre resitue, certes, des régularités des types de discours, son approche doit se faire dans un cadre culturel et social beaucoup plus large qui comprend l'utilisation des codes linguistiques et non linguistiques. Il faudrait, par exemple, repérer aussi les traits textuels spécifiques comme l'agencement des unités discursives selon les intentions, les méthodes et les procédures employées, le temps nécessaire au déroulement du contenu sémiotique pour garantir la lecture et la compréhension, voire même le degré de satisfaction ou de réussite de ces dernières, etc., éléments qui dépassent considérablement le pallier de la textualité. On pourrait, par exemple, considérer d'autres types de structures que les structures linguistique ou physiques, comme les structures temporelles qui pourraient entrer en jeu pour représenter des relations entre documents ou parties de documents, telles que les synchronisations, enchaînements, durées d'affichage, etc. On verra dans le chapitre suivant que ces considérations relèvent du niveau de la textualité. Pour la lecture du DN, ces relations peuvent être décisives lors de l'acte d'interprétation, dans la mesure où le son et l'image animée dépendent fortement du temps (du budget temps).

Des statistiques multidimensionnelles qui visent la multiplication des points de vue descriptifs, ont été mises à contribution pour repérer les traits distinctifs permettant d'établir l'identité (ou la différence) de plusieurs textes. Cependant, un texte, (forme sémiotique) plus généralement un objet herméneutique présente toujours une infinité de caractéristiques. Or, à partir du moment où un objet présente un nombre quasi infini de caractéristiques, on peut toujours lui reconnaître un nombre infini d'identités spécifiques. Suivant ce raisonnement, à partir du moment où une caractéristique donnée d'un objet peut aussi toujours faire partie des caractéristiques d'un autre objet, chaque objet peut toujours partager n'importe laquelle de ses identités spécifiques avec un nombre infini d'autres objets. Autrement dit, le nombre de traits distinctifs à partir desquels on peut comparer deux textes quelconques est toujours potentiellement infini. En l'absence d'une possibilité de modélisation glob-

ale des classes de discours, un même texte peut donc rentrer dans une multiplicité de classements, chaque chercheur retenant les axes descriptifs qui correspondent à ses intérêts de particuliers de recherche.

On pourrait aisément multiplier les exemples. Nous retenons le fait que, dans toutes les options d'une telle approche, le DN est un objet rationalisable suivant des propriétés (prédicats) qui décrivent ses multiples facettes [AK08]. Autrement dit, on pourra toujours trouver de nouvelles propriétés et de nouvelles formes d'organisation de ces propriétés. Si l'entreprise semble sans fin, elle a pourtant le mérite de présenter des aspects objectivables susceptibles d'entrer dans des logiques chiffrées et quantitatives exprimées par des besoins spécifiques de certaines applications. Si cette approche, que nous avons qualifiée de *essentialiste* ou *descriptive* et que nous pouvons également qualifier de *logique* ou *classificatoire*, considère les genres comme des atomes réductibles que l'analyse peut percer, comme un ensemble de traits qu'il est possible de décomposer et d'enrichir, nous garderons l'idée que les genres font sens dans un contexte donné bien qu'ils ne correspondent pas à un ensemble de propriétés universelles.

4

#### 4.3.3.3 Une attitude structuraliste ou comparative

*L'attitude structuraliste* ou *comparative* ne suppose pas une connaissance de l'essence de ce que seraient une tragédie, un courrier, un article scientifique etc., mais se contente de mettre en avant des critères qui permettent de les différencier. Sous les noms des *genres* sont ainsi regroupés des éléments selon leurs traits distinctifs, de sorte que, le nom de genre devient une simple abréviation pour une collection d'objets. Selon l'attitude structuraliste, chaque genre regroupe des éléments bien définis suivant des critères différentiels. La catégorisation/classification, procède par l'établissement de traits distinctifs des objets et par leur ordonnancement, de proche en proche, jusqu'au « genre lointain ». Par exemple, si la catégorie « oiseau » est définie par la possession de traits comme « a des ailes », « pond des œufs », « est capable de voler », etc., le moineau sera considéré comme un oiseau, au même titre que le corbeau, l'aigle, etc.

En souhaitant fonder une théorie scientifique des genres (la « génologie »), directement inspirée de Darwin, vers 1900, F. Brunetière<sup>26</sup>, affirmait déjà : « *la différenciation des genres s'opère dans l'histoire comme celle des espèces dans la nature, progressivement, par transition de l'un au multiple, du simple au complexe, de l'homogène à l'hétérogène, grâce au principe qu'on appelle de la divergence des caractères* ». Selon l'auteur cité, la chronologie des œuvres singulières doit céder la place à la généalogie de genres, c'est-à-dire à l'étude de l'engendrement progressif des genres à travers l'histoire. Cette approche décidément comparatiste, en considérant l'action des œuvres les unes sur les autres, introduit une perspective historique

<sup>26</sup>L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature, Cours à L'École Normale Supérieure, (1847-1916)

dans l'étude des genres. Car, la démarche comparatiste met l'accent à la fois sur l'intention de l'auteur et sur la filiation entre, d'une part ce qui apparaît comme principe de production et modèle et d'autre part, ce qui devient reproduction et remodelage. Les genres seraient, selon cette approche, des entités plus ou moins abstraites, présentant certaines ressemblances avec des cas concrets. En suivant cette logique, un texte, qu'il soit littéraire ou non, n'existe jamais seul mais partage toujours un certain nombre de propriétés communes avec l'ensemble des textes et, plus particulièrement, avec ceux qui, d'une manière ou d'une autre, lui ressemblent. Les genres constituent ainsi une manière de parler de réécriture, de reprise voire d'air de famille.

En ce qui concerne les genres de DN, dans son ensemble, cette démarche se rapproche de celle, très à la vogue dans les années '80, appelée « la théorie de la typicalité » et de ses nombreuses déclinaisons; Cette théorie cherchait à éclairer, la notion de catégorisation cognitive. Partant d'un noyau (proto)typique, diversement conçu, les tenants de cette approche établissent des « familles » de genres : des genres premiers, seconds, des sous genres, bref, toute une hiérarchie de genres. Ils reportent ensuite, leur intérêt sur les relations de similitude ou sur les procédés de dérivation (procédés de reconnaissance et de réécriture inclus). « Typiquement » la question de la typicalité est comprise comme un ensemble de traits qui caractérisent un genre ou bien comme un ensemble de traits dominants. La notion de dominante est attachée au nom de Jakobson (1896-1982), représentant du formalisme russe, qui la définit comme « *l'élément focal d'une œuvre d'art : elle (la dominante) gouverne, détermine et transforme les autres éléments. C'est elle qui garantit la cohésion de la structure* » [Jak63]. Les genres se distinguent ainsi entre eux par la hiérarchie différente des « traits du genre » et par le trait dominant. Une telle approche livre, au fond, une vision constructiviste de la notion de genre. En effet, on explique mieux avec elle l'émergence de genres nouveaux ou de genres anciens recomposés.

Dans cette démarche, bien entendu sans rapport direct avec quelque version de la théorie du prototype, on a vu Bakhtine, [Bak84] (cf. 4.3.2.5. En effet Bakhtine imaginait des *genres premiers* (de l'ordre de l'interaction quotidienne) et des *genres seconds* (élaborés dans la littérature ou la production scientifique, politique...), sortes de constructions dérivées mais qui fonctionnent aussi comme des repères pour la production et la réception sémiotiques. On placera également dans ce type d'approche Adam [Ada99] qui défend même l'idée suivant laquelle les genres seraient des catégories superordonnées et qui en distingue précisément cinq, en rapport étroit avec pratiques discursives : *narratif, descriptif, explicatif, argumentatif* et *dialogal*. Dans son cours livré sur Internet, A. Compagnon, [Com] plus explicitement encore, définit le genre comme un type qui comporterait des implications suivant un régime d'air de famille. Établissant un parallèle entre les genres des DN numériques et ceux qui les ont précédés, Labbé et Marcoccia [Lab05] se posent également la question de la nouveauté ou de la continuité des genres. En se basant sur une étude de cas montrant la proximité entre le courrier électronique et le billet, ces deux auteurs défendent l'hypothèse selon laquelle les genres numériques s'inscrivent, le plus sou-

vent, dans la continuité des genres anciens, dans ce cas concret, le courriel serait en prolongement du dialogue épistolaire de forme brève.

Enfin, Schaeffer [Sch89a],[Sch89b], parle également de « régimes de généricité » plus ou moins subsumés par une relation de répétition (ou de duplication) et une relation de transformation (ou d'écart). Le genre constituerait, selon lui, une sorte de trame qui lie ensemble une classe textuelle et par rapport à laquelle le texte en question se situe. Selon Schaeffer, l'insistance de la question des genres dans les études littéraires s'expliquerait par le fait que celle-ci serait devenue le lieu où se joue la définition de la littérature : « *la question de savoir ce qu'est un « genre » littéraire [...] est censée être identique à la question de savoir ce qu'est la littérature* ». Si le genre est une catégorie d'appréhension des textes, l'étude des genres devrait s'attacher à déterminer les particularités des relations qui unissent un texte à « son » genre, ce que l'auteur appelle la « généricité ». Schaeffer conclut ainsi qu'il y a généricité dès qu'il y a confrontation d'un texte à son contexte littéraire.

Ré-élaborée dans un cadre décidément interprétatif on retrouvera cette idée aussi dans [Ras99]. Les deux auteurs affirment qu'un texte n'est qu'artificiellement perçu isolément car il se profile sur d'autres textes, par rapport auxquels il prend sens. Rastier [Ras03] conçoit ainsi le genre comme une lignée de réécritures dans laquelle les textes sont « *produits et interprétés comme des transformations de leurs sources* ». Un texte est ainsi compris comme une famille de transformations, de développements, de reprises et de variations ; le genre s'inscrit ainsi dans des lignées génétiques dans la mesure où les auteurs s'imitent les uns les autres. Au sein de cette lignée « *un texte compte, pour ainsi dire, des ancêtres, des rivaux, il n'est pas une occurrence d'un genre, mais un moment dans une série de transmissions, dans une tradition faite de ruptures* » [Ras03]. Les ruptures deviennent des facteurs constituants, car l'emprunt d'un texte à l'autre n'aboutit jamais à une copie exacte de son modèle mais elle est comprise comme un « écart » du modèle. Cette notion d'écart devient ainsi fondamentale pour la compréhension des genres.

L'analyse comparatiste des genres de DN consiste ainsi, le plus souvent, à regarder dans un premier temps quel genre pré-existant est « reproduit » sous une forme numérique. Elle porte essentiellement son intérêt sur le concept d'origine et sur les modalités de production, en considérant le genre comme le prolongement ou la variation d'une situation antérieure qui dérive par similitude ou par différenciation. On parlera alors de reproduction ou d'émergence de genres. Ce type d'analyse a été mené par Crowston et Williams [CW97] qui, en analysant 1000 pages WEB, finissent par discerner 48 genres pour le DN. On notait à l'époque :

- 60% des transpositions numériques directes de genres qu'on rencontre déjà sur papier,
- 30% des adaptations de genres papier à l'électronique (par exemple, des textes enrichis par des hyperliens),
- 5% de nouveaux genres,

- et comme dans toute entreprise de classification, 5% inclassables.

On peut également faire référence à des observations et à des résultats à partir d'études sur des forums de discussion, des pages Web, des spams ou du courriel. Les diverses recherches montrent, certes, des influences importantes des genres traditionnels. Ainsi, Shepherd and Watters [SW87] proposent une typologie des pages WEB et affirment que certaines sont des « répliques » de genres traditionnels (comme les journaux en ligne), d'autres sont des variations à partir de genres traditionnels (comme des journaux en ligne avec séquences vidéo intégrées) ; quelques pages WEB constituent des genres émergents, dans le sens où l'évolution à partir d'un genre traditionnel est allée assez loin pour qu'on puisse considérer que la page s'est émancipée du genre de départ (par exemple, les journaux électroniques individualisés). Enfin, peu de pages WEB appartiennent à un genre original, le genre original étant extrêmement rare, voire inexistant.

Sans doute, une telle étude aujourd'hui, plus de 10 ans après ces résultats, aurait sensiblement changé les données statistiques, car les technologies ont depuis mûri et permettent actuellement de supporter des DN massivement multimédia. Cependant, si l'on considère, à la suite de Bakhtine que « *chaque sphère de l'activité humaine [...] comporte un répertoire de genres* » [Bak78] on conclura qu'avec des normes de fonctionnement souvent implicites, au fur et à mesure que des nouvelles activités se développent à travers les supports numériques, il est certain qu'on assiste à la recomposition d'une palette différente de genres. Ce nouveau « répertoire génétique » se construirait ainsi, pas à pas, différemment, selon les communautés et les multiples sphères sociales que l'on traverse. Néanmoins, comparer les genres numériques avec les genres préexistants, comme par exemple le courriel avec la lettre, le portail commercial avec les magasins ou les blogues avec les journaux intimes, supposerait d'être déjà en possession d'une grille de départ pour asseoir une comparaison et appréhender les genres nouveaux. Or, comme nous l'avons vu, l'absence de consensus sur la définition même du genre, pose de sérieux problèmes.

Ainsi, si la cohérence de la notion de genre venait de la filiation des textes, cette approche emploie la notion d'appartenance sur le mode de l'inclusion/exclusion. Dans leur diversité et leur hétérogénéité, les textes appartenant à un genre déterminé partageraient des éléments communs et propres à leur « famille ». Cependant, comme on l'a vu dans l'approche précédente (essentialiste ou descriptive), il peut y en avoir une infinité de points de vue d'appréhension d'un texte, ce qui invite à se poser une question délicate : de quel point de vue y a-t-il ressemblance ? Car, l'identité générique d'un texte peut varier selon la méthode descriptive choisie ou l'objectif poursuivi, ou bien un texte peut appartenir simultanément à plusieurs « familles ». Suivant ce raisonnement, un texte peut être à la fois considéré comme appartenant au genre « lettre » mais si cette lettre est écrite en vers, le texte appartient également « poème ». L'identité générique devient rapidement difficile à comprendre si les divers genres ne sont pas mutuellement exclusifs, c'est-à-dire si l'appartenance d'un texte à un genre donné n'implique pas du même coup son exclusion des autres genres.



Dans ce sens Schaeffer nous propose l'exemple de *Don Quichotte* [Sch89a] qui est à la fois un récit (si l'on s'intéresse aux modalités d'énonciation) et une parodie (si l'on s'intéresse à sa dimension syntaxique et sémantique) sans que le premier genre puisse être une sous-classe du second. Ainsi, récit et parodie sont-ils deux déterminations génériques qui sont indépendantes l'une de l'autre pour le simple fait qu'elles ne se réfèrent pas au même ordre de phénomènes?

Un autre problème posé tient au fait ce que type d'approche laisse supposer l'existence d'un prototype de départ pour comparer des textes, prototype impossible à délimiter ou à établir, on l'a vu, à travers la démarche précédente. D'autre part, admettant l'existence d'un tel prototype, rien n'assure qu'une classification opérée à un moment donné, à partir de critères déterminés, ne suive des évolutions. Car, les noms des genres désignent des ensembles de textes définis à une époque donnée, dans un espace déterminé. Or, comme on l'a fait observer en parlant de la démarche normative lorsque la question de la fixité a été abordée, ce que l'on classe dans un genre aujourd'hui pourra être classé sous un autre genre demain. On avait conclu alors qu'un texte ne peut pas appartenir à un genre de manière globale, totale ou définitive, la constitution des genres résulte des processus de sédimentation historique complexe qui implique la participation de multiples facteurs (les individus, les institutions propres à une société, les moyens techniques d'expression, etc.). D'un point de vue logique l'approche comparatiste constitue en réalité un discret paradoxe car elle consiste à considérer l'existence d'un genre seulement par opposition ou similarité avec un autre genre, le raisonnement se trouvant ainsi renfermé sur lui-même.

## 4.4 CONCLUSION

Nous venons de voir que l'accès au sens passe par des opérations élémentaires comme l'opposition, la discrimination, l'identification, l'assimilation, etc. Il ne serait donc pas aberrant de dire que en fait, le sens se fonde sur des opérations de classification. Ce geste semble faire intimement partie de stratégies de conceptualisation que l'on possède et constitue, probablement, une des activités primaires et fondatrices de la cognition humaine. La « raison classificatoire » [Tor89] se retrouve ainsi à la base des activités cognitives majeurs comme par exemple le langage, fondé également sur ce principe, car si l'on écoute C. Kerbrat-Orecchioni « *parler, c'est dénommer, donc classifier* » [KO08]. En tant que porte d'accès vers la connaissance, l'activité classificatoire participe, à la construction de savoirs. Manifestée comme conséquence du besoin d'organisation des êtres et des choses à l'intérieur de la connaissance, son fonctionnement est basé sur le repérage et l'identification des principes récurrents à l'aide des opérateurs d'identité ou/et de différence. Une fois que l'homme repère et identifie les principes récurrents, il procède à des conceptualisations qui, codifiées, seront institutionnalisées en genres. Correspondant ainsi aux domaines de la connaissance et de l'expérience, l'organisation des expressions en *genres* permet de reconnaître, de comprendre et d'utiliser efficacement les contenus sémiotiques.

On a vu qu'une des premières difficultés soulevées par le concept de *genre* tient à la polysémie du mot, contraire au principe même de la terminologie scientifique qui doit viser un sens univoque. C'est pourquoi, pour surmonter ce problème polysémique, nous avons proposé un éclairage qui, passant par l'étymologie, vise à délimiter et à établir la terminologie employée dans cette étude. Il a été ainsi précisé le sens retenu à l'intérieur de ce travail, sens qui renvoie au domaine de référence de l'objet désigné. Ainsi, l'acception du mot *genre* qui sera pertinente dans notre cas, contient manifestement des relations logiques d'inclusion (type, espèce, classe) et retient l'idée d'une hiérarchisation des catégories, comme principe de toute taxinomie et de toute typologie.

Objet d'étude récurrent dans l'histoire de la pensée, nous avons exploré la notion de *genre* telle qu'elle a été étudiée, au fil du temps. Dans l'effort d'ordonnancement des objets et êtres en catégories représentatives, les classements opérés par les premiers observateurs visaient, initialement à établir des ordres « naturels » qui refléteraient l'organisation du monde. L'histoire de la théorie des genres a été ainsi marquée par des modèles séduisants qui, en informant ou en déformant le monde, en essayant de construire des symétries factices avec celui-ci, ont souvent prétendu découvrir « le système naturel » qui refléterait l'organisation de la réalité. Tant les catégories d'Aristote, que celles de l'entendement de Kant peuvent être commentées du point de vue du rapport qu'elles entretiennent avec la perception du monde humain. Néanmoins, la réalité s'est montrée bien différente des ces « ordres humains » qui, en définitive, se sont avérés fragiles ; en effet, leur pertinence est validée uniquement dans et par le registre de l'intersubjectivité. De plus, les classifications que nous visons ne concernent pas l'*être* mais l'*avoir* (les objets) et le *faire* (les pratiques), autrement dit, les documents en tant que résultat d'une production humaine, en tant qu'artefacts.

Nous avons vu, par ailleurs, que la question du *genre* ne concerne pas seulement les productions linguistiques mais aussi d'autres systèmes sémiotiques. On a pu ainsi conclure que l'étude du genre doit dépasser les sciences du langage et englober une réflexion sur les autres codes sémiotiques (picturaux, musicaux, chorégraphiques etc.) qui sont également concernés par cette problématique. Il est vrai que d'autres domaines sémiotiques se sont intéressés à la question du genre mais pas de manière si uniforme et si constante qu'en littérature. Notre démarche se situe ainsi dans la lignée de la proposition faite par F. Rastier qui, en considérant que l'étude des genres commande celle de l'intersémiotité affirmait : « *Si la question des genres est traditionnellement traitée par la poétique, le nom même de cette discipline évoque toujours la littérature ; cependant, l'ensemble des normes et des usages linguistiques, oraux et écrits, artistiques ou non, relève de ce qu'on pourrait appeler une poétique généralisée, section importante de la linguistique historique et comparée.* » [Ras04]

La multiplication au fil du temps des « sortes de textes » a rendu nécessaire leur délimitation et leur étiquetage, cette préoccupation se retrouve dans toutes les sociétés et donne lieu à différents classements. Au long de ce chapitre ont été mis en évidence quelques-uns des moments cruciaux dans l'histoire critique du concept de

genre. En commençant par Platon et Aristote, qui ont mis les bases de la réflexion sur le genre, on est arrivé à notre époque, avec Paul Otlet et Michkail Bakhtine, dont il convient de souligner l'originalité des approches et les importantes contributions qu'ils ont apportées à la réflexion globale sur le genre. Après l'invention de la typographie, qui constitue un tournant dans l'histoire de la gestion des connaissances (voir McLuhan, *La galaxie Guttemberg*), le numérique met l'humanité devant un processus de multiplication exponentielle des contenus sémiotiques. La nature interconnectée, hypertextuelle et dynamique des documents a généré une structuration et une accessibilité à l'information fondamentalement différente de celle que nous proposait le livre dans son temps. Si le livre se caractérisait par la conservation des savoirs stockés, un champ précis et délimité des connaissances, la validation des connaissances présentées par une instance d'accréditation – label officiel, éducatif, académique, éditeur, auteurs – et la capacité de stockage de données [Jua03], on voit que les spécificités de la conservation, le nouveau mode d'organisation et d'accès aux savoirs ont profondément évolué. À terme, la « raison classificatoire » a vu apparaître des logiques classificatoires spécifiques, comme, par exemple, les *ontologies* et les *thésaurus*.

Après avoir retracé l'évolution des conceptions que la notion de genre a connues au fil du temps, nous avons dégagé trois tendances qui semblent illustrer tout autant de manières d'aborder l'objet sémiotique. Ainsi, l'*attitude normative ou prescriptive* se fonde, implicitement sur une approche didactique et met en avant les valeurs de conformité et de tradition, s'exprimant par la recherche de l'identité et de la répétition. Dans cette perspective la notion de genre renvoie non seulement à des principes de classement et de sélection, mais aussi à des valeurs. La notion de genre servirait ainsi à quadriller la littérature, et à y imposer le rêve d'un univers parfaitement ordonné, où les espèces inconnues sont recensées et les « monstres » pourchassés [Can99]. Dans une logique quasi policière cette approche considère les textes selon des logiques d'acceptabilité ou d'exclusion. Si les théories des genres apparaissent, certes, comme une sorte d'étude sur « l'ordre du discours », les genres ne doivent pas devenir, nous dit le même auteur, des étiquettes qui enferment les textes dans des définitions « abstraites présentées comme définitives, avec un dogmatisme qui nie toute souplesse et toute relativité » [Can99].

L'attitude normative se heurte à la question du statut d'une finalité au nom de laquelle on prescrit à un texte ce qu'il *doit* être. Elle induit une vision conformiste et académique du genre et conduit à l'apparition d'œuvres « inclassables » qui ont précipité le mouvement de déconstruction de la notion de genre, à travers les mouvements comme le Dadaïsme, le Surréalisme ou le Textualisme de Barthes. Cette conception du genre se constitue, au contraire, sur les valeurs d'originalité et de singularité, la notion de genre est ainsi rejetée comme une entrave à l'expression individuelle. En valorisant la singularité de l'expression et de l'expérience personnelle, la recherche des lois ou des règles des genres est rejetée, la pertinence même de la notion de genre y est niée. Les grandes œuvres d'« art vrai », comme les appelle B. Croce, ne se sont constituées, en effet, qu'en violant les genres établis

et en les forçant de s'élargir. Néanmoins, tout en niant leur pertinence, par cette même affirmation, Croce reconnaît indirectement leur existence, car toute transgression d'un genre présuppose paradoxalement son existence. Sur cette question G. Genette tranche en affirmant que « les œuvres contemporaines, aussi inclassables soient-elles, ne peuvent prétendre s'écrire en dehors des genres sans s'y référer par le fait même ni sans se constituer elles-mêmes à leur tour comme modèle [Gen86].

Certainement indispensable dans l'enseignement, cette attitude rencontre également le problème de la fixité déjà évoqué à l'intérieur de ce chapitre qui fait du genre un concept rétrograde.

Suivant la deuxième approche proposée, le genre est abordé à travers des méthodologies descriptives de l'objet sémiotique. En établissant des traits distinctifs, cette démarche vise à ranger les textes en classes ou catégories. Les relations d'un texte à « son » genre sont définissables en termes de différences graduelles par rapport à un « prototype » : un texte n'est jamais qu'un représentant plus ou moins caractéristique d'un genre. Procédant d'une pensée *calculatoire* et/ou *statistique* le document est considéré comme un objet dont il s'agit toujours de décrire la nature, comme une liste de prédicats, et le texte n'étant autre qu'un système combinatoire dont il faut saisir et décrire les éléments qui le composent. Très productive, cette démarche a vu apparaître une multitude de classifications et de typologies, fondées sur des bases différentes mais globalement conçues selon le principe d'une totalisation additive, qui consiste dans l'énumération d'un ensemble fini d'éléments. Le représentant le plus célèbre de ce type de démarche pour le DN, est incontestablement, Douglas Biber. Les travaux qui se placent dans la lignée de ceux menés par Biber procèdent généralement à une segmentation linéaire du texte et se fondent sur la notion de cohésion lexicale en exploitant la répétition des mots comme indicateur d'une homogénéité générique.

Les nombreuses analyses statistiques qui ont été mises à contribution visaient à repérer les associations ou les oppositions majeures entre les traits linguistiques. Le classement des textes en genres est obtenu par le croisement des différentes caractéristiques morpho-syntaxiques ou lexicales et repose sur l'identification des traits qui ont tendance à apparaître ensemble, qui constituent des configurations récurrentes ou bien ceux qui sont systématiquement évités par les mêmes rassemblements. La spécificité de cette démarche tient, en effet, à la possibilité de définir facilement des traits et de les combiner afin de définir des genres. Cependant, il est clair que, comme dans toute description, le jeu des variables choisies et la sélection des traits retenus n'a rien « d'objectif » ; leur répartition résulte des hypothèses du chercheur et de la tradition, c'est-à-dire des bases typologiques déjà existantes que ce dernier juge intéressantes. De plus, l'hétérogénéité des textes conduit certains auteurs à récuser toute classification. Car, on l'a vu à partir du moment où un objet présente un nombre quasi infini de caractéristiques, on peut toujours lui reconnaître un nombre infini d'identités spécifiques. Ainsi, une caractéristique donnée d'un objet peut faire partie des caractéristiques d'un autre objet, chaque objet pouvant partager n'importe laquelle de ses identités spécifiques avec un nombre infini

d'autres objets. Autrement dit, le nombre de traits distinctifs à partir desquels on peut comparer deux textes quelconques est toujours potentiellement indéfini, sinon infini. Un même texte peut donc rentrer dans une multiplicité de classements, en absence d'une possibilité de modélisation globale des classes de discours, chaque chercheur retient généralement les axes descriptifs qui correspondent à ses intérêts de recherche particuliers. De plus, cette attitude descriptive présente le risque de voir des glissements vers l'attitude normative et prescriptive.

La troisième attitude, *comparatiste*, considère que le genre n'existe que par opposition à un autre genre, chaque genre regroupant des éléments bien définis suivant des critères différentiels. On peut ici remarquer deux tendances, la première consiste à procéder par l'établissement de traits distinctifs des objets, et à les ordonner, de proche en proche jusqu'au genre lointain. On parlera alors, avec Schaeffer [Sch89a],[Sch89b] de « régimes de généralité » plus ou moins subsumés par une relation de répétition, ou avec Rastier [Ras09] de lignée de réécritures dans laquelle les textes sont « *produits et interprétés comme des transformations de leurs sources* ». Considérant l'action des œuvres les unes sur les autres, cette approche a le mérite d'introduire une perspective historique dans l'étude des genres. Cette démarche met l'accent à la fois sur l'intention de l'auteur et sur la filiation entre, d'une part, ce qui apparaît comme principe de production et modèle et à la fois, ce qui devient reproduction. On a pourtant vu que, d'un point de vue logique, cette approche se construit comme un paradoxe car elle consiste à considérer l'existence d'un genre seulement par opposition ou similarité avec un autre genre, le raisonnement se trouvant ainsi renfermé sur lui-même.

La deuxième tendance consiste à définir les spécificités des genres des DN, par comparaison avec des genres pré-existants (non numériques). C'est le cas notamment les travaux sur le courrier électronique, comme ceux menés par Labbé et Marcoccia [Lab05]. Ces auteurs concluent que si le courrier électronique s'inscrit dans la continuité de la lettre, pourtant les usages et les formes que celui-ci peut prendre l'éloignent de celle-ci et le situent à la même distance du télégramme ou de la carte postale, voire même du dialogue « *in presentia* ». Le dialogue par courrier électronique serait, selon leurs hypothèses, une pratique de communication déterminée par les normes et les conventions de l'échange oral et/ou de la lettre. Comparée aux autres formes de communication écrite, la communication numérique favorise la production de messages brefs, au style marqué par l'oralité et par la présence de procédés de représentation du non verbal [idem]. Pourtant, de même que dans l'approche descriptive, se placer dans cette optique comparatiste est une option relative car, l'identité d'un objet varie du point de vue à partir duquel s'établit la comparaison. Toute comparaison présente, certes un réel intérêt mais suppose aussi des limites. Les caractéristiques des nouvelles formes de communication (brièveté, style peu formel, « formes de parlécrit », jeux stylistiques et graphiques, visée informative et pratique, visée relationnelle, texte en relation avec d'autres textes), par l'arrivée des médias numériques semblent effectivement engendrer à la fois la recomposition de genres traditionnels mais aussi l'émergence de nouveaux genres. Il

est encore difficile d'identifier la tendance dominante, de la nouveauté ou de la continuité des genres numériques, en raison du faible nombre de recherches comparatives traitant cette problématique.

Au fil du temps nous avons pu remarquer un glissement d'une conception normative et prescriptive fondée sur le respect de la norme du genre vers des conceptions descriptives et comparatistes adoptant des logiques quantitatives ou prônant la différence ou la similarité entre les textes. Si aucune des trois démarches présentées n'est exempte d'ambiguïtés et de zones d'ombre, pourtant chacune reste pertinente, car elle apporte des éclaircissements qu'on doit considérer comme complémentaires sur l'objet d'étude, le genre. Nous avons vu que les études sur la question des genres ont suivi tantôt des logiques et des méthodes qualitatives (approche normative) et/ou quantitatives (l'attitude descriptive ou essentialiste) en constituant des kaléidoscopes taxinomiques, tantôt des raisonnements en termes comparatifs. Les trois attitudes ou manières d'approcher les genres que nous venons de présenter, ont été indifféremment mises à contribution par les critiques, à des périodes différentes de l'histoire de l'étude du genre. Elles ont tracé des perspectives divergentes, en s'excluant ou en se recoupant, chacune pérennisant ou non des descendances historiques diverses. Visant à offrir aux lecteurs des dispositifs d'orientation dans le flux d'expressions, ces découpages des savoirs associés aux systèmes de classement, constituent tout autant des constructions culturelles et intersubjectives.

Si l'attitude normative se heurte à la problématique de la « fixité » des genres, celle descriptive risque de se perdre dans l'infinité des points de vue qui caractérisent le texte. L'attitude comparative se présente comme un paradoxe car elle consiste à considérer l'existence d'un genre par opposition ou similarité avec un autre genre, le raisonnement se trouvant ainsi renfermé sur lui-même. Nous avons vu que si les tentatives de caractérisation ou de définition des genres n'ont pas manqué, il semble pourtant qu'aucune d'entre elles n'ait réellement fait autorité.

Nous proposerons par la suite un modèle qui vise à intégrer les travaux disponibles et à articuler les approches déjà présentées. Nous pensons que ceci est possible, précisément par une approche complémentaire, que nous qualifierons de procédurale. Dans cette vision les textes ne seront plus compris comme des objets d'étude abstraits mais comme des performances sémiotiques engagées dans des pratiques.





### **PARTIE III : PROPOSITIONS POUR L'ANALYSE DU GENRE DU DOCUMENT NUMÉRIQUE**

*Nous ne voyons pas le monde comme il est mais comme nous sommes. Le monde perçu est plein de nous-mêmes: il sourit de notre joie, grimace de nos angoisses, ressemble à nos préjugés. Ce que nous disons à propos du monde en dit au moins autant sur nous-mêmes que sur le monde.*





# 5

## Le genre du document numérique

### 5.1 UNE PRISE DE POSITION

Dans le chapitre précédent nous avons souligné le fait que l'extrême hétérogénéité de la notion de genre rend difficile toute tentative de formalisation. On a cependant remarqué que, même si les points de vue sont très partagés, parfois même divergents, principalement en raison de leurs fondements épistémologiques, chacune des manières d'aborder le genre reste légitime, car elle répond à des objectifs d'analyse spécifique. Néanmoins, on a pu observer que la diversité des approches semble converger dans une direction commune : d'une manière générale, la notion de genre occupe une place considérable en sciences du langage.

Dans la première partie de ce chapitre nous allons discuter l'hypothèse selon laquelle la compréhension, le partage et l'analyse d'un document doivent se situer dans une trame plus large que celle couverte par les sciences du langage. Nous considérons ainsi qu'interpréter et utiliser des documents (notamment des DN) engage irrémisiblement les sociétés et les dynamiques sujet(s)/société(s) ; interpréter requiert aussi des considérations non seulement psychologiques et sociologiques mais aussi l'observation minutieuse des sujets/lecteurs/utilisateurs dans leurs rapports avec la technique et la technologie.

La deuxième partie consiste à présenter notre point de vue qui repose sur un parallèle entre la notion de genre et celle de contexte. Ainsi, nous nous proposerons de considérer le genre comme une sorte de contexte. Ce parallèle débouchera sur trois perspectives :

- le genre comme contexte a priori, c'est-à-dire comme un univers d'attentes exprimées par une communauté ; on parlera dans ce cas du « contexte de référence » des sujets ;
- le genre comme parcours de lecture bâtissant un contenu ; on se situera, dans ce cas, dans le « contexte de l'action » ;
- le genre comme description a posteriori d'un document ; on sera dans le cas d'un « contexte de l'objet ».

Cette hypothèse, nous permettra par la suite d'aborder la question du genre du DN sous trois axes.

5

Une première approche, qu'on appellera interprétative, situe en son centre les sujets et vise l'analyse des aspects sociaux et pragmatiques du document. Nous partirons du postulat déjà énoncé antérieurement, selon lequel, pour qu'un objet/espace herméneutique soit considéré comme « document », il doit être considéré et utilisé comme tel par une communauté de lecteurs/utilisateurs ; car, en effet, les communautés se fondent sur le partage d'univers d'attentes. L'analyse de nouveaux contextes où se manifestent les communautés d'interprétation et d'utilisation de DN nous conduira à reconsidérer à la fois la notion même de « communauté » mais également celle de « contexte ». Nous tenterons d'analyser comment les sujets/lecteurs/utilisateurs utilisent les DN et pour quoi faire. Ces questions nous conduiront inévitablement vers de interrogations plus fines peut-être même enfouies, à savoir : qu'est-ce qu'une communauté de lecteurs/utilisateurs de DN? Pouvons-nous toujours utiliser les mêmes critères qu'auparavant pour caractériser une telle communauté? Sommes-nous seuls devant nos lectures numériques ou bien, au contraire, l'outil nous contraint-il à lire/faire les mêmes interprétations, les mêmes actions? Nous remarquerons aussi qu'une notion qu'on pensait évidente, comme celle de sujet en tant qu'individu en société(s), se trouve bouleversée par les possibilités offertes par les nouveaux outils. L'identité, voire même la personnalité du lecteur deviennent fluides, modulables, interchangeables, etc. ce qui nous amènera à nous poser la question de savoir à quel prix se produisent ces changements? Quelles sont les conséquences sur le plan cognitif? Avec qui échangeons-nous? Qui se trouve de l'autre côté de l'écran? Comment interprétons-nous une information dont nous ne connaissons pas vraiment de « qui » elle provient? Dans cette partie du travail, l'attention sera orientée vers le « faire/lire collectif et intersubjectif » des nouvelles communautés, des nouvelles formes de sociabilité que le numérique a engendré. Si les espaces sociaux sont des lieux qui se caractérisent par des formes relativement stables d'utilisation des expressions, [Bak78] ; [Ras01b] ; nous visons une description de nouveaux contextes d'interprétation à travers les multiples lectures qui les constituent.

Dans le deuxième volet de ce chapitre nous nous intéresserons à la lecture en tant qu'activité fondamentale de tout processus cognitif. L'approche que nous proposerons ici, procédurale cette fois, place d'emblée la lecture en tant qu'acte intersubjectif constituant d'une communauté ; qu'il faut entendre comme communauté virtuelle interprétative ou/et de pratiques. Nous chercherons à déterminer qu'est-ce qui caractérise la lecture du numérique. Comment la décrire, la qualifier? Si le fait de parcourir des contenus techno-sémio-pragmatiques cf.3.9 ressemble plus à des scannings qu'à de « véritables » lectures, pouvons-nous toujours parler de « lecture » dans le cas du DN? Devons-nous parler de « lecture » ou plutôt de « lectures »? Que devient le désormais classique « pacte de lecture » qui reliait un lecteur à un auteur ? L'intentionnalité auctoriale (expression de U. Eco), est-elle soumise à l'intentionnalité lectoriale? La démocratisation de l'intelligence collective et connective, les nouveaux paradigmes de construction de savoirs (notamment la philosophie wiki), nous autorisent-ils à employer toujours le mot « auteur » au singulier?

Que devient la linéarité à laquelle nous avions habitués les supports traditionnels? Laquelle ou lesquelles des particularités du DN, pousse(nt) le lecteur à construire ses stratégies de lecture? De quelle manière l'absence de médiation, autrefois repère pour le processus interprétatif, participe-t-elle à la modification des stratégies de lecture? Par l'implication réellement active dans la construction de son document, le lecteur du numérique semble devoir assumer une grande part de responsabilité car il est, en quelque sorte, à la fois lecteur et auteur. La temporalité propre au DN, les lectures que ceux-ci suscitent, les nouvelles compétences que les lecteurs doivent acquérir conduisent-elles vers des intentionnalités spécifiques? Comment « quantifier » le degré de satisfaction qu'engendrent nos lectures? Sommes-nous réellement devant de nouvelles manières de lire ou bien, s'agit-il seulement de remaniements et d'adaptations plus ou moins élaborés de lectures plus traditionnelles?

Suivant la logique de ce travail, à savoir l'articulation effectuée par l'activité de lecture entre des sujets lisants et des objets lus, le troisième temps de notre réflexion sera un retour vers l'objet-même de notre analyse, à savoir le DN. Qualifié dans la première partie de la thèse cf.3.3.1.1 comme s'approchant plutôt d'un « objet mental », nous chercherons à analyser la texture et la structure de cet objet dont la matérialité semble être devenue la lumière cf.3.3.1.1. En tant que configurations techno-sémio-pragmatiques, mais surtout en tant qu'artefacts, les DN se prêtent parfaitement à une approche descriptive. Ainsi, en mettant en relation les « formes » avec les « fonctionnements » décrits antérieurement, nous viserons à saisir le « fond » du DN, à savoir, décrypter ses spécificités tel qu'il a été décrit au chapitre 3.3. Nous verrons que ses propriétés formelles et les spécificités d'utilisation du DN nous invitent à employer un vocabulaire emprunté au domaine audio-visuel. De plus, le DN pose l'intertextualité comme paradigme définitoire de la lecture, car le lecteur du numérique ne lit pratiquement jamais un seul document, mais il est en permanence en train de mettre en parallèle et, en quelque sorte en concurrence, plusieurs contenus sémiotiques. La conclusion de ce chapitre vise une mise en relation de nouveaux « objets » avec les stratégies de lecture qui les construisent et avec les formes d'organisation de société qui émergent, se développent et s'organisent autour d'eux.

### 5.1.1 Le « genre » du DN : entre texte et discours. D'une logique littéraire/linguistique vers une ouverture transdisciplinaire de l'étude du genre

Cette partie constitue un recadrage épistémologique de l'étude du genre. Notre volonté est celle de mettre en avant l'idée selon laquelle l'étude du document requiert sa considération en tant que « discours » et non pas en tant que « texte », tel que cela a été le cas le plus souvent. Ce re-cadrage nous permettra de prendre en compte les aspects sociaux et intersubjectifs, indissociables à toute réflexion sur le sens.

Traditionnellement, lorsque l'on aborde le genre d'un document (plus partic-

ulièrement dans le cas du DN<sup>1</sup>), son contexte de réception constitue le premier repère accessible pouvant être mis à contribution. La caractérisation/description d'une situation ou d'un contexte passe d'une manière générale par l'étude des *actions*, des *objets* et des *sujets* qui lui sont associés. Dans le cas du DN, l'analyse consiste donc à repérer, d'une part, les contextes où ces derniers se trouvent ou sont insérés. D'autre part, l'analyse continuera par la description des caractéristiques formelles des éléments (sujets, objets et actes) qui leur sont associés dans ces contextes. Le genre sera compris, dans ce cas, comme un dispositif conceptuel censé rassembler dans la même catégorie ces trois éléments (actes, objets, sujets) associés à des situations (contextes) semblables.

Pour saisir un sens les jeux formels et structurels des objets, associés aux contextes sont déduits et retenus à la suite de la lecture ; nous nous trouvons donc devant un « texte », dans le sens large du terme cf. 2.4.1. L'analyse de la « textualité<sup>2</sup> » a mobilisé les sciences du langage, notamment la Linguistique et la Sémiotique et a donné lieu, comme nous avons pu le voir précédemment, à des analyses logico-grammaticales multiples. Néanmoins, l'opérationnalité partielle de ces analyses s'explique probablement par le fait que le sens, cible visée par toute analyse, a été exploré le plus souvent du côté des objets ; la réflexion scientifique a été même mobilisée par une volonté d'objectivation de celui-ci. Exploités pour des descriptions, les objets qui nous intéressent ici, c'est à-dire les expressions signifiantes cf.4.2.5, ont été généralement traités comme des éléments constitutants d'un texte ou comme une sorte de « mise en texte », plus ou moins explicite, d'une situation, d'un contexte. Cependant, étant donné que le sens n'est pas immanent à la textualité, mais plutôt quelque chose de décidément et définitivement intersubjectif, nous considérons qu'il est à chercher plutôt du côté de pratiques interprétatives qui sont invariablement normées et souvent implicites.

Ainsi, même si s'éloigner d'une démarche purement linguistique peut paraître un pari risqué, nous pensons que, dans notre cas, cette approche peut s'avérer réductrice. En effet, la perspective de l'étude du genre des documents et plus particulièrement du genre du DN requiert d'emblée un élargissement épistémologique car, nous l'avons vu, le DN peut être « saisi » à travers un nombre important de facettes qui s'attachent tantôt à la technologie, tantôt aux aspects sémiotiques, tantôt aux pratiques qui lui sont associées, en d'autres mots, tantôt aux objets, tantôt aux sujets, tantôt aux actions. Si traditionnellement, l'étude du genre semble avoir mobilisé les préoccupations des littéraires ou des linguistes, la perspective d'analyse plus ample que nous proposerons ouvre sur une analyse du *genre* du DN qui réunit plusieurs

<sup>1</sup>Pour une grande majorité de DN, il est très difficile, voire impossible de déterminer la situation dans laquelle ils ont été élaborés, c'est pourquoi le lecteur est obligé de se replier sur la situation où ils se rencontrent.

<sup>2</sup>Par souci de cohérence, on appellera la « textualité » toute suite sémiotique susceptible de déclencher un acte interprétatif. Si, traditionnellement la linguistique ne prend en considération que des textes écrits, le sens que nous retenons ici, tient compte des textes écrits mais aussi oraux, ainsi que ceux représentés par d'autres codes sémiotiques, comme, par exemple, le Morse.

facteurs.

### 5.1.1.1 La démarche qualitative de la littérature centrée sur les sujets : l'institution littéraire

La question du genre, telle qu'elle a été abordée d'un point de vue littéraire, a mobilisé des approches que l'on qualifiera plutôt de qualitatives, car elles ont privilégié l'observation des aspects esthétiques en relation avec les valeurs culturelles. Ces démarches reposent généralement sur des paradigmes comme : l'imitation de la réalité, le « beau », la « forme » (ou la « structure »), la « littéarité », etc. [Tod78]. Dans la tradition littéraire, cela a donné naissance à des classifications selon divers critères :

- renvoyant à la composition, à la forme et au contenu : poésie, théâtre, roman, eux-mêmes subdivisés en sonnets, ballades, drame, comédie, etc. ;
- renvoyant à la représentation de la réalité : ces critères ont abouti historiquement à la fondation d'écoles comme le romantisme, le réalisme, le naturalisme, etc. ;
- renvoyant à la structure énonciative des textes ; ce qui a donné l'autobiographie, le roman historique, etc.

Un même type de texte peut cumuler plusieurs critères.

Cependant, si la question du genre a si longuement intéressé les littéraires, c'est parce qu'elle semble constituer, avant tout, un concept clé, un lieu où se joue la définition de la littérature [Sch89a]. En 1978, T. Todorov [Tod78] élaborait une définition du concept de littérature qui était relié à la notion du genre. Il proposait ainsi d'abandonner la distinction traditionnelle entre la « littérature » et la « non-littérature » en faveur d'une « typologie des discours ». Le but d'une théorie des genres consisterait, d'après lui, à étudier les types de discours « littéraires » aussi bien que « non littéraires ». Avant Todorov, Bakhtine avait déjà évoqué cette même idée, en affirmant, qu'il n'y avait que des « genres du discours », les genres littéraires n'en constituant qu'une variété particulière. La distinction que Bakhtine fait entre les *genres littéraires* (ou « *seconds* ») qui dériveraient des *genres quotidiens* (« *premiers* »), tend à relativiser fortement, voire à faire disparaître, l'opposition traditionnelle entre « *genres textuels* » et « *genres littéraires* » cf.4.3.2.5.

Aujourd'hui, des théoriciens, comme P. Bourdieu [Bou04], G. Genette [Gen86] ou A. Compagnon [Com] considèrent que la question de la « spécificité » de la littérature est liée à des décisions socio-institutionnelles et qu'elle est soumise à une série de conventions historiques. Leur argument principal s'appuie sur le fait que certains textes peuvent être considérés, à certains moments historiques, comme étant de la « littérature » et cesser de faire partie de cette catégorie dans des époques ou contextes différents. Par exemple, le terme « comédie », nous dit Schaeffer [Sch89a],

« n'a pas toujours désigné un texte composé pour le théâtre, mais pouvait au Moyen Age s'appliquer à n'importe quelle œuvre fictive présentant une fin heureuse (d'où le titre de l'œuvre de Dante : *La Divine Comédie*). ». Schaeffer conclut en affirmant que les déterminations génériques n'ont de sens que pour une époque donnée. La « littérature » n'existerait donc pas, en tant qu'essence mais seulement à travers les institutions et ses agents qui légifèrent en quelque sorte sur le statut des textes. Le statut symbolique d'un texte dépendrait ainsi de décisions institutionnelles qui vont le doter de fonctionnements sémiotiques, linguistiques et sociaux spécifiques. Le « genre » devient donc une forme de ritualisation parmi d'autres, plus précisément une ritualisation à laquelle sont soumis les textes par l'institution littéraire (cette dernière étant régie par des intérêts et des valeurs propres). Suivant un autre ordre d'idées, mais qui va dans ce même sens, K. Canvat affirmait :

« L'existence d'un fait comme littéraire dépendrait ainsi de sa qualité différentielle (c'est-à-dire de sa corrélation soit avec la série littéraire, soit avec une série extra-littéraire), en d'autres termes, de sa fonction » [Can99].

Ce qui a donné naissance à des études comparatistes, comme nous l'avions évoqué précédemment cf.4.3.3.3.

Lieu d'articulations des contraintes « internes » (textuelles) et des contraintes « externes » (socio-historiques et institutionnelles), la notion de genre met en lumière le fait que la littérature est une construction historique et non une essence. Car, soumise aux valeurs socioculturelles, la littérature constitue un terrain de conflits entre : auteurs, écoles, institutions et générations de lecteurs. L'enjeu de ses recherches est de comprendre et de saisir la singularité de chaque œuvre.

En quoi cette discussion concerne notre réflexion sur le DN? Nous avons vu que si, par tradition, et cela depuis l'Antiquité, la question du genre a été traitée par la poétique, cette discipline ne s'occupait que des genres littéraires. Or, pour aborder la diversité des expressions rencontrées sur la toile (littéraires, juridiques, commerciales, religieuses, scientifiques, etc. ; qui relèvent tant du discours écrit que de l'oralité), cette perspective « littéraire » s'avère réductrice. D'autant plus, que le DN ne se réclame pas, ou en tout cas pas d'une manière systématique, des filiations avec aucune forme de littérature. Ainsi, pour aborder la question du genre du DN nous proposons un cadre épistémologique plus large, qui rejoint la position de F. Rastier dans sa *Sémantique des textes*. Dans cet ouvrage F. Rastier envisage l'existence d'une « poétique généralisée » en mesure de décrire d'une manière unifiée l'articulation des genres aux diversités expressives :

« Prenant quelque recul à l'égard de la poétique littéraire, elle (la poétique généralisée n.n.) doit assumer une tâche nouvelle : décrire la diversité des discours (littéraire, juridique, religieux, scientifique, etc.) et leurs articulations aux genres » [Ras96].

La réflexion sur le genre de DN pourrait ainsi bénéficier de l'idée d'une discipline qui réunirait la multiplicité d'études sur le genre. Une telle discipline, on le sait, est déjà présente depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle, lorsque Schleiermacher posait les fondements de l'herméneutique théorique qui devait « *unifier la science générale des textes et la philosophie transcendentale de la compréhension* », en tenant compte de l'étude non seulement des textes écrits littéraires et religieux mais aussi des textes oraux relevant du quotidien, comme la conversation [Ras96]. La partie que nous prenons dans l'analyse du genre de DN ne doit donc pas établir une distinction fondamentale entre différents genres de littéralité ou de non littéralité. En effet, nous considérons qu'il n'y a que des genres de discours, et que les genres littéraires ne constituent qu'une variété particulière de ces derniers. Ne se différenciant donc pas d'une manière significative, les genres de DN seront ainsi compris comme des genres de discours élargis, soumis à des contraintes spécifiques d'une institution qui dépasse largement l'institution littéraire. De cette manière, le *genre* du DN constitue une catégorie d'analyse de la communication sociale, spécifiant l'usage social d'une forme sémiotique.

### 5.1.1.2 La démarche quantitative de la linguistique centrée sur les objets

Sur la dichotomie littéraire/non-littéraire un autre problème vient se greffer : il consiste à trouver un consensus, qui serait d'ordre quasi terminologique, entre des notions comme celle de « discours » et celle de « texte », telles que les définissent l'analyse du discours, la Linguistique et la Sémiotique. Utilisés autant dans le cadre de la théorie littéraire que dans celui de la Linguistique, ces deux termes, ainsi que la relation qui existe entre eux, ne semblent pas être définis d'une manière très claire. Cette problématique rejoint notre réflexion, car son éclairage nous permettra de savoir si l'analyse du DN doit se situer plutôt au niveau du « texte », et donc de la Linguistique textuelle ou bien du côté du « discours », avec l'analyse du discours.

Souvent considérés comme synonymes, ces deux notions semblent partiellement se recouvrir sans pour autant refléter les mêmes réalités. Si, à partir des années 1960, de nombreux travaux sur le « discours » et le « texte » ont été publiés, chacun s'inscrivant dans des perspectives théoriques très différentes, trouver un consensus en ce qui concerne ces notions reste un défi. Certains théoriciens limitent l'application du terme « texte » à l'énoncé écrit, d'autres lui donnent une extension très large et parlent de « texte filmique », de « texte pictural » etc., tandis que le terme de « discours » varie fortement selon les points de vue.

Pour définir le « discours » par rapport au « texte » nous faisons appel à la définition proposée par le *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère et seconde* qui nous a parue la plus complète. Ainsi, dans son article, ce dictionnaire établit cette différence :

*« Bien que l'un et l'autre puissent être utilisés dans le domaine de l'oral et dans celui de l'écrit, discours s'oppose souvent à texte. On peut considérer le texte comme un objet matériel, formel et clos sur lui-même*



*(on est alors dans l'approche de la « grammaire de texte », ou de la « linguistique textuelle »). En revanche, on parlera de discours à propos de l'objet socio-historiquement situé et adressé (on se situe alors dans l'« analyse du discours »).* »

Dans l'article correspondant au terme « texte » ce même dictionnaire propose :

*« La notion de texte reste cependant de nature très grammaticale et formelle : les grammaires de texte sont censées analyser les règles de bonne formation du texte qui lui donnent sa cohésion. Il s'oppose alors au discours, notion plus pragmatique qui réunit le texte et son contexte et caractérise la qualité discursive par sa cohérence. »*

5  
Objet concret, matériel, empirique, le texte sera donc compris comme une chaîne parlée ou écrite formant une unité communicationnelle (dont s'occupe l'analyse textuelle), tandis le *discours* devient le texte produit dans une situation déterminée (participants, institutions, lieu, temps) [Mai91], [Ada99]. Dans l'acception de F. Rastier, le texte est constitué d'une combinaison d'éléments où l'unité de base est le signe, ce qui entraîne, dans les termes propres de l'auteur, la détermination du global par le local par des formes de compositionnalité. Néanmoins, si l'auteur affirme que le texte est une unité empirique, cela ne suppose pas la fixité de sa signification car, ajoute Rastier, un texte est un objet complexe, ouvert et instable et sa description ne peut se réduire au seul système de la langue. La description d'un texte devrait donc tenir compte aussi des déterminations contextuelles, notamment sociales, idéologiques, historiques, etc. Nous y reviendrons amplement sur ces aspects dans la suite de ce travail.

Dans les années '60 les travaux de J.L. Austin inauguraient un tournant historique en matière d'analyse de textes ; l'auteur mettait en évidence le fait que la prise en compte des phénomènes langagiers suppose la saisie de ce qui « excède » à la textualité – le contexte. Les « théories de l'énonciation » et des « actes de parole » qui s'en suivent se sont concentrées cependant, sur les corpus phrastiques de taille réduite, sans vraiment proposer un modèle communicationnel plus global. Ces approches pragmatiques établissent des typologies discursives fondées sur des critères sociaux, en reliant les propriétés linguistiques du texte à leurs conditions de production. C'est un premier pas d'une démarche que nous nous approprions, tout en essayant d'aller plus loin dans cette direction, car nous souhaitons englober également, et peut-être prioritairement, dans notre modèle, le contexte de réception. Celui-ci correspondra probablement aux vecteurs idéologiques et socio-économiques qui configurent les communautés de lecteurs de DN. Grâce aux apports de la Linguistique Pragmatique on sait que la langue n'est plus perçue comme une succession de phrases structurellement uniformes, une telle remarque nous fait prendre conscience du fait que toute expression est régie par un ensemble de stratégies communicatives qui font partie de notre comportement social.

Les modèles de la Linguistique Pragmatique renouent, en effet, avec un thème plus ancien, celui de l'Herméneutique qui, d'un point de vue épistémologique, permet de relier l'expression avec le contexte dont elle procède, par la médiation des pratiques où elle est produite et interprétée. Dans son acception contemporaine, l'herméneutique est définie comme étant la théorie des opérations de compréhension, impliquées dans l'interprétation des textes, des actions et des événements. Ce retour à l'herméneutique rompt radicalement avec la conception abstraite, rigide et statique du « texte » et de la textualité que la Linguistique d'inspiration saussurienne et/ou structuraliste avait inaugurée, à savoir, la tendance à rendre compte des faits linguistiques indépendamment des variations de contextes de leur utilisation.

Le grand mérite des approches pragmatiques consiste dans le fait que, à partir de ce moment, le « texte » commence à être analysé en tant que lieu de rencontres et de croisements des phénomènes aussi bien linguistiques que non linguistiques. Dans « Éléments de linguistique textuelle » F. Rastier considère que :

*« Il n'existe pas de texte (ni même d'énoncé) qui puisse être produit par le seul système fonctionnel de la langue (au sens restreint de mise en linguistique). En d'autres termes, la langue n'est jamais le seul système sémiotique à l'œuvre dans une suite linguistique, car d'autres codifications sociales, le genre notamment, sont à l'œuvre dans toute communication verbale » [Ras89].*

Autrement dit, même si par « texte » on entendait une suite (pluri)sémiotique susceptible à déclencher un acte interprétatif, la maîtrise unique du matériau sémiotique dominant ne suffirait pas à l'interpréter ; tout comme cela ne suffirait pas non plus, on l'a vu, à considérer une forme sémiotique comme *document* 3.2.3.2. Ainsi, dans le réseau complexe de déterminations extralinguistiques qui participent à la qualification d'un objet herméneutique en tant que document, le matériau sémiotique n'est qu'une de ses composantes.

En nous situant dans une approche logico-grammaticale, quantitative donc, nous allons analyser, certes, la textualité du DN 5.3.3, néanmoins, cette démarche sera complétée par des approches provenant de l'Analyse du discours. Car, nous estimons que la compréhension d'un document requiert, certes, des considérations d'ordre textuel, structurel, plus généralement d'ordre sémiotique, mais aussi, et peut-être surtout, elle exige des considérations contextuelles, qui se rattachent aux intentionnalités, aux compétences, aux conditions d'acceptabilité, en un mot, aux normes interprétatives. Pour situer et orienter notre action (nos stratégies interprétatives), nous avons besoin non seulement des données statistiques mais également d'hypothèses à caractère explicatif pour comprendre le monde dans lequel nous évoluons, le monde que nous sommes en train de construire, perpétuellement, à travers ce que nous disposons de plus efficace – le sens. Nous espérons ainsi contourner le piège dans lequel semble être tombée la Linguistique textuelle, à savoir celui la de-contextualisation. En effet, les normes d'interprétation et d'utilisation de documents semblent être relatives, tout autant sinon plus, aux contextes qu'à la

textualité. Le texte étant le produit d'une pratique sociale déterminée, c'est donc sur cette dernière que la réflexion sur les genres devrait s'appuyer. Dans cette vision, le genre devient une entité à deux faces : une linguistique et une autre sociale, qui se complètent de manière mutuelle. Une étude du genre doit ainsi viser l'articulation de ces deux facettes.

Notre analyse des genres de DN cherchera donc à mettre en évidence à la fois les contraintes, les régulations ou les traits dominants de la matérialité sémiotique de textes, mais également analysera leurs conditions de production/réception, d'interprétation et d'utilisation. Le texte étant considéré comme la manifestation matérielle d'un discours, en conséquence, les déterminations du global par le local (du discours par le texte) et celles du local par le global (du texte par le discours), rentreront dans une conception du genre comme lieu de régulation des phénomènes linguistiques et sociaux qui articulent des plans sémiotiques et culturels.

5

### 5.1.1.3 Pour une transdisciplinarité dans l'étude du genre de DN (centrée sur une théorie de l'action)

On l'a vu, l'étude du genre implique au moins deux dimensions : une langagière, l'autre sociale. En tant qu'objet d'étude à la fois social et linguistique, l'analyse du genre d'un DN donné nécessiterait donc, en amont, la sélection d'un ensemble de descripteurs et/ou d'hypothèses à la fois linguistiques et sociologiques. Ces éléments permettraient d'obtenir une interprétation du discours dont il procède. Cependant, dès lors que l'on accepte que l'analyse d'un discours reconnaisse dans son existence-même, c'est-à-dire dans sa substance, la structuration d'une réalité (d'un univers) qui l'exécute, elle est invitée à expliciter des hypothèses sur cet univers. Dans ce cas, on se trouve dans les champs d'étude de la Philosophie et de la Psychologie car, l'interprétation et la compréhension d'une hypothèse (les dimensions cognitive et herméneutique étant constitutives de l'humain) exige la saisie des *sujets* dans ces deux dimensions. Le sens d'un discours devrait ainsi être rapporté au temps vécu par les *sujets*, tant d'un point de vue philosophique que d'un point de vue psychologique. Tout document aura alors, certes une dimension linguistique<sup>3</sup> mais aussi une dimension historique qui dépend tant de l'histoire d'une communauté (Sociologie<sup>4</sup>) que de l'histoire de l'individu (Psychologie<sup>5</sup>) et de celle d'une idéologie (Philosophie<sup>6</sup>). L'étude du genre instituerait ainsi un couplage de facteurs sociaux, psychologiques et philosophiques qui détermineraient les propriétés linguistiques (formelles et textuelles) des discours. De cette manière, dans la mesure où on

<sup>3</sup>En ce qui concerne la dimension linguistique [?] distingue trois niveaux de codes : les codes d'*elocutio* (qui permettent de comprendre le sens d'une phrase), les codes de *dipositio* (qui portent sur l'identification d'un genre auquel le texte appartiendrait) et les codes d'*inventio* (permettant de dégager les valeurs véhiculées par le texte).

<sup>4</sup>Le sens d'un document serait celui d'une histoire de lectures partagées

<sup>5</sup>Le sens d'un document serait le sens du vécu

<sup>6</sup>Le sens d'un document aurait une valeur transcendente.

comprend les genres comme des dispositifs fondamentalement multidimensionnels, leur analyse doit s'appuyer sur des faisceaux d'observations, procédant de champs disciplinaires complémentaires.

Pour honorer la complexité du concept de genre, l'aller-retour entre les plans linguistiques et extralinguistiques, entre les discours et les pratiques nous conduira à adopter une attitude interprétative, dirigée par l'analyse des actions qui les articulent. Car, du moment où nous admettons que des liens subtils et complexes subsistent entre les *discours* et les *individus*, le travail d'interprétation de ces deux pôles situera au centre les *actions* qui les réunissent. Nous postulons, en effet, que l'étude du genre doit relever d'une théorie de l'action. Nous soutiendrons ainsi, à la suite de Baudouin que : « *Les sciences du langage, dans le mouvement interne de leur développement propre, ne peuvent se passer des ressources d'une théorie de l'action, dans laquelle la composante toujours interprétative du sujet humain, est intégrée.* » [Bad10]. Autrement dit, le couplage interprète/discours n'est pas détachable des pratiques qui les subsument, et c'est dans leur caractérisation que l'analyse du genre devrait trouver sa « voie moyenne ».

Une théorie de l'action visera (et, à nos yeux, rendra justice à) la reconnaissance des rapports entre le langage et le « faire » qui se satellisent mutuellement. Une telle théorie permettra des confrontations disciplinaires entre des domaines aussi divers que la Philosophie, la Sociologie, l'Histoire, la Linguistique, la Théorie du discours, la Psycholinguistique, les Technologies, etc. Étroitement dépendante des caractéristiques sémio-discursives, cette théorie du « faire » établirait une corrélation entre les facultés interprétatives des sujets, conçues comme propriétés définitoires de l'homme, et les caractéristiques du langage. En s'appuyant sur le postulat herméneutique selon lequel le régime interprétatif est le propre de toute entreprise de connaissance, une telle théorie considérerait le discours comme une forme d'accueil pour l'interprétation d'un sujet. Car, si aucune interprétation ne peut exister en dehors d'un sujet dès lors qu'elle est coupée aussi de son objet, il n'y a plus de sens ni d'univers.

L'existence d'un discours dépend ainsi des sujets qui disposent de l'outil langue capable de projeter des catégories sur l'univers. Cependant, le pouvoir de nos catégories de connaissance ne se trouverait pas dans les mots et/ou dans les concepts que nous possédons mais dans leur maniement. En 1982, Bourdieu affirmait que le pouvoir n'est pas dans les mots mais dans les conditions d'utilisation sociale des mots [Bou82]. Situait au premier plan de l'analyse la propriété « agissante » de la langue, cette théorie du « faire » permettra à la fois de conférer un statut théorique à l'interprète, sans pour autant succomber dans le subjectivisme ; l'interprète sera toujours un producteur de sens mais d'un sens intersubjectif, car résultant d'une pratique socialement située, contextualisée. Ainsi, en adoptant un raisonnement propre à l'interactionnisme social de Bronckart [Bro96] on comprendra le sens comme étant : « *le résultat d'un processus historique de socialisation, rendu possible notamment par l'émergence et le développement des instruments sémiotiques* ». Car, si la langue est comprise comme une manière d'agir sur le monde, pour appréhender les textes et

plus généralement les discours, il faudra considérer les contextes. En effet, toute affirmation et toute estimation sont relatives aux conditions historiques de la production/réception. Le discours, compris ainsi comme action, devient une notion centrale dans le développement d'une étude de genres.

Sans viser l'objectivation des conditions de production, ni même de réception, une théorie du « faire » prendra en considération l'interprétation des contextes d'utilisation et des « horizons » culturels dont ils procèdent ainsi que les rapports entre les discours et les pratiques. Son objectif sera en fait, celui de proposer un cadre général pour l'interprétation des discours. Dans ce cadre, le genre assurera « *non seulement le lien entre le texte et le discours, mais aussi entre le texte et la situation, tels qu'ils sont unis dans une pratique. Le rapport entre la pratique et le genre détermine celui qui s'établit entre l'action en cours et le texte écrit ou oral qui l'accompagne* » [Ras01b]. En effet, en associant analyse textuelle et observation empirique, sémiologie, sociologie, théorie littéraire et analyse techno-économique, une théorie du « faire » ne vise pas la psychologie du lecteur ou la cohérence structurale du texte mais la nature de la relation entre lecteurs et discours.

Une théorie du « faire » visera à restituer les régularités des interprétations dans le cadre d'une approche culturelle et sociale beaucoup plus large que l'utilisation du langage. Pour cela des médiations disciplinaires entre les approches, qui parfois ont été construites par des processus d'autonomisation, (d'autres fois de manière autarcique, ou avec des tendances centrifuges) sont nécessaires. Cependant, ces médiations disciplinaires ne sont pas à envisager comme une totalisation pluridisciplinaire car l'addition d'épistémologies ne garantit pas nécessairement une pertinence. La conjonction du discours et de ses interprétations se retrouve dans le thème herméneutique ; en effet, ce thème fournit un terrain de synthèse des épistémologies de disciplines diverses ; une transdisciplinarité vise plutôt un repérage de problèmes communs.

Pour dépasser cette discussion, on peut se demander si, à force de réinterroger les disciplines mères, on ne court pas le risque de tourner le dos aux spécificités du DN alors qu'on veut en cerner, certes, ses particularités, mais aussi, et surtout, la nouveauté qu'il apporte. Néanmoins, à la suite de [MD04], on conviendra que « *si l'on espère vraiment voir « du nouveau », l'identifier, peut-être faut-il avant tout se montrer sensible à des entrées d'analyse nouvelles en discours, comme si avant de se repérer, de se décrire, le nouveau devait se penser* ». Ainsi, pour renouveler le regard, nous ne visons pas la construction de nouveaux objets à partir de concepts anciens, mais le regroupement de ces concepts d'une manière nouvelle.

## 5.2 LE GENRE COMME CONTEXTE

Notre analyse de la notion du genre s'appuie sur l'idée que *le contexte* est un élément décisif dans le processus d'interprétation et/ou de qualification du genre d'une expression ; autrement dit, *le contexte* a un statut de donnée première dans l'établissement d'un sens. Le rapprochement entre la notion de *contexte* et celle de

*genre* consiste à considérer ces deux concepts tant du point de vue de leur rôle que du point de vue de leur fonctionnement. Dans cette perspective, le genre peut être étudié comme étant une sorte de contexte. En d'autres termes, si le rôle du contexte est de fournir les matériaux nécessaires à l'interprétation, nous faisons l'hypothèse que *le genre* a aussi le rôle d'un cadre sur lequel le lecteur s'appuie pour construire son interprétation.

Ce rapprochement entre genre et contexte exige certainement une argumentation plus approfondie.

Quelque soit la discipline, un constat largement partagé consiste à considérer que le sens ne peut être mis à jour sans faire intervenir à un moment ou à un autre *le contexte*. Faire appel au contexte ne veut pas dire décrire le sens ; la mise en place d'une activité de contextualisation vise, d'une part, à éviter les contre sens, et, d'autre part, à freiner les dérives interprétatives. Malgré son importance dans les processus d'interprétation, la notion de contexte est cependant relativement compacte car, même si elle est là pour limiter et rendre possible la lecture et la compréhension, elle n'est pas elle-même limitée. Des contextes sociaux, culturels, sémiotiques, etc., se superposent dans un concept général de « contexte global », sans que l'on puisse départager avec clarté ses constituants. Les difficultés de définition du contexte semblent liées au fait que la notion même recouvre des réalités distinctes.

*« La notion de contexte – nous dit [Lat87] – est d'une telle souplesse et d'un accueil si généreux qu'il est difficile de considérer qu'elle a des frontières suffisamment établies pour jouer un rôle théorique non univoque ».*

Concept qui remonte aux origines mêmes de la Philosophie, le contexte se révèle vite être une notion « butoir », pour toutes les sciences. Indispensable à l'interprétation, le contexte appelle le plus souvent des définitions assez générales : des plus simplificatrices jusqu'aux plus complexes. Ainsi, par exemple A. Martinet, [Mar85], estime que le contexte consiste simplement en « *ce qui précède ou ce qui suit* » un segment langagier, tandis que L. Bloomfield [Blo70] affirme qu'il s'agit de phénomènes relevant aussi bien de la syntaxe et de la sémantique que de l'expérience. Pour Labov [Lab70], le contexte renvoie invariablement aux relations sociales, tandis que Searle [Sea72] l'assimile à l'expérience du monde. Nous observons que, d'une manière générale, le contexte est constitué de facteurs qui peuvent aller depuis les mots voisins jusqu'au groupe d'utilisateurs en passant par les normes, les genres sur lesquelles s'appuient les utilisations, les espaces sociaux ou historiques, etc. Faire un inventaire exhaustif de tous les éléments du monde dans son ensemble pour en délimiter les contextes qui le composent devient vite impossible ; cette démarche rejoint le concept d'ontologie présenté antérieurement 4.3.2.6. Ainsi, pour contourner cette difficulté, nous ferons appel à la vision interactionniste qui ramène la notion de contexte à un terrain commun<sup>7</sup>

<sup>7</sup>Nous allons revenir amplement sur cette notion de « terrain commun », après avoir ajouté quelques arguments en faveur du rapprochement entre les notions de *contexte* et celle de *genre*.

À ce moment de notre réflexion, un point commun entre la notion de *contexte* et celle de *genre* devient évident : malgré l'absence de consensus en ce qui concerne les réalités qu'elles couvrent (ressemblance probablement non révélatrice), les deux concepts semblent avoir comme rôle de fournir les éléments nécessaires à l'interprétation d'une forme sémiotique. On a vu cf. 4.2.4 que de la même manière que le contexte, le genre sert à situer l'interprétation d'un discours à l'intérieur d'une classe d'objets par similitude, par opposition ou par d'autres opérations cognitives cf.4.4. De plus, les similitudes entre ces deux concepts ne s'arrêtent pas là, car on observe des ressemblances aussi au niveau de leur fonctionnement.

Le *genre* et le *contexte* ne sont pas des « données » : ils se construisent à travers l'interprétation. Contrairement à ce que laissait entendre le modèle émetteur-récepteur, aujourd'hui on sait que le sens n'appartient pas à l'émetteur, il n'est pas donné au départ : il naît d'un processus de valorisation effectué par un lecteur actif. La « réception » n'est pas « l'absorption passive » de significations préconstruites, mais le lieu de production d'un sens [Day92]. Certes, le récepteur prélève certains indices sur un discours ou sur une situation, cependant, c'est lui qui construit un sens, *son* sens ou celui de la communauté à laquelle il appartient ou par rapport à laquelle il se réfère. Son activité consiste à choisir parmi les multiples contextes « qui s'offrent » à lui (contexte sensoriel, contexte temporel, contexte relationnel social immédiat, contexte culturel, etc.) pour en choisir un pertinent, en relation avec son intention, ses compétences, son budget temps, etc. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, parfois, le sens d'un lecteur peut être très différent du sens de l'émetteur ou d'un autre lecteur ; car les différents contextes choisis par le lecteur participent à la construction d'un sens. On comprend alors que le contexte ne préexiste pas à l'interprétation mais qu'il se construit en même temps qu'elle ; il devient ainsi un concept dynamique qui contribue à forger une signification.

En effet, dans un premier temps, le lecteur projette un certain univers d'attentes vis-à-vis de ce qu'il va interpréter, il choisira ainsi un contexte, en fonction de son expérience passée, de ses attentes présentes, attentes qui lui permettront de situer sa « production interprétative » à l'intérieur d'un « contexte de référence ». Nous formulons l'hypothèse que ce contexte envisagé circonstanciellement comme un univers d'attente et de référence, constitue la première étape dans l'établissement d'un *genre*. Le « contexte de référence » sera étudié à travers l'approche interprétative. Ce premier temps de la lecture, où le contexte a le rôle de fournir des indicateurs pour l'interprétation, est suivi cependant par un deuxième moment. Il est caractérisé par une évolution parallèle des deux notions que sont le contexte et l'interprétation.

Si l'interprétation se construit, à travers le contexte, ce dernier aussi est configuré à travers l'interprétation. Car, lorsqu'il s'agit d'interpréter une forme sémiotique, se pose la question de la pertinence dans le choix de différents éléments contextuels. En effet, certains éléments contextuels sont plus importants que d'autres pour la compréhension et l'interprétation d'une forme sémiotique, d'autres n'ont aucune influence sur le processus d'interprétation. De plus, le lecteur ne doit pas mobiliser toutes ses connaissances sur les significations des unités constitutives d'une expres-

sion ni tout ce qu'il connaît d'un contexte, lors de la construction du sens. Il choisira des éléments qui constitueront un contexte particulier correspondant à son système de pertinences. Ce contexte sera à la source de la définition du contexte situationnel pertinent. Le « contexte situationnel » sera ainsi choisi en fonction des projets, des compétences, des contraintes temporelles, des moyens techniques que le lecteur a à sa disposition, etc. À travers son système de pertinences le lecteur procédera à un découpage en « contextes situationnels » qui s'emboîteront du plus général (le contexte d'une vie ou d'une société) au plus particulier (la situation immédiate). Car, « *si je décris, par exemple, une consultation médicale hospitalière, – nous dit Kerbrat-Orechioni – le contexte ce sera le hic et nunc de la consultation, mais aussi l'hôpital particulier où elle a lieu et son fonctionnement, l'institution hospitalière en général, l'ensemble du système des soins tel qu'il fonctionne en France, et à la limite, la société française dans son entier* » [KO96]. Rappelons cependant que cette vision un peu objectivisante devrait néanmoins être comprise dans le cadre des normes interprétatives.

Le lecteur peut, bien entendu, passer d'un contexte situationnel à un autre, à tout moment de son interprétation, adapter ou ré-configurer son contexte situationnel et, ce faisant, le transformer, à chaque fois en contexte particulier qui correspond à son interprétation, car ce ne sont pas toujours les mêmes informations qui sont pertinentes pour lui. En effet, les différences entre les interprétations qu'un même lecteur peut faire à des moments différents ou les interprétations de de plusieurs lecteurs, peuvent s'expliquer par des différences de choix des données contextuelles. Autrement dit, si le contexte oriente l'interprétation, le système de pertinences participe parallèlement à une sorte de délimitation d'un contexte situationnel, en faisant émerger des éléments représentatifs *pour un lecteur* à un moment déterminé. En tant qu'entités dynamiques, notre rapprochement s'appuie ainsi, sur le fait que, de la même manière, le genre participe à l'interprétation, il évolue aussi en même temps que l'interprétation.

Le contexte et l'interprétation se con-figurent donc réciproquement ; le sens émerge d'un travail de « mise en relation » effectué par un lecteur qui ajuste des contextes situationnels autour de matériaux sémiotiques en fonction de son système de pertinences. Nous préférons ainsi employer le terme « d'activité de contextualisation », qui met en avant l'aspect dynamique et évolutif, par opposition à la notion de contexte, qui englobe une idée statique, de « donnée ». De plus, nous voyons que ce mouvement perpétuel d'adaptation rejoint l'idée d'une théorie du « faire » que nous évoquons plus haut. Ce « contexte de l'action » sera analysé à travers l'approche procédurale. Certes, le contexte contribue à forger le sens, mais ce dernier émerge d'une mise en relation entre un matériau sémiotique et un contexte délimité par un système de pertinences. On comprend alors l'interprétation et la lecture comme un travail de construction et d'inférence, comme un va-et-vient entre ces deux éléments, c'est-à-dire entre le contexte et l'interprétation. Dans cette perspective, il devient évident que le contexte ne peut être compris comme un concept *a priori*, puisque c'est aussi le matériau sémiotique qui le détermine ; le sens émerge ainsi des



configurations situationnelles dans lesquelles les activités se déroulent.

Le caractère dynamique de la notion de contexte rejoint l'aspect évolutif de la notion de genre. Dans la section 4.3.3.1 nous avons évoqué l'évolution de genres tant sur un axe paradigmatique (au fil du temps) que sur un axe syntagmatique (selon l'espace). En effet, un genre s'adapte aux « contextes de référence » des différentes époques. Ainsi, l'histoire des genres n'est autre que la manifestation d'une loi sous-jacente [Sch89b], celle de la génération des genres dans leur succession, suivant une logique génétique interne. Dans ce sens, J.M. Schaeffer soumet le cas de *Don Quichotte* qui, à des époques différentes, a été étudié comme appartenant à des genres différents, chaque contexte modifiant son interprétation. F. Brunnetière parle même d'une évolution des genres conforme aux trois stades de la vie : l'enfance, la maturité et la décadence ; la différenciation des genres s'effectue comme dans la nature. Si ce qui était appelé comédie à une époque ne désigne plus la même chose qu'à l'origine<sup>8</sup> nous pouvons nous poser la question de savoir comment sera considéré à l'avenir ce que nous appelons aujourd'hui parodie.

Si le « contexte de référence » des lecteurs évolue en fonction des époques, cela n'est pas sans lien avec l'accumulation des objets (dans notre cas, des formes sémiotiques). Dans la dixième leçon de son cours livré sur Internet[Com], A. Compagnon, donne l'exemple d'un poème qu'Emil Staiger « avait toujours pris pour (et compris comme) une chanson populaire, jusqu'au moment où, se disposant à l'inclure dans une anthologie, il découvrit qu'il s'agissait d'un poème d'amour du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle ». Cette découverte a eu comme conséquence une amplification de son sens par des données historiques et une modification de la compréhension de tout le poème. En effet, on remarque ici l'importance du « contexte des objets », qui prend, en occurrence la forme de l'intertextualité : le « voisinage » d'objets n'est pas négligeable, l'intertextualité participant nécessairement à l'interprétation. Même si un contenu sémiotique n'appartient pas à un genre qui lui préexiste, sa présence à l'intérieur ou à proximité d'objets d'un genre particulier, peut « contaminer » l'interprétation ou, en tout cas, l'influencer. L'interprétation peut ainsi se construire *a posteriori* à travers un genre. Le « contexte des objets », est un contexte d'appartenance qui œuvre également lors de l'interprétation. Nous verrons cela, plus clairement à travers l'approche descriptive. À travers l'intertexte, le lecteur se fait une première impression, une première idée de ce qu'il va lire, et en cela l'intertexte participe à la construction de son « univers d'attentes ». En tant qu'opérateur de cadrage, l'intertexte permet au lecteur de rattacher un contenu sémiotique à une « classe », à un genre d'objets qui se trouvent à proximité de l'objet sémiotique. La boucle de l'interprétation semble ainsi bouclée ; le cercle herméneutique fermé. En partant d'une projection (l'univers d'attentes), en passant par un « contexte d'action » conforme au « contexte de référence », le lecteur est conforté ou affaibli, à travers le « contexte des objets », qui lui-même, participe au raffermissement de son premier horizon d'attentes ou, au contraire inciter à en construire un nouveau. Le « contexte

<sup>8</sup>Ce n'est pas l'origine du terme qui se modifie mais sa signification.

des objets » semble être très important, peut-être même primordial dans le cas du DN, car on ne lit jamais un seul document mais toujours plusieurs documents, *un dossier*.

Pour conclure, on voit donc que de fortes ressemblances existent entre les deux concepts, et elles reposent surtout sur la relation qu'entretiennent, d'une part, le(s) contexte(s) avec l'interprétation et, d'autre part, le genre et l'interprétation. On a vu que, en tant que dispositifs de cadrage, les deux concepts orientent et évoluent en même temps que l'interprétation. Le genre et le contexte peuvent ainsi être compris non pas comme des entités stables mais comme des émergences qui résultent de l'interaction entre un matériau sémiotique et un cadre de référence. Les liens subtiles mais solides qui lient ces deux concepts justifieront leur rapprochement dans/lors de l'analyse à venir. Ils seront compris comme des environnements par rapport auquel une interprétation prend sens, le sens devenant ainsi une affaire de mise en relation des phénomènes concomitants.

Les contextes des sujets (contextes situationnels et de référence), les contextes de l'action et les contextes des objets, ouvrent la perspective d'une approche interprétative (*a priori*), d'une approche procédurale (*in praesentia*) et d'une approche descriptive (*a posteriori*). Le genre du DN résultera de l'imbrication de ces types de contextes qui, somme toute, correspondent aux trois moments de la vie d'un document : sa naissance, sa vie, sa consécration.

### 5.2.1 Contextes de référence vs. contextes génériques

« Dès lors que l'on reconnaît la diversité des contextes où la réception s'effectue et la pluralité des codes en circulation à l'intérieur du même ensemble linguistique et culturel, – nous dit D. Dayan [Day92] – il n'y a plus de raisons pour qu'un message soit automatiquement décodé comme il a été encodé. » Lors de l'interprétation d'un contenu sémiotique, le lecteur opère le choix d'un contexte qui conviendra à son système de pertinences. On appellera ainsi *contexte situationnel* le contexte qui correspondra à son système de pertinence(s), c'est-à-dire, à ses intentions, à ses compétences, à son budget temps, en sachant qu'un lecteur peut librement passer d'un contexte situationnel à un autre, en fonction de la modification de son système de pertinences. Le traitement accordé aux diverses normes sémiotiques peut être modifié suivant la perspective du lecteur, suivant le contexte situationnel qu'il choisit. Ainsi, la description de l'intérieur d'une maison, par exemple, sera interprétée et retenue de façon fort différente par un acheteur éventuel, par un cambrioleur préparant un coup ou par un ouvrier venu faire des travaux. Cependant, il faut préciser qu'une lecture qui se construit à travers un contexte situationnel donne lieu à une interprétation personnelle ; on se trouve donc en présence d'un objet herméneutique, tandis que l'interprétation d'un document requiert l'existence d'un *contexte de référence*. Ce dernier permet une interprétation sociologiquement valide, et c'est le cas de l'interprétation des documents, invariablement consensuelle et soumise à l'impératif de partage.

5 Dans le cas du document, les systèmes de pertinences de plusieurs individus en situation d'interprétation doivent se rejoindre sur un « terrain commun » qui, en quelque sorte unifie les interprétations individuelles et transforme l'objet herméneutique en document cf. 3.2.3.1. De tels terrains communs se construisent, se développent et se manifestent inmanquablement à l'intérieur d'une culture, d'une langue, d'une époque déterminées mais aussi à l'intérieur d'un espace géographiquement délimité, plus généralement, d'une communauté ; car, toute communauté est, au fond, une communauté de pratiques interprétatives. Ce terrain commun (qui constituera le système de pertinences partagées) est soumis tant à des valeurs socioculturelles (contraintes spécifiques aux institutions en place) qu'à des contraintes d'ordre technologique. Dans ce sens, on a vu l'exemple de la Littérature, dont l'existence est conditionnée par des institutions et des agents spécifiques qui légifèrent sur le statut de textes. Les exemples peuvent continuer car le même processus caractérise aussi les textes juridiques, médicaux, journalistiques, etc. Les institutions décident de la valeur symbolique des textes et les dotent de fonctionnements sémiotiques, linguistiques et sociaux spécifiques. Ces institutions sont régies par des valeurs, des intérêts et des principes qui leur sont propres et qui construisent ainsi des *contextes de référence* autorisant l'interprétation. Une interprétation est considérée comme étant « valide » si elle procède d'un contexte de référence légitimé par une « institution ».

En tant que terrain commun, le *contexte de référence* augmente les chances de plusieurs sujets interprétants de procéder à des interprétations partagées. Les contextes de référence régulent les éléments à choisir dans un contexte général de sorte que l'interprétation soit acceptable et unifiée. Le rôle joué par le contexte de référence est très évident en Sciences Humaines et Sociales, où le même contenu sémiotique peut être mis en relation avec des contextes de référence différents et donner lieu à des interprétations distinctes sans pouvoir affirmer qu'une interprétation soit plus « vraie » qu'une autre<sup>9</sup>. Ainsi, un texte peut être interprété à la fois dans un contexte de référence historique, littéraire et/ou médical, chacun de ces contextes donnant lieu à des interprétations différentes, toutes pertinentes et « vraies » dans leurs contextes de référence. Sur un axe paradigmatique, on a aussi vu le cas de la tragédie antique, qui ne renvoie plus aujourd'hui au même type de contenu, le concept ayant évolué en même temps que les contextes de référence.

La lecture, l'interprétation et la qualification d'un document sont donc pertinentes dans *des contextes de référence temporels* (de spécificités liées au moment de la lecture) et *spatiaux* (qui se rattachent à une communauté géographique, à des institutions mises en place dans les sociétés) délimités. Tout changement opéré, qui modifie les conditions d'interprétation d'un document, peut affecter profondément tant sa lecture que son statut de document cf.3.2.3.1. Le contexte de référence nous fournit ainsi un cadre interprétatif et un modèle « idéal » d'interprétation qui constituera une sorte de carte ou de guide<sup>10</sup>. Le contexte de référence semble donc

<sup>9</sup>C'est, par exemple, le cas de textes historiques et/ou philosophiques.

<sup>10</sup>Nous reviendrons sur ces aspects lorsque nous allons évoquer la notion de « schème procédural »

rejoindre la notion de genre, car, on a vu, lors de la présentation de l'attitude normative ou prescriptive cf. 4.3.3.1, les genres peuvent également être compris comme des modèles à assimiler ou à imiter. Dans ce cas, le contexte de référence est intéressant en tant qu'élément qui, d'une manière implicite, prescrit des règles interprétatives. Il devient donc essentiel de saisir les spécificités des contextes de référence des DN.

Nous définirons ainsi le contexte situationnel comme étant un contexte spécifique tandis que le contexte de référence est un *contexte générique*. (Le contexte situationnel est mis à l'œuvre dans le cas des objets herméneutiques, le contexte de référence dans le cas de documents.) Le contexte générique est caractérisé avant tout par le fait d'être soumis à des normes relatives à l'institution<sup>11</sup> dont procède un contenu sémiotique. Il peut ainsi être qualifié de contexte normatif. La prochaine étape de notre réflexion consistera ainsi à tenter de caractériser à la fois les « institutions » et les normes qui régissent leurs contextes de référence. De plus, en tant que découpage, en tant qu'espace normé à l'intérieur du contexte général d'une société ou d'une époque, le *contexte de référence* permet d'éviter le recours à une description ontologique du monde dans son ensemble, ce qui peut être utile lors de l'analyse du genre. Car, face à l'infinité d'interprétations qu'une forme sémiotique peut accueillir, la notion de *contexte de référence* permet de situer une interprétation par rapport à un contexte délimité et donc susceptible d'être formalisé, décrit, bref, devenir opérationnel.

Certes, le *contexte de référence* peut être évoqué tant dans la production que dans la réception. Cependant, pour des raisons évoquées plus haut cf.2.3.2, notre intérêt portera prioritairement sur le contexte de référence *lors de la réception*. Car, il est évident que dans la production, pour transmettre son message l'auteur d'un document choisit le *contexte de référence* approprié en respectant les normes de celui-ci pour conférer à son message toutes les chances pour que l'interprétation de son lecteur soit celle désirée par lui<sup>12</sup>. Un rédacteur d'articles de journal, par exemple, respectera les « canons » de *son contexte de référence*, de même qu'une communication scientifique suivra les « normes » de ce type de rédaction. On parlera dans ce cas, à l'instar de U. Eco, d'un « lecteur modèle » que l'auteur imagine et par rapport auquel il programmera la construction de son texte<sup>13</sup>. L'auteur le placera ainsi dans un contexte de référence unilatéralement choisi, dans le respect des normes d'un *contexte de référence* déterminé. Il imposera ainsi un type de lecture. Profitant de l'autorité dérivée du contexte de référence, il orientera d'une manière implicite ou explicite mais efficace l'interprétation du lecteur.

Nous allons nous intéresser au contexte de référence lors de la lecture, celui-ci

cf.5.3.3

<sup>11</sup>Nous rappelons que par le terme *institution* nous entendons un domaine de pratiques socio-linguistiques validées par une communauté.

<sup>12</sup>Certes, l'Art et la Littérature échappent à cette normativité formelle, le non respect des normes constituant justement une « technique », une manière de transmettre un message souvent décalé par rapport aux normes.

<sup>13</sup>Nous reviendrons plus amplement sur ces aspects lorsque nous aborderons la question du pacte de lecture.

étant le plus souvent, le seul contexte dont dispose le lecteur de DN. Cette perspective semble être une ébauche de réponse au problème de l'exhaustivité de la description des contextes dans lesquelles se manifestent et où prennent sens les genres du DN. En effet, les recherches appelées aussi « théorie de la réception » s'intéressent à la nature de la relation entre un discours et un lecteur et visent à saisir à la fois les ressources culturelles et linguistiques partagées par une communauté de lecteurs. La lecture (et non pas la réception) est ainsi considérée comme *le* moment où les significations d'un document sont constituées par une communauté de lecteurs. Ce sont en effet ces significations et non pas le texte-même, et encore moins les intentions d'un auteur, qui servent de point de départ aux interprétations et aux différentes sortes d'effets qui peuvent s'en suivre. On verra ainsi que la lecture dépend d'un ensemble de ressources culturelles inégalement distribuées, leur nombre variant selon les groupes d'utilisateurs.

## 5.3 TROIS APPROCHES POUR L'ANALYSE DU GENRE DE DN

### 5.3.1 L'approche interprétative

L'approche interprétative consiste à analyser le genre du point de vue de sujets lecteurs. En effet, en nous situant « en amont » par rapport à l'acte de lecture, nous partons de l'hypothèse selon laquelle, face à une forme sémiotique les lecteurs projettent un ensemble d'attentes. Des pactes de lecture s'établissent entre les lecteurs et les écrivains/scripteurs de DN, les communautés interprétatives s'organisant autour de ces derniers. Selon ce point de vue *a priori*, le genre de DN est compris comme étant le résultat d'interprétations et d'utilisations qu'une communauté déterminée fait d'un document.

#### 5.3.1.1 Le genre comme encodage d'un horizon d'attentes

D'après Bakhtine [Bak84], l'expérience du langage se réalise à travers les genres verbaux : « *les formes de la langue et les formes des types d'énoncés, c'est-à-dire les genres du discours, s'introduisent dans notre expérience et dans notre conscience conjointement et sans que leur corrélation étroite soit rompue* ». À la suite de cette affirmation nous souhaitons établir en parallèle qui consiste à considérer que, de même que l'expérience du langage, celle de la lecture aussi ne peut se réaliser qu'à travers les genres. En effet, face à un discours, les lecteurs semblent projeter un ensemble d'attentes. Au premier abord, lorsqu'un lecteur repère une forme sémiotique il tente de l'associer à un contexte de référence et cela en s'appuyant sur son expérience personnelle et intersubjective. Les premiers signes repérés, par exemple pour un livre, la taille, la couverture s'il y en a, le titre, les premiers mots, etc. constituent des instructions et fonctionnent comme un déclic initial. Par la suite, les attentes du lecteur peuvent être renforcées ou contredites selon la conformité ou pas avec le contexte de référence que le lecteur aura choisi pour situer son inter-

prétation. Il résulte que les contextes de référence constituent donc des données de premier ordre pour la problématique du genre.

La (re)-connaissance de contextes de référence et leur intégration dans la culture propre de chaque individu, se manifeste par la constitution d'horizons d'attentes, dont nous faisons l'hypothèse qu'ils se rattachent au genre. C'est d'ailleurs dans ce sens que nous parlerons d'horizons d'attentes génériques. En effet, en tant que contexte de référence sur lequel s'appuie l'interprétation cf.5.2.1, le genre peut être compris comme étant une catégorie de l'ordre de la pré-compréhension. Car, devant une forme sémiotique, guidé par le contexte de référence un lecteur projette un ensemble d'attentes qui guidera sa stratégie de lecture ; il s'agit d'une sorte de pré-conception générique qui semble contrôler son parcours interprétatif. Évidemment, en projetant ses attentes, le lecteur peut rencontrer ou pas, le sens attendu néanmoins, au fur et à mesure qu'il avance dans la lecture, ses présuppositions peuvent se confirmer, s'affiner, ou, au contraire, elles peuvent l'obliger à changer de stratégie interprétative. Trois cas de figure peuvent ainsi être mis en évidence :

- si le contenu sémiotique respecte les normes du contexte de référence, les attentes du lecteur sont confirmées. Cela peut entraîner une certaine forme de satisfaction, un sentiment de réconfort ou de sécurité interprétative. Dans ce cas, la forme sémiotique est considérée comme étant en adéquation avec son contexte de référence et avec le genre pre(supposé) dès le départ.
- si le contenu déroge aux normes de son contexte de référence l'horizon d'attentes projeté peut se trouver heurté, le lecteur peut se sentir surpris, déçu, choqué ou irrité. Il peut accepter l'écart en pensant qu'il s'est trompé ou en le considérant comme un écart esthétique<sup>14</sup>. Mais cette désorientation peut aussi provoquer le rejet. Dans ce cas, la forme sémiotique peut être disqualifiée par le jugement du lecteur, elle peut être considérée comme étant non-conforme à son horizon d'attentes et donc au genre.
- si le lecteur ne retrouve pas le sens qu'il attendait, un régime d'insécurité ou de doute peut s'instaurer mais qui conduira le lecteur à recommencer son parcours interprétatif en faisant d'autres présuppositions, d'un autre sens. Cela est possible car, on voit que l'horizon d'attentes d'un lecteur peut être mouvant, en devenir, flexible ; un horizon d'attentes peut, sans cesse être redéfini le long de l'expérience de lecture.

Le rôle majeur qu'accomplit le contexte générique résulte du fait que les attentes interprétatives l'invoquent et le convoquent systématiquement. L'idée, la

<sup>14</sup> « On appelle « écart esthétique » la distance entre l'horizon d'attente préexistant et l'œuvre nouvelle dont la réception peut entraîner un "changement d'horizon" en allant à l'encontre d'expériences familières ou en faisant que d'autres expériences, exprimées pour la première fois, accèdent à la conscience. [...] Lorsque cette distance diminue et que la conscience réceptrice n'est plus contrainte à se réorienter vers l'horizon d'une expérience encore inconnue, l'œuvre se rapproche du domaine de l'art « culinaire », du simple divertissement. » [Jau78]

(pré)conception qu'un lecteur se fait du contexte générique d'un document influence d'une manière décisive l'interprétation qui s'en suivra et, on a vu que le raisonnement fonctionne dans les deux sens, c'est-à-dire que l'avancement dans l'interprétation peut modifier un contexte générique de départ. Ce retournement de rapport entre contexte générique et parcours interprétatif peut expliquer, à certains moments, le malentendu et il s'applique surtout dans le cas de l'ironie. En effet, l'ironie est un cas manifeste où le contexte générique est modifié pendant l'acte de lecture car, tout en utilisant les normes ou des « règles du jeu » d'un genre déterminé, l'ironie arrive à les transgresser. Dans un texte ironique le lecteur adoptera deux perspectives simultanément. Dans un premier temps, il reconnaît les traits caractéristiques d'un genre donné pour repérer, au fil de la lecture les traits d'un autre genre. Car, tout genre peut avoir son double, son imitation plus ou moins caricaturale qui devient à son tour un nouveau genre – la parodie. Parfois la décision du lecteur sur le contexte générique à choisir peut être difficile, car il peut ne pas vraiment savoir « quel jeu est joué », (si c'est sérieux ou moqueur) il peut douter sur le contexte générique auquel il doit se référer. Cependant, l'évolution et l'adaptation du contexte générique au fil de la lecture évite le malentendu et le contre sens dans l'interprétation, en fait, les désaccords sur les interprétations sont, le plus souvent, des désaccords sur le contexte générique. On peut désormais affirmer que les attentes viennent d'une idée du genre et cette conception préliminaire est constitutive de ce qui sera compris dans la suite de la lecture. Autrement dit, l'interprétation est tributaire à l'idée de genre avec laquelle un lecteur aborde une forme sémiotique.

Néanmoins, l'horizon d'attentes s'avère être un concept complexe et dépourvu de stabilité car, :

*« chacun des moments de la lecture est une dialectique de protention et de rétention: entre un horizon futur vide qui doit être rempli et un horizon déjà fait mais qui ne cesse de s'estomper, de sorte que grâce au point de vue mobile du lecteur, les deux horizons internes du texte ne cessent de s'ouvrir pour se fondre l'un dans l'autre. Il est impossible d'échapper à cette dynamique pour la raison que nous ne pouvons saisir le texte dans son entièreté en un moment unique instantané » [Ise85].*

L'horizon d'attentes d'un lecteur prend sa source dans l'expérience de celui-ci et peut se manifester comme une sorte de familiarité ressentie avec un certain type de sens. Cela conduit à l'élaboration d'une idée générale sur la manière dont le lecteur doit interpréter une forme sémiotique. Car le sens supposé sera situé à l'intérieur d'un contexte générique déjà rencontré, déjà expérimenté. Autrement dit, son expérience générique de lecteur lui fournira, au début de sa lecture, une idée du « tout » qui orientera son interprétation. Cette idée rejoint l'épistémologie de Pierce selon laquelle le sens n'est autre que le produit de nos habitudes de pensée. Dans ce même sens, Barthes affirmait qu'un lecteur n'aborde jamais vierge la lecture d'un document ; aucun texte n'étant lu indépendamment de l'expérience que le lecteur

a d'autres textes, en dehors de ce que J. Kristeva [Kri69] appelle la *compétence intertextuelle*.

« *Le texte nouveau évoque pour le lecteur (ou l'auditeur) tout un ensemble d'attentes et de règles du jeu avec lesquelles les textes antérieurs l'ont familiarisé et qui, au fil de la lecture, peuvent être modulées, corrigées, modifiées ou simplement reproduites.* » [Ise85].

La compétence intertextuelle constitue ainsi, parmi d'autres connaissances codées qu'un lecteur apporte, le socle sur lequel se construit l'horizon d'attentes génériques. La lecture d'un document sera ainsi entendue comme une activité d'intégration d'une expérience herméneutique dans un système d'expériences et d'histoires interprétatives. Car, en effet, tout en lisant, le lecteur effectue continuellement des retours sur ses lectures, il convoque sa mémoire pour saisir un nouveau sens ou le sens d'un nouveau document. L'horizon d'attentes devient ainsi une catégorie de l'ordre de la compétence, car il s'appuie sur une accumulation d'expériences qu'un lecteur développe ; on parlera ainsi d'une compétence générique qui guide l'interprétation. Les attentes génériques composent ainsi la compétence du lecteur, qui interprète des formes sémiotiques en fonction de savoirs et de croyances attachés aux genres préexistants. Dans ce sens, au lieu de dire que « *tout texte relève d'un genre* », nous dirions qu'un texte relève de l'idée que possède un lecteur d'un genre, de la façon dont il le perçoit et de sa capacité à le (re)connaître ou à s'adapter à ses normes.

Il serait intéressant ici de vérifier si nous pouvons d'ores déjà parler d'une expérience personnelle du lecteur du numérique qui guiderait les attentes génériques des DN, ou bien, au contraire, si ses lectures numériques s'appuient sur l'expérience acquise avec les supports classiques. Une consultation rapide des lecteurs de DN permet de constater que si une certaine expérience commence à se cristalliser, on peut néanmoins parler d'une fracture générationnelle. En effet, la majorité des lecteurs avec peu d'expérience de lecture à l'écran mais avec une grande expérience des supports classiques qualifient systématiquement les nouvelles formes sémiotiques, (pour le moins lors d'un premier abord) par association avec des formes connues, déjà rencontrées sur des supports non-numériques. Ainsi, par exemple, à la question « *qu'est-ce qu'un blogue?* » nous avons remarqué que, généralement, la réponse spontanée est formulée en employant des expressions du type : « *une sorte de journal avec de différences [...]* » – les lecteurs essaient, par la suite de spécifier les différences par rapport au genre connu. Si aujourd'hui le numérique nous permet d'expérimenter de nouvelles formes de lecture, avons-nous, pour autant suffisamment d'expérience pour porter un regard critique sur nos lectures? Disposons-nous aujourd'hui du recul nécessaire pour être en mesure d'affirmer que, devant des formes sémiotiques numérisées, les attentes génériques projetées sont indépendantes, voire même différentes de celles dont nous nous servions auparavant? Car si des nouveaux genres ont fait déjà surface, cela voudrait dire qu'il y a de nouvelles formes de lecture donc des nouvelles normes d'interprétation et en conséquence de nouvelles



manières de penser. Cette question sera reprise à la fin de notre réflexion cf.7.1, elle nous conduira à nous interroger sur l'existence d'une nouvelle forme de pensée découlant de l'organisation propre du DN, à savoir ce que certains auteurs appellent déjà « pensée computationnelle<sup>15</sup> »

Pour revenir, il faut rappeler que nous sommes en situation d'analyser les genres de *documents* numériques, donc lorsque nous discutons la question de l'expérience nous ne devons pas faire référence uniquement aux expériences interprétatives personnelles. Car, comme cela a été souvent mis en évidence au long de ce travail, si l'expérience personnelle suffit pour interpréter un objet herménéutique, l'interprétation d'un document exige la mise à contribution d'une expérience générique nécessairement intersubjective, c'est à dire partagée et validée par des communautés d'interprétation. La « bonne » interprétation, l'interprétation pertinente d'un document exige de son interprète de se placer sous le même système de pertinences qu'une communauté ayant accepté un contexte de références. En effet, ses attentes-mêmes devront, dans un certain sens, être intersubjectives, validées, normées, en un mot, calquées sur un contexte de référence qui fixe les « règles du jeu » interprétatif et valide la pertinence de son interprétation.

À travers son expérience grâce aux connaissances acquises antérieurement, un lecteur introduit, on peut même dire qu'il construit, une cohérence à l'intérieur du contexte générique d'un document, cette cohérence en constituant le sens. Il est important de remarquer que les informations linguistiques susceptibles de fournir des indications acquièrent seulement une importance relative. En effet, pour qu'un lecteur puisse assimiler une lecture à sa culture personnelle il s'appuiera, certes, à la fois sur ses compétences linguistiques mais aussi, et peut être surtout, ses compétences génériques seront nourries par ses ressources culturelles. Car l'horizon d'attentes génériques d'un lecteur s'organise comme une base référentielle qui permet de rendre compte de l'adéquation d'un sens à une culture déterminée. On peut ainsi conclure que le contexte générique d'un document est donné par la question qu'un groupe de lecteurs se pose sur lui et par l'horizon d'attentes intersubjectives qu'ils lui assignent.

En conséquence, l'étape suivante de notre réflexion tend à vérifier en quoi consistent, concrètement, les attentes génériques. Autrement dit, quelles sont nos attentes de lecture, de quoi sont-elles faites, peut-on les nommer, éventuellement les énumérer? Peut-on les décrire pour les rendre opérationnelles pour une entreprise comme la nôtre? Construites, à partir de nos expériences, nous pouvons supposer que les attentes sont à l'image de ces expériences. Alors elles seront faites de savoirs mais aussi de croyances, d'émotions, de plaisir, etc. Comment alors décrire et encore qualifier en employant un vocabulaire rigoureux, ces paramètres si difficilement saisissables, si poétiques, qui échappent à toute volonté quantificatrice? Car, il est évident que, en plus des propriétés qui informent une situation, la perception que nous avons d'un contexte est conditionnée aussi par notre humeur du moment, par

<sup>15</sup>Notamment B. Bachimont [Bac04]

nos intentions et nos projets en cours, par la vision que nous avons de nous-mêmes et des autres, probablement aussi par nos capacités sensori-motrices à manipuler des objets, etc. Nous n'avons ainsi jamais à nous représenter nos actions comme un ensemble de postulats, et nos choix comme le produit d'un raisonnement du type « situations-règles » « situations-causes/effets ».

Toute tentative de saisir les attentes des lecteurs de DN ne peut donc passer que par des hypothèses projetées sur le fond de la relativement courte expérience acquise. Cette partie prise consiste à tenter de répondre à la question : pourquoi les lecteurs vont-ils consulter des DN, autrement dit, pour « faire quoi »? « pour lire quoi »? En analysant la manière dont sont réinvestis les savoirs sur les dispositifs numériques nous pourrions probablement rendre compte de la façon dont les attentes génériques des nouveaux documents se constituent. En deux mots nous interrogeons les intentions, les attentes et les stratégies de lecture que développent les lecteurs de DN. Pour ce faire, nous partirons de la définition proposée par U. Eco, qui entend l'horizon d'attentes comme un système d'expectatives psychologiques, culturelles et historiques de la part du lecteur. L'horizon d'attentes des lecteurs de DN s'appuierait ainsi, à la fois sur leur expérience intertextuelle et sur les compétences dérivées de l'appartenance aux systèmes référentiels d'une culture déterminée. Ce système d'expectatives constituant le point de départ pour l'analyse de genres de DN, isoler les invariants d'intentions/attentes serait disposer de paramètres opérationnels.

Néanmoins, le premier constat qu'on peut faire lorsque l'on regarde les lectures et les pratiques sur Internet c'est le fait que celles-ci autorise des activités très différentes mais surtout des activités hybrides. En effet, rechercher ou consulter de l'information, échanger des messages ou se mettre en relation directe et/ou indirecte avec d'autres individus, regarder, écouter et télécharger des contenus culturels, acheter ou vendre, etc. sont des activités autrefois distinctes mais que l'outil numérique permet de configurer différemment. Le point commun de toutes ces activités c'est qu'elles se produisent dans la même situation, c'est-à-dire devant un écran, avec un clavier et une souris, ce qui a comme conséquence un brouillage des frontières entre les activités<sup>16</sup>. Cet entrelacement de tâches est présent le plus souvent au sein de la même session. En fait, un lecteur de DN peut simultanément discuter avec un individu à travers un outil de type Skype, pendant qu'il consulte sa messagerie, d'où il peut glisser vers un site marchand pour faire des achats en ligne et pendant tout ce temps être en train de télécharger un film. Il n'est pas rare que certaines activités se fassent en parallèle, car la temporalité de l'outil dans son ensemble (l'ordinateur et ses programmes, les serveurs et/ou le réseau) organise autoritairement les temporalités des objets et des sujets dont on parlait antérieurement. cf. 3.2.1.3. En effet, l'outil nécessite parfois des « temps de chargement » qui imposent au lecteur un rythme aléatoire et qui n'est pas forcément celui de l'activité humaine. En conséquence, une caractéristique de la lecture de DN est ce

<sup>16</sup>Dans ce sens un article récent apparu dans *Le monde* (Où va la "quantification de soi") [LM211] aborde la question des tâches imbriquées menant à des comportements spécifiques ayant des conséquences sur le plan de la concentration. Internet, n'est pas une pièce calme, nous dit l'auteur.

décalage entre la temporalité de l'objet, celle du sujet et celle de l'outil. Car, les deux premières semblent être soumises à la dernière, qui impose un rythme parfois fait de « temps morts » pour les lecteurs qui, peuvent entre-temps « combler » ces « blancs » en lançant d'autres activités. Ce métissage d'activités qui caractérise les lectures de DN mène vers un morcellement des attentes ce qui rajoute une difficulté significative lors de leur analyse. De plus, certains contenus ou activités s'imbriquent avec des pratiques hors Internet, comme par exemple l'achat en ligne, la réservation de places de spectacles, etc., ce qui rend difficile l'appréhension complète de l'ensemble des pratiques.

Suivant une logique qui vise la simplification, car nous souhaitons proposer des para-mètres solides qui se prêtent à une modélisation, nous avons opté pour procéder à la décomposition des pratiques. Ainsi nous considérons que chaque activité est mobilisée par une intention et encadrée par un horizon d'attentes déterminé. Il faut également préciser que notre objectif n'est pas celui de détecter et modéliser des comportements pour ensuite faire de la prédiction, mais de penser des outils permettant de décrire et d'analyser les intentions et les attentes observées dans le cadre de pratiques de lecture à l'écran. Tout en nous plaçant du côté du lecteur pour appréhender la complexité des comportements de lecture, ce type d'observation requerrait un détour du côté de la sociologie des usages car, on voit que les outils façonnent les cadres d'interaction dans lesquels sont entretenus les liens sociaux. Pour déterminer les types d'intentions qui mobilisent les lecteurs de DN, nous allons nous inspirer de l'enquête menée par T. Beauvisage [Bea04]. En effet, à la question « Quels sont vos principaux centres d'intérêts sur le Web? » à la suite de son sondage, Beauvisage donne de résultats en pourcentages suivants :

Ainsi, en décomposant, les usages enchevêtrés nous délimiterons d'une manière schématisée cinq aires, ou types d'intentions, qui semblent réunir les attentes des lecteurs du numérique. Elles réunissent des aspects comme :

- la recherche d'information,
- des intentions à dominante ludique,
- les sites marchands et des services,
- les structures de sociabilité
- les intentions qui se rattachent à la fiction.

On mettra ainsi dans la première catégorie : les médias, les actualités (fils RSS), les annuaires, l'enseignement et l'éducation, les sciences humaines, l'exploration géographique, santé et forme, savoir, sciences, technique, nature, droit, institution, administration, politique, arts, culture, etc. La deuxième catégorie sera représentée par le domaine ludique, réunissant : jeux et consoles, loisirs, passions, sports, voyage et tourisme, détente, arts et culture, divertissement, sortie et spectacles, etc. Le

Quels sont vos principaux centres d'intérêt sur le Web ?	
Contenus culturels, dont :	98,0 %
Recherche documentaire ou bibliographique	76,8 %
Art et Littérature	62,4 %
Sciences Humaines et sociales	50,7 %
Informatique et multimédia	31,2 %
Sciences et technologies	30,5 %
Autres informations culturelles	31,9 %
Informations économiques ou institutionnelles, dont :	64,1 %
Actualités	47,3 %
Institutions et service public	25,8 %
Banque et finances	13,3 %
Emploi, Stage (recherche ou offre)	10,3 %
Économie et entreprise	9,1 %
Autres informations économiques ou institutionnelles	10,3 %
Loisirs, dont :	44,2 %
Voyages, tourisme	27,2 %
Sorties, divertissements	16,9 %
Jeux	7,3 %
Sports	7,1 %
Autres Loisirs	7,1 %
Communication	21,3 %
Autres centres d'intérêt	10,4 %

Figure 5.1 : Questionnaire BibUsages en ligne : centres d'intérêt sur le WEB, [Bea04]

troisième type d'activités s'organisent autour de sites marchands et est constitué de sites mobilisant : les entreprises, les finances, la bourse, l'emploi et la formation, shopping, commerce et économie, vie quotidienne, etc. La communication et la sociabilité sont représentées par les réseaux sociaux, les messageries, les pages perso', les blogues, la vie quotidienne, l'administration, etc. Le dernier type d'intentions et d'attentes s'organise autour de ce que nous avons appelé « fiction » réunissant la culture, les articles, la musique et les films, Second Life, etc.

Par la suite, notamment dans le chapitre 6, nous reprendrons ces paramètres pour essayer de construire et proposer un modèle d'analyse de DN.

#### 5.3.1.2 Le genre comme pacte de lecture

5 Toute nouvelle expérience générique s'inscrit à l'intérieur des modèles et de normes de lecture acquises, acceptées et partagées par les lecteurs. Le plus souvent tacites, les normes de lecture semblent être figées sous forme de contrats de fonctionnement, de « pactes de lecture » qui régularisent et, en quelque sorte standardisent, les contextes de références. Un pacte de lecture s'appuie ainsi sur l'accumulation et l'intériorisation de règles interprétatives auxquelles sont confrontées les diverses expériences de lecture. Tout le long de la lecture, ces conventions peuvent être modulées, corrigées, modifiées ou simplement reproduites. Rarement explicite, le pacte de lecture peut être ainsi défini comme un contrat de droits et de devoirs supposés et mutuellement partagés, de stratégies et de parcours de lecture, d'intentions, d'attentes et de comportements interprétatifs. L'étude des lectures numériques ne saurait se passer d'une analyse des pactes de lecture qui régissent les relations entre écrivains/scripteurs et lecteurs de DN.

Comme tout contrat, un « pacte de lecture » s'établit entre deux entités, dans notre cas entre le *scripteur/écrivain* de DN et le *lecteur*, l'identité générique d'un DN étant le résultat d'une négociation entre les intentions de chacun de ces deux acteurs du document, négociation qui se porte autour d'une forme sémiotique et à l'intérieur d'un contexte de référence. Faisant référence aux intentions à l'œuvre lors de l'interprétation, U. Eco parle non pas de deux mais de trois types d'intentions : celles du scripteur (*intentio auctoris*), celles du texte (*intentio operis*) et celles du lecteur (*intentio lectoris*).

Nous nous proposons de reprendre une partie de l'argument proposé par Eco et de tenter de le prolonger, tout en émettant quelques réserves sur la partie qui concerne l'*intentio operis*. En effet, s'il est certain que plusieurs types d'intentions tissent le processus interprétatif, considérer qu'un texte puisse se prévaloir d'une intention nous semble inapproprié. Car, admettre l'existence d'une intention du texte revient, à nos yeux à considérer l'objet-texte et les sujets (écrivain/scripteur ainsi que le lecteur) comme étant des entités du même niveau. Or, comme on l'a vu précédemment cf.2.3.2, le rapprochement extrême entre le *sujet* et l'*objet* peut avoir des conséquences très importantes, voire radicales sur le plan épistémologique. De plus, cela sous-entend que l'objet soit investi d'intention alors que, notre com-

préhension du concept rejoint la définition proposée par Searle, qui comprenait par *intention* la capacité biologique fondamentale de l'esprit de mettre l'organisme en rapport avec le monde. Dans ce cas, s'il s'agit d'une « capacité biologique fondamentale de l'esprit », comment pourrions-nous imaginer une *intention operis*? L'intention, telle que nous l'entendons, est un acte de volonté, une disposition de l'être humain, un mouvement intérieur par lequel une personne se propose d'atteindre un but déterminé. En conséquence, une approche interprétative, qui met à son centre les attentes, les intentions et les compétences, ne saurait considérer l'intention autrement que le propre des sujets. Il est certain que l'acte de lecture suspend provisoirement la division entre le sujet et l'objet, cependant, dans cette équation, l'objet n'est qu'un outil au service de l'interprétation.

Dans la relation dyadique qui existe entre un lecteur et une forme sémiotique, cette dernière ne peut jamais se prétendre un partenaire égal. Car, les partenaires d'une relation dyadique contrôlent leurs interprétations en se posant des questions, en adaptant progressivement leurs réponses et leurs réactions, en comblant les lacunes à travers une expérience mutuellement partagée. Une relation entre des sujets est une relation dynamique du fait que le « tu » est impliqué par ce qui est dit, la dialectique étant ponctuée autant par ce qui est dit comme par ce qui est passé sous silence. De plus, lors de son interprétation un lecteur ne se représente pas seulement ce qui n'a pas été dit, mais aussi ce qui a voulu être dit, enfin, ce qui est dit apparaît pour lui sous un autre jour à la lumière de ce à quoi un interlocuteur précis se réfère. Le sens résulte ainsi autant du dire que du vouloir dire et du vouloir comprendre, ce qui suppose aussi la compréhension de l'intention qui a prévalu à la construction d'une forme sémiotique alors que, devant un texte le lecteur n'a jamais la certitude que son interprétation soit fondée. Autrement dit, dans la relation qui existe entre un sujet et une forme sémiotique, le sujet a des pouvoirs illimités à manipuler et interpréter, ce qui n'est pas le cas pour un objet, soit-il herméneutique. C'est notamment l'exemple que propose Stanley Fish dans son livre « Quand lire c'est faire » [Fis07] où il montre que, lorsque l'on se prête au jeu interprétatif, on peut faire dire aux textes absolument tout ce que l'on veut.

On préférera ainsi affirmer qu'il n'existe pas une intention du texte car, ce n'est pas la forme sémiotique qui mobilise l'attention d'un lecteur, mais que le lecteur est occupé par les intentions d'un écrivain/scripteur<sup>17</sup>. Dans ce cas, ce sont les intentions qui deviennent l'objet de partage et non pas la forme sémiotique en soi. Les approches procédurale cf.5.3.2 et descriptive cf. refsubsection:appdescrreviendront sur les aspects liés à la relation entre le lecteur et l'objet-texte, néanmoins non pas pour investir la forme sémiotique d'intentions, ni pour la considérer comme un produit fini, mais plutôt en la traitant comme un élément qui entretient un processus de production interprétative. On constate ainsi que l'intention auctoriale et l'intention lectoriale constituent les véritables enjeux de négociation pour le processus interprétatif. À ce stade de la réflexion nous nous intéresserons prioritairement

<sup>17</sup>Nous rappelons que par le terme écrivain/scripteur nous entendons un lecteur muni d'une compétence renforcée par la générosité didactique de l'outil informatique, cf.3.2.2

aux intentions autoriales, en laissant momentanément et volontairement de côté les intentions lectoriales qui, déjà évoquées antérieurement cf. 5.3.1.1, seront approfondies sous l'angle de l'intersubjectivité, dans la suite cf.5.3.1.3.

À la fin du XVIIIème siècle, l'herméneutique philologique de Schleiermacher postule que le sens est ce que l'auteur a voulu dire, la lecture n'étant autre que la recherche d'un sens originel, d'une intention auctoriale. On comprenait alors l'interprétation comme la compétence d'un lecteur à reconnaître et à se soumettre à un système de contraintes qu'un écrivain/scripteur a prévu pour lui. L'acte de lecture était ainsi entendu comme une transaction entre intentions et compétences ; d'une part l'écrivain/scripteur postulait un sens, de l'autre le lecteur l'activait. Néanmoins, la coïncidence entre l'intention auctoriale et l'intention lectoriale n'est qu'un cas de figure, et, comme cela a été mis en évidence plus haut, seulement si cette coïncidence est culturellement dominante on pourra affirmer qu'on est en présence d'un genre.

Si, dans la première partie de cette approche, la question que nous émettions était comment connaître les attentes et les intentions des lecteurs du numérique, cette fois la question qui nous préoccupe est : comment (re)connaître, avec exactitude, les intentions d'un écrivain/scripteur du numérique? Comment être sûr que l'utilisation qu'un lecteur en fait d'un document, coïncide avec l'intention de son auteur. Car, si le champ des applications numériques se construit autour des attentes des lecteurs/utilisateurs, il est connu le fait que l'informatique a toujours constitué un « lieu » de contournement des usages par excellence<sup>18</sup>. À titre d'exemple, nous pouvons remarquer les utilisations non prévues des moteurs de recherche qui servent autant à rechercher des documents comme à vérifier si une expression se dit ou pas, ou si une traduction est bonne.

On voit, à travers le pacte de lecture<sup>19</sup>, que la qualification d'une forme sémiotique est une activité intentionnelle et motivée. Elle est accomplie par des sujets qui mettent en œuvre des stratégies pour atteindre des buts précis. Dans ce sens, Frans Rutten affirmait : « La lecture est un acte orienté vers un certain but, elle vise certains effets, elle est par conséquent inspirée par des motifs et des mobiles spécifiques. » [Rut80] ; par « motifs » Rutten entendait les « motivations de lecture ». Pour faire coïncider les intentions autoriales avec les intentions lectoriales, (les motivations de lecture) les écrivains/scripteurs<sup>20</sup> s'efforcent à établir textuellement les conditions de succès de la lecture. Ainsi, ils imaginent des lecteurs capables d'actualiser une forme sémiotique, de sorte qu'elle calque sur l'intention auctoriale.

<sup>18</sup>Après tout, les ordinateurs, initialement conçus pour calculer servent aujourd'hui le plus souvent à communiquer.

<sup>19</sup>Dans notre cas il serait peut-être plus approprié de parler de « pacte de communication », car en définitive la lecture n'est autre qu'une communication différée dans le temps et dans l'espace

<sup>20</sup>Nous rappelons notre préférence pour les termes scripteur et/ou « écrivain » aux termes « auteur » ou « écrivain » qui renvoient systématiquement à un type d'écriture littéraire. En effet, un « écrivain » de DN n'est pas systématiquement un écrivain, et un « scripteur » n'est pas toujours un auteur.

À ce propos, U. Eco donne l'exemple de publicitaires<sup>21</sup> qui choisissent un auditoire cible :

*« Ils feront en sorte que chaque terme, chaque tournure, chaque référence encyclopédique soient ce que leur lecteur est, selon toute probabilité, capable de comprendre. Ils viseront à stimuler un effet précis; pour être sûrs de déclencher une réaction d'horreur, ils diront avant: « Il se passa alors quelque chose d'horrible ». A certains niveaux, le jeu fonctionnera. »*[Eco92]

Un Lecteur Modèle aurait ainsi la compétence d'interpréter une forme sémiotique tel que son auteur, le pensait, le souhaitait. À propos de cela, Iser [Ise85] préfère parler plutôt d'un Lecteur Idéal, qui a le souhait de comprendre l'intention d'un auteur. Il introduit également le concept de Lecteur Implicite, qui n'a aucune existence réelle mais il s'agit de la structure du lecteur inscrite dans le texte<sup>22</sup>. Appelé chez Riffaterre [Rif79] « *architecteur* », chez Fish [Fis07], « *lecteur informé* » ou chez Whorf [Who69] « *lecteur visé* », cette idée circule, sous des dénominations différentes et avec certaines différences dans des nombreuses théories textuelles<sup>23</sup>. Dans tous ces cas, on se trouve dans la situation d'un lecteur imaginé par l'écrivain/scripteur, en présence d'une *fiction du lecteur*, qui obéit, plus ou moins consciemment, aux intentions auctoriales. Cependant, cette « obéissance » n'est qu'un cas de figure que nous appelons coïncidence d'intentions entre l'écrivain/scripteur et le lecteur. À ce moment de la réflexion il est plausible d'affirmer que l'auteur et le lecteur prennent une part égale au jeu de l'imagination et que, par cette spécificité intersubjective, la coïncidence d'intentions rejoint la notion de genre. Cette coïncidence d'intentions se décline, d'une part entre les intentions des lecteurs et celles des écrivains/scripteurs mais aussi entre les intentions de plusieurs lecteurs – comme membres appartenant à une même communauté interprétative.

Le propre du DN, est que le scripteur/écrivain et le lecteur ne sont pratiquement jamais en présence l'un de l'autre. Comme Barthes le rappelait, au moment de la lecture, l'écrivain/scripteur n'est ni caché entre les lignes, ni présent derrière son document : il est absent ou mort, ce qui laisse au lecteur la responsabilité de son interprétation [Bar73]. En plus, un lecteur peut à tout moment interrompre sa lecture, revenir en arrière pour relire le document autant de fois qu'il le désire, il peut choisir de suivre d'autres cheminements que ceux pensés par l'écrivain/scripteur. Particulièrement avec le DN, l'intentionnalité auctoriale devient secondaire, elle peut, dans

<sup>21</sup>Son exemple est, certes un peu caricatural, néanmoins il illustre parfaitement bien la manière de construire une forme sémiotique tout en prévoyant la manière dont un « public » va la lire.

<sup>22</sup>On voit ici que l'idée de Lecteur Implicite rejoint l'intention opérée évoquée dans la partie précédente cf. 5.3.1.1

<sup>23</sup>« L'architecteur est un concept test qui sert à déterminer le fait stylistique, en fonction de la densité du texte. Le lecteur informé est un concept pédagogique qui vise, par l'auto-observation des réactions déclenchées par le texte, à améliorer l'information, et dès lors la compétence du lecteur. Enfin, le lecteur visé est une reconstruction conceptuelle qui présente les dispositions historiques du public, cible de l'auteur.» [Ise85]



certains cas, s'effacer complètement, car l'écrivain/scripteur ne peut plus (ou en tout cas très difficilement) contrôler ses effets de sens. En conséquence, à la différence d'un auteur de DC, l'écrivain/scripteur semble être motivé par d'autres objectifs : il ne se demande plus comment tenir un lecteur en haleine durant des heures et des heures, mais il se fixera des buts, peut être plus difficiles à atteindre. Ainsi, il se demandera, par exemple, qu'est-ce qui va amener un lecteur à questionner son texte et pas un autre? Quels champs devrait-il prévoir pour regrouper les informations pertinentes? Quels mots-clés seraient les plus utiles pour décrire son contenu sémiotique? Où et comment insérer ses hyperliens pour apporter de la plus-value, sans pour autant trop éloigner le lecteur? Comment relancer la curiosité du lecteur sur de nouvelles pistes? etc. Car, ce sont ces questions et ces objectifs particuliers qui lui permettront de construire des stratégies d'écriture et de conception spécifiques.

5 Le contrat de lecture participe d'une manière décisive au cadrage générique d'une forme sémiotique car, il fournit un certain nombre d'informations sur les positions des participants à l'acte interprétatif. Mais, comment être certain de l'intention, voire d'un écrivain/scripteur quand on ne peut souvent même pas être sûrs de son identité? En effet, la reconnaissance des intentions d'un écrivain/scripteur passe aussi par la reconnaissance de l'identité de celui-ci. Ainsi, un lecteur interprétera différemment une déviance qu'il imputera à la maladresse, à l'émotion, à la fatigue, à l'ignorance des usages, à l'absence d'une maîtrise de la technologie ou au non respect volontaire du pacte de lecture. Il rapportera le sens d'une forme sémiotique à la compétence supposée de son écrivain/scripteur. Par exemple, il jugera différemment un texte écrit par un travailleur immigré et celui écrit par un professeur à l'université, la recette mise en ligne par un amateur de cuisine et celle proposée par un grand chef, le remède conseillé par son voisin ou celui prescrit par son médecin traitant, le communiqué d'un groupe de presse et le commentaire sur un forum de discussion. On voit donc que l'évaluation de l'intention auctoriale en découle de l'évaluation de l'écrivain/scripteur, d'une compétence supposée qu'on lui attache en relation avec une identité repérée. L'attente du lecteur vis-à-vis d'une forme sémiotique est ainsi modifiée selon le « producteur » de cette forme sémiotique, selon ses intentions supposées, selon les compétences qui lui sont associées et qui lui confèrent une certaine forme de légitimité, voire même d'autorité. Ainsi, une forte valorisation de l'écrivain/scripteur peut donner un surcroît de sens ou, au à l'opposé, la dévalorisation de celui-ci influera négativement l'interprétation qui va s'en suivre car, les significations sont fortement dépendantes de la position des énonciateurs. En radicalisant ce point de vue, on pourrait dire que c'est le statut de l'écrivain/scripteur et le rôle qui lui est assigné et reconnu qui sont déterminants pour juger de la conformité d'une forme sémiotique vis-à-vis du contexte générique dans lequel elle est produite.

On voit que, pour aborder la question du genre d'une forme sémiotique, on doit s'intéresser, plus généralement aux conditions de l'entendement humain, la reconnaissance des intentions auctoriales, passant par l'évaluation des écrivains/scripteurs. Avant de répondre à la question « peut-on être sûrs de bien

identifier les intentions des écrivains/scripteurs? », le lecteur se pose la question : « peut-on jamais se fier aux identités des écrivains/scripteurs du numérique? » En effet, la numérisation a supprimé un maillon important dans l'acte interprétatif qui était celui de la médiation effectué par un éditeur humain, un professionnel qui cautionnait l'identité du producteur de texte. A ce propos, de nombreuses études montrent qu'Internet a accru la possibilité de mentir, car les utilisateurs prétendent être très souvent et délibérément d'un sexe différent, ou bien être ce qu'ils ne sont pas, en essayant des identités différentes. Cependant, si le plus souvent les écrivains/scripteurs changent d'identité tout simplement dans le but de vivre des expériences différentes, certains le font aussi dans des buts qu'ils n'ont pas dévoilés à ceux avec lesquels ils sont en contact, l'outil montrant par là son double tranchant. Quels critères mettre en place pour remplacer la médiation qui avait gagné la confiance du lecteur? Car, en absence de médiation, pour que les lecteurs puissent continuer à se fier à l'identité et à l'autorité dont bénéficiaient les auteurs de DC, les écrivains/scripteurs sont obligés d'œuvrer en vue de se constituer une *e-réputation*. L'écrivain/scripteur doit chercher des éléments adaptés pour s'imposer. Cela passe, certes par une qualité de la rédaction, par le soin apporté à la présentation, par le recours à des éléments animés ou à une feuille de style mais aussi par le nombre de liens qui envoient vers sa page. Ainsi, on peut se demander s'il y a des écrivains/scripteurs « modèles » équivalents à ceux présents sur les supports classiques? Si oui, quelles compétences doivent-ils développer? On constate que pour assurer un parcours de lecture sans obstacle et bogue, l'écrivain/scripteur doit être à la fois technicien, désigner et stratège de la communication. Car le DN demande une élaboration précise de la structure narrative qui prolonge le texte, il est une forme sémiotique qui s'exprime dans un environnement graphique soigné, inventif, interactif. L'écrivain/scripteur doit alors s'occuper de la narration mais surtout de l'ergonomie, de la gestion des (hyper)liens, il n'élaborera plus un plan comme le faisait l'écrivain, mais une planification. Il doit se faire « ingénieur de la matière sémiotique », préoccupé à programmer des parcours de lecture, en plus d'écrire un texte, il doit concevoir des algorithmes, parfois même des programmes qui seront décodés par l'ordinateur. Écrire un DN peut exiger parfois des savoirs-faire technologiques qui rapprochent l'écrivain/scripteur du scénariste, de BD dessinateur, du plasticien, du réalisateur de cinéma. Il doit imaginer un Lecteur Modèle demandeur d'une série d'outils offrant une vue globale de son document comme une carte de navigation, la possibilité de retour au sommaire par un simple clic, un index de noms, de lieux, de thèmes, etc., il construira le document comme une base de données disponible à tout moment. Parfois il permettra à son lecteur de l'identifier en l'invitant à consulter d'autres documents qui « construisent » sa e-réputation. Il peut ainsi choisir :

- de signer ses documents de manière explicite, afin que les lecteurs puissent l'identifier<sup>24</sup>. (C'est le cas de DN de type blogue, page personnelle, publications

<sup>24</sup>D'un point de vue juridique, jusqu'au 13 mars 2000, l'écrit papier, assorti d'une signature

### 5.3. TROIS APPROCHES POUR L'ANALYSE DU GENRE DE DN

en ligne, etc. mais aussi les portails des entreprises en tout genre, et des institutions de l'état). Dans ce cas de figure, on remarque que l'écrivain/scripteur peut être identifié comme étant le « doublon » d'une entité de la vie réelle ou, au contraire d'avoir uniquement une existence numérique. C'est le cas des sites de commerces ou des organismes qui ont un équivalent numérique comme les institutions de l'état, certaines sociétés commerciales, etc. Ou bien ils peuvent être de « entités » qui n'ont qu'une existence numérique comme certains sites commerciaux.

- d'être implicite ou de « diluer » son identité. (Il se présentera à travers ses documents, comme par exemple dans des forums en empruntant parfois des pseudonymes avec ou sans volonté avouée de dissimuler son identité)
- de ne jamais signer ses « productions », en mettant en ligne, anonymement des DN. (Dans ce cas les écrivains/scripteurs ne peuvent pas être identifiés et le seul repère qu'un lecteur peut avoir est constitué par l'adresse IP qui donne une indication sur l'emplacement géographique de l'ordinateur qui a été utilisé lors de la mise en ligne du document.)

Ces éléments constitueront des éléments exploitables lors du modèle présenté ultérieurement. À ces critères on pourra ajouter le fait d'être « en présence » d'un écrivain/scripteur qui signe ses documents individuellement ou d'un groupe d'individus ; on parlera dans ces cas d'écrivain/scripteur individuel ou collectif. Car, en effet, l'outil numérique a permis l'apparition d'un nouveau type d'écriture – l'écriture collaborative. En réalité, cette dernière est l'émanation de plusieurs écrivains/scripteurs qui signent avec le même « pseudo », comme, par exemple Roger T. Pédaucques – ou Réseau Thématique Prioritaire, mis en place par le CNRS pour définir, avec les scientifiques, les orientations de la recherche sur le document numérique. L'écriture collaborative, qui peut être comparée avec le fait de jouer de la musique à plusieurs mains, permet une mise à profit de l'intelligence collective et a vu apparaître des renouvellements formels, peut-être de genres nouveaux. D'autres expériences d'écriture collective ont été initiées par des éditeurs qui, en demandant

manuscrite, détenait seul le pouvoir de matérialiser le consentement des parties. Depuis cette date, l'écrit est légalement libre de tout support ce qui constitue une véritable révolution culturelle. Assisté de la cryptographie, reconnu par la loi comme par les juges, la signature électronique devrait progressivement trouver sa place aux côtés de l'écrit papier, auparavant le seul reconnu comme « faisant foi ». Cependant, les conditions d'application (décrets d'applications datant de 2001 et arrêtés ministériels de 2002) et les modalités de traitement n'étant encore complètement établies du fait de certaines complexités techniques, ce type de signature tarde à se généraliser. En théorie, la technologie basée sur une infrastructure à clés publiques (ICP) permet d'établir la confiance sur Internet. Mais la réglementation élaborée autour de sa mise en application pose un vrai problème. Tout une série d'organismes doivent intervenir en cascade pour certifier la conformité de la signature. Et cela est sans compter les problèmes générés par des compatibilités de matériels, de logiciels et de plateformes. Une solution réellement universelle fait encore l'objet de recherche.

[http://cerig.efpg.inpg.fr/ICG/Dossiers/Avenir\\_imprime/bibliographie.htm](http://cerig.efpg.inpg.fr/ICG/Dossiers/Avenir_imprime/bibliographie.htm)

la participation d'internautes de bonne volonté et en espérant que cela pourrait permettre l'apparition de nouvelles formes sémiotiques.

Un autre cas de figure et à la fois une autre nouveauté apportée par l'outil informatique est constitué par l'écriture générative. Grâce à des programmes informatiques, une forme sémiotique (voire même un texte dans le sens le plus classique du terme) peut se prévaloir de l'intention d'un écrivain/scripteur et être généré par la machine<sup>25</sup>. Les formes sémiotiques produites par la machine ou l'écriture générative est le résultat d'une procédure formelle, d'algorithmes mis en œuvre dans un programme informatique. Leur caractéristique est de générer du texte à partir d'éléments infra textuels combinés selon un processus dans lequel l'aléatoire joue un rôle essentiel. Certains générateurs utilisent comme unité minimale des mots ou des syllabes d'autres de phrases entières, voire même des paragraphes qu'ils combinent selon certains critères pré-définis. Quand la combinatoire d'unités minimales n'est soumise à aucun ordre, sa puissance de génération de formes sémiotiques est maximale. Cependant, si nous restons dubitatifs sur la cohérence d'un texte généré automatiquement, son existence-même est néanmoins le reflet de nouvelles formes d'écriture. Dans sa *Littérature à l'ère du numérique*, Clément [Cle00] propose l'exemple de Marc Saporta qui, dans *Composition n°1* a choisi d'écrire un roman de 150 pages sous forme de fichiers suivant ce principe : le lecteur est invité à lire les pages au hasard, comme une cartomancienne tire les cartes. Si le résultat en est une œuvre qui relève bien d'une activité de lecture, c'est parce que les fragments écrits par l'auteur forment des unités de lecture d'un volume suffisant pour être cohérents.

### 5.3.1.3 Le genre vs communautés d'interprétation

En déterminant les « lieux de l'interprétation », la sociolinguistique se donne parmi ses objets, celui de reconstituer les conditions sociales de la lecture. En tant que produits de l'activité humaine, les documents sont reliés au fonctionnement des sociétés dont ils sont issus. L'ancrage social d'une forme sémiotique se trouve ainsi en étroite relation avec l'organisation d'une société. Traditionnellement les « lieux sociaux » reflètent la façon dont une société structure, institutionnellement, son espace social. Dans ce sens Charaudeau affirme :

*« tout domaine de pratique sociale tend à réguler les échanges, et par voie de conséquence à instaurer des régularités discursives, voire, comme l'a montré l'ethnométhodologie, des ritualisations langagières, dont on pourrait même dire qu'elles constituent l'une des marques (au sens où l'on marque un territoire) du domaine. »* [Cha01a]

On peut désormais raisonnablement faire l'hypothèse que le *genre* relie des formes sémiotiques en tant que produits de l'activité humaine, aux fonctionnements des for-

<sup>25</sup>Nous tenons à préciser que, même dans ce cas, nous ne pouvons pas parler d'intention operis car, la forme sémiotique est le résultat d'un programme informatique dont l'intention appartient à un écrivain/scripteur ayant conçu les algorithmes.

mations sociales dont elles sont issues, selon divers intentions et besoins. Les lieux où se déploient les pratiques sémiotiques constituent ce que nous avons précédemment appelé institutions ou contextes de référence. Étant donné le caractère varié et évolutif des contextes sociaux, diverses sortes de formes sémiotiques ont vu le jour au cours de l'histoire. Nous en rappelons quelque unes de ces institutions, tels que l'école (qui enseigne et évalue la langue), la justice, (qui impose dans les procédures et devant les tribunaux un usage spécifique de la langue), l'administration et les médias, (dont les usagers doivent maîtriser un tant soit peu la langue de bois), l'église, (où la langue est associée à des rituels) les entreprises, etc. Certaines de ces institutions n'ont pas véritablement le pouvoir de sanctionner la déviance interprétative et se bornent à incarner la norme, à offrir des modèles aux lecteurs. Néanmoins, « *plus le marché est officiel, c'est-à-dire pratiquement conforme aux normes de la langue légitime, plus il est dominé par les dominants, c'est-à-dire par les détenteurs de la compétence légitime, autorisés à parler avec autorité* » [Bou82].

Aujourd'hui encore, les divisions de l'espace social semblent délimiter les contextes de référence. On parle de discours politique, de discours scientifique, de discours médical, etc., selon l'institution ou le contexte de référence où se déploient ces formes sémiotiques. Pour désigner ces contextes de référence, Rastier préfère employer l'expression « domaines de pratique langagière<sup>26</sup> », en considérant qu'elles déterminent par avance, non pas seulement les formes sémiotiques mais aussi l'identité des acteurs qui s'y trouvent et les rôles qu'ils doivent tenir. Aujourd'hui l'analyse du discours reconduit en partie ces divisions de la société, en étudiant les « sous-divisions » qui ont lieu à l'intérieur de ces sphères d'utilisation de la langue. Car, dans une certaine mesure, nous dit Branca Rossof [BR99], à chaque moment de l'histoire correspond une organisation propre, caractérisée par des productions verbales spécifiques. L'apparition et l'existence des contextes de référence obéit à des facteurs de nature diverse comme l'émergence de nouvelles pratiques sociales, l'apparition de nouvelles circonstances d'échanges, la survenue de nouveaux supports de communication, etc.

Dans cette perspective, le genre doit articuler les contextes de référence (les institutions ou les domaines) avec les formes sémiotiques qui leurs sont associées. Notre proposition vise ainsi une structuration du domaine des pratiques socio-langagières sur Internet, en contextes de référence, ceci constituant probablement une des réponses possibles à la question du genre. Néanmoins, l'approche interprétative, et donc « institutionnelle », suppose un complément sociologique qui étayerait la typologie de l'espace social servant de cadre d'observation. Ce travail sociolinguistique,

<sup>26</sup>F. Rastier distingue quatre niveaux hiérarchiques de différenciation : les discours, productions textuelles qui correspondent aux domaines d'activité (littéraire, scientifique, juridique), les champs génériques à l'intérieur d'un discours (théâtre, poésie, genres narratifs dans le discours littéraire) qui correspondent à un champ pratique où rivalisent les genres (le drame, la tragédie, la comédie), et enfin les sous-genres (le roman par lettres, le Poulpe et le Masque dans le policier). « *À chaque type de pratique sociale correspond un domaine sémantique et un discours qui l'articule* ». Les discours sont donc indexés sur les domaines de pratiques et F. Rastier fait le postulat d'une homologie domaine/discours. [Ras09]

et on pourrait même dire sociopragmatique, mettrait en relation certaines caractéristiques des documents avec l'identité, les objectifs, les compétences de leurs émetteurs et lecteurs, avec les canaux et supports utilisés. Il faudrait aussi tenir compte du caractère direct ou différé de l'échange, analyser les contraintes d'espace ou de durée, la visée communicative, le tout à l'intérieur d'un ensemble de paramètres sociaux. Aujourd'hui, la plupart des approches institutionnelles s'appuient sur une vision de l'espace social comme point de départ dans l'analyse, réduisant les activités à une formule relativement simple : un discours correspond à une activité, cette dernière se décrivant à travers de paramètres spatiaux et temporels. La cohérence de la majorité des pratiques interprétatives repose sur une certaine unité de lieu et de temps. On prendra donc acte du fait que, si on veut étudier les formes sémiotiques qui se déploient et circulent dans ces « lieux sociaux » de l'espace numérique, on ne peut se passer d'une catégorisation de ceux-ci. Cependant, la diversification de dispositifs de communication impose une réflexion, car elle peut entraîner l'apparition des nouvelles sphères d'utilisation de la langue, correspondant à des nouveaux genres. Cette réflexion se heurte à une première difficulté qui découle du fait que les contextes de référence semblent être trop extensifs et surtout entrelacés, pour que l'on puisse repérer des régularités. De plus, avec le développement et la multiplication des activités sociales, des nouvelles sphères d'utilisation de la langue viennent se rajouter tous les jours.

La question de l'espace social, en tant que lieu de parole se rapporte traditionnellement à un espace géographiquement déterminé. Néanmoins, la convergence des outils de communication a mené d'une part vers la multiplication des contextes communicatifs et, d'autre part, à un « affaiblissement » de l'autorité des institutions. De plus, on constate l'apparition d'un espace qu'on a pris l'habitude d'appeler « virtuel ». En effet, avec l'essor du numérique la notion d'espace s'enrichit de sens, elle commence à être définie par opposition à un espace virtuel qui désigne un « clone » de nos territoires habituels. L'espace virtuel s'accroît peu à peu et se mêle à la vie « réelle », de sorte que la distinction « virtuel » et « réel » devient de moins en moins discernable. Un espace virtuel peut aller de la liste de diffusion jusqu'aux environnements virtuels hautement organisés, avec services d'assistance à la communauté, consultants, matériaux additionnels obtenus sur le Web., connexions à d'autres réseaux ou à d'autres communautés, matériaux générés par des communautés, etc.).

Parfois des nouvelles sociétés se créent qui n'ont qu'une existence « virtuelle », d'autres fois la réalité « augmentée » devient concrète, notamment avec les systèmes d'autoguidage, où espace « virtuel » et espace « réel » s'entremêlent. Les formes ordinaires de relation ont évolué vers des relations plus complexes, laissant place à formes de sociabilité innovantes, soumises à des normativités qui leur sont propres. Il est donc évident que, dans le cas du numérique, le lien longtemps ininterrompu entre une forme discursive et un lieu a été désormais rompu, car les technologies de la communication s'ouvrent aujourd'hui vers des contextes d'usage pluriels, le répertoire relationnel suit des schémas multidimensionnels. On voit donc que les

nouveaux outils et les services qui sont proposés ont des effets sur les pratiques sociales, sur les interactions, sur les notions-même de société, de réalité. C'est pourquoi, pour contenir cette notion d'espace, certes intimement reliée à celle de réalité, nous faisons appel à la théorie du constructionnisme social. En effet, selon cette théorie, la réalité est une construction sociale répondant aux besoins et aux buts d'une communauté, dans un contexte donné [Gee83].

À travers les nouvelles formes de sociabilité qui naissent tous les jours, on voit donc que les réalités sociales et linguistiques ne sont plus à même de coïncider dans un même espace social. On note, par exemple, une sorte de fusion entre les espaces privé/collectif/public. Ainsi, dans la première catégorie on pourrait parler de DN en « format propriétaire » de type agenda numérique, messageries personnelles ou documents personnels, mis en ligne par exemple des archives photo de particuliers. La deuxième catégorie serait représentée par des documents de type « forum de discussion » ou revues en ligne avec des droits limités de consultation (par exemple les publications payantes). Les DN publics seront représentés par la plupart des documents que l'on rencontre sur Internet et dont l'accès est libre et illimité.

Pour revenir, il devient donc évident que l'étude des genres de DN nécessite un examen attentif des espaces sociaux qui habitent les réseaux et de formes sémiotiques qui leur sont rattachées. Nous rejoignons ainsi l'idée de la nécessité d'une « poétique généralisée » dont parlait Rastier [Ras09] et qui consiste à faire un inventaire des formes de discours à un moment donné, en prélevant la totalité des situations de communication. Dans cette perspective, et surtout depuis Jean-Paul Bronckart. [Bro96], la plupart des chercheurs classifient les discours à l'aide des paramètres qui définissent la situation d'énonciation : la personne, le temps, le lieu, les diverses modalités. Ces méthodes, efficaces pour aborder les « rapports de place » et les postures énonciatives, ne disent pourtant rien du détail des contraintes langagières liées aux institutions historiquement définies. De plus, comme on l'a vu précédemment, avec l'avènement du numérique, les activités, les lieux de parole, les médias, la place des énonciateurs, voire même les temporalités s'entrelacent. C'est pourquoi, pour définir les « lieux de la parole » où se déploie le DN, nous proposons de faire appel à la notion de communauté (virtuelle) d'interprétation. L'approche interprétative privilégie ainsi une vision de l'espace social qui met l'accent, d'une part, sur l'idée de communauté et, d'autre part, sur le pouvoir constructeur d'une culture. Elle considère que ces deux éléments constituent les bases de redéfinitions sociales et contextuelles des genres de DN. Si le genre de DN est une forme sémiotique qui correspond à une pratique sociale et qui articule un contexte de référence [?], il résulte que la situation d'interprétation est en lien avec des points de vue « socialement habilités ». Ces points de vue se manifestent, dans notre cas, par les communautés virtuelles d'interprétation. Il devient ainsi possible d'imaginer que ces situations d'interprétation, en tant qu'institutions, relèvent de points de vue collectifs qu'il faut essayer de travailler.

En s'affranchissant de frontières et de territoires nationaux, le Web est devenu un lieu global qui a perdu ses liens avec l'espace géographique, les « lieux de la

parole » ne sont plus des lieux dans le sens propre du terme, les « institutions » non plus. Dans l'espace virtuel les « communautés » et les « sociétés » se constituent sans contraintes spatio-temporelles. Elles ne sont pas basées sur des voisinages physiques ou la proximité géographique, mais sur les connivences intellectuelles, sur le rapprochement des passions et des intérêts. Les conversations tenues en forum de discussion, par exemple, se déroulent dans un lieu spécifique (le service, le forum, le sujet) à un moment donné ; sans pour autant qu'il s'agisse d'un lieu géographique, mais d'un lieu cognitif et social. Dans un certain sens, on peut dire que les communautés virtuelles qui vivent dans ce nouvel espace créé par le numérique et par Internet, préfigurent la société de demain, une société globale et transnationale. Les seuls contextes de référence où se construisent les interprétations d'un DN sont constitués désormais par la communauté d'interprétation qui l'utilise, seule disposant de l'autorité à imposer une interprétation dominante, légitime. À travers le fonctionnement d'une communauté, une forme sémiotique acquiert un sens, le pouvoir « légitimant » d'une communauté d'interprétation de DN se traduisant par l'existence de ressources culturelles partagées dont la nature déterminera celle de la lecture.

Les premières communautés virtuelles d'interprétation (désormais CVI) ont eu comme protagonistes des ingénieurs, des programmeurs et des *hackers*. Ensuite ont fait leur apparition des communautés au spectre plus large, groupées par centres d'intérêts clairement définis. Des lecteurs du monde entier, constitués en CVI plus ou moins structurées, s'organisent, chaque jour pour échanger des informations, mettre des projets en marche, organiser des manifestations, etc. Ces communautés semblent devenir des lieux de pouvoir, elles semblent remplacer les institutions. Les CVI peuvent être des groupements spontanés ou plus ou moins animés, elles peuvent se manifester dans des cadres ouverts ou s'organiser en entreprises ou institutions ; elles peuvent tout simplement être le reflet des relations entre citoyens ou entre ceux-ci et les administrations publiques ; se constituer dans les cadres professionnels ou de loisirs ; réunir des sujets qui poursuivent des objectifs sociaux, économiques, culturels ou scientifiques, etc. Une immense diversité de critères concernant leur provenance, leurs objectifs ou leurs caractéristiques fait remarquer la possibilité de multiplier les CVI, tout cela ne permettant pas de les définir clairement. La typologie des CVI est illimitée, en fonction de leur complexité de construction et de développement. Ainsi, on rencontre des communautés constituées autour d'un objectif explicite (comme, par exemple, les communautés de sites de rencontre) ou implicite (comme, par exemple, les communautés qui se forment autour d'une publication, d'une page « perso » ou d'un blogue), des communautés qui développent leurs activités dans des espaces mi-réels/mi-virtuels (certains sites commerciaux qui entretiennent des liens directs avec des marchandises et des services) ou, au contraire, des communautés qui fonctionnent uniquement à l'intérieur d'espaces uniquement virtuels, parfois finement organisés (comme par exemple, la communauté virtuelle ou du Second Life).



### 5.3. TROIS APPROCHES POUR L'ANALYSE DU GENRE DE DN

L'espace virtuel et conceptuel susceptible d'être occupé par une communauté ne connaît pas de limites. Il est légitime d'affirmer que le Web est le reflet d'un idéal de démocratie car, il évoque la possibilité de faire cohabiter paisiblement et sur un même espace, plusieurs écosystèmes. Il instaure un modèle d'organisation sociale basée sur les principes d'autogestion et d'auto-organisation, tout en permettant l'apparition de « niches », parfois difficiles à interpréter dans une conception systémique globale [Amb05]. De plus, les communautés virtuelles d'interprétation se distinguent des autres formes d'équipes par le fait qu'elles constituent des entités actives qui produisent de la connaissance par le propre flux de leur expérience collective. Autrement dit, les membres d'une CVI sont réunis par ce qu'ils font, un lien indissociable existant entre la notion de communauté et celle d'activité collective. Dans ce sens, il devient légitime de considérer les CVI comme des communautés d'action, car elles créent de la connaissance et participent à alimenter l'intelligence collective, par le fait même d'agir, la nature d'activité collective étant constitutive du concept.

Les CVI sont, le plus souvent, auto-organisées dans le respect partagé envers les buts et les méthodologies sur lesquelles les membres se sont mis d'accord. Les membres d'une communauté se reconnaissent à travers la « routinisation » de leurs formes de comportement et de leur langage. D'un point de vue de la topographie, une CVI se caractérise par une absence de proximité spatiale, car il s'agit d'un groupe soudé autour d'un médiateur, d'un groupe, le plus souvent, sans nom et sans vraiment de rapports hiérarchiques entre ses membres. Une CVI partage un vocabulaire commun, car ses membres ne sont pas liés uniquement par un thème commun, un objectif partagé, mais souvent aussi par un langage partagé, parfois d'une manière implicite, le sociolecte du groupe. Ce sociolecte est représenté non seulement par le lexique partagé représentatif du groupe social, mais aussi par les connotations sur les termes que les membres utilisent. Il se crée ainsi dans le groupe, au fur et à mesure des échanges, avec un vocabulaire qui fonctionne comme une marque de reconnaissance ; évolutif et ouvert, ce vocabulaire permet de renforcer la communauté. Dans la société de la connaissance, la CVI devient une sorte de cellule de base de production d'informations et de connaissances.

On définira ainsi une CVI comme étant un groupe de lecteurs de DN qui partagent une préoccupation pour un sujet, qui interagissent régulièrement pour faire, car la relation est fondée autour d'une pratique commune. L'activité commune devient ainsi une source de sens pour la CVI. Les communautés semblent répondre au dicton populaire « qui se ressemble s'assemble » ; leurs membres construisant le sens de leur action. La notion de CVI rejoint le concept de genre dans la mesure où on remarque l'existence d'un répertoire commun de gestes, de significations tacites, d'interprétations autorisées auxquelles se réfèrent les membres d'une CVI donnée. Les membres<sup>27</sup> d'une CVI n'adhèrent pas et ne reproduisent pas leurs interpréta-

<sup>27</sup>En absence de repères spatio-temporelles il est difficile d'en détacher les CVI, d'autant plus qu'un individu peut en faire partie, simultanément de plusieurs groupes. Ainsi, en proposant des identités difficilement vérifiables, un sujet peut appartenir à des CVI.

tions par imitation simple et mécanique. Car, une communauté n'est pas un agrégat d'individus mais elle se caractérise par une dynamique spécifique qui ne peut être déduite des traits de chaque participant. Chacun des membres est un acteur de la CVI concernée ; il s'approprie et s'accorde au « diapason commun » (aux règles de fonctionnement et à la « nétiquette<sup>28</sup> » de la CVI) tout en le transformant, selon son « style » personnel. De plus, par l'activité spécifique qu'un membre déroule à l'intérieur de sa communauté, il contribue à la faire évoluer. Cette articulation genre/style personnel, inspirée des théories littéraires de Bakhtine, met en évidence le fait que la richesse de styles et de transformations construit intersubjectivement une notion de genre à l'intérieur d'une CVI.

On voit ainsi que les genres s'organisent selon les normes de la communication sociale médiatisée par l'outil, au delà d'une intentionnalité, quelle soit auctoriale, lectoriale ou qui viendrait du texte. Ils produisent, confirment ou contestent le rythme d'une communication socio-linguistique via Internet. En dépassant le paradigme, désormais classique, de la compétence linguistique sublimée par la performance des individus, le genre fonctionne comme une instance intermédiaire entre la langue et les sujets, instance qui se concrétise par un comportement langagier collectif normé. L'étude du genre doit ainsi tenir compte des invariants dans le comportement langagier des individus, invariants qui caractérisent aussi les communautés interprétatives. À l'intérieur de propriétés linguistiques, la dimension culturelle thématise le caractère interprétatif des conduites, en reliant les intentionnalités et les moyens techniques qui permettent de les atteindre. Dans cette perspective, on peut parler d'un ancrage herméneutique du genre à l'intérieur d'une CVI, dans la mesure où toute interprétation peut être considérée comme un paramètre culturel qui la caractérise. Car, le rôle du genre est d'apaiser la contradiction entre l'individualité du sens et la variabilité de l'interprétation, de permettre aux membres d'une CVI de partager un même sens. Et cela à travers le partage non seulement des normes linguistiques mais aussi, et surtout, à travers le partage des normes d'un genre particulier. Si lire un DN n'est pas un acte identique pour toute l'humanité, car l'interprétation dépend du temps et du lieu où la lecture a lieu, le genre du DN vient affirmer que l'interprétation dépend surtout de la communauté qui l'effectue. Le genre autorise et permet ainsi à plusieurs individus, situés à des endroits parfois très éloignés du monde d'interpréter une forme sémiotique. Se situant ainsi du côté de l'interprétation, le genre sert pour un sujet à la découverte du sens mais, pour une communauté de lecteurs il permet d'unifier leurs sens. Il assure, selon F. Rastier, le rôle de médiation symbolique entre le social et l'individuel. On conclura ainsi en

<sup>28</sup>Par le terme nétiquette on entend l'ensemble de valeurs, règles et conduites acceptées au sein d'une CVI. Parfois les communautés sont gérées par des « modérateurs » armé de méthodologies claires, seule personne qui peut influencer que l'action d'une CVI. Les nétiquettes procurent un sentiment d'appartenance à une communauté, constituent parfois une sorte de mot de passe pour entrer dans une communauté comme un profane dans un cercle distingué. Les nétiquettes ont valeur d'affiliation de ceux qui acceptent et partagent, fonctionnent comme un cadre communicationnel, voire juridique.

affirmant que, en tant que fonds de légitimation des attentes partagées, le genre se constitue autour des communautés qui accomplissent la fonction des contextes de référence et donc il est à l'image des communautés qui l'utilisent. Il y aurait ainsi, autant de genre de DN que de CVI. Pour déterminer le genre d'un DN il faudrait ainsi déterminer l'interprétation ou les interprétations que font les communautés.

### 5.3.2 Approche procédurale

Comme montré dans la section précédente, la caractéristique première des DN est le fait d'être des biens communs, sociaux, appartenant à des individus membres de communautés. En effet, lorsque l'on parle de documents, on n'a pas affaire à des lecteurs autonomes en relation de perception adéquate ou inadéquate, mais à des lecteurs vivant et lisant dans des environnements socialement et sémiotiquement organisés. Tous les « faits interprétatifs » sont produits dans des circonstances historiques, et c'est à partir de ces circonstances, que les formes sémiotiques reçoivent leur signification. Suivant la logique qui conduit tout ce travail, c'est-à-dire l'articulation entre les *sujets*, leurs *actions* et les *objets*, l'approche interprétative mettait l'accent sur les *sujets* interprétants. L'approche procédurale en revanche, vise à étudier le *faire*, les *actions* que les sujets, organisés en CVI, mettent en place lorsqu'ils lisent des DN. Figure énigmatique, car souvent membre inconnu d'une communauté, le lecteur est à la fois fuyant et inaccessible mais aussi omniprésent à travers ses actions, de sorte que nous ne le considérerons pas tant sous l'angle de ce qu'il est (son âge, sa profession, etc.) que de ce qu'il fait (sa navigation). Si, généralement par lecture on entend la capacité à discerner ce qui est là, selon l'approche procédurale la lecture ne sera pas comprise comme une activité passive et le lecteur ne sera pas perçu comme un « réceptacle ». En effet, cette approche part de l'hypothèse que les objets sémiotiques sont *faits* et non trouvés, qu'ils sont construits à travers les stratégies interprétatives mises en œuvre par des lecteurs actifs. Le sens est ainsi rattaché à une forme sémiotique via l'*action* de voir, de lire, d'interpréter, de construire. Selon cette perspective, le genre est le résultat d'un processus herméneutique, il n'est jamais donné par avance, donc il ne peut jamais être prévisible au début de la situation de lecture. Le genre est un construit qui s'apprécie à travers l'action des sujets. Pour ce faire, nous allons nous inspirer du modèle de l'interactionnisme social qui prend racine dans la communication orale. En effet, la lecture de DN sera comprise comme une activité interactionnelle entre plusieurs acteurs.

#### 5.3.2.1 La lecture de DN comme activité de construction d'un sens

*Lire c'est écrire, c'est défaire le tissu qui constitue le monde pour en construire un autre – son monde.*

À l'intérieur de cette section, nous souhaitons vérifier l'hypothèse selon laquelle le genre d'un document résulte de l'interaction qui se produit entre un lecteur et :

- un texte,
- un écrivain/scripteur
- un médiateur (s'il en existe).

En effet, on constate qu'entre les trois pôles qui co-participent à l'interprétation, à savoir le lecteur, l'écrivain/scripteur et le texte, une quatrième instance, souvent sous-estimée vient s'interposer et participer activement – le médiateur<sup>29</sup>.

En reprenant ces trois éléments nous analyserons le type d'interaction que le lecteur engage avec chacune de ces instances, pour déterminer dans quelle mesure ces interactions influent sur le processus interprétatif et, en conséquence, sur la qualification d'un DN. La vision interactionniste part de la prémisse que tout document est la promesse d'une relation à un monde et que son existence est conditionnée par la participation du lecteur à la co-construction de ce monde. En définitif, la finalité de la lecture est celle de se mettre en rapport avec autrui.

En ce qui concerne l'*interaction avec un texte*, ce qui est révélateur c'est le fait que, chez les Grecs anciens, le verbe *légein* voulait dire rassembler aussi bien que lire : rassembler les sens d'un texte pour reconstituer un sens individuel ou intersubjectif [Bar84]. Ce rassemblement peut être effectué, selon Barthes à plusieurs niveaux, au Moyen Âge, le système interprétatif étant organisé en quatre étapes hiérarchisées : le sens littéral (les faits historiques), le sens allégorique, le sens moral et le sens anagogique [Bar84]. À travers cette note, on peut remarquer que la tradition a bien perçu le pluriel de l'interprétation et on observe, surtout, l'importance accordée à la position adoptée par un sujet, ainsi qu'à son action, dans l'attribution ou l'origine d'un sens. À propos de l'origine du sens, certains théoriciens ont adopté une position très tranchée, comme par exemple, Eco [Eco85] qui considère que pour interpréter un texte, il faut reconnaître l'existence d'un sens littéral, et partir de là. Car, affirme l'auteur, entre l'inaccessible intention de l'auteur et la discutabile intention du lecteur, il y a l'intention transparente du texte qui réfute une interprétation inacceptable. La lecture est ainsi pour Eco une sorte d'oscillation, ou d'équilibre instable, entre l'initiative de l'interprète et la fidélité à l'œuvre. Pourtant, plus tard, Eco, revient [Eco92] sur ces positions, en considérant qu'un texte « *une fois séparé de son émetteur (ainsi que de l'intention de l'émetteur) et des circonstances concrètes de son émission (et donc de son référent entendu), flotte (pour ainsi dire) dans le vide d'un espace potentiellement infini d'interprétations possibles. Par conséquent, aucun texte ne peut être interprété selon l'utopie d'un sens autorisé défini, original et final.* » Au delà de ces considérations qui ont déjà été détaillées dans la section

<sup>29</sup>Par médiateurs on entend les mass média, les éditeurs, les supports de transmission, les canaux, etc., bref, tous les acteurs et les moyens qui participent à la mise à disposition matérielle d'une forme sémiotique.

### 5.3. TROIS APPROCHES POUR L'ANALYSE DU GENRE DE DN

précédente cf. 5.3.1.1 on remarque néanmoins que, quelque soit le point de vue adopté, la lecture se situe, déjà et toujours, entre l'*intentio auctoris*, l'*intentio operis* et l'*intentio lectoris*.

Lorsque l'on fait référence à l'interaction entre un lecteur et le texte, selon le point de vue procédural, on constate que ces deux entités ne se font plus face comme sujet et objet. En effet, cette relation n'est pas une relation face à face tel que l'on entend les formes d'interaction sociale. L'objet-texte se construit comme un montage, car le lecteur sort temporairement de ses dispositions personnelles, il développe les pensées d'une autre personne, il vit et construit quelque chose qui, jusqu'alors, ne se trouvait pas dans l'horizon de son expérience, sous cette forme du moins. Pourtant, le *fait* de développer les pensées d'autrui n'efface pas complètement ses pensées car, l'autrui ne maîtrise jamais complètement les effets de sens. Le lecteur prend le relais d'une pensée et construit un sens sur les indications mais aussi sur les lacunes présentes dans une forme sémiotique. C'est lui, c'est-à-dire le lecteur, qui, en interprétant des prolongements textuels des pensées d'autrui, impose des effets de sens à travers des opérations de montage. Car, « *Machine paresseuse* », selon l'expression d'U. Eco, le texte est lacunaire : il comporte des « trous », des « blancs » que le lecteur doit colmater en mettant en œuvre certaines compétences. Selon Ingarden : l'œuvre est un squelette ou un schéma à compléter par l'interprétation du destinataire. Pendant la lecture, il y a simultanément rétention du sens (garder en mémoire les unités sémantiques) et protention du sens (anticiper sur le sens à produire) [Bar84]. Et cela devient d'autant plus évident dans le cas du DN qui requiert des mouvements coopératifs actifs et conscients de la part du lecteur qui doit en permanence cliquer, se déplacer, choisir, en un mot *agir*.

Dans ce sens, la coopérativité lectorielle que requiert le DN suppose un lecteur qui, ayant accepté qu'une forme sémiotique, véhicule un sens possible ou probable, adopte une attitude active de recherche d'une compréhension et de construction d'un sens. Chaque lecteur est ainsi responsable de sa lecture, il crée, en quelque sorte, son sens et sa propre théorie de qu'est-ce que signifie « lire ». On voit donc que la vision active du lecteur que l'approche procédurale met en avant, rend ce dernier difficilement réductible à une simple présence dans le texte. Le concept « procédural » est ainsi défini par la dynamique, par la capacité d'un lecteur à induire, modifier, transformer, faire émerger un sens. La lecture devient le terrain de réalisation des potentialités herméneutiques d'un sujet qui construit lui-même le sens de ses connaissances. Elle est à la fois un espace de liberté mais aussi de privation car, la lecture du DN contraint le lecteur à l'autonomie et à la créativité, présentées comme des valeurs positives. Une forme sémiotique n'a pas une signification mais plusieurs. Dans ce sens Barthes préfère la notion de signifiante (état dynamique qui refuse la fermeture sur un seul sens) à celle de signification (sens unique et figé) car, selon lui, le texte n'est pas un produit, mais il entretient un processus de production. Le texte numérique, d'autant plus, a besoin d'un lecteur créatif qui ouvre l'œuvre à l'infini, qui pratique la réécriture. Le dispositif numérique met en évidence ces caractéristiques dynamiques de l'acte de lecture car il sollicite en permanence

le lecteur à agir sur les formes sémiotiques. De plus, par la faible médiation qui caractérise les DN, l'interprétation est orientée en direction d'une responsabilisation et d'une autonomisation du lecteur qui doit faire preuve des compétences réflexives cf.3.3.2.2 . Dans l'interaction d'un lecteur avec un texte, il prélève sélectivement certains éléments (donc en élimine d'autres), les intègre dans son système de pertinences et établit une ou des hypothèses de sens. Les éléments présents à l'intérieur d'une forme sémiotique deviennent, selon cette vision, des embrayeurs que le lecteur sollicite et active, pour instancier un sens.

*L'interaction avec le médiateur.* La question de l'intentionnalité du *médiateur* peut donner lieu à des réflexions plus approfondies, notamment lorsque l'on inclut à l'intérieur de cette catégorie des éléments comme le support ou le canal, car, comme on l'a déjà souligné cf. 5.3.1.2 l'intention sous-tend la volonté. Néanmoins, sans rentrer dans des considérations d'ordre moral ou éthique, il est évident que le rôle du médiateur peut être parfois décisif. En effet, le médiateur, par son autorité, participe, et parfois d'une manière cruciale, à la construction d'un contexte de référence qui orientera l'interprétation et la qualification d'une forme sémiotique. C'est pourquoi, l'interaction qui est engagée lors de l'acte de lecture laisse son empreinte sur la qualification de l'objet sémiotique. Ainsi, par exemple, un éditeur ou un canal de télévision, en tant que médiateurs sociaux et culturels, interviennent souvent comme « interprétants fins » et participent en cela à la construction d'une « vision du monde ». Les médiateurs sont, au même titre que les écrivains/scripteurs par exemple, des parties actives à la construction des processus cognitifs qui façonnent notre regard sur le monde, car ils alimentent ce qui est généralement appelé le « sens commun » ou le « savoir collectif de base<sup>30</sup> ». Concrètement, les médiateurs choisissent et prennent dans différents milieux (politique, scientifique, économique...) des idées qui leur paraissent intéressantes et les colportent sur des supports et dans les canaux. Ainsi, certaines idées, qui deviennent des fragments de culture (ou culturèmes) sont reprises et amplifiées par d'autres médiateurs, tandis que d'autres fragments de culture sont complètement oubliés, ne correspondant pas à « l'air du temps ». C'est-à-dire que certains fragments de culture ne rentrent pas dans le système de pertinences des principaux médiateurs<sup>31</sup>.

On remarque avec le DN une volonté exprimée du côté des médiateurs d'effacer leur présence dans les documents. Cela se manifeste par une volonté évidente de créer une impression d'authenticité, dont les exemples les plus évidents sont le direct, l'utilisation excessive de verbes au présent de l'indicatif, ou les flux ininterrompus d'information. L'effet recherché est, le plus souvent, une sorte de captation hallu-

<sup>30</sup>Le dictionnaire des idées reçues des hommes de notre époque.

<sup>31</sup>Dans ce sens, et pour le cas du DN, on peut considérer que les moteurs de recherches deviennent des médiateurs. En effet, la plupart d'entre-eux fonctionnent sur le principe de reprendre et proposer aux lecteurs les documents qui se trouvent « dans l'air du temps », c'est-à-dire, ceux qui sont consultés par un plus grand nombre de lecteurs. On voit ainsi que, par son rôle de médiateur, la technologie intervient au sein même du processus d'interprétation car elle peut contrôler le flux d'information qui circule dans les réseaux et peut parfois même exercer un pouvoir de régulateur.

cinogène du lecteur, qui, endormi par les images « plus vraies que vraies » peut se laisser conduire par des interprétations totalement dirigées et contrôlées. Cette captation se fonde donc sur une promesse de « vérité » car, les flux d'informations réclament une identification avec le flux du monde. Ce type de médiation, parfois mise en avant et appelée avec fierté médiatisation zéro, affirme se réduire uniquement au travail de l'œil et promet une liberté interprétative absolue. Alors qu'en réalité, selon nous, ce type de médiation n'est autre que de la manipulation lavée de connotation négative. Car, même le travail d'une caméra, ses mouvements, ses emplacements ou les prises de vues sont, en tant que de points de vue, des médiateurs. Ces manipulations créent une structuration iconique de l'espace et du temps et promettent une lisibilité neutre, alors que la neutralité restera toujours un idéal. Néanmoins, à travers cet exemple, on voit que la médiation est un pallier incontournable dans l'acte de lecture car, en construisant l'échange, elle est partie entière dans l'interaction entre un lecteur et un texte. En effet, son rôle est d'assurer un lien entre deux mondes: l'un perçu et l'autre vécu.

On voit ainsi que, si la forme sémiotique fournit des éléments qui contribuent à forger une signification, cette dernière se construit à travers l'échange lui-même. Du côté des interactions avec un écrivain/scripteur ou avec un médiateur, la lecture manifeste comme un jeu de prédictions, de rétroactions, de réajustements continuels. Il résulte donc que cette activité n'est pas une activité linéaire mais dynamique, qui suit des logiques diverses. Car, elle suppose aussi de la part du lecteur, des retours réguliers sur son acte de lecture, le fait que celui-ci doive, en permanence essayer d'intégrer un sens dans son système interprétatif, construire un sens « pour soi ». On voit ainsi que « comprendre » dépasse le simple niveau de la lecture. Si on retourne au sens étymologique du terme on remarque que « comprendre » veut dire « prendre avec soi » les divers fils qui se nouent et se dénouent dans une forme sémiotique, suivre ces fils et les arborescences proposées par un écrivain/scripteur (ou bien, les contourner) pour arriver à créer un objet mental, qui sera le résultat de sa lecture. Chaque lecteur de DN devient ainsi un auteur potentiel et toute forme sémiotique devient manipulable par n'importe qui. La conséquence immédiate de cette liberté (qui reste néanmoins conditionnée par l'outil), c'est l'apparition des genres interactifs qui cherchent à répondre au désir, très ancien chez certains auteurs, de dialoguer avec leur lecteur à l'intérieur-même de l'œuvre.

Du côté de l'interaction avec un écrivain/scripteur, on voit que le DN modifie énergiquement les conditions de l'exploitation formelle que l'on maîtrisait déjà avec le DC. La renaissance du courrier, la prolifération des « home pages », la multiplication des blogues témoignent d'une démocratisation de l'écriture grâce aux nouvelles possibilités d'auto-publication. En raison de cette apparente inversion des compétences, l'écrivain/scripteur vise à effacer la frontière élitiste qui le séparait de son lecteur, car il devient concepteur d'un environnement narratif et graphique, d'une arborescence dans laquelle le lecteur croit circuler en toute liberté. En effet, en plus du texte, il doit concevoir un scénario non-linéaire, interactif, un « story-board » visuel. Il prend, en quelque sorte le statut de scénariste. L'écrivain/scripteur doit

maîtriser la syntaxe informatique et participer à l'invention de codes graphiques, puisque lire sur un écran est aussi, et peut être avant tout, regarder, ce qui ne veut pas dire contempler ou rester passif, mais participer. Le DN devient une interface, un espace de potentialités qui invite et/ou parfois contraint le lecteur à l'interactivité. Si la tendance à l'indistinction, au mélange des fonctions de lecture et d'écriture est évidente dans le DN, on peut se demander si nous nous dirigeons, pour autant, vers la disparition progressive du statut traditionnel de l'auteur. Certes, des nuances graduelles peuvent être perçues à l'intérieur de cette interaction, mais en tout cas, cette différence entre auteur et public tend à perdre son caractère fondamental. Peut-on, peut-être, imaginer que le DN permettra à l'écrivain/scripteur de se débarrasser de l'auteuritarisme? On voit que le lecteur peut se faire auteur de façon plus profonde qu'en parcourant un réseau préétabli comme c'était le cas pour le DC, il peut participer à la structuration de l'hypertexte, modifier ou créer de nouveaux liens, de nouveaux nœuds sémantiques, ajouter des textes, des images, etc., ou bien il peut connecter un document à un autre et faire ainsi un seul document ou tracer des liens entre une multitude de documents. Bref, en d'autres mots, le DN permet au lecteur à tout moment de passer écrivain/scripteur. Dans ce sens, quelques auteurs ont déjà « laissé la main » à leurs lecteurs pour poursuivre ou enrichir une œuvre<sup>32</sup>. On peut ainsi rencontrer des documents interactifs, où le lecteur peut librement modifier et personnaliser, tant l'apparence comme les fonctionnalités d'un DN et des documents en format propriétaire, figés, où les possibilités de modification sont restreintes, voire impossibles.

La responsabilisation du lecteur et sa sollicitation permanente dans l'acte de lecture conduit souvent le lecteur à s'interroger sur l'effet, et non plus sur la signification de documents. Car, si le document « fonctionne », si un sens lui est associé, c'est parce que quelqu'un le *fait* « fonctionner » à travers son interprétation. Le DN peut être ainsi compris non pas seulement comme un déclencheur de parcours interprétatifs mais aussi, et peut-être surtout, comme un déclencheur d'attitudes, de comportements, d'idées, d'affects, etc., bref, d'un événement pas seulement cognitif mais d'un événement tout court. Le corps du lecteur étant à l'origine de l'action, des connotations enactives peuvent lui être associées. Le lecteur de DN effectue ce qui est parfois appelé « lecture en progression », c'est-à-dire qu'il parcourt des étapes. Pendant ce parcours, des passages peuvent être délaissés, des difficultés sautées, sans que cela porte des conséquences dramatiques pour l'interprétation car, le seul juge de l'efficacité de la lecture est le lecteur et lui-même, puisque c'est lui qui fixe les critères de sa réussite. Le genre de DN dépend, dans cette perspective, du type d'interaction qu'un lecteur engage avec un écrivain/scripteur, un médiateur et une forme sémiotique. Le genre du DN se traduit ainsi par la stabilisation d'une interprétation tout en sachant que toute forme stabilisée est une forme autoritaire

<sup>32</sup>C'est le cas, par exemple de Yann Queffelec et Irène Frain qui, à l'initiative de « France loisirs », ont tour à tour invité leurs lecteurs à écrire la suite d'un premier chapitre publié en ligne. Grâce aux e-mails, aux forums et aux chats organisés à leur intention, s'est mise en place une collaboration qui a abouti à la publication de deux romans.[Cle00]



voire même totalitaire.

Les éléments qui composent une forme sémiotique sont agencés avec ou sous une conception directrice du sens mais celle-ci résulte, avant tout, de l'intention, de la compétence et des attentes du lecteur. Car, en effet, la notion « subsumante » qui contrôle le déroulement de l'acte interprétatif est soumise à la notion de budget-temps du lecteur, au delà de tout autre forme de temporalité qui appartiendrait à l'écrivain/scripteur, au texte ou au médiateur. Le genre est lié au caractère essentiellement temporel de l'interprétation, car, selon ce paramètre, la même forme sémiotique peut recevoir des interprétations différentes. Si l'on comprend la lecture comme un acte de communication décalé dans l'espace/temps, la temporalité du lecteur devient primordiale car, particulièrement dans le cas des DN, elle constitue, souvent le seul repère herméneutique. Finalement, les objets sémiotiques sont ce que nous en faisons, ils sont le reflet du budget-temps qu'on leur consacre et dans ce sens on pourra parler de « genres de budgets-temps » qui correspondront à des sessions distinctes. Ainsi, quatre types de sessions pourront être considérées :

- des sessions courtes, routinières qui valorisent des contenus de type informatif ou communicatif (où se juxtapose la consultation de messageries et de médias) ;
- des sessions de travail plutôt longues et étalées dans le temps, qui correspondent à des budgets-temps relativement uniformes et réguliers ;
- des sessions occasionnelles qui correspondent à des intentions commerciales, où le lecteur visite un nombre restreint de sites, surtout dans une optique comparative et où il dispose d'un budget-temps limité ;
- des sessions ouvertes sans contrainte particulière de budget-temps où le lecteur fait appel massivement aux moteurs de recherche et découvre de nouveaux sites. Ce genre de session est mobilisé par une intention de résolution d'un problème.

Ces quatre types de session permettent de décrire les actions étalées dans des laps temporels variables. On verra dans la suite qu'elles impliquent des formes de parcours et des rythmiques particulières. Néanmoins, il faut préciser que les mêmes sites peuvent apparaître dans des sessions différentes, le plus souvent de manière imbriquée. Ainsi, certains sites peuvent être plus sujets aux utilisations multiples comme par exemple les webmails, tandis que d'autres, comme par exemple, les sites marchands peuvent apparaître de manière plus sporadique. À chaque type de session peuvent être associés des parcours particuliers.

Un paramètre important est représenté par la distribution des sessions au cours d'une journée ou d'une semaine. Ainsi, les sessions courtes et de travail sont caractéristiques surtout pour les journées dites « travaillées » tandis que le week-end on constatera probablement plutôt des sessions occasionnelles et ouvertes. De même, la durée des sessions restera globalement très déterminée par l'heure de début de

session quel que soit le jour de la semaine. Ainsi, il y a des périodes dans la journée où les sessions sont plus courtes et correspondent aux heures de retour du travail et d'avant-repas tandis qu'à partir de 22 heures, la disponibilité semble plus importante, et les sessions s'allongent.

Nous avons identifié quatre profils-types de sessions sur la base de leur temporalité, et constaté que chacun d'entre eux est corrélé à certains types de contenus ; pour comprendre ces différences, nous devons maintenant replonger les parcours au sein des pratiques collectives. En se référant aux stratégies interprétatives, à l'œuvre dans l'acte de lecture et aux modalités d'interaction entre le texte et le lecteur/auteur, Francine Cicurel [Cic04] parle de « tissu relationnel ». Ainsi, on pourra dire que la lecture est l'activité qui consiste à se mettre en relation avec l'autre. On conclura néanmoins en considérant que le sens d'une lecture résulte de l'interaction entre les quatre composants (l'écrivain/scripteur, le lecteur, le texte et le médiateur) tous soumis au budget-temps du lecteur, seul maître de son interprétation.

### 5.3.2.2 Le genre de DN comme stratégie interprétative normée. Modèles et schèmes procéduraux

Les DN sont des biens communs, des objets sociaux et conventionnels car, s'il existe un savoir préalable à l'action interprétative, il est le résultat de l'expérience collective cumulée. À l'intérieur de cette section, notre objectif est de porter une réflexion sur la manière dont se manifeste l'expérience collective cumulée, lors du processus interprétatif. Nous postulons l'hypothèse que les significations et donc la qualification d'un DN à l'intérieur d'un genre déterminé émergent à partir d'un travail fait par un lecteur en action, muni de compétences et de projets, contraint par son budget-temps, mais surtout pourvu d'habitudes cognitives et comportementales, encadrées par des normes culturelles.

L'approche procédurale, qui situe en son centre la notion d'action (interprétative), associe à l'action les éléments suivants :

- la notion d'événement qui traduit la modification d'un état sur un axe temporel ;
- les notions d'intention, et d'expérience, associées aux sujets motivés par des buts et des finalités ;
- la notion de causalité (en relation avec les objets et les technologies)
- la notion de causalité (en relation avec les objets et les technologies)

Les actions (y compris interprétatives) sont souvent complexes et composées de plusieurs événements intermédiaires. Pour définir l'action, nous adoptons le point de vue de Searle [Sea82], qui consiste à considérer que, à la différence du simple

mouvement physique, l'action est la réalisation, c'est-à-dire la condition de satisfaction, d'un état intentionnel bien déterminé<sup>33</sup>. Dans cette perspective l'étude du genre doit viser le repérage et l'isolement d'invariants d'actions et de fournir des descriptions qui puissent satisfaire à la fois les contraintes du système linguistique, celles du système cognitif et technologiques et surtout celles du système culturel.

En tant qu'action, tout document représente un événement communicatif, car il peut mener à la modification d'un état des choses, même si cette modification n'a lieu que sur le plan cognitif. Les discours véhiculés par les documents portent sur des fragments de monde que nous appellerons situations. « *La situation de communication est un élément de structuration de la pratique sociale, et la normalisation-codification des pratiques langagières. On peut donc soutenir l'idée que le sujet social se dote de genres empiriques, et que, via les représentations qu'il en a par son apprentissage et son expérience, il les érige en normes de conformité langagière et les rattache à des lieux de pratique sociale plus ou moins institutionnalisés. La situation de communication est le lieu où s'instituent les contraintes qui déterminent l'enjeu de l'échange.* » [Cha01a]

Les approches cognitivistes ont introduit la notion de modèle qui est la contrepartie cognitive d'une situation : c'est ce que les gens ont à l'esprit lorsqu'ils observent ou participent à une situation déterminée. En effet, tout un ensemble de signaux culturels, donc appris, comme par exemple un agencement particulier d'éléments, une prosodie spécifique, une accentuation, etc. qui font partie du « savoir d'arrière-plan partagé », permettent aux lecteurs d'asseoir leurs interprétations à l'intérieur des modèles. Selon le paradigme cognitiviste, l'interprétation du monde se fait à partir de modèles cognitifs, un modèle de situation étant une reconstruction cognitive d'un fragment du monde. Ainsi, si on envisage le monde comme un flux continu, complexe et constamment mouvant, un modèle permet de dégager des faits discrets : les sujets, les objets, (leurs propriétés et leurs relations) ainsi que les faits (événements et actions) qui déterminent l'interprétation.

Selon Van Dijk et Kintsch [VD87], à partir d'un modèle de situation un sujet peut réaliser des activités complexes telles qu'acquérir de nouvelles connaissances ou résoudre un problème. Un modèle de situation intègre les connaissances personnelles et socialisées, des croyances, des opinions, des attitudes et des émotions, bref, des expériences antérieures qu'un sujet met en œuvre au cours de la lecture. L'introduction de la notion de modèle répond au besoin de fournir un univers référentiel à l'interprétation sémantique et peut servir de point d'ancrage pour la compréhension de la notion de genre. Car, il semble que nous reconnaissons une situation comme un prolongement ou comme une variation de la situation précédente. Selon A. Béguin [Beg82] « *La première fois que le lecteur prend contact avec la réalisation d'un modèle, il doit faire un effort pour en percevoir tous les éléments, pour lui neufs et imprévisibles. Puis la récurrence du modèle lui procure un certain*

<sup>33</sup>Le but de Searle est d'expliquer les relations entre les intentions et les actions. Nous restreindrons et référons cependant l'action à celles dans lesquelles il n'y a pas de mouvement du corps ou dans lesquelles seul un acte mental est accompli.

*plaisir : il s'approprie le modèle au point de le reconnaître à partir d'un nombre limité d'éléments. Enfin la connaissance va jusqu'à la saturation. Le lecteur ne peut plus être attentif au modèle. Seule sa transformation renouvelle l'attention. »*

On voit donc ainsi qu'interpréter et qualifier un document, ne veut pas dire construire progressivement un réseau de propositions mais que, pour avancer, le lecteur a recours à des « scénarios » intersubjectifs basés sur des raisonnements du type : « d'habitude, » « toutefois », « comme cela se passe dans d'autres récits », « d'après mon expérience », « comme nous l'enseigne la psychologie » etc., tout en sachant que les événements ne se succèdent pas au hasard, mais qu'ils se répètent et s'appliquent aux situations comparables, même si, parfois ils peuvent se combiner de nouvelles façons. L'interprétation d'un document devient ainsi une sorte d'évaluation quasi permanente de ce qu'il faut, de ce que l'on peut, de ce que l'on doit dire ou faire dans telle circonstance, en présence de tel interlocuteur. On retrouve ici la notion d'horizon d'attentes cf. 5.3.1.1 comprise comme projection d'une accumulation d'expériences passées. Le comportement interprétatif suit, en effet, un raisonnement qui se traduirait par l'expression : « dans tel document, on attend ce type d'interprétation, parce que l'on sait d'expérience que de tels traits accompagnent de tels documents. ». L'ensemble des modèles présents dans une culture sont rarement explicites et pour la plupart inconscients ; cependant, par leur rôle normatif, ils participent au fonctionnement quotidien de la communication et renvoient à la théorie de l'*habitus*.

Concept présent dans les philosophies de l'action et hérité, en réalité, d'Aristote, par *habitus* on désigne une forme d'acquis qui constitue une sorte de « grammaire génératrice » de nos actions, et de nos jugements. En étendant la notion d'*habitus* aux pratiques langagières, Bourdieu [Bou82] fait d'elle l'une des pierres angulaires de ce qu'il appelle une *théorie de la pratique*. En effet, Bourdieu définit l'*habitus* comme un ensemble de « dispositions », comme un système de schèmes de perception, de pensée, d'évaluation et d'action que nous mettons en œuvre pour comprendre ou produire des formes sémiotiques. L'*habitus*, est ce qui nous permet d'agir dans l'illusion de l'improvisation, c'est-à-dire dans l'inconscience de modèles que l'on porte à l'intérieur de nous-mêmes, car on n'a pas l'impression de nous référer à des normes de conduite. Chaque sujet disposerait ainsi de ce que certains théoriciens [Bakhtine, Barthes, Eco] appellent un *répertoire*, qui établit un lien entre l'activité d'interprétation du lecteur et les formes sémiotiques. En effet, le répertoire constituerait l'ensemble des conventions nécessaires à l'établissement d'un événement, la totalité de ces éléments se rapportant à des normes historiques et socioculturelles. Le locuteur bakhtinien, par exemple, n'est pas défini par la maîtrise d'une langue, mais par son répertoire discursif, c'est-à-dire par la possibilité, variable suivant les locuteurs et suivant les moments de leur vie langagière, d'utiliser les formes génériques de la communication verbale et d'en jouer en fonction de leurs besoins.[Bea04]. À propos du répertoire M. Bakhtine considère que : « *Toute situation quotidienne stable comporte un auditoire organisé d'une certaine façon, et par conséquent un certain répertoire de petits genres quotidiens* » (cité par T. Todorov , [Tod81]).

### 5.3. TROIS APPROCHES POUR L'ANALYSE DU GENRE DE DN

Le répertoire serait comme un réservoir de « ressources de sens », la sagesse du « sens commun » dont parle la Philosophie, autrement dit, le résumé des conclusions et la morale des expériences interprétatives vécues, racontées et matérialisées en sentences, proverbes, dictons, maximes, modèles, dont nous avons besoin pour communiquer et par rapport auxquelles la vie prend un sens. Ce tissu de savoirs, certes « déjà-faits », car il est construit par les hommes, préexiste à tout nouvel arrivant sur la scène humaine ; en effet, pour comprendre le sens de ses actions et des actions des autres, les sujets puisent et s'approprient les modèles du « sens commun ». On voit ainsi que le sens de tout acte de communication est un phénomène culturellement médiatisé car, cet arrière-plan déposé historiquement se présente comme le sous-strate de nos actions, de nos raisonnements.

Les modèles culturels intériorisés déterminent ainsi nos lectures car, dans un modèle, les concepts reflètent des interprétations socialement pertinentes d'une situation, d'un événement. Les modèles sont donc des représentations de situations qui comportent des éléments qui peuvent être non explicites, représentations dérivées de connaissances que possèdent les sujets relativement à ces situations. Lors de la lecture, le sujet se rapporte au modèle et anticipe ce qui va suivre, il fait spontanément des inférences, bref il construit un scénario, un schème. Les modèles finissent par devenir des automatismes<sup>34</sup> et permettent la reconnaissance de situations et de stratégies interprétatives adaptées. Un modèle serait ainsi comme un instantané figeant un monde intersubjectif, car il reste stable un intervalle de temps donné, le temps de l'interprétation. D'un point de vue génétique, la formation de modèles passe par l'intériorisation et l'accumulation progressive des expériences que chaque sujet rencontre dans sa vie interprétative. À force de se reproduire, certaines situations de communication engendrent des conduites ou des jugements qui, devenant des routines, se fondent dans un inconscient culturel intersubjectif. Cela correspondrait aux ritualisations langagières dont parlait Rastier [Ras01a] : « *tout domaine de pratique sociale tend à réguler les échanges, et par voie de conséquence à instaurer des régularités discursives, voire, comme l'a montré l'ethnométhodologie, des ritualisations langagières[...]* » L'interaction quotidienne semble ainsi être ritualisée selon des pactes de communication cf. 5.3.1.2, comme, par exemple, un pacte d'hospitalité, un pacte de commerce, d'apprentissage, de spectacle (ludique) etc., qui régulent les rôles et les stratégies interprétatives, corrélées à l'espace-temps de l'événement. Ces rituels, appelés aussi schèmes sont de groupements structurés de connaissances qui permettent de rapporter une figure à une expérience. En définitive, le schème met en évidence le fait que nous sommes ce que nous avons vécu, autrement dit, que notre mémoire organise le contenu de nos expériences, et, ce faisant, elle construit et déconstruit l'interprétation. Piaget [Pia67] définit le schème d'action comme étant une « *régularité construite par tâtonnement dans l'action du sujet et qui peut être généralisée à d'autres situations* » en y ajoutant aussi que le schème est « *ce qui,*

<sup>34</sup>Comme exemple d'automatisme nous proposons la reconnaissance des lettres, quelque soit la taille, la police, le caractère; la transformation d'une lettre en équivalent phonique; la reconnaissance des mots; les structures syntaxiques; certains éléments sémantiques.

*dans une action, est transposable, généralisable ou différenciable d'une situation à la suivante, autrement dit ce qu'il y a de commun aux diverses répétitions ou applications de la même action* ». À propos de ce concept, le petit Robert définit un schème comme étant « *l'ensemble de concepts permettant de se faire une image de la réalité en résumant des éléments disparates de cette réalité à l'aide des instruments fournis par la raison* ».

Le concept de schème, central dans la psychologie piagétienne aussi bien que dans la sociologie de Bourdieu, permet de concevoir la pratique non plus comme un fait unique et individuel mais comme une mise en œuvre de règles intersubjectivement appropriées. Chaque langue exprimerait ainsi des organisations cognitives mettant en jeu des schèmes, des assemblages de schèmes et des instanciations de ces schèmes. Même l'apprentissage du langage, nous dit P. Caraudeau [Cha01a]] « *ne peut se faire que par l'appropriation progressive des formes d'usage, formes répétitives qui deviennent routinières et se fixent en « manières de dire* ». On peut voir dans cette affirmation l'écho de Bakhtine, qui considérait que « nous parlons en genres », sans en avoir conscience. On définira ainsi un schème comme étant une séquence d'événements ou d'actions stéréotypées intervenant fréquemment dans la vie quotidienne, tout en insistant sur le fait qu'un schème n'est pas une entité figée car il peut posséder des variables. Un schème est composé d'unités, par exemple le schème « aller au restaurant » sera composé des événements suivants : pénétrer dans une salle, choisir une table, s'asseoir, consulter le menu, etc. Notre fonctionnement cognitif englobe l'existence de règles sans qu'il soit pour autant réduit à leur stricte application. Selon ce point de vue, la communication est la combinaison constante de schèmes inconscients et l'ajustement de nos stratégies interprétatives aux attentes et aux réactions de nos interlocuteurs. Cependant, c'est précisément le caractère flexible et adaptables de schèmes, la possibilité de superposer plusieurs schèmes à l'intérieur d'un même événement communicatif ou de s'emboîter les uns dans les autres, ce qui nous permet de faire face à la diversité des situations.

En fait, les schèmes procéduraux d'interprétation n'entretiennent pas de relation avec une réalité extérieure mais avec la société ou les modèles se développent. Si un modèle d'événement, ou un schème procédural propose une stratégie interprétative, il fixe également des contraintes, des normes et de règles d'utilisation et d'application. Se situant ainsi au fondement de l'ordre social, les normes définissent le concept de normalité en cohérence avec les pratiques d'une communauté déterminée cf. 5.3.1.3. Car, en effet, le rapport au monde est un rapport à un monde possible, souhaitable ou nécessaire. La norme interprétative devient une nécessité fonctionnelle au service de l'intérêt général, sa création étant probablement un processus démocratique. Il est néanmoins important de souligner que les individus prennent une part active à l'élaboration des normes qui régissent leurs relations, car les normes sont essentiellement construites à travers l'échange. Les normes résultent d'une codification progressive des comportements interprétatifs, elles appartiennent au registre de la culture et fonctionnent comme un code de re-connaissance collective. Dans ce sens, « comprendre le sens d'une forme sémiotique », c'est essentielle-

ment percevoir sa connexion à une norme, la reconnaître comme cas d'application d'une règle, la « vraie » dimension vérité n'étant autre qu'une relation avec une norme. Le sens qu'un lecteur octroie à une forme sémiotique est invariablement en rapport avec les normes de son époque, de sa communauté. On entend ainsi par normes interprétatives des sortes de prescriptions implicites qui régulent les conduites et les jugements. On peut désormais parler d'une compétence générique qui serait comprise à la fois comme un système de contraintes et comme un réservoir de ressources communicatives. La compétence générique devient ainsi le répertoire de moyens que les langues mettent à la disposition des locuteurs pour modifier le sens de l'interaction en cours. Se situant dans la suite d'une compétence communicative et en tant que norme interprétative, le genre devient le régulateur des tensions entre un point de vue qui se rattache aux contraintes collectives et un point de vue rattaché à la spécificité individuelle.

5 Chaque communauté virtuelle d'interprétation disposerait ainsi d'un répertoire plus ou moins étendu de normes qui contiendrait, d'une part, les principales règles d'orthographe, d'accord, de ponctuation, de construction syntaxique, et d'autre part, des règles qui régiraient les conduites et les stratégies interprétatives à employer. Pour le cas du DN, une partie de ces normes sont héritées du DC, d'autres sont contenues explicitement dans les nétiquettes, d'autres, implicites se concrétisent par le comportement même des membres d'une CVI, qui peuvent, par leur attitude adopter ou condamner certaines conduites interprétatives. Ce phénomène est évident, particulièrement dans les forums de discussion lorsque, par exemple, un participant s'écarte du sujet considéré comme conforme à la norme, ou bien lorsque ses commentaires dépassent le cadre de valeurs normées dont se réclame la communauté en question. Car la norme se « glisse » dans l'intention même et donc on ne peut jamais être en dehors d'une norme, l'acte cognitif tout entier ayant un caractère intentionnel. Les normes sont relatives, d'un côté, aux valeurs et, de l'autre côté, à l'évolution dans le temps des mentalités, au fil du temps notant des déplacements de ces dernières. « *Comme les autres normes sociales, celles qui régissent les pratiques langagières sont de statuts divers : la langue administrative, juridique, scolaire fait l'objet d'une législation, la jurisprudence pénale définit les injures, certains points d'orthographe font l'objet de règlements.* » [Per88]. Les CVI imposent à leurs membres des normes langagières censées garantir leur efficacité, la communication via les réseaux numériques étant, tout comme la vie sociale, une négociation permanente à propos des normes aussi bien qu'un jeu avec les normes. Car, bien évidemment, les lecteurs peuvent aussi bien les contester, les ignorer, les utiliser ou les transgresser délibérément, les normes étant l'enjeu de négociations et de redéfinitions permanentes.

On peut donc voir comment la notion de schème procédural normé, à mi-chemin entre objet et concept, englobe l'action et peut rendre opérationnelle la notion de genre. Car, le genre devient ainsi un aspect de la norme qui régit l'économie sémiotique tant du côté des pratiques (des actions) comme du côté des objets. En se plaçant du côté des sujets, S. Moirand [Moi07] insiste sur le « répertoire intérieur-

isé » de chacun et définit le genre en relation avec sa mémoire et son histoire, parties prenantes dans l'identification et l'appropriation des genres. Ainsi, pour penser les genres qui caractérisent les DN, on doit se situer à la fois du côté de modèles de situation, des schèmes procéduraux et des répertoires communs normés. Comme l'on a vu, une partie des schèmes procéduraux sont fournis par l'écrivain/scripteur, cependant, l'écrivain/scripteur et le lecteur ne se trouvent pas toujours sous le même système d'attentes ; de plus, le lecteur peut ne pas reconnaître ou ne pas activer le même schème procédural que l'écrivain/scripteur. Car, si les normes se trouvent en relation avec l'identité de partenaires, on sait que le lecteur peut rarement identifier, avec précision, l'identité réelle de son interlocuteur et la place qu'il occupe. De plus, du fait qu'ils ne soient que exceptionnellement l'un en présence de l'autre, il peut y avoir des décalages contextuels plus ou moins sévères entre les participants à l'événement. Ce risque s'agrandit d'autant plus en situation interculturelle, caractéristique pour le DN. Par exemple, des lecteurs/utilisateurs/clients de sites commerciaux, qui proviennent de pays différents, peuvent avoir d'autres exigences et d'autres attentes vis-à-vis de leurs vendeurs et donc envisager différemment le schème procédural « vente en ligne ». Car, en effet, que doit-on faire, au juste, sur un site commercial? Simplement procéder à la transaction, ou se livrer aussi à d'autres activités annexes comme dans la vie réelle (bavarder, blaguer, etc.), exiger de garanties particulières, spécifiques au commerce en ligne ou rester sur les mêmes garanties que dans la vie « réelle », etc.? De plus, la plupart des DN se présentent comme des mélanges de plusieurs types de séquences, ce métissage entraînant un entrelacement de schèmes à l'œuvre, ayant comme conséquence une désorientation interprétative. En effet, les événements de communication peuvent être envisagés sous plusieurs angles de vue, chacun se manifestant selon un schème procédural déterminé. Ainsi, il est possible que l'écrivain/scripteur et le lecteur ne partagent pas exactement la même conception de ce qu'est un modèle où un schème, qu'ils ne reconnaissent et ne qualifient pas l'événement de la même manière, autrement dit qu'ils ne soient pas sous le même système d'attentes. En définitive, la finalité poursuivie par le lecteur, c'est-à-dire son intention, reste le seul repère fiable qui conduit le parcours interprétatif.

D'un pont de vue organisationnel et technique néanmoins, le type de pages et l'architecture de sites visités peuvent suggérer au lecteur telle ou telle forme de navigation, le contraindre à effectuer certaines actions spécifiques pour atteindre son objectif. C'est le cas de l'utilisation du Webmail qui passe par une authentification de l'utilisateur ou autres accès à des services bancaires, le droit de parole dans un forum de discussions, etc.), les sessions s'organisant sous forme de schème procédural qui suit des étapes précises et déterminées. Le parcours se trouve ainsi encadré dans une forme de schéma défini par le site qui guide son orientation. Les liens présents sur une page définissent ainsi des possibilités de navigation, certains présentant des formes répétitives. Certaines pages contiennent des architectures qui imposent des actions d'ordre procédural comme des redirections, l'ouverture automatique d'une ou plusieurs fenêtres, etc. obligeant le lecteur de suivre tel où tel schéma. Par-



fois, le lecteur doit disposer de *plugins* (briques logicielles additionnelles) sinon il peut se voir interdire l'accès à certaines pages ou certains sites. De plus, l'accès aux documents se réalise à travers de navigateurs qui, eux aussi, induisent des comportements interprétatifs spécifiques. Au sein de ces dynamiques, se mettent en place des schèmes procéduraux spécifiques.

C'est pourquoi, dans le cas du DN, s'il appartient au lecteur d'investir ses propres schèmes créateurs de sens, l'outil aussi, de son côté, peut lui imposer des contraintes. En effet, la lecture devient une activité de coopération, voire de co-création, afin d'assurer le fonctionnement du jeu interprétatif. Dans ce sens, une définition provisoire du genre consistera à le considérer comme un schème procédural, où des modèles cognitifs se combinent aux possibilités d'action dérivées de l'outil. En tant que schème procédural, le genre est un ensemble de normes partagées qui nous indique comment faire et ne pas faire, (les procédures à suivre) tout DN se réalisant par rapport à un modèle. En établissant des conventions qui fondent des comportements intersubjectifs, le genre garantit une certaine stabilité de l'interprétation, il assure une articulation entre les activités et leurs interprétations.

De plus, tout document n'est pas fait pour être lu, au sens traditionnel ; il y a des nouveaux modes de lecture, appropriés aux nouveaux modes d'écriture, mais il y a aussi des documents dont la seule fonction est celle d'outil. Car, en définitif, un document n'est jamais une fin en soi mais sa fonction est celle de permettre d'utiliser des informations où et quand cela est nécessaire. Ainsi, jouer aux échecs sur l'ordinateur, par exemple, utiliser un programme ou un moteur de recherches, c'est utiliser un document sans pour autant en faire sa lecture. En effet, on parlera dans ce cas de la lecture « technologique » et non pas « des technologies ». Peut-on ainsi parler d'une sorte de hiérarchie de documents selon la lecture qu'on en fait ou pas? Car, dans une certaine mesure, tout document ou tout texte, peut être compris comme un état intermédiaire entre une intention et sa satisfaction. Un document est, certes, un artefact et une mémoire organisée mais, avant tout, il est un instrument au service de la compréhension. Pour certains documents, ce qui intéresse est le contenu sémiotique et je dirais même sémantique, pour d'autres, leur fonction d'outil l'importe. Ils deviennent de simples véhicules. Ainsi, on peut dire qu'ils perdent leur qualité d'objet destiné à l'interprétation.

#### 5.3.2.3 Le genre de DN – Graphes et parcours « libres »

L'objectif de cette partie est d'observer et de décrire les situations de lecture de DN, en vue de détacher les régularités. Après avoir affirmé que la temporalité du lecteur, c'est-à-dire le « genre de session », est celle qui organise majoritairement la forme d'un DN, nous nous proposons d'analyser les caractéristiques topologiques de parcours de lecture, à savoir les visites et les revisites, les retours et les détours. En effet, dans cette section nous nous intéressons à l'articulation entre la forme du parcours et la temporalité de la session, l'approche descriptive abordant, par la suite cf. 5.3.3, l'articulation entre la forme du parcours et le contenu sémiotique.

Si pendant le processus de lecture, le lecteur mobilise ses schèmes procéduraux, nous verrons qu'il développe, simultanément un ensemble de *stratégies* de lecture qui composent tout autant de parcours possibles. Nous définissons le parcours de lecture comme étant un cheminement régi par une série de contraintes internes (les intentions, les compétences, le budget-temps du lecteur, le contexte de référence, le modèle de situation etc.) mais aussi par des contraintes externes découlant du dispositif technique, des contenus proposés, de leur organisation, de leur présentation ou de leur accessibilité, bref, du schème procédural à l'œuvre.

Pour comprendre la diversité de lectures mises en place, il suffit d'observer notre propre pratique de lecture. En effet, il est aisé de constater que nous développons des stratégies diversifiées de lecture ; un document peut être étudié, parcouru des yeux, lu ou relu, en totalité ou seulement par passages, etc. Le contexte situationnel, l'objectif poursuivi et le temps dont nous disposons déterminent des trajectoires et des stratégies différentes. Ces trajectoires ne diffèrent pas seulement d'un lecteur à un autre mais aussi, un même lecteur, selon le contexte situationnel où la lecture a lieu, peut développer des parcours distincts. Pour lire un texte Barthes [Bar84], par exemple, proposait d'explorer les extrêmes, c'est-à-dire de ralentir au maximum la vitesse de lecture ou, au contraire, de l'accélérer. Il reconnaissait ainsi quatre types de lecture :

- en piqué : survoler la page et prendre au hasard un bout de phrase ;
- en prisé : déguster un pan d'écriture entier ;
- en déroulé : lire normalement, de bout en bout, à vitesse constante ;
- en rase-motte : lire minutieusement chaque mot.

Mais, ces stratégies de lecture s'appliquent-elles de la même manière pour le cas du DN? Par les dispositifs d'affichage et par l'affordance qui les caractérisent, les DN mettent en scène les formes sémiotiques et proposent des parcours plus ou moins linéaires ou sinueux. Entre les fenêtres d'applications, les barres de tâches et icônes en tout genre, le lecteur est en permanence incité à effectuer telle ou telle action, à « donner une forme » à un matériau sémiotique. De plus, l'accès aux documents se réalise à travers des navigateurs qui, eux aussi, induisent des comportements interprétatifs spécifiques. On a vu que, au sein de ces configurations, se mettent en place des schèmes procéduraux spécifiques. Interactive et dynamique, on peut constater que la lecture de DN se heurte à une superposition d'interfaces de visualisation ce qui a comme conséquence le fait que les parcours de lecture peuvent être analysés à plusieurs niveaux. Nous allons retenir deux niveaux : le premier niveau que nous appellerons *micro*, sera celui de la page<sup>35</sup> (cette dernière étant considérée comme unité élémentaire perçue par un lecteur, en tout point comparable avec une page de DC), tandis que le deuxième niveau, *macro*, sera celui du document

<sup>35</sup>Page au sens d'unité de lecture dans la tradition guttebergienne du terme.

### 5.3. TROIS APPROCHES POUR L'ANALYSE DU GENRE DE DN

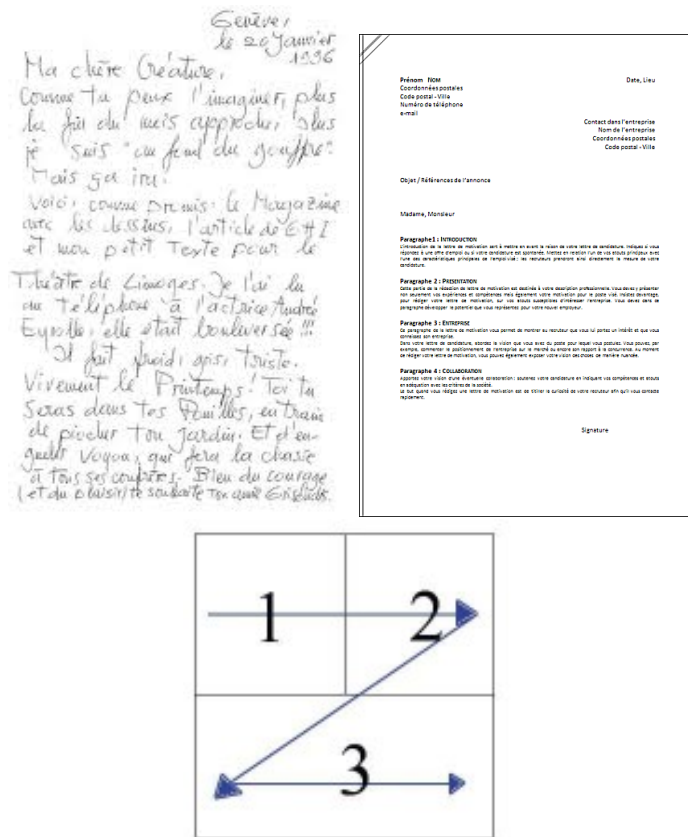


Figure 5.2 : courbe classique de lecture

tel qu'il a été défini dans la première partie de ce travail cf. 3.3. Notre objectif est de chercher à travers l'observation des pratiques de lecture les parcours qui apparaissent de manière répétitive au sein de différentes sessions.

#### Au niveau micro

Plusieurs types de séquences de balayage ont été avancés, du balayage en spirale au balayage hiérarchique. Néanmoins, les études effectuées sur la lecture au niveau micro, c'est-à-dire au niveau de la page, sont convergents : dans les cultures européennes le mouvement naturel-culturel de lecture consiste dans un parcours visuel de gauche à droite et de haut en bas, en effectuant ce qui est reconnu sous le terme de « courbe de lecture », à savoir un trajet en trois temps qui s'apparente à la lettre « Z ».

En présence d'une forme sémiotique, plus particulièrement devant un texte, les lecteurs entrent dans la lecture par le coin supérieur gauche pour traverser visuellement la page en suivant la première ligne (même si elle peut être une ligne imaginaire). Ils portent ensuite le regard en diagonale, vers le coin bas gauche et glissent finalement vers la partie droite pour, éventuellement, repérer une signature. Une courbe de lecture peut, bien évidemment être modifiée volontairement par un au-

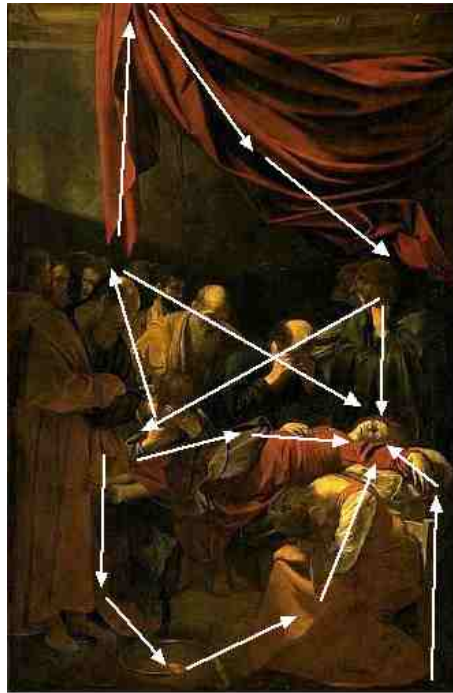


Figure 5.3 : Caravage - La mort de la vierge

teur, en ajoutant des éléments sémiotiques (comme une typographie ou une couleur particulière, ou bien, en insérant des dessins ou des images) ces éléments perturbant le parcours de lecture traditionnel. Les publicitaires et les concepteurs d'affiches, ainsi que les peintres ou créateurs d'images étudient minutieusement les parcours de lecture au niveau micro et, de même que le fait l'écrivain/scripteur, ils « programment visuellement » des parcours de lecture dirigés. Ainsi, on observe dans la 5.3 la maîtrise avec laquelle Caravage, dans son tableau appelé *La mort de la vierge*, peint entre 1605 et 1606, construit un parcours de lecture, de sorte que le regard soit constamment dirigé vers un point considéré comme central, à savoir la Vierge. À partir de ce schéma fléché on peut remarquer une partie des trajets possibles, tous conduisant vers le centre du tableau.

Pour analyser les déplacements du regard il faut utiliser un oculomètre, dispositif qui enregistre les mouvements des yeux d'un lecteur et qui rend compte des parcours effectués par le regard. Les résultats de ce type d'observations ont mis en évidence le fait que la courbe de lecture est déterminée, avant tout, par l'intention d'un lecteur, c'est-à-dire par l'objectif ou la tâche qu'il se fixe ou qui lui est demandée. Ainsi, dans le désormais classique exemple de Yarbus [Yar67] on peut observer comment le changement de consigne (de tâche ou d'intention) modifie la courbe de lecture du même lecteur. Dans les sept enregistrements de séances de balayages d'une même image, chacune durant trois minutes, les consignes données aux lecteurs étaient : 1. examen libre ; 2. étudier le cadre de vie de la famille ; 3. dire l'âge des protagonistes ;

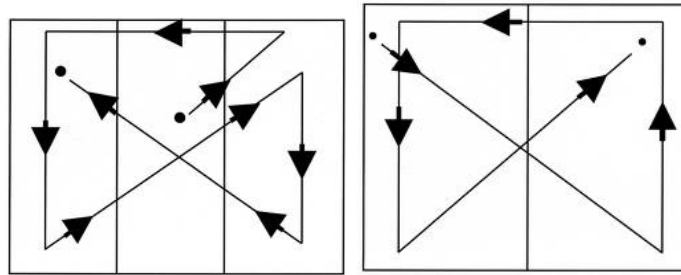


Figure 5.4 : courbes de lecture qui suivent des consignes particulières

4. déduire l'activité des gens avant l'arrivée du « survenant » ; 5. mémoriser les vêtements ; 6. mémoriser l'emplacement des personnes et des objets ; 7. évaluer la longueur de la période d'absence du « survenant ».

Yarbus a démontré que les séquences de fixation oculaires se structurent selon l'objectif poursuivi par le lecteur et qu'il n'y a pas de parcours de lecture standard. Ainsi, pour une image donnée représentant plusieurs personnages dans un intérieur, l'œil reviendra plus souvent sur un point ou l'autre selon la consigne qui est donnée au lecteur et selon donc son objectif. Le parcours sera ainsi différent selon si le lecteur doit, par exemple, deviner l'âge de personnages ou mémoriser l'emplacement des objets.

En ce qui concerne les balayages visuels effectués lors de la lecture des DN, certaines études menées avec l'oculomètre révèlent que les parcours de lecture de pages numériques ne suivent pas les mêmes trajectoires que pour le DC. En effet, aujourd'hui, certaines sociétés spécialisées en communication via le Web, comme par exemple Feng-GUI (<http://www.feng-gui.com/Default.aspx>) ou bien Design Web (<http://www.mon-design-web.com/que-voient-visiteurs.php>) ont mené des études qui ont conclu que les yeux des internautes balayent toujours les pages de la même façon et conseillent de tenir compte de ce parcours pour mieux construire les pages. Analysant trois types de contenus (un article, la page d'un site de vente en ligne et celle affichée par un moteur de recherches), J.Nielsen [http://www.useit.com/alertbox/reading\\_pattern.html](http://www.useit.com/alertbox/reading_pattern.html) conclut qu'en situation dite « classique », la courbe de lecture d'un DN s'apparente à la lettre « F ». En effet, dans la fig. 20 on constate que les parties coloriées en rouge sont celles sur lesquelles l'œil des visiteurs s'est attardé le plus longtemps, tandis que les parties bleues sont celles qui ont eu droit à un passage rapide. Les zones en jaune semblent avoir bénéficié d'une visibilité moyenne tandis que les parties grises n'ont pas, ou quasiment, pas été vues par les visiteurs.

Ainsi, selon cette étude, une courbe de lecture en « F » se caractérise par un premier balayage horizontal situé dans la partie supérieure. L'œil entame ensuite un balayage vertical calé sur le côté gauche du contenu principal avant d'explorer tous les points à fort contraste. Si dans cet exemple le centre gauche de l'écran semble

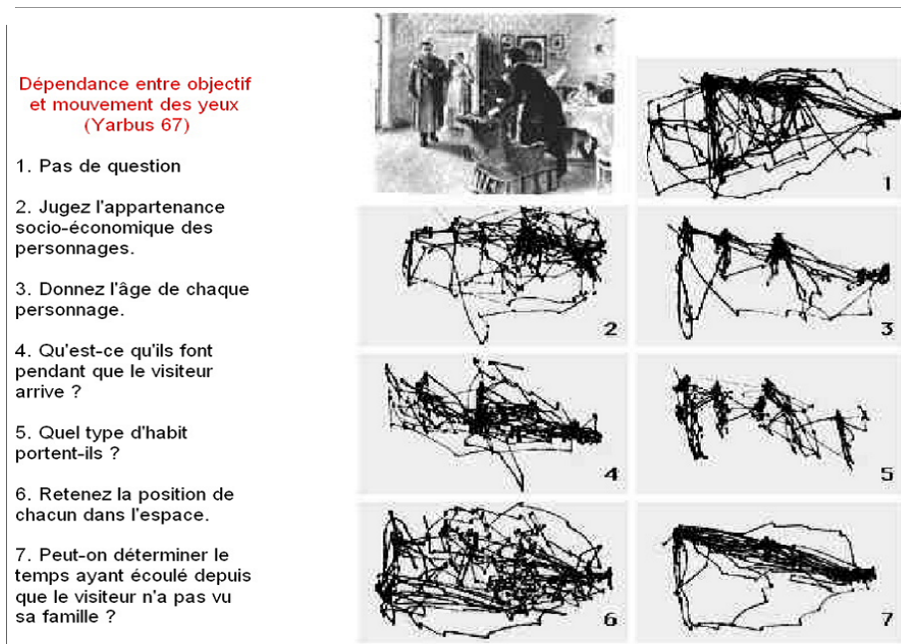


Figure 5.5 : l'exemple de Yarbus



Figure 5.6 : image d'enregistrement d'un parcours avec un oculomètre. Photo originale Uselt://www.mon-design-web.com/que-voient-visiteurs.php

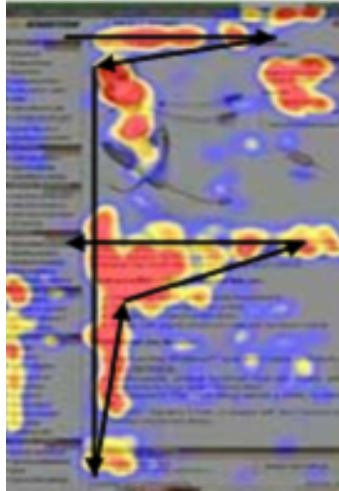


Figure 5.7 : parcours de lecture d'une page de DN

bénéficier d'un maximum de visibilité, ces sources ne disent pourtant rien sur les consignes qui auraient été données aux lecteurs, ni du budget-temps dont ils ont disposé.

Nous retiendrons de cette expérience le fait que, lorsqu'un lecteur découvre une page numérisée, il est fréquent qu'il commence par porter son attention à la zone située autour du coin supérieur gauche car, il s'agit du point traditionnel d'entrée dans la lecture. De plus, cette affirmation est soutenue par le fait que, en observant attentivement les DN, on constate que le coin supérieur gauche est typiquement la zone identitaire des écrivains/scripteurs, celle où on trouve le plus souvent le logo, le slogan ou tout autre élément identifiant la nature du site ou le statut de son propriétaire. Le parcours de lecture d'un DN se caractérise par le fait que l'œil « accroche » sur les titres et les sous-titres ainsi que sur toutes les parties de la page présentant un fort contraste de couleur ou de luminosité. On remarque que, généralement, les lecteurs ont tendance à explorer les éléments situés à droite de titres ou de différents éléments qui sont parvenus à attirer leur attention.

Par rapport à la courbe de lecture dite « classique » du DC, on constate des différences en matière de perception. Ces différences peuvent s'expliquer, par le fait que le DN se caractérise, d'une part par une forte co-présence d'éléments sémiotiques provenant de codes multiples, et, d'autre part, par la présence d'éléments dynamiques, comme les bandes passantes, les images clignotantes, etc. Lors de l'analyse des parcours visuels, il n'est pas non plus négligeable le fait que la lecture sur l'écran lumineux peut subir des modifications dues au dispositif et cela implique des conséquences sur le plan de l'ergonomie (regard vertical ou horizontal, nombre de puces, luminosité, logiciel d'affichage, etc.) . Au niveau micro, nous proposons trois types de lecture de DN :

- la lecture classique où le lecteur parcourt du regard les titres, les menus prin-



Figure 5.8 : types de parcours de lecture de DN au niveau micro

cipaux, les textes sont lus mais sans trop s'attarder ou insister ;

- la lecture d'étude ou systématique, par laquelle le lecteur lit et observe en parcourant attentivement et lentement la page ;
- la lecture zapping, où le lecteur parcourt la partie supérieure de la page et sillonne l'ensemble d'une manière furtive, son regard étant attiré principalement par les images ou par les éléments dynamiques.

En effet, devant un budget-temps (désormais BT) identique, les stratégies de lecture constituent tout autant d'attitudes ou de comportements qu'un lecteur adopte en présence d'un document. Dans ce sens Richaudeau [Ric80] préfère parler des comportement quantitatifs et/ou qualitatifs. Ainsi, un lecteur peut effectuer une lecture intégrale ou partielle, une lecture linéaire ou sélective, en contournant les difficultés. Dans cet autre exemple on observe que l'entrée se fait, comme d'habitude, par la partie supérieure gauche, pour que l'œil se mette à explorer, puis, dans un second temps, les zones centrales. Et, ce n'est qu'en dernier lieu que le lecteur scrute les contenus qui se trouvent plus bas, surtout lorsque ceux-ci nécessitent de dérouler la page (« scrolling »). Si la majorité des lecteurs semblent avoir acquis le réflexe d'aller voir aussi le bas de la page, néanmoins, la partie supérieure de la page semble être davantage parcourue. En effet, la tendance générale consiste à balayer plus rapidement les contenus situés dans la partie « non visible au premier coup d'œil » plutôt que d'en faire une lecture systématique. Dans cette partie basse, seuls les titres percutants ou les éléments visuels accrocheurs auront des chances de retenir l'attention des lecteurs.



### 5.3. TROIS APPROCHES POUR L'ANALYSE DU GENRE DE DN



Figure 5.9 : représentation d'un parcours fictif

Les parcours du regard des DN sont soumis à une forte variabilité due avant tout à l'intentionnalité, à la compétence et au BT d'un lecteur. Néanmoins, il n'est pas négligeable le fait que l'interface et les signes qu'elle contient influencent décisivement les comportements de lecture. De plus, il semble que la présence ou pas de l'image d'un être humain dans une page, semble fonctionner comme un élément d'accroche pour le regard comme on peut le voir dans l'exemple suivant.

Un comportement de lecture peut varier, non pas seulement d'un utilisateur à un autre pour une même page donnée, mais un même lecteur pourra adopter des stratégies différentes d'une visite à l'autre, en fonction de ses objectifs et des paramètres qu'il aura pu ou non mémoriser, de ses habitudes déjà installées, etc. Ainsi, une page peut être appréhendée de manière différente par un même individu dans deux contextes distincts car l'appréhension d'une page est fortement déterminée par l'ensemble des visites précédentes. On pourrait ainsi distinguer des visites routinières, habituelles et/ou exceptionnelles, qui dessinent des modes d'activité, des comportements de lecture distincts. L'appréhension du contenu d'une page dépend aussi de la position de la page dans la session, et de la façon dont elle s'inscrit dans le parcours en cours. Néanmoins, au niveau micro, on retient que si on doit parler d'une activité vraiment innovatrice par rapport la à lecture traditionnelle, cela sera l'activité de défilement<sup>36</sup> (« scrollen ») qui est, en effet, plutôt une technique de lecture qu'une stratégie.

#### Au niveau macro

Au niveau macro, nous analyserons les parcours effectués par les lecteurs de DN, tel que ce dernier a été défini antérieurement, c'est-à-dire comme cheminement et rassemblement de plusieurs pages. Comme nous l'avons fait dans la première partie

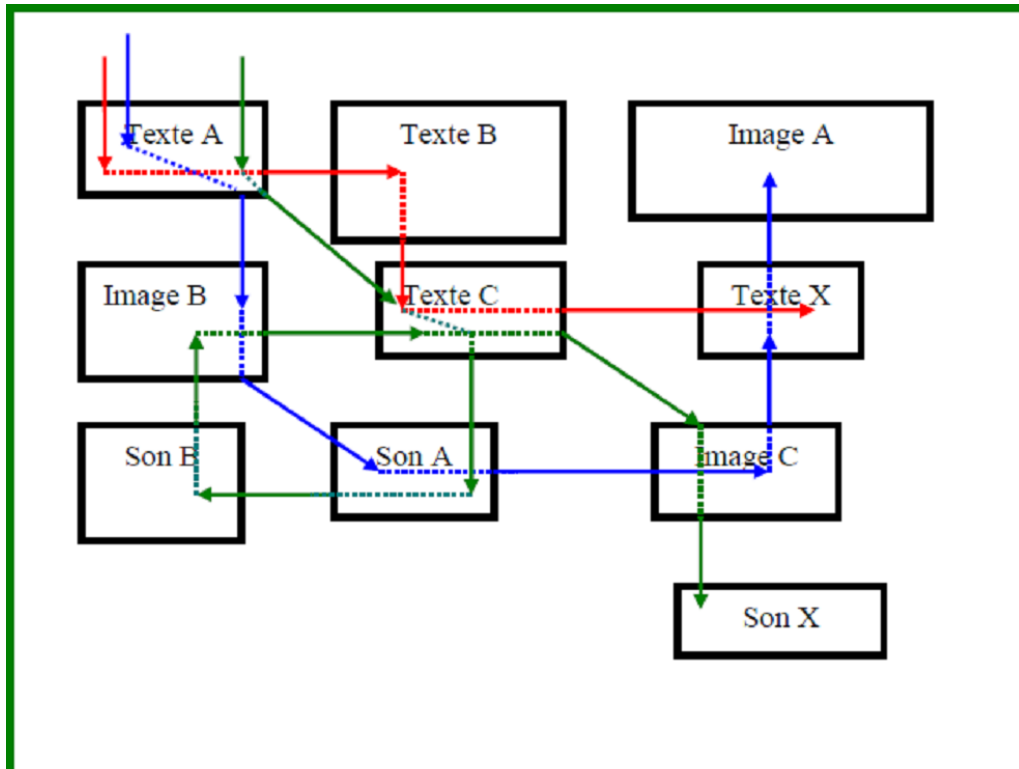
<sup>36</sup>Par défilement on entend le fait de faire défiler une page sur l'écran avec la souris, ou « l'ascenseur ».



Figure 5.10 : courbe de lecture et personnages humains, <http://www.feng-gui.com/faq.htm>

de ce travail, nous allons représenter le Web sous la forme d'un flux constitué de 5 lignes, chacune correspondant aux codes sémiotiques perceptibles par les cinq sens. En effet, si les pages semblent habiter ou plutôt « circuler » à l'intérieur de ce flux, le lecteur se déplace pour « cueillir » les éléments qui l'intéressent. Comme on peut le constater dans la figure 5.11, devant l'immensité d'informations accessibles, une multiplicité potentielle de parcours de lecture s'ouvre au lecteur. Dans cet exemple, trois parcours possibles ont été illustrés, qui « construisent », au fur et à mesure de la progression, tout autant de DN, comme des assemblages temporaires de nœuds hypertextuels.

L'analyse au niveau macro met en évidence le fait que le DN est composé par le lecteur-même qui, par ses choix, s'engage dans un processus de construction de sens. Cette vision de la lecture va dans le sens d'une approche constructiviste selon laquelle le lecteur bâtit son parcours, en décidant du cheminement personnel et cela en fonction de son contexte situationnel. Certes, cette attitude était aussi envisageable lors de la lecture de DC, cependant, le DN transgresse une limite qui était jusqu'au là imaginaire. En effet, le lecteur du DC pouvait, lui-aussi, aller d'un document à un autre, en suivant les chemins de ses pensées ou des indications extérieures, cependant cela supposait une temporalité et une dépense d'énergie différentes, supérieures. La lecture d'une encyclopédie classique, par exemple, était déjà organisée suivant un modèle hypertextuel, puisqu'elle utilisait les outils d'orientation que sont les dictionnaires, les index, les atlas, les tableaux de chiffres, les tables des matières et les renvois à la fin des articles, etc. Le support numérique apporte néanmoins une différence considérable par rapport aux hypertextes d'avant l'informatique, différence qui consiste dans le fait que la recherche dans les index, l'usage des instruments



Lecture A →

Lecture B →

Lecture C →

Figure 5.11 : parcours au niveau macro

d'orientation ou le passage d'un nœud à l'autre se fait avec une grande rapidité, de l'ordre de la seconde. Autrement dit, dans l'environnement numérique, l'application de ces stratégies de lecture devient parfois plus importante ou connaît certaines modifications. En effet, en choisissant entre les nœuds informationnels, le lecteur de l'hypertexte construit aisément son propre document, dans une certaine mesure, il construit son propre sens. Le lecteur devient ainsi une sorte de pivot autour duquel se construit le DN car, en réalité, ce n'est pas lui qui se déplace pour accéder aux documents, mais il fait venir à lui les documents, il organise les parties constitutives de son futur document. Ce faisant, c'est-à-dire en activant et en construisant lui-même des liens entre les pages, le lecteur rompt avec la structure du discours telle qu'elle avait été programmée par un écrivain/scripteur et s'engage dans une nouvelle structure qu'il bâtit par son propre parcours de lecture. Les parcours de lecture sont dynamiques, puisque le lecteur a la possibilité de réagir – en reformulant ses questions ou en prenant des décisions d'orientation ou/et de lecture – en fonction des données qui se présentent à lui. Au fur et à mesure de la progression dans la lecture, le document naît et se transforme, il se trouve en permanence potentiellement relié à la volonté de son lecteur. Ce processus de construction de sens à travers le parcours de lecture, par le feed-back qui est désormais devenu possible, s'apparente à la conversation. Car, de même que pour la conversation, un lecteur habile contrôle le sens global du document qu'il construit. De ce fait, l'itinéraire du lecteur, par le biais des liens textuels, devient l'élément le plus important dans la construction du sens.

La notion de parcours est nécessaire dans le cadre d'une analyse du genre de document, car elle intègre l'intention, la compétence, la temporalité, en deux mots, l'action d'un sujet lisant qui construit un sens. La réflexion sur le genre visera, dès lors, à mettre en évidence les parcours de lecture récurrents. Pour ce faire, nous proposons d'examiner le déploiement temporel et rythmique en corrélation, à la fois avec les formes sémiotiques mais surtout avec la temporalité. Nous garderons néanmoins présent à l'esprit l'idée que, pour analyser les DN en tant que parcours, il faut également prendre en considération les aspects techniques liés au maniement de l'outil informatique en général et du WEB en particulier. Car, l'outil peut parfois contraindre le lecteur à suivre tel ou tel parcours, par exemple dans des situations où le lecteur se trouve dans l'impossibilité de « sortir » d'une page ou, au contraire, l'impossibilité d'aller sur une autre, aucun lien ne permettant cela<sup>37</sup>. Ainsi, la relation du lecteur avec le l'outil est perçue comme une coopération car, s'il y a, certes, d'une part une inscription du lecteur/utilisateur dans le dispositif, d'autre part on peut aussi parler d'une inscription – par l'expérience – du dispositif dans le corps du lecteur.

Sur la base de l'observation des éléments rythmiques, temporels et topologiques des sessions, nous proposons une classification des parcours de lecture. En situant ainsi le lecteur au centre du processus interprétatif, nous présentons 7 modèles de

<sup>37</sup>C'est aussi le cas de pages ou de sites qui ont la faculté à pointer vers d'autres sites, ces éléments pouvant permettre d'expliquer la régularité des comportements.

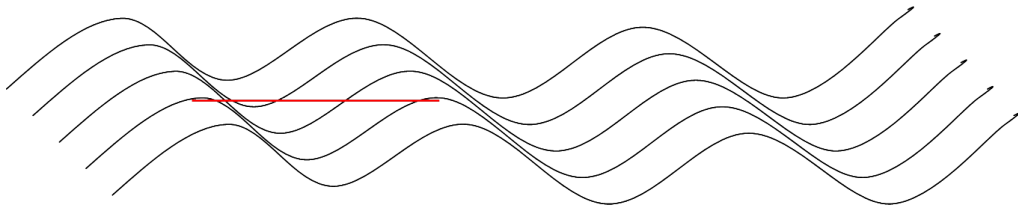


Figure 5.12 : parcours idéal

parcours de lecture qui constituent tout autant de comportements ou de manières d'aborder les DN. Ces résultats représentent les conclusions d'une enquête que nous avons menée. En effet, nous avons proposé aux sujets étudiés de rechercher une information précise (dans notre cas une information sur *un tableau volé au musée de Beaux-Arts*) en leur indiquant que la durée de leur session ne doit pas dépasser un délai de 5 minutes.

Le premier type de parcours 5.12 que nous appellerons le *parcours idéal* suppose la connaissance précise de l'endroit où se trouve l'élément recherché. Dans ce cas, l'action du lecteur se résume au simple geste d'inscrire dans le moteur de recherche l'URL de l'élément recherché : (<http://brest.letelegramme.com/local/finistere-nord/brest/ville/brest-un-tableau-vole-au-musee-des-beaux-arts-et-retrouve-quelques-heures/-plus-tard-28-07-2011-1384249.php>). On peut constater que ce type de parcours, dans sa forme la plus élémentaire, peut être très réduit sur un axe temporel, le lecteur atteignant son objectif lors de son premier essai. Cependant, ce type de parcours suppose une connaissance préalable de l'adresse URL exacte, ce qui est relativement rare lors de la lecture de DN.

Un deuxième modèle 5.13 reflète une requête qui n'aboutit pas et où le lecteur finit par abandonner sa recherche sur le Web. Illustré par nous d'une manière peut-être un peu « artistique » mais suggestive, car nous avons utilisé une clé de sol pour présenter la « sortie » du Web, il faut néanmoins remarquer que, dans ce type de parcours, un début de stratégie commence à se dessiner. En effet, le lecteur effectue au départ une sorte de spirale autour de mots clefs, pour s'éloigner au fur et à mesure et pour finir par abandonner sa requête. Ce parcours d'*abandon*, consiste à rechercher une information en tâtonnant ce qui peut apparaître au lecteur comme étant un contexte de référence. Ainsi, dans notre cas, en insérant les mots clefs dans le moteur de recherches, le lecteur visitera d'abord les pages d'accueil de différents musées, pour choisir ensuite le musée du Louvre. Son parcours continuera sur les collections de tableaux. À ce moment le lecteur peut décider que sa requête n'aboutira pas, ou qu'elle ne sera peut-être pas satisfaisante et en conséquence abandonner son parcours pour chercher l'information par d'autres moyens, hors WEB .

Le modèle suivant, 5.14 l'*égarement* ou la *flânerie* consiste à rechercher un élément sans avoir une stratégie organisée. En effet, en partant toujours des mêmes

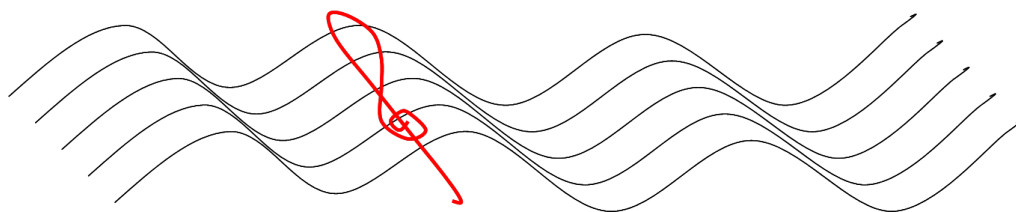


Figure 5.13 : le parcours d'abandon (en clef de sol)

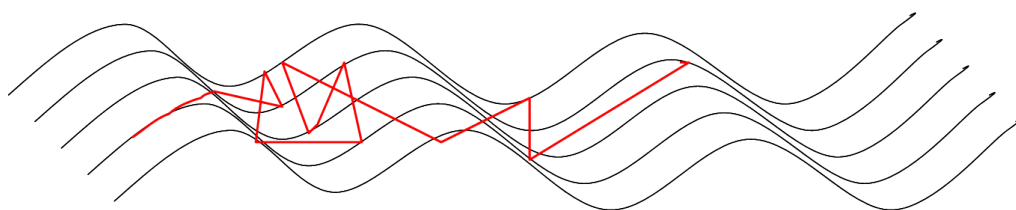


Figure 5.14 : le parcours d'égarement ou la flânerie

mots clefs insérés dans le moteur de recherche, les lecteurs cliquent, un peu au hasard sur des liens qu'ils trouvent sur les différentes pages visitées. Le plus souvent, ce type de requête a peu de chances d'aboutir avec succès, ce type de parcours conduisant rarement et/ou difficilement le lecteur vers la résolution de la consigne.

Apparenté au parcours précédent, on rencontre un quatrième modèle 5.15 que nous avons appelé *sérendipité*. Ce type de parcours reflète l'idée-même de la définition du terme, c'est-à-dire la découverte de quelque chose qui n'était pas attendu ou qui ne faisait pas partie du projet mais qui peut être capitalisé. Pour notre cas on voit comment, en « flânant » à la recherche de l'information demandée, sans suivre une stratégie, le lecteur « tombe par hasard » sur un article du journal *Le Télégramme* de Brest du 29 juillet 2011, qui traite précisément le sujet.

Avec le cinquième modèle, 5.16 que nous appellerons l'*escargot*, nous commençons déjà à déceler une ébauche de stratégie. En effet, si nous pouvons observer une parenté avec le deuxième modèle (l'abandon ou la « clé de sol ») dans ce cas, le lecteur n'abandonne pas sa recherche pour sortir du Web mais il parvient à trouver

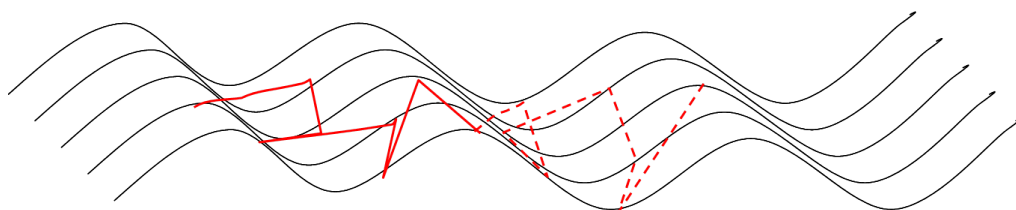


Figure 5.15 : le parcours par sérendipité

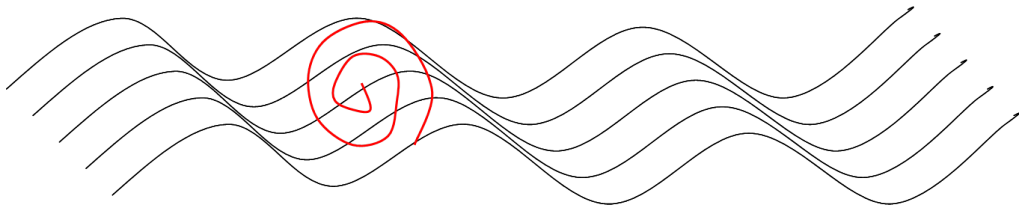


Figure 5.16 : le parcours en escargot

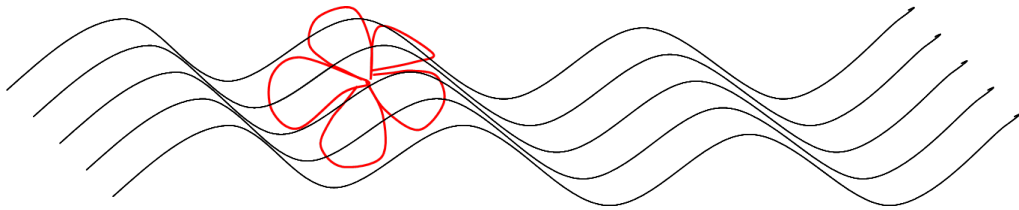


Figure 5.17 : le parcours en rosace

l'information recherchée. Ce type de parcours suppose néanmoins une connaissance, une certaine compétence et une expérience de la part du lecteur qui doit être capable de « situer » l'information recherchée à l'intérieur d'un contexte de référence.

Un autre comportement observable est le parcours en *rosace* 5.17 où la stratégie de recherche s'appuie déjà sur l'expérience du lecteur. En effet, en se rendant compte qu'il est en train de s'éloigner de son objectif, le lecteur effectue régulièrement des retours au point de départ. Ainsi, lorsque, par exemple, il arrive sur les collections de tableaux d'un certain musée, le lecteur revient aux premiers résultats que lui proposait son moteur de recherche et « prend une autre piste » en espérant qu'elle le mènera vers le succès de sa quête. Cette opération peut se répéter plusieurs fois, la mise en place d'une stratégie déjà expérimentée conférant au lecteur plus de chances que sa requête aboutisse avec succès.

Enfin, nous observons un dernier parcours, à *boucles* 5.18 où le lecteur fait régulièrement des écarts de son objectif. En effet, les boucles peuvent servir à la lecture, être intentionnelles et le mener, par sérendipité à atteindre son but, ou bien, elles peuvent être non intentionnelles. Les boucles non intentionnelles sont constituées, par exemple, par des visites sur des pages qui ne sont pas en relation avec la requête initiale, comme par exemple consulter sa messagerie, « faire un tour sur sa page de Facebook », ou bien être appelé par Skype, avoir une conversation et revenir à sa requête initiale.

On voit donc qu'à l'intérieur d'un même budget-temps, les stratégies sélectionnées changent selon les objectifs du lecteur et selon ses compétences. De plus, si le parcours constitue une série d'actions (de navigation) c'est l'ensemble ordonné seul qui peut donner le sens de l'action globale. En effet, toutes les stratégies mentionnées ici ne sont pas réellement nouvelles, puisqu'elles peuvent aussi être appliquées

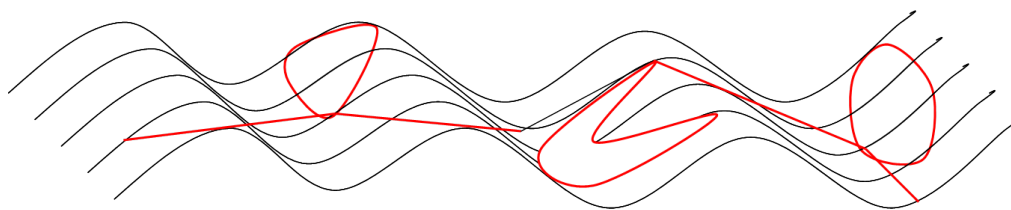


Figure 5.18 : le parcours à boucles

à un texte imprimé, néanmoins elles mettent en évidence le fait que le DN n'existe que par les actions du lecteur qui organise et construit le DN à sa mesure. De plus, grâce à ces modèles de parcours, on voit qu'à travers la numérisation, l'existence du document, en tant qu'espace et discours structurés, devient plus floue.

Le DN met en lumière le fait qu'il n'y a pas un seul chemin vers la connaissance mais qu'il existe une multiplicité de chemins, à charge pour le lecteur de tracer lui-même celui qui lui correspond. Ce sont les goûts, les besoins; les intentions, la culture de chacun qui priment dans le parcours d'un document. Ainsi, tous les parcours sont possibles, les plus directs comme les plus sinueux, les boucles et les retours. Et puisque toute route suppose ses repères qu'elle porte en elle et qui permettent à ceux qui la parcourent de se situer à chaque instant dans l'espace, avec le DN on observe que le seul repère qui organise l'espace en fonction de lui, c'est le lecteur. En plaçant le lecteur dans son centre, le DN fonctionne presque comme un dialogue entre le lecteur et les données de son choix. Le lecteur du DN pratique une lecture active, le mot « lecteur » prenant aujourd'hui tout son sens par rapport au mot liseur. Car, si le liseur est passif, le lecteur est actif ; il écrit ce qu'il lit. On voit ainsi que le Web n'est pas seulement un lieu où on lit, mais un véritable lieu d'activité. La navigation est soumise au régime d'action car elle peut supporter différents types d'activités ; la lecture est à la fois, écriture, jeu, communication, etc. Les enjeux de l'analyse des parcours sur le Web doit amener à examiner dans quel régime d'action se situe le lecteur à un moment donné en fonction de ses routines, de ses motivations, de son BT, mais aussi de ce qui est disponible sur le Web à un moment donné. On peut ainsi voir une session comme une suite d'actions où chaque page visitée prend sens dans la dynamique du parcours global. Elle pourra désormais être caractérisée à travers son ancrage temporel et séquentiel. Cependant, la dimension temporelle en tant qu'élément fondamental de l'analyse des parcours, devrait se situer à deux niveaux : d'un côté, il s'agit de prendre en compte les durées de visites et le temps passé sur chaque page ou chaque site, de l'autre, il importe d'examiner l'ordre dans lequel les contenus sont accédés et la valeur qu'ils prennent dans la dynamique du parcours. Pour cela, les travaux menés jusqu'ici, seront complétés par une approche descriptive, les déterminations globales de l'activité de navigation influençant directement les éléments locaux, c'est-à-dire la forme et le contenu.



### 5.3.3 Approche descriptive

Selon cette approche pour déterminer le genre d'un DN, il faut procéder à la description des éléments qui constituent l'objet. Si l'approche interprétative (centrée sur les *sujets*) se situe « en amont » et celle procédurale (centrée sur le *faire*) est constitutive de l'objet, l'attitude descriptive ne peut être opérationnelle qu'« après-coup », c'est-à-dire une fois que l'objet est « déjà là ». Un document ne saurait appartenir à un genre que de manière « rétrospective ». Comme les approches précédentes, cette section s'étale aussi sur trois parties, la première aborde l'écriture numérique, c'est-à-dire la spécificité de signes qui peuplent les DN, la deuxième analyse la textualité numérique, à savoir l'organisation de ces signes à l'intérieur du dispositif numérique, tandis que la troisième s'intéresse au texte dans ses relations avec d'autres textes, à savoir à l'intertexte qui participe pleinement à l'interprétation du DN.

5

#### 5.3.3.1 Les signes sémiotiques de l'hypertexte

Tel qu'on a pu le voir lors de l'approche essentialiste ou descriptive cf. 4.3.3.2, le genre d'un document pourrait être révélé en analysant et, en quelque sorte, en « comptabilisant » les spécificités linguistiques, structurelles et formelles de textes, pour ensuite déceler les invariants. D'un côté, le titre, l'introduction, les résumés, les paragraphes, les tableaux, la présence d'unités linguistiques spécifiques (comme certaines formes grammaticales, temps verbaux, etc.) peuvent être considérés comme des parties de la chaîne textuelle qui contiennent des consignes d'interprétation. De l'autre côté, la composante graphique (le fait d'utiliser le gras ou l'italique, les polices de caractères, la structure de la mise en page, etc.) font également partie des consignes interprétatives normées par le genre. Dans ce sens, Malrieu [Mal01] procède à des analyses très fines, mettant en évidence les structures susceptibles à apparaître ensemble tant au niveau syntaxique qu'au niveau morphologique. Les résultats proposés, en termes de pourcentage, traduisent une approche que nous avons antérieurement qualifiée de quantitative. Ainsi, des éléments comme, par exemple, la longueur des paragraphes, des phrases, des propositions, des mots, sont étudiés et réunis en tableaux, comme par exemple :

- de phrases avec au moins une proposition subordonnée,
- de propositions participiales, de propositions avec COD, COI, CC,
- de phrases interrogatives et exclamatives; de paragraphes de dialogue,
- de pronoms relatifs / pronoms de conjonctions de subordination,
- de substantifs et d'adjectifs,
- de verbes et adverbes,

- de noms communs appartenant à des, sous-groupes nominaux, etc.
- pronoms personnels / sujets verbes,
- de verbes à sujets et à COD uniquement concret,
- de conjonctions de coordination,
- de verbes à l'impératif, au présent,
- de verbes toujours ou parfois impersonnels.

Ces approches, purement linguistiques et quantitatives sont, certes, d'un grand intérêt, néanmoins, elles devront être complétées par des éléments ou des dimensions d'étude propres au DN. En effet, ce type d'approche envisage le texte comme une accumulation et une juxtaposition de signes linguistiques subordonnés à un objectif de lecture. Nous considérons que ces éléments, certes pertinents, ne peuvent être compris d'une manière décontextualisée, mais en tenant compte de nombreux paramètres liés à la gestion des interactions communicatives via la numérisation ; comme, par exemple, la dimension relationnelle, la visée pragmatique, l'interaction et la possible modification de l'objet, etc., qui dépassent les dimensions morpho-syntaxiques ou sémantiques des documents.

Écrire un texte (qu'il soit numérique ou pas) ne veut pas simplement dire sélectionner des éléments appartenant à un ou plusieurs codes sémiotiques, les isoler, et les stabiliser d'une manière temporelle (ou éphémère) dans un espace ou sur un support. Car, écrire n'est pas une simple manipulation ludique de graphismes, et un texte n'est « texte » que par son sens. Certes, un texte est fondamentalement un artefact (*artis factum* : fait de l'art), c'est-à-dire un phénomène d'origine humaine, résultat d'une lecture, néanmoins, en tant qu'objet, un texte, et d'autant plus le texte numérique, ne peut se contenter d'être décrit comme un ensemble de signes graphiques, soit-ils numériques. Car, la description d'un texte doit tenir compte des aspects liés aux actions constitutives qui ont permis sa « naissance », et aussi des conditions de lecture, une connaissance, même partielle, de ces actions complétant l'interprétation finale d'un texte. Le texte numérique n'est pas seulement un texte qui aurait été numérisé, il est un texte régi par des programmes qui conditionnent les gestes d'écriture et surtout les gestes de lecture, de manipulation. De plus, on constate qu'aujourd'hui les programmes écrivent de plus en plus à l'avance, non seulement les contenus textuels, mais aussi les gestes et les pratiques qui leur sont associés. Cela donne une grande importance à l'intervention de la réflexion critique en amont des processus d'écriture et de lecture. Ainsi, le texte numérique ne doit pas être analysé comme un ensemble de traces mais aussi, et peut-être surtout, comme un ensemble d'opérations susceptibles à participer à la construction d'un sens, en tenant donc compte de processus techniques et technologiques qui s'associent aux actions des sujets.

### 5.3. TROIS APPROCHES POUR L'ANALYSE DU GENRE DE DN

Si on pouvait attendre un éclairage du côté de la linguistique pour définir le texte, ou l'hypertexte, on s'est retrouvé devant une difficulté sérieuse puisqu'on a constaté qu'elle n'est pas en mesure de nous fournir une définition satisfaisante du concept. En effet, cette difficulté est motivée par le fait que tout texte, qu'il soit écrit ou oral, excède la seule dimension linguistique [Ped07]. Même constitué essentiellement de mots, le sens d'un texte découle tout autant de la sémiotique de l'image ou du son (le cadre, la typographie, la mise en page<sup>38</sup>, le ton de la voix, le rythme, etc.), comme de relations qu'il entretient avec d'autres textes. Avec la numérisation, ces dimensions inter-sémiotiques et inter-textuelles prennent un relief particulièrement accru.

Par tradition, on avait pris l'habitude de réduire le texte imprimé en unités linguistiques élémentaires (phrases, propositions, mots syllabes, lettres, signes, etc.). On pouvait ainsi séparer les documents en : textes, graphiques, schémas, images statiques, images animées, etc. L'hypertexte, en revanche semble être éclaté en divers fractions disséminées à des endroits parfois improbables, en tout cas insoupçonnables par le lecteur lambda. Lorsque l'on aborde l'hypertexte dans un but descriptif, comment savoir dans quelle partie de ses fractions devrions-nous rechercher les unités élémentaires qui le constituent? Où se trouvent les signes sémiotiques numériques? On constate qu'une pluie de termes vient enrichir le vocabulaire de l'édition, que l'on commençait à peine à maîtriser. Ainsi, on entend parler d'*interface utilisateur* (le système matériel, électronique et logiciel qui permet l'échange d'information entre un utilisateur et le programme de l'ordinateur), d'*interface physique* (qui fait référence à la partie matérielle comme l'écran, les hauts parleurs, le clavier, la souris, etc.), d'*interface graphique* (l'environnement graphique, composé d'éléments visuels comme les présentations de l'écran, les icônes, les boutons, les zones actives etc. et qui sert d'interface logicielle entre l'utilisateur et le programme), d'*interface fonctionnelle* (qui correspond aux outils logiciels comme les moteurs de recherche ou les outils de circulation et de manipulation de contenu). De plus, les « textes » perdent leur qualité d'être imprimés, donc, en quelque sorte figés, car, on peut, à tout moment intervenir sur elles, les modifier, les récrire, ajouter des liens ou des nouvelles couches. Contrairement à l'imprimé qui était associé à une idée de fixité, l'écrit numérique est malléable, il permet aisément les modifications et se trouve ainsi toujours dans un état potentiellement provisoire. Néanmoins, si dans un sens, il perd sa stabilité, à chaque instant, le texte numérique est susceptible de devenir définitif parce qu'il peut être facilement imprimé. On comprend, dès lors, que de telles spécificités mettent en question les catégories traditionnelles qui s'était instaurées et que, pour décrire les textes numériques, d'autres particularités doivent être considérées.

<sup>38</sup>Les exemples qui montrent comment des transformations proprement « typographiques » (dans un sens large du terme) modifient profondément les usages, les circulations, les compréhensions d'un « même » texte sont nombreux. Dans ce sens R. Chartier donne l'exemple du livre Ainsi dans lequel on rencontre des variations dans les découpages du texte biblique, des éditions de Robert Estienne et leurs versets numérotés [Cha01b].

Ainsi, une première caractéristique à prendre en compte lors de la description d'un hypertexte est son architecture multicouches, qu'on réduira, dans un premier temps, en deux parties : le chemin de production et le contenu sémiotique. Autrement dit, le texte codé, c'est-à-dire la forme d'enregistrement qui va être interprétée (par exemple un texte sur le Web sera souvent codé en langage HTML) et le texte affiché à l'écran. La première couche consiste ainsi, d'une part en une ressource qu'un calcul permet de mettre en forme dynamiquement pour sa consultation, et d'autre part en une vue publiée, reconstruite. Le fait que la vue soit une reconstruction calculée cela suppose l'adaptation de la ressource au contexte de visualisation. Pour une ressource donnée, on peut avoir une déclinaison de vues contextualisées, selon le logiciel d'affichage, de sorte qu'on n'accède jamais à une ressource, mais toujours à une mise en forme de cette ressource. Le programme informatique appelé aussi « logiciel » constitue ainsi le socle donnant forme au texte numérique. La multiplicité de logiciels capables de rendre visible un texte numérique fait de celui-ci un objet en perpétuelle métamorphose, car la surface d'affichage peut se renouveler à chaque fois qu'elle est manipulée. Confronté à une multiplicité de vues mises en formes, le lecteur du numérique n'accède jamais au fond, à l'invariant partagé par ces vues. D'ailleurs, ce que l'on appelle « fond », n'est en fait qu'une vue particulière, considérée comme reflétant « canoniquement » une idée. Certains auteurs exploitent justement cette dynamique entre les deux formes, leurs pratiques nous permettant de revisiter la notion de texte et d'asseoir une conception de celui-ci en tant qu'« objet techno-sémiotique ».

Qualifié par certains de « transitoire observable »<sup>39</sup>, nous orientons notre regard sur ce qui a été antérieurement appelé surface d'affichage c'est-à-dire, le résultat produit par l'exécution d'un programme et proposé à la lecture sur l'écran. Car, ce n'est véritablement que sur écran, ou dans d'autres dispositifs interactifs qui « portent les textes numériques », que le lecteur rencontre la nouvelle plasticité du document. On considère ainsi que le DN n'est pas seulement une juxtaposition de textes/sons/images, mais que son organisation s'apparente à l'architecture, c'est-à-dire qu'il est structuré, hiérarchisé, ordonné et catégorisé. Pour le décrire on essaiera donc de tenir compte de ces aspects.

Une autre caractéristique de la nouvelle textualité c'est que, parfois, elle ne permet que difficilement des retours vers ses débuts. En effet, le coup d'œil sur le titre courant ou sur le numéro de la page, le balayage en diagonale, toutes ces actions qui nous étaient si familières peuvent être fortement contraintes par le dispositif numérique à partir duquel se fait la lecture. Le dispositif numérique, contraint la disposition, la mise en page, la répartition des textes et des blancs, la justification, la densité des signes, ainsi que l'éclairage, le contraste, la taille des caractères,

<sup>39</sup>Transitoire observable car ce qui apparaît à l'écran est produit en temps réel par le programme, contrairement à une image filmique. Il s'agit donc d'un événement éphémère et transitoire qui n'est jamais fixé de façon définitive sur un support. C'est un état visuel et non un objet. Deux lecteurs de l'œuvre peuvent voir et lire des transitoires observables différents, alors qu'une image filmique est vue par tous à l'identique.

l'espacement, la longueur des lignes, etc.

Au niveau de la page, on sait depuis longtemps que la distribution des marques typographiques est tout sauf anarchique ou contingente, qu'elle sous-tend l'intelligibilité et instaure des protocoles de lecture. En ce qui concerne le DN, la lisibilité passe tout d'abord par une architecture adaptée au mode de lecture, permettant au lecteur de contextualiser les signes présents. Néanmoins, l'écran engendre des contraintes de lecture particulières qui influencent l'organisation et la structure de la surface d'affichage. Ainsi, la manipulation des fichiers pdf<sup>40</sup>, par exemple, considérés longtemps comme étant des reproductions fidèles et intangibles du format papier, s'est vite montré rigide. En effet, ce format donne des résultats peu lisibles lorsque l'on veut avoir la page complète sur un écran de 15 pouces. Une première conséquence de ces contraintes liées au dispositif d'affichage se manifeste par le fait que les textes numériques sont généralement formatés en blocs, la disposition spatiale de la page étant difficilement reproductible à l'écran. Prenons l'exemple de l'espace topique global du site d'une entreprise quelconque. Celui-ci est typiquement composé de plusieurs espaces ou modules d'information fonctionnellement spécialisés tels que :

- le module informations *corporate* ;
- le module informations sur les produits et services ;
- le module emploi et carrières ;
- ou encore, le module achat/vente en ligne.

En plus de favoriser la formation de blocs de texte relativement réduits, les contraintes liées à la forme de l'écran jouent aussi sur l'organisation spatiale des signes sémiotiques et sur les structures narratives qui sont généralement constituées de paragraphes courts et faiblement liés entre eux.

Une approche descriptive du DN ne peut plus se limiter à analyser le texte dans la conception classique car, dans les textes numériques, la création du sens ne repose pas majoritairement sur le média linguistique. Dans un certain sens, on peut dire que l'écrit numérique est un langage pour l'œil mais qui s'adresse autant à l'œil qu'à la main qui le fait naître. En quittant son support traditionnel, le texte a pris le risque d'explorer de nouvelles formes qui, paradoxalement le renvoient vers ses origines. En effet, le texte numérique semble renouer avec le texte du Moyen-Age car, à cette époque, l'image et le texte étaient intimement mélangés dans des calligrammes et des mises en espace du texte. Aujourd'hui nombreux sont les exemples qui illustrent le désir de sortir de formes textuelles déterminées par le support papier, comme si l'écriture sentait une certaine « fatigue du papier », pour reprendre le titre d'une œuvre de Frédéric Develay[Dev90]. Cela se manifeste par l'apparition de poésies

<sup>40</sup>Fichiers textes lisibles par le programme Acrobat Reader™

animées qui annulent le primat du texte au profit de son environnement multimédia et dans lesquels le mouvement du verbe joue un rôle souvent définitoire.

Tandis que la prose continue à produire du sens majoritairement avec la langue, la nouvelle poésie, désormais rendue possible à travers le numérique, pose la question de la place du langage (naturel) dans la production de sens. Car, si la littérature reste « centrée sur le texte », la poésie numérique apparaît comme une activité « centrée sur le rapport au texte ». Certes, depuis les « poésies figurées » carolingiennes jusqu'aux calligrammes d'Apollinaire en passant par la tentative de poésie symphonique de Mallarmé, les poètes ont toujours cherché à conférer aux signes de la langue une fonction qui n'est pas seulement de représentation arbitraire, mais d'accompagnement et de contribution à la production du sens et de l'effet poétique<sup>41</sup>. Néanmoins aujourd'hui, par l'introduction massive de signes non linguistiques, la poésie numérique s'attaque aux structures ancestrales du texte. Exploitant les possibilités de la programmation, les nouveaux poètes sont passés de la mise en page du texte à sa mise en scène. Les poèmes deviennent ainsi dynamiques car leur affichage est soumis à des processus temporels qui les font apparaître puis se métamorphoser, jouer des formes et des rythmes visuels, réagir parfois aux sollicitations du lecteur grâce à l'interactivité que permet la souris. L'écriture à lire devient écriture à vivre, car elle est davantage une rhétorique, c'est-à-dire l'art de forger un énoncé. Parmi les poètes qui exploitent ces formes poétiques, on peut citer Eduardo Kac qui, pour décrire ses textes, a créé le terme d'« *holopoésie* » pour qualifier des textes flottants tridimensionnels qui marquent le début d'une relation intense entre pratique artistique et technologie. Un autre poète du numérique chez qui le texte s'efface au profit de sa forme est Pierre Fourny, l'inventeur de la *Poésie à 2 mi-mots*<sup>42</sup>. En effet, on voit que le numérique devient un terrain d'expérimentations tant sur la textualité comme sur les modalités de lecture, sur la narrativité en général. On peut ainsi pertinemment se demander si ces expérimentations sont appelées à se transformer en nouveaux genres car, quoi de plus enthousiasmant pour un jeune auteur que de participer à l'élaboration d'un nouveau « genre »?

Et comment alors décrire les propriétés des poèmes animés ou les textes interactifs comme les calligrammes numériques<sup>43</sup> ou l'animation typographique? Doit-on inventer de nouveaux termes, un nouveau lexique, le vocabulaire de la linguistique est-il devenu trop étriqué? La définition sémiotique du texte comme tissu de signes nous permet-elle de saisir cet éclatement du texte et d'englober tous les effets interactifs et rythmiques provoqués par les signes numériques? On voit que le souci du poète qui utilise les signes numériques devient celui de penser à dynamiser les mots, à stimuler la rétine habituée au confort statique de la feuille papier. Car, le signe n'est plus seulement signe d'un sens mais signe de transformations virtuelles, cet en-

<sup>41</sup><http://hypermedia.univ-paris8.fr/jean/articles/docnum.pdf>

<sup>42</sup>*La poésie à 2 mi-mots est un procédé d'une simplicité désarmante : il consiste simplement à couper les mots d'un trait horizontal. Chacune des deux moitiés de mots obtenues est contenue dans un autre mot, ou plusieurs autres mots.* (définition par l'auteur).

<sup>43</sup>

semble enchevêtré de significations conduisant à une lecture foisonnante [Ric80] plus complexe que celle rendue possible sur des supports papier ou écrans non-interactifs. Une définition sémiotique de l'hypertexte devrait permettre d'englober tous les effets multimédias dans le texte et d'évacuer complètement, comme cas limite, les signes alphabétiques.

Le texte ne s'écrit plus mais il se saisit, il défile à travers un curseur, les options de codage et de balisage conduisent à la relativisation de l'idée qu'il existerait un texte naturel. Car, si l'écriture était comprise comme une organisation structurée, comme une « mise en espace » d'un flux verbal, le numérique nous met en difficulté pour exprimer l'espace et la temporalité, envisagés toujours comme caractérisés par une certaine linéarité. On voit que l'organisation de l'espace se fait à plusieurs niveaux, que cet espace, sur lequel on avait pris l'habitude de s'appuyer, est devenu mouvant, car il n'a plus de « fixité », que la temporalité ne peut plus être prise en compte comme critère de validation, que la notion-même de contexte change de donne. L'écriture sort de l'espace figé de la page où elle était cantonnée pour occuper d'autres lieux, elle peut être projetée en faisceaux laser sur un immeuble, sur un ciel nocturne, sur une nappe d'eau.

Dans l'univers sans repères spatiotemporels, les internautes ont recréé des communautés avec des codes et des langages spécifiques. Abréviations, orthographe phonétique, onomatopées, fondent le langage qui sévit dans les lieux de discussion. Ainsi on écrit ASV (Age, Sexe, Ville) pour demander l'identité de son correspondant, ou BBN (bye-bye now, « salut maintenant ») pour se retirer de la conversation. Le contenu d'un hypertexte peut laisser perplexe, surtout si l'on regarde les signes alphabétiques. La décontraction probablement ou le besoin de compenser l'artificialité de l'outil ont conduit les internautes à inventer un langage typographique, qui est déjà un code, qui utilise les parenthèses, les deux points et des symboles spécifiques. De manière imagée on peut retranscrire son humeur du moment grâce à des signes typographiques. Pour les lire, il suffit de pencher la tête à gauche. Par exemple, : ‘-( signifie je pleure et % \* } je suis ivre. Si ce mode de communication fantaisiste peut paraître anecdotique, il met en relief la quasi absence de la barrière des langues sur l'Internet. Appelés smileys (ou émoticônes), ces symboles étaient, à leur début, de combinaisons de caractères permettant de représenter de manière schématique (si on les incline à 90 degrés) des mimiques faciales comme des sourires, des clins d'œil, des moues de colère ou de tristesse. Très souvent utilisés dans les forums de discussion et même rassemblés dans des petits dictionnaires, aujourd'hui, les smileys sont devenus des pictogrammes.

A la suite de Marcoccia [Mar06], on peut relever quelques-unes des fonctions des smileys :

- Un smiley peut être expressif : il sert à décrire l'état d'esprit du locuteur (la joie, la colère, la tristesse).
- Le smiley peut être une aide apportée au destinataire pour qu'il puisse aisément interpréter les énoncés. On pourra parler, dans ce cas, de smiley interprétatif.

Le smiley « clin d'œil » a généralement cette fonction car il permet de lever les ambiguïtés des énoncés ironiques ou humoristiques.

- Le smiley permet au locuteur d'indiquer la relation qu'il désire instaurer avec son lecteur. Utiliser un smiley « souriant » peut être ainsi à la fois une manière d'exprimer son émotion et de donner une tonalité particulière à l'échange.
- Le smiley est aussi un procédé de politesse, un moyen de désamorcer le caractère offensant d'un message.

En effet, on peut rapprocher les fonctions des smileys de celles des signes non verbaux ou paraverbaux dans la communication en face à face, qui contribuent au maintien de la relation et à la synchronisation interactionnelle. On peut ainsi remarquer, par exemple, la présence de lettres capitales qui revient à crier ou l'utilisation de la ponctuation expressive, pour sa valeur émotive et affective, par exemple par démultiplication du même signe. Si le redoublement du point d'exclamation était un procédé habituellement utilisé dans la mise en scène de l'oral à l'écrit, l'écrit numérique l'a remis au goût du jour. En effet, la conversation via le numérique vise à simuler en tout point la conversation en face à face et permet l'apparition d'un style de « parlécrit », écrit conversationnel des chats et des messageries électroniques. Cette écriture parlée devient une sorte d'écriture chorégraphique, car les critères qui régissaient le texte changent. Avec l'hypertexte, l'écrit se rapproche du dialogue ou de la conversation : pertinence en fonction du moment; brièveté, grâce à la possibilité de pointer immédiatement les références, efficacité. De nombreux travaux montrent aujourd'hui que le style des écrits médiatisés par ordinateur est marqué par l'oralité. La situation de communication n'étant pas une donnée du contexte, elle devient une contrainte liée au dispositif de communication. Elle se construit à travers le cadrage opéré par ses acteurs, la transmission des messages étant à peine différée sinon simultanée.

Dans un dispositif qui affiche une complexité de signes, le lecteur est en droit de penser que n'importe quel élément présent peut être chargé de sens. Ainsi, l'image d'un écran est perçue comme susceptible d'enfermer un nombre illimité d'écrans virtuels dont les chemins d'accès peuvent être ouverts à partir de tout signe de l'écran d'origine. L'introduction des *barres de menus*, *menus déroulants* et autres conventions plus ou moins complexes des touches, crée une topicalisation et une scénarisation des concepts obtenues par les affordances. On voit donc qu'une fois reconsidéré, le texte numérique devient un objet complexe qui légitime une approche plurielle, car il s'offre à des usages multiples.

Lire et regarder deviennent désormais, avec le numérique, des activités du même ordre. Si avant on considérait que l'on regarde un écran et on lit un livre, l'écrit à l'écran sera lu et regardé. L'écriture nous avait habitués à laisser une trace dans l'espace sur un matériau de surface, une trace qui s'accumulait si le matériau était conservé. Ces propriétés avaient fait dire à nos ancêtres « verba volant scripta manent » car les écrits restaient dans l'espace, indépendamment de leurs auteurs comme des



entités autonomes. Aujourd'hui, l'écriture numérique a, à la fois rattaché la lettre à son auteur, mais aussi elle a déresponsabilisé ce dernier car, rien de plus éphémère qu'une lettre sur un écran de lumière... Si le livre papier nous avait habitué à une version définitive d'un texte, l'hypertexte par sa capacité d'évoluer sans cesse le rapproche peut-être de la condition de la pensée humaine qui est d'abord une pensée en mouvement, une pensée qui évolue sans cesse, qui s'enrichit, se développe et se complexifie d'instant en instant.

Tandis que l'imprimerie avait permis l'émergence de nouveaux caractères qui étaient situés en continuité des caractères écrits manuellement, aujourd'hui, l'ordinateur nous apporterait-il une nouvelle évolution des systèmes d'écriture guidée que par des considérations d'ergonomie et d'esthétique visuelle? Allons-nous réconcilier, une fois pour toute, le texte avec l'image, l'écrit avec l'écran, pour que le verbe se fasse plus éloquent et le goût pour la langue plus raffiné? Il est amusant de remarquer que certains logiciels relatifs au texte se présentent comme des outils de traitement de texte, comme si ce dernier était devenu malade, la maladie du vieillissement de signes qui constituaient l'écriture...

5

#### 5.3.3.2 Genre de DN vs genre de document audiovisuel

Contrairement à la parole qui se déroule linéairement et irréversiblement dans le temps et où la temporalité de l'objet et celle du sujet se superposent, le texte écrit se développe dans les deux dimensions spatiales du plan<sup>44</sup>. Si la parole accompagne toujours celui qui la prononce, l'écrit s'en détache pour devenir un entité autonome. Par ce fait, l'écrit se dissocie de la temporalité de son auteur/scripteur pour s'étaler dans une temporalité qui lui est propre et qui permet d'exprimer les pensées d'une façon plus riche, plus subtile et mieux contrôlée. C'est ce que nous avons appelé la temporalité de la lecture cf.3.5. En effet, nous distinguons la temporalité de l'objet de la temporalité du sujet, en affirmant que cette dernière est définitoire dans la construction de l'objet-document. Par habitude cognitive il est considéré (même si cette affirmation est fortement discutable<sup>45</sup>) que l'écriture et, en conséquence la lecture, suivent un déroulement linéaire. Cependant, en déterritorialisant l'écrit de son espace traditionnel, la numérisation semble avoir fait revenir le texte écrit à son état de flux, de mouvement vectorisé par l'intention et la temporalité du sujet lisant. L'hypertexte est devenu ainsi comme l'eau ou le sable qui prennent la forme de leur contenant et qui tombent sur l'effet de la gravitation. Et en tant que contenant, l'outil ne fait pas seulement qu'installer le texte dans un nouvel espace, mais il l'installe aussi dans une nouvelle temporalité indispensable lors d'une réflexion sur

<sup>44</sup>Certes, lorsqu'on dépasse la page pour se déplacer vers le livre on peut parler, d'une manière symbolique d'une troisième dimension car un lecteur peut faire les retours ou les bonds en avant en sautant des pages, aller vers d'autres textes, ou vers une table de matières, etc.

<sup>45</sup>Discutable, car un lecteur peut lire un texte sans s'en tenir à sa structure, par exemple en sautant des paragraphes, ou par exemple s'il s'agit d'un tableau, lire seulement les données d'une colonne, etc.

le genre.

Prioritaire pour la description de documents audio et/ou vidéo, la temporalité de l'objet est une dimension moins analysée dans le cas du DN et pourtant, selon nous, essentielle. En effet, le déroulement prétendument et captieusement linéaire du DC est véritablement éclaté avec le DN car ce dernier associe deux dimensions, autrefois réservées à deux médias distincts : l'inscription sur un support, qui passe par une dimension de *persistance spatiale* (qu'il partage avec le DC) et le flux du signal, qui suit une *dimension temporelle* (qu'il partage avec les documents audiovisuels). À travers la dimension temporelle l'hypertexte gagné en fluidité, car l'écrit, l'image et le son, bridés autrefois par les frontières spatiales ou temporelles, semblent se libérer. Le DN s'affranchit quasi totalement de son assujettissement à l'ordre séquentiel des pages, puisque son lecteur peut, d'un simple clic et à chaque fois qu'un lien se présente, bifurquer vers d'autres textes/sons/images, au gré de ses centres d'intérêt, il peut adjoindre d'autres séquences à son parcours pour construire son document. Le lien (appelé aussi hyperlien) déconstruit ainsi l'ordre du texte et, ce faisant il dépossède son auteur d'une partie de son autorité auctoriale. Patchwork de fragments immédiatement accessibles et sans ordre préétabli, l'hypertexte devient un « montage » effectué, non pas par un professionnel mais par un lecteur. Il devient un objet ouvert à toute manipulation, une matrice de textes potentiels qui se réalisent par l'action d'un lecteur.

Dans cette partie du travail nous souhaitons faire un rapprochement entre le DN et le document audiovisuel, car nous pensons que leur proximité ne se justifie pas seulement par une ressemblance au niveau de leur architecture, mais aussi, et peut être surtout, par le type de temporalité qui les constitue. Ainsi, à la suite de P. Stockinger [Sto03], pour décrire le DN nous proposons de regarder du côté du document audiovisuel et d'emprunter son vocabulaire et son épistémologie. En effet, en partant de l'activité de lecture-écriture ou de reconstruction des textes numériques, nous souhaitons faire une analogie entre l'activité du lecteur de DN et le travail du monteur<sup>46</sup> ou/et du scénariste de cinéma ou de télévision. On intègre ainsi les deux dimensions, spatiales et temporelles évoquées plus haut. Car, de même que pour le DN, les images et les sons de l'audiovisuel ont été construits et assemblés à partir de fragments dispersés, de ressources éparpillées sur les bandes magnétiques ou supports numériques. Le « texte » ainsi construit a sa temporalité propre, souvent éloignée de la temporalité naturelle des événements qu'il relate. Lors de la lecture, la temporalité du lecteur se synchronise avec le flux d'images et des sons, avec la temporalité de l'objet. En regardant/construisant un film, le lecteur/monteur (se) raconte une histoire, l'histoire qu'il est en train de voir/écrire, à partir de la succession temporelle d'images/sons et textes. Il (re)construit un sens de ce qu'il voit en manipulant le flux, en calquant sa temporalité sur celle de l'objet qu'il construit, au fur et à mesure qu'il progresse dans son parcours. La lecture du DN est, dans ce sens, analogue au phénomène audiovisuel : lire, c'est consulter dans

<sup>46</sup>Par monteur nous entendons un ouvrier qui est chargé d'assembler les différentes pièces d'un ensemble, un spécialiste du montage cinématographique ou télévisuel.

une succession temporelle les éléments dispersés sur un support, c'est constituer du sens, c'est vivre une succession temporelle comme un film qu'on fait soi-même, le film de la lecture.

Ainsi, à la description sémiotique de pages, abordée dans la première partie de cette approche cf.5.3.3.1, il faudrait ajouter d'une part, une analyse de l'organisation spatio-temporelle et, d'autre part, le poids de l'instrumentation numérique cf.5.3.3.3. Car, l'interface organise graphiquement et codifie les compositions visuelles et, en cela, elle constitue un dispositif de mise en scène des signes. Par conséquent, il sera intéressant de comprendre comment la dispersion spatiale des éléments constituant les DN peut donner lieu à une synthèse temporelle du sens? Comment le lecteur se saisit-il de possibilités d'interaction que proposent les pages, pour déployer ses actions dans son vécu temporel, pour construire et interpréter un sens? Cette observation mettra probablement en évidence les pratiques, de plus en plus courantes de « zapping », ou le saut rapide d'un texte à un autre. L'hypertexte n'étant pas un objet purement linguistique, les occurrences de sens adviennent au sein de constructions inter-sémiotiques plus complexes, dans une sémiotique multidimensionnelle, de flux. Le DN exige un lecteur/monteur ou scénariste, qui doit avoir certaines compétences de dessinateur, de plasticien, de réalisateur de film. L'outil numérique a donc comme corolaire non pas seulement une fragmentation des textes mais aussi une fragmentation de la lecture et de l'écriture, car, on verra que l'hypertexte suit une logique associative 5.3.3.3. L'hypertexte est discontinu et les fragments qui le constituent sont généralement des unités d'information cohérentes et autonomes, elles sont modularisées par l'action du lecteur.

On clique sur des liens pour arriver sur des sites de New York, Paris ou Bucarest. Mais, En fait, l'hypertexte a perdu ses liens avec l'espace géographique et cela peut être à la source d'une grande désorientation qui, paradoxalement, maintient un sentiment de maîtrise du temps/espace. Car, on peut être présent sur le réseau sans l'être devant son ordinateur, d'autres formes de temporalité se rajoutant aux temporalités qu'on connaissait et maîtrisait déjà. Avec le DN on est dans un régime de temporalité où il faut circuler vite, se connecter à certaines heures où le réseau est moins encombré. Dans l'espace/temps engendré par l'outil, on peut disparaître d'un simple clic cette disparition ne signifiant pas une mort (ni même une mort numérique). L'action du lecteur devient le centre de ce monde où, la succession des faits lui est soumise. Cette logique de flux tend, en effet, à gommer la succession et la linéarité du temps chronologique, elle favorise l'imbrication, car les événements tournent en permanence, en boucle, et le lecteur peut à chaque instant rentrer ou sortir de cette boucle par son action. L'étymologie du terme « site » remonte à l'expression latine *sitiūs*, signifiant paysage, lieu possédant une certaine structure, une certaine organisation (spatiale, perceptive). Aujourd'hui pourtant, le site Web est devenu un lieu caractérisé, avant tout, par le fait qu'il possède une pertinence, un intérêt pour un sujet (un individu, un groupe social, une « communauté ») qui s'introduit et y agit dans les limites et suivant les contraintes propres à ce lieu. Mais, en réalité, les sites Web sont des « non-lieux » du point de vue géographique et de

la cartographie du territoire. Ils sont caractérisés par l'instabilité, par la fragilité et par un caractère temporaire, provisoire, car toute information est appréhendée dans sa mouvance continue. En effet, les sites comportent des dépêches d'actualité et de mises à jour régulières qui, une fois de plus, impriment une temporalité propre à l'objet. Certains contenus sont en permanence adaptés, en constante évolution. Le temps numérique coule ainsi comme un flux ininterrompu et dynamique et implique une réorganisation permanente, en fonction de besoins des sujets/lecteurs, de leurs compétences, de leurs BT.

De plus, la temporalité du DN superpose le temps de production au temps de la consommation, de la lecture car les espaces/temps mis en scène sont instables et imbriqués. La communication par l'Internet, met en avance l'immédiateté des échanges, la relativisation des distances l'internationalisation des accès ; tout cela a pour effet un effacement des contraintes liées à la distance et au temps. On voit donc que ce changement de support nécessitera peut-être, à terme, une redéfinition des relations entre pensée et espace, dans laquelle l'*interface utilisateur* représentera la nouvelle donnée à décrypter.

Le lecteur est au centre du dispositif et du « monde numérique », il est un personnage de l'histoire qu'il se raconte, le film qu'il est en train de monter, l'hypertexte entretenant une relation étroite avec le spectacle et le jeu. En effet, le dispositif numérique met à disposition du lecteur un décor dans lequel il est devenu acteur sa propre histoire, il fabrique du sens, il simule une vie. Désormais, écrire sur ce nouveau support, c'est témoigner de la prise en compte de la complexité dans laquelle nous sommes, c'est-à-dire un univers éclaté qui n'a jamais été mis linéairement en récit que d'une façon trompeuse. Le DN le fait aujourd'hui de façon fragmentaire, morcelée mais pas pour autant moins vraie que le faisait auparavant le DC. En empruntant du côté du document audiovisuel; il faudrait, peut-être décrire la structure du DN en imaginant son organisation fonctionnelle sous forme de *scénarios* de *scènes* ou de *séquences* qui se positionnent les unes par rapport aux autres comme des briques, selon un schème procédural. La question qui se pose consiste à se demander s'il y a des structures internes typiques qui forment des genres de parcours. Car, le parcours en tant que montage, appartient au lecteur qui s'approprie les informations qu'il développe. Le genre devient alors une sorte de programme complexe d'intentions, d'actions et de matériaux sémiotiques à l'œuvre ; il permet la transformation et la construction de relations entre les images, les sons et les textes donnant lieu à des structures reconnaissables par les lecteurs. On voit alors que dans ce contexte éclaté, la notion essentielle devient celle de lien, ce dernier étant compris comme le signe numérique qui permet de mettre en relation des unités sémantiques découpées par la lecture/écriture. L'hypertexte est ainsi organisé en nœuds qui contextualisent et décontextualisent l'information, qui morcellent le texte en lui permettant de renaître. Les nœuds promettent au lecteur une liberté de déplacement, d'interprétation, voire même de pensée. Autrement dit, les conditions de lecture sont suspendues et modifiées par l'instrumentation du texte qui propose au lecteur des moyens pour reconfigurer ses interprétations.

5

En remplaçant la page, la fenêtre s'engage à donner au lecteur l'accès à l'ensemble des informations existantes et jamais écrites, elle invite à l'imagination, de même que le faisait avant l'image. Et, elle ne s'arrête pas là, car elle donne au lecteur les moyens de développer son imagination, en construisant des chemins de pensée uniques, innovants. En plus de ce que faisait un texte classique, c'est-à-dire de proposer un sujet, des personnages, un style, etc. on voit que la génération de l'hypertexte produit moins des objets que des flux ou des processus qui supposent une élaboration complexe des structures narratives. Ces structures s'expriment dans des contextes graphique soignés, inventifs, avec des scénarios composites, qui prolongent le texte. Cette spécificité du document audiovisuel, sa nature hétérogène, le rend sémantiquement plus expressif mais, en même temps, elle laisse sa structure plus ambiguë. Des éléments comme le flux, le rythme, la plasticité ou la maîtrise technique, permettront, probablement à l'avenir, de mieux interroger l'écriture numérique. Par exemple, l'observation des rythmes symétriques ou pas qui structurent les *chats*, pourra constituer un paramètre d'analyse dans une approche descriptive. Les constantes comme la succession régulière de séquences ou le rythme de tours de parole pourront devenir tout autant d'éléments qui permettront de considérer les genres comme des entités à la fois procédurales et discursives à géométrie et à rythme variables. En convoquant ces paramètres, on pourrait concilier la linguistique du texte avec d'autres approches, comme par exemple la sémio-pragmatique. On rapprochera ainsi, peut-être, les genres de la parole et ceux de l'écrit, en assurant une articulation entre une ethno-linguistique et une topologie des genres discursifs.

La lecture du DN écarte la continuité syntaxique et narrative globale pour développer plutôt une organisation tabulaire. Il y a pourtant des différences en ce qui concerne l'organisation de la narration à l'intérieur d'un DN et celle à l'intérieur d'un document audiovisuel (DA). Car, un film imprimé en support numérique, par exemple, offre au lecteur une structure paradigmatique qui consiste à lui proposer un ou des résumé(s) de chapitres, des textes plus ou moins longs sur la carrière du réalisateur et des divers acteurs et actrices, ainsi que des liens vers des films similaires. La présence de ces éléments narratifs favorise un mouvement de lecture qui procède non plus par traitement d'un fil textuel continu, mais par prélèvement de fragments. On pourrait ainsi parler de « scénarios motifs » ou de mini scénarios, qui fournissent les moyens pour s'orienter dans un hypertexte et qui peuvent déterminer certains types de parcours et en imposent des contraintes au développement de certaines actions isolées. En effet, il est difficile de mettre en évidence une structure unique dans un document audiovisuel puisque ce type de document se décompose difficilement en unités facilement repérables comme c'est le cas pour le document textuel. Il faut donc disposer d'outils capables de segmenter le contenu et de le décrire.

Cependant, tout document audiovisuel est censé posséder une certaine *cohérence*, un certain *ordre* qui se réfère à des standards culturels, c'est-à-dire à des systèmes de valeurs et de normes d'interprétation. Tout en s'appuyant sur des modèles culturels préexistants, un document audiovisuel développe et construit une *nouvelle* réalité

des événements : réalité plus ou moins conforme aux modèles culturels de référence ou, au contraire, possédant un statut d'originalité par rapport à un existant culturel. Ainsi, un premier élément central de la saisie descriptive du DN serait le *scénario* qui définit à la fois le contenu d'un parcours mais aussi la mise en scène du matériau sémiotique. La corrélation entre genres et scénarios peut être très forte, car la notion de scénario renvoie à celle de lecture. Un scénario est censé développer un propos, un sujet ou encore, une idée. Le but principal d'une description sémiotique serait d'explicitier le *scénario*, sous-jacent à l'objet à décrire, c'est-à-dire au DN. Pour ce faire il faudrait probablement expliciter et systématiser les principaux critères qui devront permettre de mieux contrôler le processus de description. La scénarisation doit aboutir à l'explicitation du modèle sous-tendant un DN. Le scénario se composerait ainsi, d'une part, d'une scène (principale) et, qui elle-même, pourrait être constituée d'un ensemble de scènes dont la fonction est de contribuer à la réalisation du propos.

La notion de scène visuelle nous amène au deuxième groupe d'unité d'analyse du DN qui pourrait donner lieu à des caractéristiques comme scène animée ou statique. Le propre de ce deuxième groupe est de se positionner et de s'organiser sur une surface 2D ou 3D ou encore sur une succession temporelle de surfaces. La scène est comprise comme une unité de sens qui s'exprime à travers un ensemble de signes. Un objectif important de l'analyse descriptive d'un DN serait d'y identifier les principales *scènes* et les *rappports* entre les scènes. On sait que, formellement parlant, le séquençement d'un document audiovisuel est en général linéaire : la deuxième séquence suit la première, la troisième la deuxième et ainsi de suite. Cependant, dans les DN, le séquençement bénéficie des possibilités offertes par le support numérique. En fait, ce séquençement peut connaître des parcours différents cf. 5.3.2.3 qui donnent au lecteur la possibilité de s'appropriier librement les informations. La description des scènes devrait prendre en considération :

- les codes d'appartenance de signes sémiotiques dont une scène est constituée,
- leur organisation spatiale qui régit la distribution des scènes dans un scénario,
- les rapports de proportionnalité entre les signes composant une scène,
- l'organisation temporelle régissant la succession et/ou la concomitance entre les scènes.

Une structure typique d'une description de DA récurrente, doit probablement aboutir vers une structure hiérarchique dans le sens où un DN se compose d'un – ou le plus souvent – de plusieurs *scénarios* et qu'un scénario se compose d'une ou – le plus souvent – de plusieurs *scènes*.

Le *genre* serait alors un procédé, un scénario plus ou moins figé et culturellement donné dont la tâche est de « monter » et de « mettre en ordre » les séquences sous forme de scènes. La tâche principale du genre serait d'organiser le développement

progressif d'un scénario, cette organisation correspondant à un procédé expérimenté et validé. Ces remarques montrent bien que l'organisation du contenu d'un document est loin d'être homogène et simple. Car un DN est constitué non seulement d'un ensemble de « textes multimédias » dont chacun « parle » à sa façon à travers ses codes d'expression, mais il faut aussi comprendre qu'il existe des rapports, des relations qui se tissent entre ces différents « textes » rapports qu'il faut reconstruire si l'on veut comprendre leur fonctionnement. Car, si un DN possède la possibilité d'utiliser simultanément plusieurs codes d'expression, leur usage repose sur un ensemble de décisions et de choix motivés par rapport à un scénario qui sous-entend le document en question. Cela revient à dire que le DN n'est pas un simple flux aveugle d'informations supposées intéressantes, mais plutôt un processus qui se déroule dans un cadre qui se caractérise par le fait que l'information transmise est évaluée par rapport à des standards, des normes qui ne sont pas forcément les mêmes pour l'auteur, l'outil et les lecteurs.

On voit ainsi que la scénarisation d'un DN est un processus complexe, qu'elle est, avant tout, une affaire d'*interprétation*, ce qui veut dire que des lecteurs différents peuvent produire des scénarios différents d'un même DN. Les segments (scénarios, scènes, plans, blocs, etc.) qui contribuent à la réalisation d'une intention de lecture constituent un DN faisant de lui un « tout de signification ». L'unité de sens d'un DN, dans son ensemble, doit être appréciée également en termes de places qu'occupent ces segments, de leur positionnement dans une configuration plus globale, suivant les parcours présentés au 5.3.2.3. Les segments audiovisuels auront probablement une structure et une fonction typique, comme on peut le voir, par exemple dans le cas du générique du début et de la fin d'un DA. Le fait de pouvoir circonscrire avec plus de précision le contenu véhiculé par telle ou telle séquence, scène, voire par tel ou tel plan, pourrait participer à une description, à niveaux variables, d'un DN en rapprochant des scénarios, scènes ou plans (blocs) plus ou moins similaires appartenant à un DN. Ces segments hypertextuels pourront par la suite être organisés sous forme de bibliothèque de segments fortement typés qui nourriront les genres de DN de la même manière qu'ils nourrissent les documents audiovisuels. Les documentaires info-touristiques, par exemple, nous amènent vers des textes qui possèdent une structure et une fonction typique facilement reconnaissables par le lecteur/utilisateur compétent. On peut, à travers ce type de segments tracer des contours, des ensembles de scénarios possibles pour construire les genres de DN. Il s'agirait de scénarios identifiés à partir de l'organisation *hiérarchique* des segments audiovisuels qui les composent. Le genre « pré-organiserait » un scénario, en gérant le développement d'un DN. Ainsi, pré-organiser un scénario voudrait dire proposer un ensemble de segments pour écrire/lire le scénario d'un DN susceptible de guider la lecture/écriture de nouveaux DN.

## 5.3.3.3 Le genre de DN et l'intertextualité

On a vu précédemment que, en tant qu'objet, le DN a donné lieu à des analyses de type « descriptif » qui mettent en avant les caractéristiques formelles de l'objet : sa matérialité, sa textualité, etc. Dans cette même perspective, cette partie se propose d'analyser la manière dont l'intertextualité doit être prise en considération lors d'une approche descriptive.

En tant qu'espace d'expression achevé, le DC laisse croire à une œuvre finie. Les formes stabilisées et canoniques auxquelles nous ont habitué les livres ont donné lieu, au fil du temps, à toutes sortes de théories. En effet, porteur des valeurs reconnues, comme par exemple tel éditeur, telle collection, telle présentation, etc., le support du DC influait sur le contenu et donnait au lecteur les premières indications sur le genre de document qu'il avait devant lui. Le cadrage générique d'un document se fondait, pour une bonne partie, sur le paratexte, c'est-à-dire sur les premiers éléments de saisie d'un texte comme le rayonnage, la thématique, le public visé, les couleurs, la première couverture, le format et la qualité du papier, le résumé de quatrième page, etc. Avec la numérisation, l'écran étant devenu l'unique lieu d'interaction avec le texte, il n'y a (presque) plus que du péritexte<sup>47</sup>, ce qui oblige le lecteur à reconstruire de nouveaux repères pour identifier le genre de document qu'il a devant lui. L'hypertexte, fluide et reconfigurable à volonté, s'organise sur un mode non-linéaire, il circule au sein de réseaux locaux ou mondiaux et tranche avec l'imprimé classique.

En réalité, l'interprétation d'un document ne s'est jamais limitée aux données qui y étaient inscrites sur son support, mais son contenu dépendait aussi des stratégies d'interprétation, voire même de manipulations, que déployait son lecteur. De plus, l'interprétation dépend aussi de la mémoire personnelle de son lecteur et d'une mémoire collective, qui circonscrit et maintient le texte à l'intérieur d'une culture et d'une « société de textes » car, en effet, chaque texte renvoie à une tradition c'est-à-dire à une série de textes déjà produits. Ce phénomène d'intégration, connu sous le nom d'*intertextualité*, consiste à considérer qu'on ne peut s'approprier un texte que parce qu'il fait partie d'une société de textes, qui le maintient à l'intérieur d'un cadre qui constitue et institue son identité. C'est à l'intérieur d'une telle société qu'on va chercher le matériau nécessaire pour faire générer le sens ou pour combler les « blancs du texte », car c'est elle qui fournit et valide les normes interprétatives. D'ailleurs, une des difficultés à parler du genre d'un document vient justement du fait qu'à travers l'intertextualité, les classifications se croisent, les combinaisons se multiplient. Ainsi, « *un récit peut être un roman, un récit peut être poétique, il peut y avoir récit (en prose ou en vers) au sein d'une pièce de théâtre, un poème épique peut être un récit et faire partie du genre narratif, comme une épopée est d'abord un poème versifié, etc.* » [Bie84].

L'intertextualité générique est un processus de mise en relation d'un texte avec

<sup>47</sup>On entend par péritexte la manière de mettre en scène le texte (titres, intertitres, légendes, numéros de pages, chapitres, notes, etc.)



d'autres textes du même genre ou d'un genre différent, ce qui oriente la lecture, la compréhension et l'interprétation. La question qui se pose aujourd'hui est : comment la société de textes numériques s'organise-t-elle? Car, intuitivement on pourrait soupçonner qu'il soit probable que le DN donne une dimension nouvelle à la notion d'intertextualité, autre que celle que Barthes définissait comme : « *l'impossibilité de vivre hors du texte infini – que ce texte soit Proust, ou le journal quotidien, ou l'écran télévisuel : le livre fait le sens, le sens fait la vie* » [Bar73]. En effet, à moins de ne pas avoir bien interprété le propos de Barthes, nous considérons que justement aucun livre (document) ne se suffit à lui-même pour faire le sens, et qu'en fait, ce que l'on comprend d'un livre ou de la vie est l'histoire de toutes les lectures faites de la vie. Et, c'est peut-être dans ce sens que l'auteur affirmait, plus tard dans sa carrière, que tout texte est un tissu de citations, issues de mille foyers de la culture. En effet, par cette affirmation, Barthes rejetait la conception traditionnelle qui a toujours assujéti un texte à son auteur et mettait fin au schéma filial du genre. Ainsi, la perspective intertextuelle consiste à considérer qu'un document n'est pas créé à partir de la vision unique d'un auteur ni même de celle d'un lecteur, mais aussi et surtout, à partir d'autres documents déjà là. En effet, à la suite de Riffaterre par intertexte nous entendons « *l'ensemble des textes que l'on peut rapprocher de celui que l'on a sous les yeux, l'ensemble des textes que l'on retrouve dans sa mémoire à la lecture d'un passage donné. L'intertexte est donc un corpus indéfini* » [Rif79].

On constate que l'hypertexte, poursuit un processus déjà ancien d'ouverture de la lecture. Car, lire consiste, certes, à sélectionner et à construire un réseau de renvois internes au texte, mais lire suppose aussi associer d'autres textes, intégrer les éléments sémiotiques perçus à une mémoire personnelle et collective. Interpréter un document signifie, dans ce sens, intégrer dans un système déjà-là. Si une société réussit à enregistrer une information c'est seulement parce que celle-ci a été fournie par des textes antérieurs. On peut ainsi soutenir que, d'une manière générale, la lecture procède par « reconnaissance » et se fonde sur la mise en œuvre de savoirs et de savoirs-faire déjà constitués lors d'expériences précédentes, en d'autres termes, la lecture requiert un certain nombre de compétences qui s'acquièrent. L'intertextualité ne se manifeste pas seulement sur un axe paradigmatique, c'est-à-dire que les lecteurs ne s'approprient pas les textes d'une manière rétrospective, en fonction des lectures anciennes. Le DN met en évidence une intertextualité syntagmatique, le lecteur développant des lectures qui procèdent par imprégnation, par comparaison et par construction, à l'intérieur de corpus de textes constitués ad-hoc, en sortes de *dossiers de lecture*. Les lecteurs procèdent désormais à des lectures de regroupement de textes qu'ils affichent instantanément devant leurs yeux, à travers les moteurs de recherches qui fonctionnent généralement sur ce principe, cette lecture syntagmatique dégageant peut-être leur mémoire.

Nous avons déjà évoqué l'hypertextualité, la fragmentation, et les aspects manipulatoires qui caractérisent le DN, en soulignant l'idée qu'on a affaire à des textes morcelés, procéduraux, liés à l'action. En effet, une approche descriptive devrait considérer les hypertextes non plus seulement comme des objets à interpréter (ce qu'ils

demeurent toujours) mais aussi comme des objets à manipuler. Avec le DN la question de l'intertextualité (la façon d'établir des liens entre les textes, liens matériels et liens d'interprétation axés sur la manipulation) se pose dans des termes nouveaux, car l'intertextualité numérique est, en quelque sorte, appareillée autrement qu'elle ne l'était dans l'espace du livre. Et cela ne veut pas seulement dire que l'intertextualité se prolonge dans l'intersémiotité, mais qu'elle ne doit pas être réduite à quelques mots-clés que certains documents peuvent partager. Les connexions peuvent se manifester à différents paliers de l'hypertexte, pas seulement au niveau sémantique ou sémiotique mais aussi au niveau technologique ou à celui des pratiques. Ces traits, relatifs à la fois au fond, à la forme et au fonctionnement, sont identifiés par l'interprétation dans la construction du sens. L'information fragmentée qui compose un DN est (ou peut être) répartie en couches sur un ou plusieurs supports situés en un ou plusieurs emplacements, pour former un tout. En tant qu'unités d'analyse, les éléments structurants du DN que l'on a vus dans la section précédente (scénarios, scènes, blocs), permettent de relier les textes, directement ou par référence, en assurant à la fois l'intégrité de chacun de ces fragments et l'intégrité du DN.

Complexe, ouvert et instable la description d'un hypertexte ne peut se réduire au seul système de la langue et/ou des manipulations auxquelles donnent lieu, mais elle doit tenir compte des déterminations intertextuelles. On a souligné de nombreuses fois le fait que, le DN, n'étant plus composé d'unités correspondant à des signifiants stables et isolables, les critères dévolus à la sémiotique du signe ne semblent pas pertinents et/ou suffisants pour la description de l'hypertexte. Car, le DN n'est plus un objet ponctuel, mais un ensemble associant une réalité matérielle (des éléments dispersés), des actions qui l'organisent (des procédures) et des moyens culturels pour le qualifier (les interprétations normées). Et ce caractère fondamentalement évolutif pourrait rapprocher l'hypertexte de la condition de la pensée humaine qui est d'abord une pensée en mouvement, une pensée qui évolue sans cesse, qui s'enrichit, se développe et se complexifie d'instant en instant.

La saisie et la lecture de l'hypertexte se trouvent profondément modifiées dès lors que l'écrivain/scripteur/lecteur développe sa narration selon une logique qui n'est plus nécessairement linéaire mais ouverte, éclatée, modifiable et relationnelle. Dans ce sens, la structure de sites a souvent été comparée à une pyramide ou à un iceberg où le sommet, représenté par la page d'accueil, est le point principal d'accès vers l'énorme quantité d'informations qui se trouvent en dessous, à la base du site. Cette structure constitue souvent la version concrète d'une méthodologie et d'une architecture modulable que le site partage (complètement ou partiellement) avec d'autres sites. Mais, ce qui nous intéresse ici c'est le fait que cette structure ouverte rapporte systématiquement le contenu consulté à son voisinage car, on le sait, l'interprétation procède principalement par contextualisation. Et ce voisinage est représenté par d'autres pages, d'autres (hyper)textes de sorte que le sens global du DN n'est pas construit seulement à partir du péritexte (comme affirmé précédemment) mais aussi, et peut-être surtout, ce sens global vient de l'intertexte.

On pourra même affirmer que, dans un certain sens, la forme d'un DN est celle

d'un métatexte, c'est-à-dire qu'il englobe d'autres DN sous forme de divers commentaires qui ont été produits ou sont produits sur les textes après leur parution. Ces commentaires peuvent être dus à l'auteur lui-même (métatexte auctoriaux), à un auteur/lecteur différent, ou encore à un critique (métatexte allographes). Avec le DC le métatexte pouvait aussi être intégré au texte, en formant le paratexte (préfaces, postfaces, quatrième de couverture), ou figurer sur d'autres types de support, écrits (journaux, revues, manuels scolaires. . .) ou oraux (émissions culturelles de radio ou de télévision, « bouche à oreille »). On observe que sur Internet le métatexte fait corps, le plus souvent avec le DN<sup>48</sup>.

En se penchant sur le sens littéral – appelé par l'auteur le degré zéro du sens, Eco montre l'importance du contexte et de l'intertextualité dans l'interprétation. En effet, le matériau sémiotique n'étant qu'une de ses composantes, on peut considérer qu'un hypertexte est le produit d'un réseau complexe de déterminations intertextuelles. On découvre qu'avec le DN ont lieu des renvois en tout sens, des rapprochements inédits, des cohabitations curieuses, car un DN peut être tout sauf un élément libéré de contexte. En effet, le contexte intertextuel fait justement référence à l'ensemble d'éléments susceptibles d'intervenir dans le processus de construction et d'identification du sens. Par contexte intertextuel on entend la totalité des textes avec lesquels un texte donné entre en relation et qui définit l'espace d'une construction textuelle. La lecture d'un DN est une activité d'intégration qui permet au lecteur un retour actif sur son acte de lecture car, il ne s'agit pas de trouver un sens à un texte mais bien d'y intégrer un sens pour soi. Interpréter un DN c'est établir des relations car l'hypertexte est constitué d'une combinaison d'unités, ce qui entraîne, dans les termes de François Rastier, la détermination du global par le local.

En effet, il semble que nous comprenons les situations et les textes en fonction du sens des mots tout autant que nous comprenons le sens des mots en fonction de la situation. Pour S. Bouquet [Bou04], le genre pourrait constituer un outil pour l'analyse du sens, qui permettrait d'articuler le *local* (la tradition logico-grammaticale centrée sur le signe) et le *global* (la tradition rhétorico-herméneutique, centrée sur le texte), distinction qu'il emprunte à Rastier. L'idée centrale est que le global n'est pas un assemblage des locaux, une approche descriptive visant à la fois l'analyse des éléments au niveau local tout en gardant une vision globale du DN. En effet, cette réflexion n'est autre qu'un aspect du cercle herméneutique de la compréhension, telle que celle-ci est décrite depuis le XIX-ème siècle. L'herméneutique souligne ainsi l'interdépendance du tout et des parties dans la compréhension, en affirmant que le tout ne peut être compris qu'à travers les parties, mais les parties ne peuvent être comprises qu'à travers le tout, suivant un va-et-vient dialectique. Chaque signe sémiotique a ainsi un sens de base et un sens contextuel. En conséquence, comprendre ce n'est pas construire progressivement un réseau de propositions is-

<sup>48</sup>Lorsque le lecteur est confronté à des incohérences ou des points de vue contradictoires, il applique, le plus souvent, le principe du « trust-the-last-version rule », règle qui consiste à faire confiance à la dernière version tout en s'appuyant sur le contexte extratextuel.

sues du traitement de chaque élément, mais c'est élaborer un modèle global qui est progressivement remanié et enrichi. En effet, les éléments locaux agissent comme des instructions pour effectuer des modifications successives du modèle global. On voit donc qu'interpréter devient une sorte de réglage du local par le global et du global par le local, ces deux opérations : identifier (articuler les éléments autour du contexte) et situer (ajuster le contexte aux éléments) conférant au DN une identité en l'intégrant dans un genre. Il s'agit presque d'un écosystème car l'objet détermine le contexte, ce dernier déterminant l'objet.

Dans cette perspective, l'interprétation de DN peut être comprise comme la projection sur l'espace réticulaire du Web, d'une arborescence, tout en gardant présent à l'esprit que ce dernier n'est pas un espace donné mais un espace perpétuellement reconstruit par chaque lecteur qui crée ses propres arborescences d'accès. Dans ce maillage planétaire, le lecteur doit construire les cheminements les plus pertinents, les déploiements les plus fructueux. La lisibilité des DN devrait passer non seulement par une architecture adaptée au mode de lecture mais aussi elle devrait permettre au lecteur de contextualiser, de développer une vision globale. Pour l'instant, les lecteurs ont développé des méthodes ad-hoc pour situer la qualité d'un site comme par exemple le soin apporté à sa réalisation, le ton adopté (informatif, publicitaire, documentaire...), par le recours aux éléments animés, la feuille de style employée, etc. Cependant, une attention particulière devra être portée aux interfaces, aux règles complexes de leur composition, aux différentes zones et leur statut sémiotique et surtout à la valorisation des textes insérés dans le contexte. De plus, il ne faut pas oublier de penser aussi au travail des « serveurs » qui organisent aussi l'intertextualité car, on sait qu'une page qui obtient de bons votes acquiert de ce fait une autorité qu'elle transmet à ses propres liens, ce qui décrit, en quelque sorte, une réalité démocratique du WEB. On sait qu'un moteur de recherche comme Google par exemple, exploite les informations déjà contenues dans la structure des liens. Ainsi, créer un lien du site A vers le site B sera interprété comme un vote pour le site B. Cela semble raisonnable : si quelqu'un veut faire savoir aux visiteurs de son site A que B est le meilleur site sur le football (ou sur les télescopes professionnels), il va voter pour le site B en créant un lien avec ce site. Si le site A contient beaucoup de liens utiles, d'autres sites voteront pour lui et il en acquerra une autorité qu'il transmettra à ses propres liens. En effet, le moteur Google recueille les résultats des votes.

On voit de cette manière que l'intertextualité du numérique permet au lecteur de construire du texte à l'œil, car elle lui permet de saisir rapidement et automatiquement des rapports, de combiner de traits. Dans ce monde d'un texte sans frontière, la notion essentielle devient celle du lien, pensé comme l'opération qui met en rapport les unités textuelles découpées pour la lecture. Le lien (appelé aussi hyperlien) englobe l'idée de carrefour, car tout élément présent dans un texte est potentiellement un échangeur de sens. Dans un certain sens, le lien opère, à l'intérieur d'un DN des hiérarchies d'information. Les liens peuvent être décrits selon plusieurs approches en fonction de l'aspect considéré :

### 5.3. TROIS APPROCHES POUR L'ANALYSE DU GENRE DE DN

- selon la localisation. On peut parler de liens internes lorsqu'ils envoient le lecteur à un endroit se trouvant sur la même page, par exemple une note de bas de page ou liens externes lorsque le lecteur se retrouve sur une autre page, différente ;
- selon le mode de conception des liens. Le plus souvent les liens sont définis par l'écrivain/scripteur, puis mis en œuvre de façon automatique par le logiciel cependant il y a également des liens calculés qui sont entièrement gérés par le logiciel ;
- selon les fonctions de liens. Les liens structurels (organisationnels) relient les différentes parties de l'arborescence, sous le modèle d'une table de matières, tandis que les liens de type discursif, renvoient sur un autre texte de manière asémantique ou sémantique (analogique, associative, illustrative... ) ;
- selon le mode de liaison. Certains liens peuvent relier de façon unidirectionnelle un lieu source à un lieu cible ou bidirectionnelle, lorsqu'on prévoit un retour du lieu cible vers le lieu source.

On voit ainsi que le DN ne fait pas seulement une mise en récit du monde, mais que le récit qu'il construit se présente comme saupoudré d'une multitude d'îlots d'informations détaillées qui peuvent aussi fonctionner comme des faits séparés, vérifiables en attente d'être restructurés. En plus de construire ou suivre un texte, l'outil permet de faire des listes, de juxtaposer des éléments, de faire des présentations visuelles, etc. car, l'hypertexte peut aussi suivre des logiques autre qu'associatives. Les liens peuvent renvoyer à des adresses abritant non pas un texte défini mais des données mises à jour en temps réel : résultats statistiques, situations politiques, images du monde transmises par satellites, etc. Comme le fleuve d'Héraclite, l'hypertexte n'est jamais deux fois le même, l'imaginaire du lecteur se laissant facilement entraîné dans ce labyrinthe mouvant. L'écrit hypertextuel, segmenté en nœuds d'information autonomes, requiert de son lecteur la capacité de le (re)constituer. Chaque signe devient virtuellement le lieu d'un nœud qui va permettre au lecteur d'enchaîner avec une nouvelle fenêtre. Ce passage d'une information à une autre, ou d'une idée à une autre, obéit au désir et aux associations mentales du lecteur plutôt qu'à un découpage imposé arbitrairement. Les liens hypertextuels participent ainsi à une entreprise de déconstruction du texte et offrent au lecteur une liberté dans ses parcours, ses déplacements n'étant limités que par sa temporalité propre.

Un DN se trouve en permanence potentiellement relié à d'autres textes qui s'ouvrent et se construisent dans une intertextualité déstructurante. Le zapping accentue cette tendance à la (dé)construction des réseaux hypertextuels composée d'éléments d'informations présents en grande quantité, relativement courts, juxtaposés, compréhensibles à la fois de façon indépendante et decontextualisée les uns des autres. À propos des circonstances dans lesquelles un texte est lu, un véritable

« dossier » pourrait donc se constituer à partir de toutes expériences de lecture précise car, on observe que, par l'architecture-même que les moteurs de recherche proposent, le lecteur consulte, systématiquement plusieurs « entrées », en les comparant, en les mettant en parallèle. L'intertextualité se manifeste ainsi par la consultation de textes parallèles et/ou juxtaposés arbitrairement par un moteur de recherches. Et c'est justement cette organisation qui contribue à la contextualisation du DN et qui participe à la compréhension. En effet, les éléments consultés prennent la forme de dossiers de lecture qui objectivent et contextualisent l'interprétation, la lecture retrouvant une certaine vue canonique. Une prise de conscience de cette idée de dossier de lecture a eu lieu du côté du DN dans le domaine de la justice, au Québec notamment, la Loi concernant le cadre juridique des technologies de l'information prévoyant cela.

*Extrait de la Loi du Québec concernant le cadre juridique des technologies de l'information. Adoptée le 21 juin 2001 : « [...] 3. Un document est constitué d'information portée par un support. L'information y est délimitée et structurée, de façon tangible ou logique selon le support qui la porte, et elle est intelligible sous forme de mots, de sons ou d'images. L'information peut être rendue au moyen de tout mode d'écriture, y compris d'un système de symboles transcritibles sous l'une de ces formes ou en un autre système de symboles. Pour l'application de la présente loi, est assimilée au document toute banque de données dont les éléments structurants permettent la création de documents par la délimitation et la structuration de l'information qui y est inscrite. Un dossier peut être composé d'un ou de plusieurs documents. Les documents sur des supports faisant appel aux technologies de l'information visées au paragraphe 2° de l'article 1 sont qualifiés dans la présente loi de documents technologiques. 4. Un document technologique, dont l'information est fragmentée et répartie sur un ou plusieurs supports situés en un ou plusieurs emplacements, doit être considéré comme formant un tout, lorsque des éléments logiques structurants permettent d'en relier les fragments, directement ou par référence, et que ces éléments assurent à la fois l'intégrité de chacun des fragments d'information et l'intégrité de la reconstitution du document antérieur à la fragmentation et à la répartition. Inversement, plusieurs documents technologiques, même réunis en un seul à des fins de transmission ou de conservation, ne perdent pas leur caractère distinct, lorsque des éléments logiques structurants permettent d'assurer à la fois l'intégrité du document qui les réunit et celle de la reconstitution de chacun des documents qui ont été ainsi réunis. (...) »*

Ainsi, pour compléter cette approche, nous considérons que l'analyse descriptive du DN du point de vue de l'intertextualité gagnerait à inclure dans ses représentations une vision globale du WEB en termes d'interconnexions. Aujourd'hui sur Internet, aucun dispositif satisfaisant ne permet de donner un sens aux parcours d'un

lecteur susceptible de passer sans transition d'un auteur à un autre ni même pour un écrivain/scripteur unique qui organise son discours en hypertexte, de prévoir l'ordre ou toutes les combinaisons possibles qu'un lecteur fera de son texte. Car, le propre du texte découpé en fragments, c'est que chacun de ces fragments est immédiatement accessible grâce à des liens et peut potentiellement succéder à n'importe quel autre. Et, sans un ordre pré-établi, on a vu que la temporalité de l'objet disparaît, peut-être la causalité aussi. Néanmoins, dans ce contexte, la notion de genre permettrait d'intégrer les textes dans un « intertexte générique » et de donner ainsi du sens, non seulement à l'évolution des genres en particulier en les situant par rapport à une tradition, mais aussi aux phénomènes d'écart et de rupture, en les situant par rapport à la société de textes dont ils font partie. Les activités de taxinomie et de classement énumérées à l'intérieur de cette approche devront probablement tenir compte de la multiplicité de niveaux qui caractérisent l'hypertexte. Car, on a vu que si ce dernier se compose de plusieurs couches, aucune ne peut être tenue pour la première ou pour la dernière. En effet, l'hypertexte ne semble pas contenir une signification, c'est-à-dire un sens unique et figé, mais il contient plutôt un potentiel de signifiante. Nous nous situons ainsi dans la suite de Barthes qui remplaçait la notion de *signification* par celle de *signifiante* (état dynamique qui refuse la fermeture sur un seul sens) : l'hypertexte n'est pas un produit, mais il entretient un processus de production.

## 5.4 CONCLUSION

Ce chapitre a été organisé en trois parties. Par la première partie nous avons souhaité mettre en relief le fait que la compréhension, le partage et l'analyse d'un document doit situer la réflexion dans une trame plus large que celle couverte par les sciences du langage. Ainsi, nous sommes partis intuitivement de l'hypothèse qu'interpréter et utiliser des documents (notamment des DN) doit requérir des considérations à la fois psychologiques et sociologiques, mais aussi l'observation minutieuse des sujets/lecteurs/utilisateurs dans leurs rapports avec la technique et la technologie. En effet, cette partie visait un (re)cadre épistémologique de l'étude du genre. En nous appuyant sur l'étude de genres tel que cela a été pratiqué par les études littéraires, notre hypothèse mettait en avant la prémisse que tous les documents, y compris les DN, ne réclament pas, ou, en tout cas pas d'une manière systématique, des filiations avec la littérature. Ainsi, dans la volonté d'élargir le cadre épistémologique, pour aborder la question du genre du DN nous nous sommes alignés sur les propositions de F. Rastier qui, dans sa *Sémantique des textes* [Ras96] envisageait l'existence d'une « poétique généralisée » censée décrire la diversité des discours (littéraire, juridique, religieux, scientifique, etc.) et leurs articulations aux genres.

Dans cette même partie, un autre problème débattu consistait à décider si la réflexion sur le genre de DN doit se situer plutôt du côté de la linguistique textuelle ou bien du côté de l'analyse du discours. En effet, l'absence d'une définition, claire,

consensuelle et opérationnelle de la notion de texte et celle de discours nous a mis en difficulté. Après avoir tenté de comprendre quelles sont les domaines spécifiques couverts par chacune de ces disciplines, nous avons conclu en considérant le texte comme un objet concret, matériel, empirique, comme une chaîne parlée ou écrite qui forme une unité communicationnelle (dont s'occupe la linguistique textuelle) tandis que, par *discours* on entendait un texte produit dans une situation déterminée (participants, institutions, lieu, temps). La réflexion sur les genres de DN visait ainsi à mettre en évidence, à la fois les contraintes, les régulations ou les traits dominants de la matérialité sémiotique de textes, mais également à analyser leurs conditions de production/réception, d'interprétation et d'utilisation.

Nous avons également postulé, dans cette partie, que l'étude du genre relève d'une théorie de l'action, en considérant ainsi que le couplage interprète/discours n'est pas détachable des pratiques qui les subsument. En fait, nous estimions que la caractérisation de pratiques peut enrichir une l'analyse du genre. Situait au premier plan de la réflexion la capacité de la langue « d'agir », de produire des effets directement observables, nous souhaitions que cette théorie du « faire » permette de conférer un statut théorique à l'interprète, mais sans pour autant succomber au subjectivisme. Car, l'interprète sera toujours un producteur de sens mais d'un sens intersubjectif, résultant d'une pratique socialement située, contextualisée. De cette manière, sans viser l'objectivation de conditions de production, ni même de réception, cette théorie du « faire » mettrait en avant l'interprétation des contextes d'utilisation et les « horizons » culturels dont ils procèdent, ainsi que les rapports entre les discours et les pratiques. Cette piste nous a conduits vers la notion de contexte, notion centrale pour toute réflexion interprétative.

La deuxième partie de ce chapitre consistait à présenter un point de vue qui reposait sur un parallèle entre la notion de genre et celle de contexte. Ainsi, nous avons proposé de considérer le genre comme une sorte de contexte tout en avouant une préférence pour l'utilisation de l'expression « d'activité de contextualisation », qui met en avant l'aspect dynamique et évolutif, plutôt que la notion de contexte, qui englobe une idée statique, de « donnée ». De plus, il nous semblait que cette idée de mouvement perpétuel d'adaptation effectué par un lecteur actif, rejoint l'idée d'une théorie du « faire » que nous évoquions plus haut. Les deux concepts semblent avoir comme rôle de fournir les éléments nécessaires à l'interprétation d'une forme sémiotique, le *genre* et le *contexte* n'étant donc pas considérés comme des « données » mais comme de construits à travers l'interprétation. Car, si l'interprétation se construit, à travers le contexte, ce dernier aussi est configuré à travers l'interprétation. De même, si le genre se construit à travers l'interprétation, elle aussi bâtit le genre.

Nous avons ainsi proposé d'opposer le contexte situationnel au contexte de référence, ce dernier jouant un rôle décisif dans la qualification d'un document à travers le genre. En effet, le « contexte situationnel » est choisi en fonction des projets, des compétences, des contraintes temporelles, des moyens techniques que le lecteur a à sa disposition, et concerne les objets herméneutiques. À travers son système de pertinences, un lecteur procédera à un découpage en « contextes situa-



tionnels » qui s'emboîteront du plus général (le contexte d'une vie ou d'une société) au plus particulier (la situation immédiate). Tandis que le « contexte de référence » permet une interprétation sociologiquement valide, et c'est le cas de figure valable pour l'interprétation des documents, interprétation invariablement consensuelle et soumise à l'impératif de partage. « Le contexte de référence » était ainsi compris comme une sorte de terrain commun (formé par le système de pertinences partagées), soumis tant à des valeurs socioculturelles (contraintes spécifiques aux institutions en place) qu'à des contraintes d'ordre technologique. Les contextes de référence régulent les éléments à choisir dans un contexte général ou même situationnel, de sorte que l'interprétation soit acceptable et unifiée. La lecture, l'interprétation et la qualification d'un document sont pertinentes dans des *contextes de référence temporels* (de spécificités liées au moment de la lecture) et *spatiaux* (qui se rattachent à une communauté géographique, à des institutions mises en place dans les sociétés) délimités. Le contexte de référence est intéressant pour notre démarche car, on constate que de même que le genre le fait, il prescrit, de manière le plus souvent implicite, les règles interprétatives. Ce faisant, le contexte de référence peut être qualifié de contexte générique. On avait ainsi défini le contexte générique comme étant caractérisé, avant tout, par le fait d'être soumis à des normes relatives à l'institution dont procède une forme sémiotique. Il est, en cela, un contexte normatif, car il impose un type de lecture.

Le genre et le contexte seront désormais compris non pas comme des entités stables mais comme des émergences qui résultent de l'interaction entre un matériau sémiotique et un cadre de référence. Ce parallèle nous a permis d'ouvrir notre réflexion vers trois perspectives qui tentent de suivre les axes épistémologique annoncés au début de ce travail, à savoir : les sujets, les actions et les objets. En intégrant ces conclusions, nous proposons d'envisager la réflexion sur le genre en suivant les trois perspectives. Le genre sera ainsi analysé :

- comme contexte a priori, c'est-à-dire comme un univers d'attentes exprimées par une communauté ; on parlait dans ce cas du « contexte de référence » des *sujets* ;
- comme parcours de lecture bâtissant un contenu ; on se situait dans le « contexte de l'*action* » ;
- comme description a posteriori d'un document ; on était dans le cas d'un « contexte de l'*objet* ».

Selon l'approche interprétative, le genre peut être compris comme étant une catégorie de l'ordre de la pré-compréhension. En effet, nous débutons cette section en émettant l'hypothèse selon laquelle, tout comme l'expérience du langage, la lecture ne peut se réaliser qu'à travers les genres. Car, face à un discours, les lecteurs projettent un ensemble d'attentes qui sont déterminées par les contextes de référence. La (re)-connaissance de contextes de référence et leur intégration dans la culture

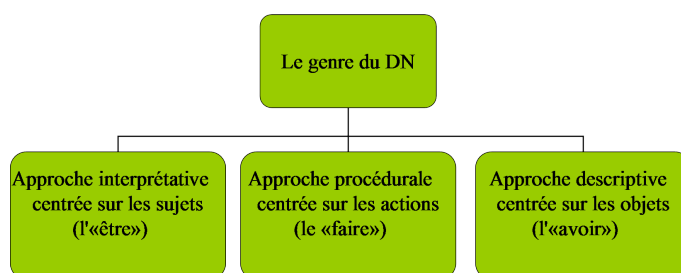


Figure 5.19 : Trois approches pour aborder le genre du DN

propre de chaque individu, se manifeste par la constitution d'*horizons d'attentes* qui rattachent un document à une série de documents déjà rencontrés, à un genre. C'est d'ailleurs dans ce sens que nous parlons d'*horizons d'attentes* génériques car les attentes interprétatives dérivent d'une idée de genre, cette conception préliminaire étant constitutive de ce qui sera compris dans la suite de la lecture. Ainsi, parmi d'autres connaissances codées qu'un lecteur apporte lors de la lecture, la compétence intertextuelle constitue le socle sur lequel se construit l'*horizon d'attentes* génériques. En tant que catégorie de l'ordre de la compétence, l'*horizon d'attentes* s'appuie sur une accumulation d'expériences qu'un lecteur développe. En fait, le contexte générique d'un document est donné par la question qu'un groupe de lecteurs se pose sur lui et par l'*horizon d'attentes* intersubjectives qu'il lui assignent.

En analysant les activités et les intentions qui mobilisent les lecteurs de DN on a constaté qu'Internet autorise des activités très diverses mais surtout des activités hybrides. Ainsi, pour déterminer les types d'intentions et d'attentes qui motivent les lecteurs de DN, nous nous sommes inspiré de l'enquête menée par T. Beauvisage [Bea04] et qui tente de répondre à la question « Quels sont les principaux centres d'intérêts sur le WEB? ». En décomposant, les usages enchevêtrés nous avons délimité, d'une manière schématisée, cinq aires, ou types d'intentions, qui semblent réunir les attentes des lecteurs du numérique.

La deuxième partie de l'approche interprétative était organisée autour du *pacte de lecture*, défini comme étant un contrat de droits et de devoirs supposés et mutuellement partagés par le lecteur et par l'écrivain/scripteur. En effet, les pactes de lecture semblent établir les stratégies et les parcours de lecture que les lecteurs adopteront, des intentions, des attentes et des comportements interprétatifs. On a vu que, comme tout contrat, un pacte de lecture s'établit entre deux entités, l'identité générique d'un DN étant le résultat d'une négociation entre les attentes de chacun des acteurs du document, négociation qui se porte à l'intérieur d'un contexte de référence et autour d'une forme sémiotique. L'intention auctoriale et l'intention lectoriale, véritables enjeux de négociation pour le processus interprétatif, étaient donc situées au centre de cette section. Néanmoins, la question qui nous préoccupait était : comment (re)connaître, avec exactitude, les intentions d'un écrivain/scripteur du numérique? Comment être sûr que l'utilisation qu'un lecteur

fait d'un document coïncide avec l'intention de son auteur? Si, dans le cas du DC, le Lecteur Modèle était supposé avoir la compétence d'interpréter une forme sémiotique, tel que son auteur l'avait pensé ou souhaité, on a constaté que, dans le cas du DN, l'écrivain/scripteur et le lecteur prennent une part égale au jeu de l'imagination. En effet, c'est justement cette spécificité intersubjective, c'est-à-dire la coïncidence d'intentions qui devrait nous renvoyer vers la notion de genre. Car, le contrat de lecture participe au cadrage générique d'une forme sémiotique en fournissant un certain nombre d'informations sur les positions des participants à l'acte interprétatif. En effet, pour tout document, l'évaluation de l'intention auctoriale découle de l'évaluation de l'écrivain/scripteur, d'une compétence supposée qu'on lui attache en relation avec une identité repérée. Or, cette identification de l'écrivain/scripteur est devenue très difficile dans le cas du DN, d'autant plus que la numérisation a supprimé un maillon important dans l'acte interprétatif – la médiation. Effectuée par un éditeur humain, pour le cas du DC, la médiation cautionnait en quelque sorte l'identité du producteur de texte. Aujourd'hui, les écrivains/scripteurs sont dans la situation d'œuvrer quasi constamment, pour se constituer une *e-réputation*. Et, en plus de cela, ils doivent s'occuper de la narration mais aussi de l'ergonomie, de la gestion des (hyper)liens, ils n'élaborent plus un plan comme le faisaient les écrivains, mais une planification tout en étant préoccupés à programmer des parcours de lecture. Parfois même, pour certains, en plus d'écrire un texte ils doivent concevoir des algorithmes, parfois des programmes qui seront décodés par un ordinateur.

La dernière partie de cette approche s'est penchée sur l'ancrage social du genre, considérant que les formes sémiotiques et leurs interprétations se trouvent en étroite relation avec l'organisation d'une société. En effet, le genre semble relier des formes sémiotiques en tant que produits de l'activité humaine, aux fonctionnements des formations sociales dont elles sont issues, selon diverses intentions et besoins. Il articule les contextes de référence (les institutions ou les domaines) avec les formes sémiotiques qui leur sont associées. Néanmoins, on a vu que, dans le cas du numérique, le lien longtemps ininterrompu entre une forme discursive et un lieu semble avoir été rompu, les technologies de la communication s'ouvrant vers des contextes d'usage pluriels. Les nouvelles sociétés apparues n'ont parfois qu'une existence « virtuelle », d'autres fois la réalité « augmentée » devient plus concrète, et on évoquait dans ce sens les systèmes d'autoguidage, où espace « virtuel » et espace « réel » s'entremêlent. Les formes ordinaires de relation ont évolué vers des relations plus complexes, le répertoire relationnel suit des schémas multidimensionnels, ce qui a laissé place à des formes de sociabilité innovantes, soumises à des normativités qui leur sont propres.

Pour définir les « lieux de la parole » où se déploie le DN, nous avons fait appel à la notion de communauté (virtuelle) d'interprétation (CVI). De cette manière, l'approche interprétative privilégiait une vision de l'espace social qui mettait l'accent, d'une part, sur l'idée de communauté et, d'autre part, sur le pouvoir constructeur d'une culture. Dans ce contexte, le genre de DN était compris comme une forme sémiotique qui correspond à une pratique sociale et qui articule un con-

texte de référence, la situation d'interprétation étant en lien avec des points de vue « socialement habilités ». Pour le cas du DN, les points de vue collectifs, socialement habilités sont représentés par les CVI, qui fonctionnent comme des institutions. Le pouvoir « légitimant » d'une communauté d'interprétation de DN s'explique par l'existence de ressources culturelles partagées dont la nature déterminera celle de la lecture. Les seuls contextes de référence où se construisent les interprétations d'un DN sont représentés ainsi par les CVI qui les utilise. Ainsi, une CVI est l'unique autorité qui dispose du pouvoir d'imposer une interprétation dominante, légitime. Car, en définitive, c'est à travers le fonctionnement d'une communauté qu'une forme sémiotique acquiert un sens.

Néanmoins, l'immense diversité de critères concernant leur provenance, leurs objectifs ou leurs caractéristiques, fait remarquer la possibilité de multiplier les CVI, tout cela ne permettant pas de les définir clairement. Une typologie des CVI semble ainsi être illimitée, en fonction de leur complexité de construction et de leur développement. Il reste pourtant à remarquer que la notion de CVI rejoint le concept de genre dans la mesure où elle se caractérise par l'existence d'un répertoire commun de gestes, de significations tacites, d'interprétations autorisées auxquelles se réfèrent ses membres. Une CVI était ainsi définie comme étant un groupe de lecteurs de DN qui partagent une préoccupation pour un sujet, qui interagissent régulièrement pour *faire*, car la relation est fondée autour d'une pratique commune qui constitue la source de sens pour la CVI. En tant que fonds de légitimation des attentes partagées, le genre est à l'image des communautés qui l'utilisent, car il satellise des communautés qui accomplissent la fonction des contextes de référence. Le genre fonctionne ainsi comme une instance intermédiaire entre la langue et les sujets, instance qui se concrétise par un comportement langagier collectif normé. On proposait ainsi de parler d'un ancrage herméneutique du genre à l'intérieur d'une CVI, dans la mesure où toute interprétation peut être considérée comme un paramètre culturel qui caractérise une CVI. Dans cette perspective, le rôle du genre serait d'apaiser la contradiction entre l'individualité du sens et la variabilité de l'interprétation et de permettre aux membres d'une CVI de partager un même sens, non seulement à travers des normes linguistiques mais aussi, et surtout, à travers le partage des normes d'un genre particulier.

Selon cette approche, le genre de DN se rapporte donc aux sujets sociaux et met en jeu leurs horizons d'attentes et les pactes de lecture qui sous-tendent les échanges à l'intérieur des CVI. En suivant le modèle précédent, employé lors de la caractérisation du document, on pourrait conclure que, selon l'approche interprétative :

Genre = sujets (horizons d'attentes & pactes de lecture & communautés virtuelles d'interprétation)

L'approche procédurale visait à réfléchir sur le *faire*, c'est-à-dire sur les *actions* que les sujets, organisés en CVI, mettent en place lorsqu'ils lisent des DN. Selon cette approche, la lecture n'était pas comprise comme une activité passive et le lecteur n'était pas perçu comme un « réceptacle ». Le concept « procédural » était ainsi défini par un principe dynamique, par la capacité d'un lecteur à induire, à

modifier, à transformer et à faire émerger un sens. La lecture était comprise comme le terrain de réalisation des potentialités herméneutiques d'un sujet qui construit lui-même le sens de ses connaissances. Nous avons analysé le type d'interaction que le lecteur engage avec les trois pôles qui co-participent à l'interprétation, à savoir l'écrivain/scripteur, le texte et le médiateur, pour déterminer dans quelle mesure ces interactions influent sur le processus interprétatif et, en conséquence, sur la qualification d'un DN. En effet, on observait que la lecture d'un DN requiert des mouvements coopératifs actifs et conscients de la part du lecteur qui doit en permanence cliquer, se déplacer, choisir, en deux mots, *agir*. Car, c'est lui qui, en interprétant des prolongements textuels de pensées d'autrui, impose des effets de sens à travers des opérations de montage. On a vu que, la coopérativité lectorielle que requiert le DN suppose un lecteur qui, ayant accepté qu'une forme sémiotique véhicule un sens possible ou probable, adopte une attitude active de recherche d'une compréhension et de construction d'un sens. Si la forme sémiotique fournit des éléments qui contribuent à forger une signification, cette dernière se construit en effet à travers l'échange lui-même. Le DN devient ainsi une interface, un espace de potentialités qui invite et/ou parfois contraint le lecteur à l'interactivité. Néanmoins, la notion « subsumante » qui contrôle le déroulement de l'acte interprétatif est soumise à la notion de budget-temps du lecteur. On avait ainsi conclu que le genre serait lié au caractère essentiellement temporel de l'interprétation, car, selon ce paramètre, la même forme sémiotique peut recevoir des interprétations différentes. Dans cette perspective, les objets sémiotiques sont ce que nous en faisons, ils sont le reflet du budget-temps qu'on leur consacre. Cette conclusion nous avait conduit à proposer des « genres de budgets-temps » qui correspondent à des sessions distinctes.

La qualification d'un DN à l'intérieur d'un genre déterminé émerge, selon ce point de vue, à partir d'un travail fait par un lecteur en action, muni de compétences et de projets, contraint par son budget temps, mais surtout pourvu d'habitudes cognitives et comportementales, encadrées par des normes culturelles. C'était à ces aspects, liés aux habitudes comportementales et culturelles, que la deuxième partie de l'approche procédurale s'intéressait. En effet, tout un ensemble de signaux culturels qui font partie du « savoir d'arrière plan partagé », permettent aux lecteurs d'asseoir leurs interprétations à l'intérieur des modèles. Suivant le paradigme cognitiviste, nous sommes partis de la prémisse que l'interprétation du monde se fait à partir de modèles cognitifs, un modèle étant une reconstruction cognitive d'un fragment du monde. En effet, l'introduction de la notion de modèle semble répondre au besoin de fournir un univers référentiel à l'interprétation sémantique et nous avons considéré qu'elle peut servir de point d'ancrage pour la compréhension de la notion de genre. Selon cette perspective, le comportement interprétatif suit un raisonnement qui se traduirait par l'expression : « dans tel document, on attend ce type d'interprétation, parce qu'on sait d'expérience que de tels traits accompagnent de tels documents. »

Nous avons ainsi fait appel à la notion de répertoire qui constituerait l'ensemble des conventions nécessaires à l'établissement d'un événement, la totalité de ces éléments se rapportant à des normes historiques et socioculturelles. En effet, le réper-

toire était défini comme étant le résumé des conclusions et la morale des expériences interprétatives vécues, conservées sous forme de modèles, dont nous avons besoin pour communiquer et par rapport auxquels la vie prend un sens. D'un point de vue génétique, la formation de modèles passe par l'intériorisation et l'accumulation progressive des expériences que chaque sujet rencontre dans sa vie interprétative. À force de se reproduire, certaines situations de communication engendrent des conduites ou des jugements qui se fondent dans un inconscient culturel intersubjectif. Ces modèles, que la psychologie piagétienne nomme schèmes, mettent en évidence l'idée selon laquelle nous sommes ce que nous avons vécu, autrement dit, que notre mémoire organise le contenu de nos expériences, et, ce faisant, elle construit et déconstruit l'interprétation.

L'intérêt du concept de schème c'est qu'il permet de concevoir la pratique non plus comme un fait unique et individuel mais comme une mise en œuvre de règles intersubjectivement appropriées. On définissait ainsi le schème comme étant une séquence d'événements et/ou d'actions stéréotypées intervenant fréquemment dans la vie quotidienne, tout en précisant qu'un schème n'est pas une entité figée, car il peut posséder des variables. Néanmoins, si ce concept semble être opérationnel dans le cas du DC, on a vu que, dans le cas du DN il appartient au lecteur d'investir ses propres schèmes créateurs de sens. Pourtant, il a été remarqué que l'outil aussi, de son côté, peut imposer au lecteur des contraintes, et dans ce cas la lecture devient une activité de coopération, voire de co-création, afin d'assurer le fonctionnement du jeu interprétatif. La définition provisoire du genre que nous proposons consistait à le considérer comme un schème procédural, où des modèles cognitifs se combinent aux possibilités d'action dérivées de l'outil.

L'ultime partie de cette approche s'intéressait à l'articulation entre la forme du parcours et la temporalité des sessions. Ainsi, on a pu voir que, pour analyser les déplacements des yeux il faut utiliser un oculomètre, dispositif qui enregistre les mouvements du regard d'un lecteur et rend compte des parcours effectués. Deux niveaux d'analyse ont été proposés : au niveau micro on étudiait les parcours oculaires au niveau de la page, au niveau macro on étudiait le document dans sa totalité. Pour le DC, les études traditionnelles ont mis en évidence le fait que, dans les cultures européennes, le mouvement naturel/culturel de lecture c'est-à-dire la « courbe de lecture », s'apparente à la lettre « Z ». Néanmoins, on a pu voir que l'analyse de Yarbus a démontré que les séquences de fixation oculaires se structurent selon l'objectif poursuivi par le lecteur et qu'il n'y a pas de parcours de lecture standard. En ce qui concerne le DN, en analysant trois types de contenus (un article, la page d'un site de vente en ligne et celle affichée par un moteur de recherches), J.Nielsen [http://www.useit.com/alertbox/reading\\_pattern.html](http://www.useit.com/alertbox/reading_pattern.html) avait conclu qu'en situation dite « classique », la courbe de lecture d'un DN s'apparente à la lettre « F ».

Nous avons retenu de ces expériences le fait que, généralement, lorsqu'un lecteur découvre une page il est fréquent qu'il commence par porter son attention à la zone située autour du coin supérieur gauche car, il s'agit du point traditionnel d'entrée

dans la lecture. De plus, en observant attentivement les DN, on a constaté que le coin supérieur gauche est typiquement la zone identitaire des écrivains/scripteurs, celle où on trouve le plus souvent le logo, le slogan ou tout autre élément identifiant la nature du site ou le statut de son propriétaire. Une autre caractéristique des parcours de lecture des DN retenue, c'est le fait que l'œil « accroche » naturellement sur les titres et les sous-titres ainsi que sur toutes les parties de la page présentant un fort contraste de couleur ou de luminosité.

En réalité, au-delà des caractéristiques sémiotiques de chaque élément consulté, devant un budget-temps identique, les stratégies de lecture semblent constituer tout autant d'attitudes ou de comportements qu'un lecteur adopte en présence d'un document, comportement qui ont affaire, probablement aussi, avec la personnalité du lecteur. De plus, on a pu constater qu'un comportement de lecture peut varier non pas seulement d'un utilisateur à un autre pour une même page donnée, mais qu'un même lecteur peut adopter des stratégies différentes d'une visite à l'autre, en fonction de ses objectifs et des paramètres qu'il aura pu ou pas mémoriser, de ses habitudes déjà installées, etc. L'analyse au niveau macro mettait ainsi en évidence le fait que le DN est composé par le lecteur-même qui, par ses choix, s'engage dans un processus de construction de sens. Le lecteur constitue en effet, une sorte de pivot autour duquel se construit le DN car, en réalité, ce n'est pas lui qui se déplace pour accéder aux documents, mais il les fait venir à lui, il organise les parties constitutives de son futur document. Ce faisant, c'est-à-dire en activant et en construisant lui-même des liens entre les pages, le lecteur rompt avec la structure du discours telle qu'elle avait été programmée par un écrivain/scripteur et s'engage dans une nouvelle structure qu'il bâtit par son propre parcours de lecture.

Sur la base de l'observation des éléments rythmiques, temporels et topologiques des sessions, nous avons proposé une classification des trajectoires de lecture, les 7 modèles de parcours constituant tout autant de comportements ou de manières d'aborder les DN. En effet, par le feed-back qui est désormais devenu possible, dans le cas du DN nous avons fait un parallèle entre sa lecture et le dialogue. Car, de même que dans le cas du dialogue, un lecteur habile contrôle le sens global du document qu'il construit. La notion de parcours devient ainsi primordiale dans le cadre d'une analyse du genre de document, car elle intègre l'intention, la compétence, la temporalité, en deux mots, l'action d'un sujet lisant qui construit un sens. Nous considérons ainsi qu'une réflexion sur le genre devra intégrer désormais l'analyse des parcours de lecture récurrents.

Selon l'approche procédurale, centrée sur l'action, le genre de DN était le résultat de l'acte de lecture soumis aux normativités de schèmes procéduraux et manifesté sous forme de parcours de lecture. Autrement dit :

Genre = action (acte de lecture & schèmes procéduraux & parcours de lecture)

La dernière approche, descriptive, organisée autour de l'*objet*, s'étale aussi sur trois parties. Considérant à la suite de [Ped06] que tout texte excède la seule dimension linguistique, la première partie de cette approche vise à décrire le texte numérique autrement que comme une simple manipulation ludique de graphismes,

car, un texte n'est « texte » que par son sens. En effet, même pour le cas de textes numériques qui sont essentiellement constitués de mots, le sens découle tout autant de la sémiotique de l'image ou du son (le cadre, la typographie, la mise en page, le ton de la voix, le rythme, etc.), comme de relations qu'il entretient avec d'autres textes. Nous partions ainsi de l'hypothèse que avec la numérisation, les dimensions inter-sémiotiques et inter-textuelles prennent un relief particulièrement accru. Ce qui caractérise le texte numérique ce n'est pas seulement le fait d'avoir été numérisé, mais le fait d'être un texte régi par des programmes qui conditionnent les gestes d'écriture et surtout les gestes de lecture, de manipulation. Une première caractéristique que nous prenions en compte lors de la description d'un hypertexte était son architecture multicouches, le programme informatique étant considéré comme un socle donnant forme à une matière sémiotique. Car, le DN n'est pas seulement une juxtaposition de textes/sons/images, mais son organisation s'apparente à l'architecture, c'est-à-dire qu'il est structuré, hiérarchisé, ordonné et catégorisé. Nous remarquons ainsi que les textes numériques sont généralement formatés en blocs, car la disposition spatiale de la page s'est avérée difficilement reproductible à l'écran. L'écrit numérique semble être tout autant un langage pour l'œil mais qui s'adresse aussi à la main qui le fait naître. Les poésies animées évoquées à l'intérieur de cette section montrent comment le primat du texte est annulé au profit de son environnement multimédia, le mouvement du verbe jouant souvent un rôle définitoire. On faisait ainsi remarquer que par l'introduction massive de signes non linguistiques, la poésie numérique s'attaque aujourd'hui aux structures ancestrales du texte qui est passé de la mise en page à une mise en scène.

Pour décrire les propriétés des poèmes animés ou des textes interactifs, comme les calligrammes numériques ou l'animation typographique, le vocabulaire hérité de l'édition semble insuffisant. Car, une description sémiotique de l'hypertexte devrait permettre d'englober tous les effets multimédias qui apparaissent dans le texte et d'évacuer complètement, comme cas limite, les signes alphabétiques. On voit donc, qu'une fois reconsidéré, le texte numérique devient un objet complexe qui légitime une approche plurielle, car il s'offre à des usages multiples.

En déterritorialisant l'écrit de son espace traditionnel qui était la page, la numérisation renvoie le texte écrit vers un état de flux, de mouvement vectorisé par l'intention et la temporalité du sujet lisant. On comparait ainsi l'hypertexte à de l'eau ou à du sable qui prennent la forme de leur contenant et qui tombent sous l'effet de la gravitation, l'outil l'installant dans un nouvel espace-temps. L'observation de ces caractéristiques s'avère être indispensable lorsque l'on engage une démarche descriptive du genre. En effet, on constatait que le DN s'affranchit quasi totalement de son assujettissement à l'ordre séquentiel des pages, puisque son lecteur peut, d'un simple clic et à chaque fois qu'un lien se présente, bifurquer vers d'autres textes/sons/images.

Dans la deuxième partie de cette approche, nous faisons un rapprochement entre le DN et le document audiovisuel (DA), en pensant que leur proximité se justifie, entre autres, par le type de temporalité qui les constitue. On remarquait que, dans



les deux types de documents, les images et les sons ont été construits et assemblés à partir de fragments dispersés, de ressources éparpillées sur les bandes magnétiques ou supports numériques. En regardant/construisant un film, le lecteur/monteur (se) raconte une histoire en imprimant une succession temporelle aux images/sons et textes qu'il rencontre dans son parcours. Il (re)construit le sens en manipulant le flux, en calquant sa temporalité à celle de l'objet qu'il construit. L'outil numérique procède donc non pas seulement à une fragmentation des textes mais aussi à une fragmentation de la lecture, l'action du lecteur devenant le moteur et le centre de ce monde, la succession des faits lui étant soumise.

En effet, écrire sur ce nouveau support, revient à de la prise en compte de la complexité dans laquelle nous sommes, c'est-à-dire un univers éclaté qui n'a jamais été mis linéairement en récit que d'une façon captieuse. Et dans ce contexte, le genre accomplit un rôle de programme complexe d'intentions, d'actions et de matériaux sémiotiques à l'œuvre ; il permet la construction de relations entre les images, les sons et les textes, et donne lieu à des structures reconnaissables par les lecteurs. Ce morcellement du texte en nœuds contextualise et décontextualise l'information et lui permet peut-être de renaître, de se renouveler. Des éléments comme le flux, le rythme, la plasticité ou la maîtrise technique, devront probablement être prises en compte, pour pouvoir interroger l'écriture numérique d'une manière plus fine, plus précise. On parlait ainsi de « scénarios motifs » ou de mini scénarios, qui fournissent les moyens pour s'orienter dans un hypertexte et qui peuvent déterminer certains types de parcours. En effet, nous pensons que la corrélation entre genres et scénarios peut être très forte, car si un scénario est censé développer un propos, un sujet ou encore, une idée, les deux notions renvoient à l'idée de lecture.

Dans la même perspective, la troisième partie de cette approche se proposait d'analyser la manière dont l'intertextualité participe à l'interprétation et à la qualification d'un DN. On constatait en fait qu'avec la numérisation, l'écran est devenu l'unique lieu d'interaction avec le texte et qu'il n'y a (presque) plus que du péritexte, ce qui oblige le lecteur à reconstruire de nouveaux repères pour identifier le genre du document qu'il a devant lui. En réalité, on mettait en avant le fait que en plus de tous les éléments déjà abordés précédemment, l'interprétation dépend aussi à la fois de la mémoire personnelle d'un lecteur et d'une mémoire collective, qui circonscrit et maintient le texte à l'intérieur d'une culture et d'une « société de textes ». Chaque texte renvoyant à une tradition c'est-à-dire à une série de textes déjà produits, c'est à l'intérieur d'une telle société que le lecteur va chercher le matériau nécessaire pour faire générer le sens ou pour combler les « blancs du texte ».

Dans cette optique, l'intertextualité générique est comprise comme un processus de mise en relation d'un texte avec d'autres textes du même genre ou d'un genre différent, ce qui oriente la lecture, la compréhension et l'interprétation. Dans l'environnement numérique, l'intertextualité ne se manifeste pas seulement sur un axe paradigmatique, mais le DN met en évidence une intertextualité syntagmatique. Car, en effet, le lecteur développe des lectures qui procèdent par imprégnation, par comparaison et par construction, à l'intérieur de corpus de textes constitués ad-

hoc, des sortes de dossiers de lecture. L'intertextualité numérique est appareillée autrement qu'elle ne l'était dans l'espace du DC, les connexions qui se manifestent à différents paliers de l'hypertexte, influant sur l'interprétation d'un DN. Puisque un hypertexte ne peut se réduire au seul système de la langue et/ou des manipulations qu'elles donnent lieu, mais on doit tenir compte des déterminations intertextuelles, sa narration suit une logique qui n'est plus nécessairement linéaire mais ouverte, éclatée, modifiable et relationnelle.

En tant que structure ouverte, le DN rapporte systématiquement le contenu consulté à son voisinage car, on le sait, l'interprétation procède principalement par contextualisation. Ainsi, le sens global du DN n'est pas construit seulement à partir du péritexte mais le sens global vient de l'intertexte. Le DN est le produit d'un réseau complexe de déterminations intertextuelles. En fait, ce contexte intertextuel fait référence à l'ensemble d'éléments susceptibles à intervenir dans le processus de construction et d'identification du sens, entendant par contexte intertextuel la totalité de documents avec lesquels un DN donné entre en relation et qui définit l'espace d'une construction textuelle. On voit ainsi qu'interpréter un DN c'est établir des relations, car l'hypertexte est constitué d'une combinaison d'unités, ce qui entraîne, dans les termes de François Rastier, la détermination du global par le local. Le genre pourrait ainsi constituer un outil pour l'analyse du sens, qui permettrait d'articuler le local (la tradition logico-grammaticale centrée sur le signe) et le global (la tradition rhétorico-herméneutique, centrée sur le texte).

La lisibilité des DN devrait ainsi passer non pas seulement par une architecture adaptée au mode de lecture, mais aussi elle devrait permettre au lecteur de contextualiser les formes sémiotiques qu'il construit, pour développer une vision globale. Et, dans le monde du texte sans frontière, la notion essentielle devient celle du lien, qui englobe l'idée de carrefour ; dans le sens d'une opération qui met en rapport les unités textuelles découpées pour la lecture. Probablement que, de même que le fleuve d'Héraclite, l'hypertexte peut ne jamais être deux fois le même, l'imaginaire du lecteur se laissant facilement entraîné dans ce labyrinthe mouvant en quête d'une liberté toujours plus éloignée. Car, si le passage d'une information à une autre obéit au désir et aux associations mentales du lecteur plutôt qu'à un découpage imposé arbitrairement, l'outil suggère aussi, fortement, par ses affordances des chemins à suivre. Ainsi des « dossiers » naissent, à partir de toutes les expériences de lecture. On faisait observer que par, l'architecture-même des moteurs de recherche, le lecteur consulte, systématiquement plusieurs « entrées », en les comparant, en les mettant en parallèle. Le rôle de ces dossiers de lecture c'est d'objectiver et de contextualiser l'interprétation, car la lecture retrouve par ce biais une certaine vue canonique. Nous pensons que l'analyse descriptive du DN du point de vue de l'intertextualité gagnerait à inclure dans ses représentations une vision globale du WEB en termes d'interconnexions.

En résumé, cette approche orientée vers la description des objets, pourrait se réduire à la formule :

Genre = objets (signes numériques & textualité numérique & intertexte

numérique)

En réunissant les trois niveaux d'analyse complémentaires on obtient :

**Genre** = [**sujets** (horizons d'attentes & pactes de lecture & communautés virtuelles d'interprétation)] & [ **action** (acte de lecture & schèmes procéduraux & parcours de lecture)] & [ **objets** (signes numériques & textualité numérique & intertexte numérique)]



## **PARTIE IV : QUATRIÈME PARTIE**

*Au lieu de chercher à mettre fin à cette réflexion par des puissantes généralisations, restons lucides sur la fragilité de nos théories et appliquons-leur prudemment l'humble et salutaire rire final auquel nous invite Bobin : « Maintenant vous êtes devant votre porte et vous éclatez de rire, saluant la bêtise de votre trouvaille, l'idiotie de toute définition... » [Bob91]*



# 6

## Pour un modèle d'analyse du genre de DN

### 6.1 OBJECTIF DU MODÈLE, OUTILS ET MÉTHODOLOGIE DE TRAVAIL

Tout au long de cette étude, on a pu observer que le WEB a éclaté quelques-unes des certitudes acquises en matière de saisie et de classification des savoirs. Comme nous l'indiquions au début, la réflexion menée ici s'attache à la mise au point d'une méthode opérationnelle qui permettra l'identification des DN, en visant ses caractères récurrents, communs et spécifiques. Notre objectif reste donc celui de nourrir une méthodologie d'évaluation et de classification des DN, au regard de leur valeur du point de vue archivistique. Dans ce chapitre, nous tenterons de mettre sur pied les lignes directrices d'une modélisation du genre du DN. Pour ce faire, nous allons prendre appui sur les considérations énoncées précédemment, considérations qui portent tantôt sur les rapports de lecture que les utilisateurs entretiennent avec les DN, tantôt sur leur description en tant qu'objet. Nous espérons offrir une ouverture intéressante, particulièrement dans le domaine de la gestion des connaissances et dans celui de l'exploitation des documents.

Comme nous l'annonçons dans l'introduction, nos travaux s'inscrivent dans la perspective d'une linguistique de corpus, susceptible de considérer la diversité des DN dans un cadre plus généreux que le faisait la linguistique textuelle. En effet, pour étudier les possibles ou probables modifications que le DN entraînent, il faut disposer d'une quantité délimitée mais suffisante de données, constituées sous forme de corpus. L'analyse du corpus servira de support pour une réflexion qui cherche à comprendre si ces sous-ensembles du WEB que l'on appelle DN, définissent de nouvelles conventions d'interprétation et de pratiques, c'est-à-dire de nouveaux genres. La linguistique de corpus (désormais LC) a transgressé les niveaux d'exploration effectuant des sauts épistémologiques qui ont abouti progressivement vers l'élargissement de l'objet d'analyse auxquels les linguistiques de facture plus classique s'intéressaient. En effet, en partant des unités minimales comme ses signes sémiotiques, passant par le mot et la phrase, la LC cherche aujourd'hui à saisir, autant que possible, le niveau du texte, voire même « l'au-delà » du texte. Cet « au-delà » du texte nous intéresse particulièrement lorsque l'on parle de DN car, comme on a pu le souligner précédemment, dans son cas, chaque zone spécifique qui divise l'écran peut intégrer des éléments déjà affichés antérieurement ou potentiellement affichables. De

plus, en étudiant cet « au-delà » du texte, qui dépasse la bi-dimensionnalité de la surface-écran, on a pu observer des hiérarchies sémiotiques et une géométrie hypertextuelle qui s'établissent et qui orchestrent l'interprétation de DN. En effet, en employant la méthodologie propre de la LC, nous partageons le point de vue de F. Rastier [Ras99] qui considère que le corpus peut être une des formes possibles d'objectivation de l'intertexte.

Si sur le WEB les données sont, certes, disponibles, elles présentent néanmoins des difficultés de conservation. En effet, l'aspect « éphémère » des données, fait que l'accès aux sources du corpus a imposé leur sauvegarde car, la validité d'une information était souvent une question de temps. Ainsi, la solution que nous proposons consiste à conserver la totalité des parcours recueillis dans leur format original « figé », les sites étant visités et les pages enregistrées manuellement, grâce à un logiciel de capture vidéo d'écran, le logiciel libre « CamStudio ». Le nombre de DN retenus a été un choix arbitraire, fait en fonction des centres d'intérêt qu'ils reflètent, la grande majorité du matériel étant recueillie pour l'occasion. Nous avons ainsi enregistré environ 35 DN (identifiés par des chiffres de 1 à 35 sous le modèle DN1, DNn) et exploré les parcours de lecture qui leur correspondent. Pour investir le nouveau territoire de l'espace numérique, nous allons employer comme outil conceptuel « le parcours de lecture ». Considérée souvent comme un obstacle épistémologique, la métaphore permet parfois de contourner les difficultés dues à la nouveauté des concepts. Elle devient alors complice de la raison scientifique et autorise l'articulation du discours. Le parcours de lecture comme image du document, sera ainsi considéré l'axe autour duquel s'organise la lecture. En explorant le flux sémantique multi-forme et multiusage du WEB, le lecteur/utilisateur bâtit un document adapté à ses besoins. Désormais, n'étant plus extérieur à son producteur, cet objet devient une entité hybride, un prolongement du lecteur. C'est donc le *parcours de lecture* que nous considérons comme étant l'*unité d'analyse* de notre corpus numérique. Le défi que nous avons à relever suppose l'analyse des cheminements sur la « toile », pour identifier les « sillons privilégiés » par les utilisateurs de DN et mettre en évidence les invariants. Pour des raisons de pondération liées à la taille de l'ensemble, aucun élément qui compose le corpus ne dépasse 5 minutes d'enregistrement. Autrement dit on est dans le cadre des sessions courtes, d'étude, trois moteurs de recherche étant utilisés : Google, Yahoo et le méta-moteur de recherches Ixquick. Nous avons ainsi exploré manuellement 5590 pages qui nous permettront d'établir une quantification des invariants rencontrés, en fonction de notre objectif, jusqu'à obtenir des pages miroirs ou identiques (ou du moins quasi identiques). En effet, en perdant son unicité, le DN s'est aussi dépouillé des qualités qui caractérisaient le DC, c'est-à-dire l'unicité, l'authenticité, la continuité matérielle d'une intégrité, des éléments qui conféraient au DC une certaine autorité. L'identité ou l'authenticité d'un document devient, avec le numérique, une tâche très difficile, voire impossible si l'on prend en considération qu'un même document peut prendre de multiples variantes selon le programme qui lui permet de s'afficher. Ainsi, les problèmes de duplica-

tion et de doublons<sup>1</sup> peuvent fausser la représentativité d'un phénomène, ce type de « matériel » demandant donc un très important travail de nettoyage préalable. Dans un esprit d'« écologie », nous avons souhaité faire en sorte que les éléments qui composent notre corpus soient « recyclables » c'est-à-dire recombinaisons au sein du corpus ou utilisables pour d'autres réalisations. Vu le grand nombre de données à traiter, la relative complexité de l'organisation et le côté fastidieux de certaines opérations, il a fallu être attentif afin de ne pas refaire deux fois le même travail. De plus, nous souhaitons également que notre corpus soit évolutif pour permettre facilement des mises à jour et des améliorations car, il ne s'agit pas d'innover à tout prix mais de servir ceux qui en auront l'usage.

Nous nous intéressons donc à la manière dont les lecteurs lisent/utilisent les DN. Sachant que, de même que le « lecteur modèle », l'« usage modèle » est une abstraction, nous visons l'ensemble des usages possibles, tentant de représenter la plus vaste gamme. Évidemment qu'il ne sera pas possible de tout couvrir ; néanmoins, nous rappelons que nous ne visons pas une radiographie exhaustive de toutes les pratiques de lecture sur le WEB ; ce qui nous intéresse ce n'est pas non plus le côté original ou créatif, mais au contraire, nous recherchons les récurrences et régularités communes appartenant aux lecteurs de DN. Ces éléments devront nous servir à l'élaboration d'une méthodologie originale et à la constitution d'un terrain expérimental qui permettent d'asseoir la validité des nos concepts.

Il est nécessaire que cette analyse se conduise du côté de la production (outils de conception des sites web, programmes pour le traitement du texte/son/image, agents intervenant, concepteurs, organismes de normalisation, etc.), du côté de l'exploitation des configurations sémiotiques, mais aussi du côté des pratiques qui s'organisent autour. Nos méthodologies s'inspirent des conventions des configurations techno-sémio-pragmatiques déjà établies, (notamment celles de l'imprimé, de l'audiovisuel), mais, nous souhaitons également mettre en avant les interactions, les emprunts et les améliorations. En effet, comme cela a été souligné, les différents modes de lecture s'associent à des stratégies générales de recherche d'information, stratégies intentionnelles, hérités d'une tradition mais on note aussi des stratégies intuitives induites par les affordances.

La réflexion théorique sur les aspects qui constituent le DN nous porte à le considérer dans ses trois dimensions déjà mentionnées et les rapports qui s'instaurent, proposant une méthodologie tridimensionnelle. Ainsi nous allons porter d'abord un regard orienté du côté des *sujets/lecteurs*. Ensuite nous bifurquerons du côté des *actions* engagées lors de l'interaction de lecteurs avec les DN. Dernièrement, nous allons aborder le genre du DN en tant qu'*objet*, en adoptant un point de vue descriptif, qui cherche à objectiver les invariants rencontrés en termes de fréquence d'apparition. Traversant ces trois dimensions du DN nous allons passer en revue les concepts énoncés dans le chapitre 5, en espérant que, en croisant les résultats nous pourrions faire apparaître des nouveaux observables qui rendront compte de la

<sup>1</sup>En ce qui concerne Internet, toute personne sensibilisée à ce problème devrait éviter de remettre en circulation un même fichier sous un nom différent.



nature du genre de DN.

## 6.2 PRÉSENTATION, ORGANISATION ET PROBLÉMATIQUE DU CORPUS NUMÉRIQUE

Si la considérable accumulation documentaire du WEB peut être vue comme un atout au regard de la quantité des documents à disposition, elle amplifie d'autant plus les problèmes d'évaluation, de stockage et d'archivage. Dans un premier temps, nous avons été amenés à nous interroger sur la validité de la comparaison, entre les espaces des réseaux numériques et les espaces de la bibliothèque. Mais hélas, il n'existe pas à l'heure actuelle de typologie du texte réellement satisfaisante, comme on a pu le souligner dans la section 5.1, celui-ci restant un point délicat et source de beaucoup de difficultés. La tâche de constituer un corpus numérique a révélé quelques problématiques périphériques qui, découlant de la relative nouveauté de ce type de corpus, nécessitent clarification. Nous présentons les principaux problèmes auxquels nous avons été confrontés lors de la constitution de notre corpus, ainsi que les solutions que nous avons proposées :

- 1) qu'est-ce que qu'un corpus, et plus précisément un corpus numérique?
- 2) quels critères de sélection et de « groupement » des éléments constitutifs il faut choisir, et comment peuvent-ils être organisés?
- 3) quels moyens techniques employer pour capter et enregistrer les éléments du corpus, et (directement lié à cette question), quelle taille doit/peut avoir le corpus?
- 4) quelle méthodologie ou stratégie d'analyse et d'évaluation adopter et comment l'appliquer?

Le corpus d'analyse, tel que nous l'imaginions au début de la réflexion, se voulait à la fois *objectif*, *exhaustif*, *représentatif* et *équilibré*. Autrement dit, il devait être une sorte de « mise en abîme » du Web. Notre attention a été focalisée, naturellement, sur le choix des éléments constitutifs.

1) La manière la plus simple et la plus logique de constituer un corpus est de s'inspirer des réalisations précédentes, reconnues et déjà validées. Néanmoins, la bibliographie sur les corpus numériques s'est avérée très pauvre, principalement en raison de la relative nouveauté de ce genre de corpus. Nous nous sommes ainsi tournés vers des ouvrages traitant la question de constitution de corpus de facture plus classique, dans une volonté de comprendre « la » ou « les » méthodes à employer. En effet, la littérature de spécialité que nous avons pu consulter nous a dévoilé que, dans la pratique, le choix des éléments constitutifs d'un corpus laisse généralement une très large liberté à l'intuition, à la culture personnelle de celui qui le conçoit et surtout aux objectifs poursuivis par l'analyse. Ceci a, bien évidemment, des conséquences majeures sur l'*objectivité* et sur l'*exhaustivité* de tout corpus, car il est connu que nous ne pouvons raisonner qu'à partir des registres que nous connaissons, négligeant ainsi, par ignorance, l'existence-même d'autres aspects.

La notion de corpus reçoit en linguistique différentes acceptions. Le corpus peut être défini comme *une collection de données* ou comme *un échantillon* ; il peut

également être conçu comme *un ensemble structuré de données*. La notion même de corpus doit être affinée, car un corpus n'est pas une collection sans principe défini, mais il est, définitivement, un ensemble de données. Or, les données sont faites de *ce que l'on se donne*, le point de vue qui préside à la constitution d'un corpus conditionnant les recherches ultérieures. En effet, si dans son acception la plus vague, un corpus désigne une collection d'éléments, lors de leur captation, une idée de sélection et d'organisation existe *a priori*. Car, les éléments d'un corpus ne sont jamais regroupés au hasard, un corpus n'étant autre qu'« *un choix organisé de données* » [Ben66]. Comme tout choix, celui des éléments d'un corpus aussi a toujours un but comme, par exemple, celui de servir à l'accomplissement d'un travail à caution statistique ou d'une recherche d'attestation, dans un projet scientifique. Nous constatons ainsi que tout corpus est (serait) une création subjective, conditionnée par un objectif de recherche, pire encore, orientée même, par une hypothèse. Notre objectif est celui de décrire la diversité du WEB, en essayant de refléter les genres des documents présents. Ainsi, au moment du choix des éléments constitutifs de notre corpus, nous nous sommes fixé, par précaution, l'objectif de tenter, autant que possible, de *ne pas attribuer* aux données qu'on va recueillir des particularités mais de *les déduire* de l'étude du corpus.

La troisième caractéristique que nous souhaitions pour notre corpus était la *représentativité*. Cependant, il est désormais connu que l'esprit humain a tendance à se rappeler plus facilement des phénomènes les plus fréquents. Il peut ainsi, en toute bonne foi, faire des erreurs d'estimation. Or, nous comprenons à travers cette affirmation, que la *représentativité* de tout corpus se trouve compromise. De plus, le développement exponentiel du WEB rend quasi impossible la tâche de créer un corpus qui soit à la fois *représentatif* et *équilibré*. En effet, caractérisé souvent par sa rapide évolution, le WEB nous a dévoilé, au fil de nos recherches étalées dans le temps, une grande flexibilité. On trouve tous les jours des configurations discursives inédites et des formes de littérature comme les fanfictions<sup>2</sup> ou les romans interactifs<sup>3</sup>. On peut ainsi dire que des configurations nouvelles, inédites, quelques fois non encore recensées, des « trouvailles » apparaissent tous les jours.

Les problématiques liées à l'*objectivité*, à l'*exhaustivité*, à la *représentativité* et à l'*équilibre* imposent l'éclaircissement du point de vue adopté, insistant sur deux aspects :

- Le premier consiste à préciser que l'objectif que nous poursuivons consiste à réfléchir sur la notion de « genre de DN » en nous servant du corpus et non pas de chercher à recenser tous les genres possibles.
- Le deuxième aspect porte sur la manière dont le corpus devrait être compris. Toute tentative de caractérisation d'une typologie de documents numériques est conçue et interprétée comme un « état de lieux ». Elle pourrait être valide

<sup>2</sup>Textes écrits « à la manière de » par des amateurs, souvent basés sur des séries télé, qui rajoutent de nouveaux épisodes.

<sup>3</sup>Roman interactif : son déroulement est choisi par le lecteur dans un ensemble fini de possibilités en fonction des liens qu'il choisit.

à un instant « t » de la vie des documents, instant qui correspond au moment de leur enregistrement.

2) Un corpus, dans son acception la plus vague, désigne « une collection de textes ». Cette définition étant trop générale pour être utilisable, nous devons y adjoindre une notion de sélection et d'organisation car les documents regroupés au hasard ne constituent pas un corpus, mais une archive. Ainsi, une notion de référencement s'imposait car, tout corpus doit comporter certaines indications contextuelles sous peine d'être inexploitable. Si le principe de l'étude sur corpus est de réunir un grand nombre de données pour y accomplir un travail à caution statistique ou une recherche d'attestation, dans notre cas pour des raisons de pondération, il s'agira d'un corpus d'échantillons, c'est-à-dire qu'aucun des DN qui le composent ne dépasse 5 minutes d'enregistrement. Pour des raisons de maniabilité et d'une manière arbitraire, nous avons choisi d'organiser les données selon les 7 parcours que nous avons proposés dans la section 5.3.2.3. Par la suite, chacun des parcours est démembré en scénarios, scènes, pages, blocs, etc. (cf. Annexe 1)

3) Pour enregistrer les éléments composant le corpus, nous avons employé dans un premier temps ce qui est communément appelé un « aspirateur de sites ». Un problème d'ordre technique s'est présenté, car une page « aspirée » et enregistrée grâce à un aspirateur de sites ne conserve son aspect visuel que lorsqu'elle est en ligne. Que ce soit pour les sites marchands ou les pages personnelles, nous avons relevé que sur la page principale (ou page d'accueil du site) les images sont souvent bien aspirées qu'elles soient au format gif ou en format jpg. En revanche, sur les pages de liens, les images sont souvent non aspirées (à partir du deuxième niveau et plus). En plus, les liens de retour à la page d'index ou à la page principale ne fonctionnent presque jamais. Par contre, lorsque le concepteur du site a créé un lien « page précédente » et/ou « page suivante » sur une page, il fonctionne. D'autres raisons possibles de la mauvaise capture des images constitue probablement le fait que les noms d'extension des fichiers d'images écrits en majuscule (.GIF/.JPG) ne sont pas toujours pris en compte lors de l'aspiration ou bien parce que les « images-flash » se trouvent souvent hébergées à d'autres emplacements que les fichiers constituant le site aspiré et ne se laissent pas captées. Analyser les parcours de lecture des documents qui comportent une « architecture » différente que celle d'origine ne présentait aucun intérêt pour notre recherche. De plus, les aspirations complètes de sites marchands se sont avérées très difficiles, voire impossibles. En effet, ces sites se protègent contre le « copyright » et le « piratage » et investissent dans le commerce électronique en sécurisant l'accès. En outre, les sites marchands deviennent de plus en plus volumineux, et par conséquent, ils sont très longs à aspirer<sup>4</sup>. Face à ces difficultés et continuant à chercher un moyen de résolution, nous avons opté, dans un premier temps, pour une solution de compromis, qui consistait à stocker les adresses URL analysées sur les « marques pages ». Cela c'est avérée être une solution risquée car, non figées, les pages analysées peuvent à tout instant changer

<sup>4</sup>En effet, la durée d'aspiration peut varier de quelques minutes à plusieurs jours.

d'une manière radicale entre le moment de leur analyse et celui de leur exploitation en tant qu'élément du corpus, ou elles peuvent même disparaître. Dans ce contexte, le choix d'utiliser le logiciel libre CamStudio nous a semblé un compromis acceptable.

4) Un problème, bien connu, est celui du « cercle méthodologique » : pour définir un genre de DN, on ne peut que partir d'un corpus de DN, mais, pour établir ce corpus, il faut disposer d'une définition préalable du genre. Dans ce sens, dans son article intitulé *L'histoire des genres littéraires*, K. Vietor se demandait à juste titre s'il est possible d'écrire une histoire des genres « *quand aucune norme du genre ne peut être fixée au préalable, et quand, au contraire, cette norme du genre ne peut être établie qu'après une vue d'ensemble sur toute la masse des œuvres individuelles apparues dans l'histoire* » dans [Gen86]. Se pose ainsi la question du corpus de référence à l'intérieur duquel les genres doivent être comparés et opposés. Si les DN qui forment notre corpus sont des « morceaux choisis », le problème de leur décontextualisation et de leur recontextualisation au sein du groupement devient majeur. Notre corpus numérique peut être compris lui-même comme un intertexte, c'est-à-dire un laci sémiotique pourvu de complétude. Sa complétude découle du fait qu'il contient dans son sein les ressources nécessaires à la compréhension/interprétation de chacun de ses éléments. Dans ce cas, comment peut-on prétendre ou même espérer à une forme d'objectivité des critères? Car, à travers les relations intertextuelles qu'il établit, le corpus légitime l'interprétation de chaque élément qui le constitue, tout élément étant ainsi situé sémantiquement par les relations intertextuelles qui le contextualisent. Néanmoins, il est fort probable, lorsqu'un document change de corpus, qu'il puisse aussi changer de sens à cause des nouvelles relations intertextuelles qu'il établit et selon le principe d'architextualité : « *tout texte placé dans un corpus en reçoit des déterminations sémantiques et modifie potentiellement le sens de chacun des textes qui le composent* ». [Beu]

Suivant cette perspective, le sens d'un DN n'en serait donc pas UN, il n'est pas non plus le nombre des lectures possibles, mais, aux nombre de lectures possibles il faut ajouter l'ampleur des relations intertextuelles qui le construisent, et qui le situent dans un corpus de référence. La linguistique de corpus constitue ainsi le tronc épistémologique de notre recherche, par le fait qu'elle tente de contrôler l'interprétation à travers les multiples compréhensions d'un texte. Adoptant un angle de vue généreux, elle considère que le sens d'un DN ne peut être saisi que dans les relations que celui-ci construit et entretient avec d'autres (hyper-)textes dans une société de textes dont il est constitué comme « partie » et qu'il construit par sa présence. Notre corpus tient donc par le contexte, qui est celui d'une recherche de la cohérence interne dans cette société des textes et dans laquelle la notion de genre fonctionnerait comme régulateur.

### 6.3 CRITÈRES RETENUS ET RÉSULTATS COMMENTÉS

Notre analyse cherche à dresser une typologie des documents du WEB, calquée sur une catégorisation des conventions qui façonnent la production, la manipula-

tion et l'interprétation des configurations sémiotiques perçues comme documents. Ainsi, en isolant les voies, souvent surprenantes ou déroutantes par lesquelles les lecteurs construisent et utilisent les DN, nous proposons de définir le genre par la cohésion d'un faisceau de critères à la fois techniques, sémiotiques et pragmatiques cf. 3.4. Ces critères seront soumis à une analyse d'une part qualitative, à travers les approches interprétative et procédurale et, d'autre part quantitative, à travers l'approche descriptive. Car, on a vu que si l'architecture du numérique fait du DN une manifestation observable et, en conséquence, descriptible sur le plan technique et sémiotique, le plan interprétatif ne peut se prêter à un tel type d'analyse. Dans ce même sens, on va apporter des considérations d'ordre qualitatif en considérant le DN comme un espace d'action, car les discours qui sont véhiculés représentent tout autant des mises en pratique du langage. Autrement dit, le DN peut être étudié dans sa production et son interprétation, mais surtout il est relié à son environnement social. Pour identifier ces stratégies de lecture qui semblent déterminer la notion de genre, nous proposons de prendre en considération les trois axes qui ont guidé la réflexion jusqu'ici, à savoir, la perspective ouverte par le point de vue des *sujets*, par les *actions* et celle constituée par la description de l'*objet*. Pour ce faire, nous nous appuyons sur les affirmations émises dans le chapitre précédent, considérant les trois approches d'analyse comme complémentaires.

*L'approche interprétative.* Intersubjectif mais fluide, selon l'approche interprétative, on a vu que le DN est, avant tout un discours qui naît d'un besoin, correspond à une intention, reflète une compétence. En suivant l'approche interprétative nous tenterons de mettre en évidence à la fois les horizons d'attentes que les lecteurs projettent, les pactes de lecture qui s'établissent entre les lecteurs et les écrivains/scripteurs de DN, mais aussi les communautés interprétatives qui s'organisent autour. Selon ce point de vue *a priori*, le genre de DN est compris comme le résultat d'interprétations et d'utilisations qu'une communauté déterminée fait d'un document.

Relativement aux horizons d'attentes, nous retenons que, construites à partir de nos expériences, les attentes semblent être à l'image de ces dernières, c'est-à-dire faites de savoirs, de croyances, d'émotions, de plaisir, etc. Toute tentative de saisir les attentes des lecteurs de DN passe donc par des hypothèses projetées sur le fond de l'expérience acquise. En tentant de répondre à la question : « pourquoi les lecteurs vont-ils consulter des DN? », nous avons interrogé les intentions, les attentes et les stratégies de lecture que développent les lecteurs de DN. En effet, on a pu constater qu'Internet autorise des activités très différentes mais surtout des activités hybrides. Lorsque nous analysons le DN14 nous pouvons observer cet entrelacement de pratiques. En effet, le lecteur effectuait une recherche sur de recettes de cuisine (*recherche d'informations*) quand, tout d'un coup l'ouverture d'une fenêtre Skype, l'oblige à effectuer une boucle et de revenir par la suite sur sa requête initiale. On est, dans ce cas, dans le type de parcours « à boucles ». Procédant néanmoins à la décomposition des pratiques nous avons considéré que chaque activité est mobilisée par une intention et encadrée par un *horizon d'attentes*

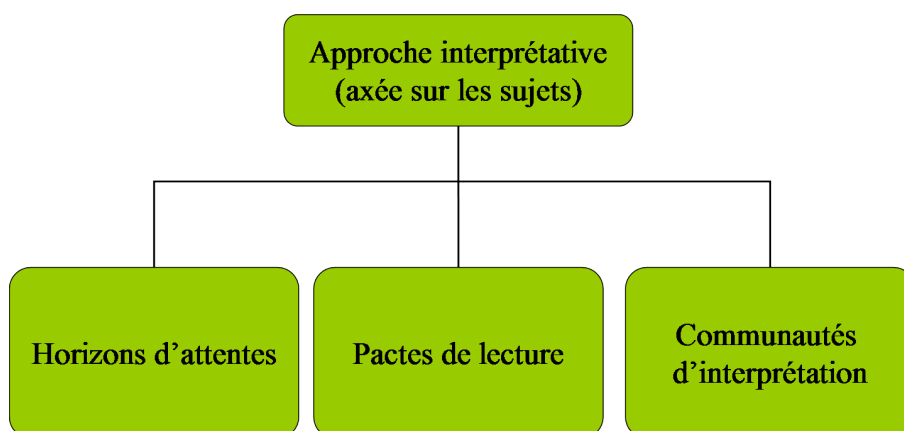


Figure 6.1 : l'approche interprétative

*circonscrit*. Pour déterminer les types d'intentions qui mobilisent les lecteurs de DN nous nous sommes inspirés de l'enquête menée par T. Beauvisage [Bea04] et qui consistait à chercher les motivations des lecteurs à lire des DN.

Ainsi, en décomposant les usages enchevêtrés, nous avons délimité d'une manière schématisée cinq aires, ou types d'intentions, qui semblent réunir les attentes des lecteurs du numérique:

- la recherche d'information,
- des intentions à dominante ludique,
- les sites marchands et des services,
- les structures de sociabilité,
- les intentions qui se rattachent à la fiction.

Nous mettons ainsi dans la première catégorie : les médias, les actualités (fils RSS), les annuaires, l'enseignement et l'éducation, les sciences humaines, l'exploration géographique, la santé et la forme, le savoir, la sciences, la technique, la nature, le droit, les institutions, l'administration, la politique, les arts, la culture, etc. La deuxième catégorie est représentée par le domaine ludique, réunissant :

### 6.3. CRITÈRES RETENUS ET RÉSULTATS COMMENTÉS

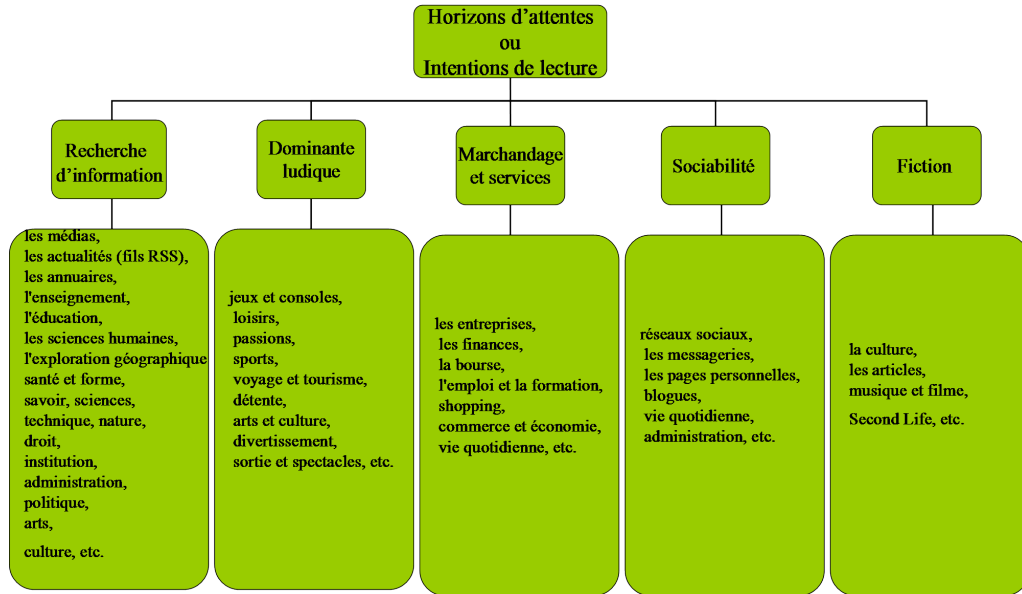


Figure 6.2 : éléments relevant des horizons d'attentes des lecteurs de DN

les jeux et les consoles, les loisirs, les passions, le sports, les voyages et tourisme, la détente, les arts et culture, le divertissement, les sorties et spectacles, etc. Le troisième type d'activités s'organisent autour de sites marchands et est constitué de sites mobilisant : les entreprises, les finances, la bourse, l'emploi et la formation, le shopping, le commerce et économie, le vie quotidienne, etc. La communication et la sociabilité est représentées par les réseaux sociaux, les messageries, les pages personnelles, les blogues, la vie quotidienne, l'administration, etc. Le dernier type d'intentions et d'attentes s'organise autour de ce que nous avons appelé « fiction » réunissant la culture, les articles, la musique et le film, plus généralement Second Life, etc.

Selon ce point de vue, nous pourrions classifier les DN de notre corpus dans une première grille.

En ce qui concerne le pacte de lecture, on avait constaté que l'intention auctoriale et l'intention lectoriale constituent les véritables enjeux de négociation pour le processus interprétatif. Dans ce contexte, la question qui nous préoccupait était comment (re)connaître, avec exactitude, les intentions d'un écrivain/scripteur du numérique? Autre-ment dit, comment être certain que l'utilisation qu'un lecteur fait d'un DN, coïncide avec l'intention de son auteur. On évoquait à ce moment les tentatives des linguistes de théoriser l'existence d'un Lecteur Modèle qui aurait la compétence d'interpréter une forme sémiotique tel que son auteur le pensait, le souhaitait. Néanmoins, le propre du DN, c'est que le scripteur/écrivain et le lecteur ne sont pratiquement jamais en présence l'un de l'autre. Or, si la reconnaissance des intentions d'un écrivain/scripteur passe aussi par la reconnaissance

de l'identité de celui-ci, comment être certain de son intention alors que l'identité-même de l'écrivain/scripteur devient problématique? De plus, le lecteur peut se trouver en présence d'un texte conçu par un écrivain/scripteur ou bien devant un texte généré automatiquement cf. 5.3.2.1. Il faudrait ainsi tenir compte du fait que certains programmes génèrent des documents qui ne correspondent pas à des intentions de lecture et dont les pratiques sont anticipées et (dé-)induites. Par exemple, des formulaires qui peuvent être remplis à l'aide d'un logiciel assistant automatique et qui peuvent contenir des parties interactives (boîtes de dialogue), ou bien des soumissions qui peuvent générer un accusé de réception à la destination. Dans le même sens, il faut rappeler le principe du « thread » (enfilade) en vertu duquel un même message peut contenir jusqu'à une dizaine de messages de référence, plusieurs personnes répondant au même message. Ainsi, la réception d'un document peut, à son tour, générer automatiquement un nouveau document, visible par d'autres lecteurs ayant effectué une soumission etc.

En absence d'une médiation effectuée par un professionnel, le concepts de e-réputation commence à faire surface. Ainsi, si le contrat de lecture participe d'une manière décisive au cadrage générique d'une forme sémiotique, l'autorité de l'écrivain/scripteur doit chercher des éléments adaptés pour s'imposer. Cela passe par une qualité de la rédaction, par le soin apporté à la présentation, par le recours à des éléments animés ou à une feuille de style mais aussi, par le nombre de liens qui envoient vers sa page. Néanmoins, en fournissant un certain nombre d'informations sur les positions des participants à l'acte interprétatif, dans le cas du DN, on a pu constater que l'intentionnalité auctoriale devient secondaire. En effet, l'intentionnalité auctoriale peut, dans certains cas, s'effacer complètement, de sorte que l'écrivain/scripteur ne puisse plus (ou en tout cas très difficilement) contrôler ses effets de sens. Les trois cas de figure que nous avons repérés se résument ainsi :

- un écrivain/scripteur qui signe ses documents de manière explicite, afin que les lecteurs puissent l'identifier. (C'est le cas de DN de type blogue, page personnelle, publications en ligne, etc. mais aussi les portails des entreprises de tout genre, et des institutions de l'état). Dans ce cas de figure, on remarque que l'écrivain/scripteur peut être identifié comme étant le « doublon » d'une entité de la vie réelle ou, au contraire avoir uniquement une existence numérique. C'est le cas des sites de commerces ou des organismes qui ont un équivalent numérique, comme les institutions de l'état, certaines sociétés commerciales, etc. Ou bien ils peuvent être de « entités » qui n'ont qu'une existence numérique, comme c'est le cas pour beaucoup de sites commerciaux.
- l'écrivain/scripteur peut « diluer » son identité en se présentant à travers ses documents, comme par exemple dans des forums en empruntant parfois des pseudonyme avec ou sans volonté avouée de dissimuler son identité.
- l'écrivain/scripteur peut ne jamais signer ses « productions ».



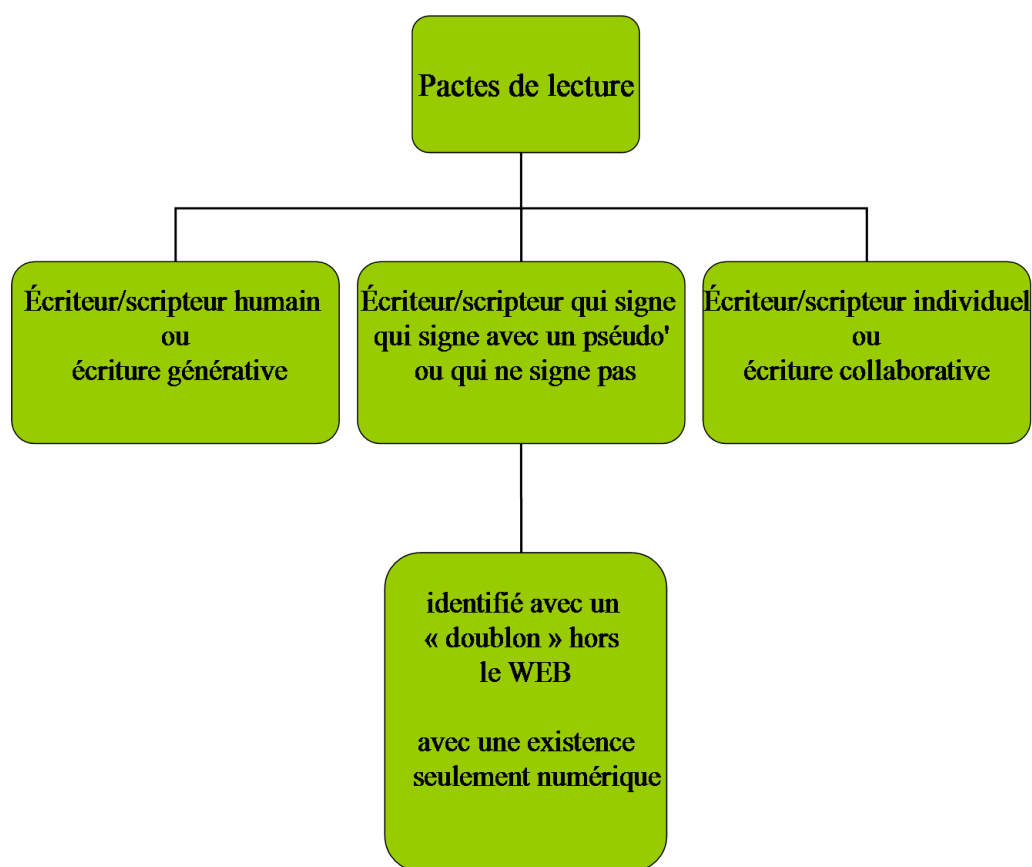


Figure 6.3 : éléments relevant des pactes de lecture

De plus, nous allons aussi regarder s'il s'agit d'un écrivain/scripteur unique ou d'un document conçu de manière « collaborative ».

En résumant cette section on obtient :

La troisième section de cette approche s'intéresse aux communautés d'interprétation. En effet, les divisions de l'espace social semblent délimiter les contextes de référence. Ces contextes de référence correspondent dans le « monde réel » à des institutions comme l'école, la justice, l'administration et les médias, l'église, les entreprises, etc. Notre proposition vise une structuration du domaine des pratiques socio-langagières sur Internet en contextes de référence. Nous rejoignons ainsi l'idée de la nécessité d'une « poétique généralisée » dont parlait Rastier [Ras01b] qui consiste à faire un inventaire des formes de discours à un moment donné, en prélevant la totalité des situations de communication. Cependant nous nous demandons si une telle entreprise est possible, en suggérant qu'une telle démarche nécessiterait un travail sociolinguistique qui mettrait en relation certaines caractéristiques des documents avec l'identité, les objectifs, les compétences de leurs émetteurs et de leurs lecteurs. En effet, la cohérence de la majorité des pratiques interprétatives

repose sur une certaine unité de lieu et de temps. Or, la diversification des dispositifs de communication impose une réflexion sur ce qui était appelé « lieu de parole ». En effet, cette diversification a entraîné l'apparition de nouvelles sphères d'utilisation de la langue, diversification qui pourrait correspondre à de nouveaux genres. De plus, avec le développement et la multiplication des activités sociales, de nouvelles sphères d'utilisation de la langue viennent se rajouter tous les jours. Ces nouveaux contextes de référence semblent être trop extensifs et surtout entrelacés pour que l'on puisse repérer des régularités. Il est donc évident que, dans le cas du numérique, le lien longtemps ininterrompu entre une forme discursive et un lieu a été rompu. Les technologies de la communication s'ouvrent aujourd'hui vers des contextes d'usage pluriels, le répertoire relationnel suit des schémas multidimensionnels. On voit donc que les nouveaux outils et les services qui sont proposés ont des effets sur les pratiques sociales, sur les interactions et même sur les notions de société, de réalité.

Nous considérons que ces situations d'interprétation, en tant qu'institutions, relèvent des points de vue collectifs et que c'est sur ces derniers que l'attention doit être orientée. Pour définir les « lieux de la parole » où se déploie le DN, nous proposons de faire appel à la notion de communauté (virtuelle) d'interprétation. En effet, à l'intérieur de l'espace virtuel les « communautés » et les « sociétés » se constituent sans contraintes spatio-temporelles. Elles ne sont pas basées sur des voisinages physiques ou la proximité géographique, mais sur les connivences intellectuelles, sur le rapprochement des passions et des intérêts. Ces communautés semblent devenir des lieux de pouvoir, elles semblent remplacer les institutions. Les communautés d'interprétation sont généralement des groupements spontanés ou plus ou moins animés qui peuvent s'organiser dans des cadres ouvertes, en entreprises ou institutions car, en réalité, elles sont le reflet des relations entre les citoyens. Les CVI peuvent se constituer dans les cadres professionnels ou de loisirs, elles peuvent réunir des individus qui poursuivent des objectifs sociaux, économiques, culturels ou scientifiques, etc. L'immense diversité de critères concernant leur provenance, leurs objectifs ou leurs caractéristiques fait remarquer la possibilité de multiplier les CVI, tout cela ne permettant pas de les définir clairement. La typologie des CVI est donc illimitée, en fonction de leur complexité de construction et de développement. Ainsi, on rencontre des communautés constituées autour d'un objectif explicite (comme, par exemple, les communautés de sites de rencontre) ou implicite (comme, par exemple, les communautés qui se forment autour d'une publication, d'une page personnelles ou d'un blogue), des communautés qui développent leurs activités dans des espaces mi-réel/mi-virtuels (certains sites commerciaux qui entretiennent des liens directs avec des marchandises et des services) ou, au contraire, des communautés qui fonctionnent uniquement à l'intérieur d'espaces uniquement virtuels, parfois finement organisés (comme par exemple, la communauté virtuelle appelée Second Life).

Le plus souvent les CVI sont auto-organisées dans le respect partagé envers les buts et les méthodologies sur lesquelles les membres se sont mis d'accord. Du point de vue de la topographie, une CVI se caractérise par une absence de proximité

### 6.3. CRITÈRES RETENUS ET RÉSULTATS COMMENTÉS

spatiale, car il s'agit d'un groupe soudé autour d'un médiateur, d'un groupe, le plus souvent, sans nom et sans vraiment de rapports hiérarchiques entre ses membres. C'est pourquoi il est extrêmement difficile de procéder à une typologie de CVI. On définira néanmoins une CVI comme étant un groupe de lecteurs de DN qui partagent une préoccupation pour un sujet, qui interagissent régulièrement pour *faire*, car la relation est fondée autour d'une pratique commune. L'activité commune devient ainsi une source de sens pour la CVI.

Il est aisé de constater que la notion de communauté virtuelle d'interprétation rejoint le concept de genre dans la mesure où on remarque l'existence d'un répertoire commun de gestes, de significations tacites, d'interprétations autorisées auxquelles se réfèrent ses membres. L'étude du genre doit ainsi tenir compte des invariants dans le comportement interprétatif des individus, invariants qui caractérisent aussi les communautés interprétatives.

On peut cependant remarquer une sorte de fusion entre les espaces privé/collectif/public selon l'accès qu'un écrivain/scripteur peut prévoir pour son document. Ainsi, dans une première catégorie en « format propriétaire » on mettra des DN de type agenda numérique, messageries personnelles ou documents personnels mis en ligne, par exemple des archives de photos de particuliers. La deuxième catégorie serait représentée par des documents de type « forum de discussion » ou revues en ligne avec des droits limités de consultation (par exemple les publications payantes). Les DN publiques seront représentés par la plupart des documents que l'on rencontre sur Internet et dont l'accès est libre et illimité.

Cette ultime section de l'approche interprétative pourrait se résumer ainsi :

*L'approche procédurale.* À travers cette approche, il a été mis en évidence le fait que le lecteur est omniprésent à travers ses actions, de sorte que nous ne l'avons pas considéré sous l'angle de ce qu'il est (son âge, sa profession, etc.) mais par rapport à ce qu'il fait (sa navigation). La lecture n'était ainsi pas comprise comme une activité passive et le lecteur n'était pas perçu comme un « réceptacle ». En effet, nous considérons que les objets sémiotiques sont *faits* et non trouvés, qu'ils sont construits à travers les stratégies interprétatives mises en œuvre par des lecteurs actifs. Le sens est ainsi rattaché à une forme sémiotique via l'*action* de voir, de lire, d'interpréter, de construire. Le DN requiert des mouvements coopératifs actifs et conscients de la part du lecteur qui doit en permanence cliquer, se déplacer, choisir, en un mot agir. Selon cette perspective, le genre est le résultat d'un processus herméneutique, il n'est jamais donné par avance, donc il ne peut jamais être prévisible au début de la situation de lecture. Le genre est un construit qui s'apprécie à travers l'action des sujets.

Selon cette perspective, le genre de DN dépend du type d'interaction qu'un lecteur engage avec un écrivain/scripteur, avec un médiateur et avec une forme sémiotique. Ainsi, d'un côté, il faudrait tenir compte du caractère direct ou différé de l'échange, analyser les contraintes d'espace ou de durée, la visée communicative, le tout à l'intérieur d'un ensemble de paramètres sociaux, vérifier s'il s'agit d'une communication « au présent » entre deux lecteurs/utilisateurs qui dialoguent

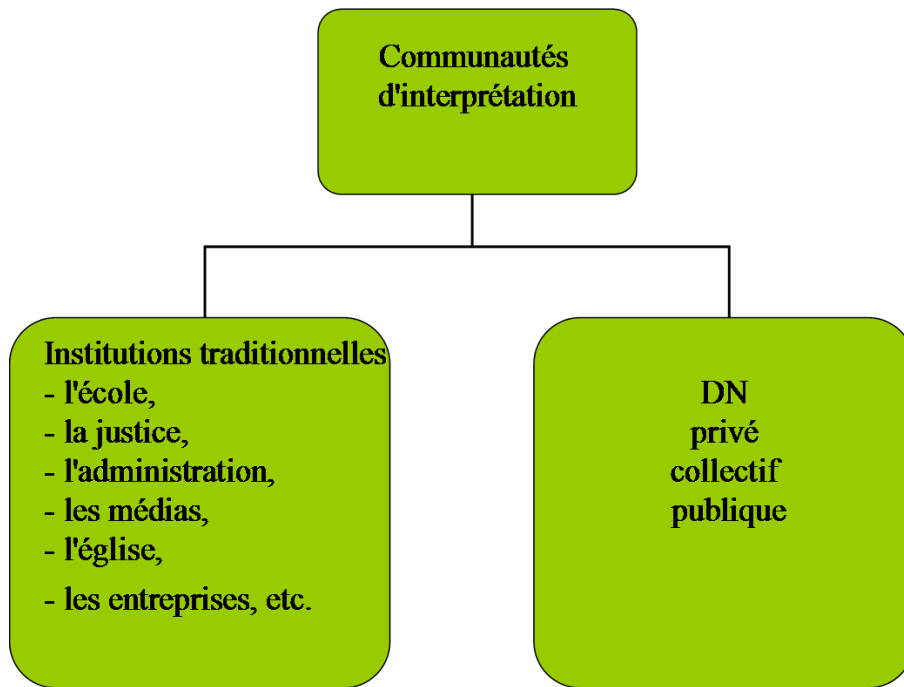


Figure 6.4 : éléments relevant des communautés d'interprétation

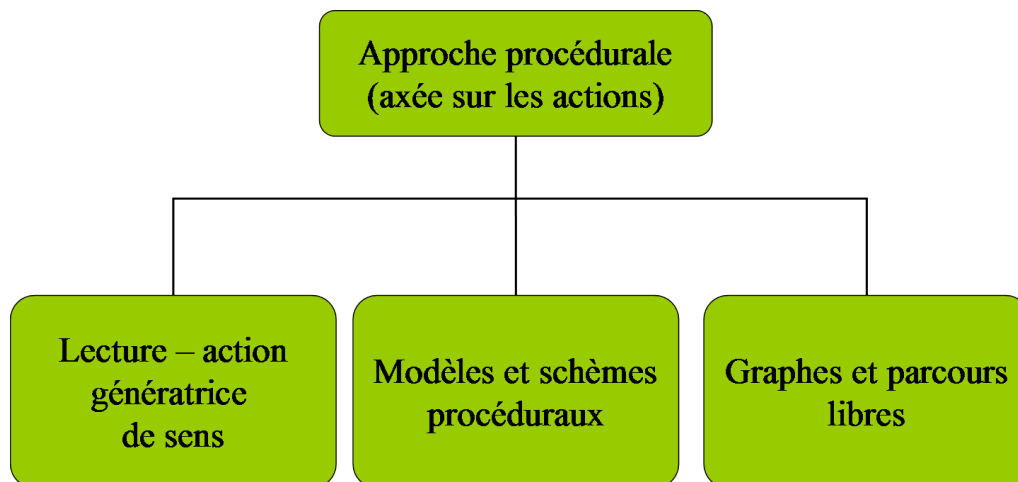


Figure 6.5 : approche procédurale

à travers un programme de type Messenger, Skype, Facebook, etc. ou bien d'un document dont la lecture n'a pas une temporalité propre, c'est-à-dire qu'elle peut être reprise à n'importe quel moment. De l'autre côté, on a vu que le DN peut être compris comme une interface, comme un espace de potentialités qui invite et/ou contraint le lecteur à l'interaction. En tant qu'action génératrice de sens, la lecture était définie comme une dynamique, car elle reflète le capacité d'un lecteur à induire, modifier, transformer, faire émerger un sens. On voit que le lecteur participe de façon plus profonde qu'en parcourant un réseau préétabli comme c'était le cas pour le DC, il peut participer à la structuration de l'hypertexte, modifier ou créer de nouveaux liens, de nouveaux nœuds sémantiques, ajouter des textes, des images, etc. Il peut aussi connecter un document à un autre et faire ainsi un seul document ou tracer des liens entre une multitude de documents. Bref, en d'autres mots, le DN permet au lecteur à tout moment de devenir écrivain/scripteur. Ainsi, la coopérativité lectorielle que requiert le DN suppose un lecteur qui, ayant accepté qu'une forme sémiotique véhicule un sens possible ou probable, adopte une attitude active de recherche d'une compréhension et de construction d'un sens. On parlera dans ce sens de documents interactifs en identifiant trois cas de figure :

- dans le premier cas, le lecteur peut librement modifier et personnaliser tant l'apparence que les fonctionnalités d'un DN (c'est le cas des documents où le lecteur peut « customiser » tant le fond d'écran que les éléments présents),
- le deuxième cas concerne les documents où les modifications sont possibles mais limitées, le lecteur pouvant modifier certaines parties (comme c'est le cas, par exemple pour des formulaires-type)
- de documents en format propriétaire, figés, où les possibilités de modification sont impossibles (c'est le cas, par exemple, des documents en format PDF).

La notion « subsumante » qui contrôle le déroulement de l'acte interprétatif est soumise à la notion de budget-temps du lecteur, au delà de toute autre forme de temporalité qui appartiendrait à l'écrivain/scripteur, au texte ou au médiateur. Finalement, les objets sémiotiques sont ce que nous en faisons, ils sont le reflet du budget-temps qu'on leur consacre. Dans ce sens, on pourra parler de « genres de budgets-temps » qui correspondront à des sessions distinctes. On proposait ainsi quatre types de sessions :

- sessions courtes, routinières, qui valorisent des contenus de type informatif ou communicatif (où se juxtapose la consultation de messageries et de médias) ;
- sessions de travail, plutôt longues et étalées dans le temps, qui correspondent à des budgets-temps relativement uniformes et réguliers ;

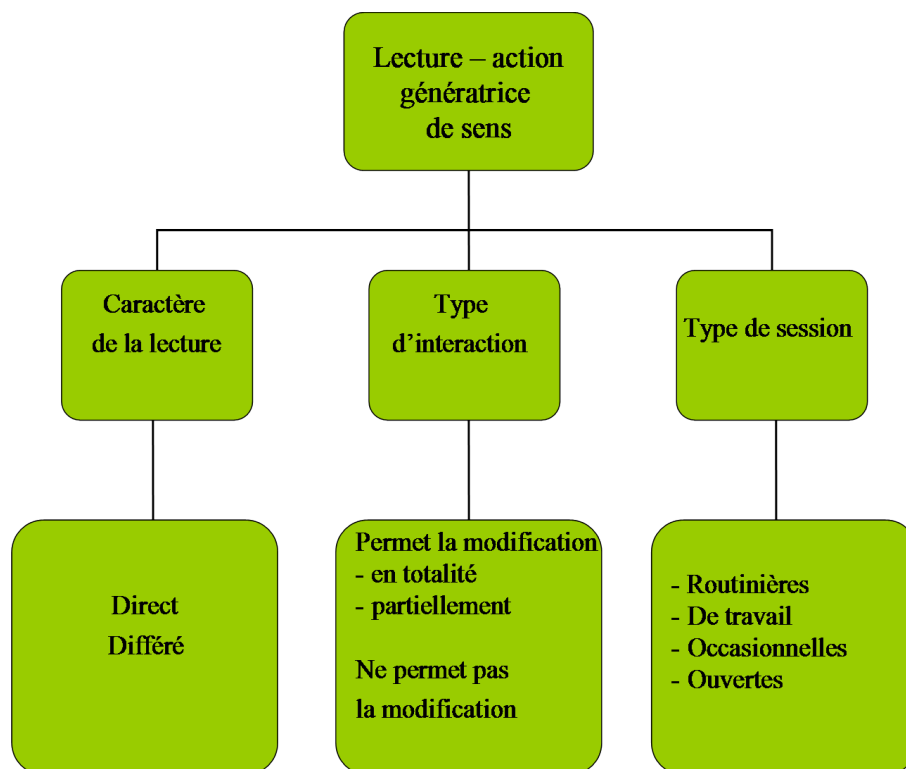


Figure 6.6 : éléments qui relèvent de l'action en tant que génératrice de sens

- sessions occasionnelles, qui correspondent à des intentions commerciales, où le lecteur visite un nombre restreint de sites, surtout dans une optique comparative et où il dispose d'un budget-temps limité ;
- les sessions ouvertes, sans contraintes particulières de budget-temps où le lecteur fait appel massivement aux moteurs de recherche et découvre de nouveaux sites. Ce genre de session est mobilisé par une intention de résolution d'un problème.

L'objectif poursuivi dans cette deuxième partie de l'approche procédurale était de porter une réflexion sur la manière dont se manifeste l'expérience collective cumulée, lors du processus interprétatif. Nous partions de l'hypothèse que les significations et donc la qualification d'un DN à l'intérieur d'un genre déterminé émerge à partir d'un travail fait par un lecteur en action, muni de compétences et de projets, contraint par son budget temps, mais surtout pourvu d'habitudes cognitives et comportementales et encadré par des normes culturelles. Pour ce faire, nous faisons appel aux approches cognitivistes qui ont introduit la notion de *modèle*. En effet, selon ces approches, le modèle représente la contrepartie cognitive d'une situation : c'est ce que les gens ont à l'esprit lorsqu'ils observent ou participent à une situation déterminée. Ainsi, tout un ensemble de signaux culturels, qui font partie du « savoir

d'arrière-plan partagé », permettent aux lecteurs d'asseoir leurs interprétations à l'intérieur des modèles. En entendant le monde comme un flux continu, complexe et constamment mouvant, un modèle permet de dégager des faits discrets : les sujets, les objets, (leurs propriétés et leurs relations) ainsi que les faits (événements et actions) qui déterminent l'interprétation.

D'un point de vue génétique, la formation de modèles passe par l'intériorisation et l'accumulation progressive des expériences que chaque sujet rencontre dans sa vie interprétative. À force de se reproduire, certaines situations de communication engendrent des conduites ou des jugements qui, devenant des routines, se fondent dans un inconscient culturel intersubjectif. Les modèles sont donc des représentations de situations qui comportent des éléments qui peuvent être non explicites, représentations dérivées de connaissances que possèdent les sujets relativement à ces situations.

Pour avancer dans son interprétation, le lecteur a recours à des « scénarios » intersubjectifs basés sur des raisonnements du type : « d'habitude », « toute fois », « comme cela se passe dans d'autres récits », « d'après mon expérience », « comme nous l'enseigne la psychologie » etc., tout en sachant que les événements ne se succèdent pas au hasard, mais qu'ils se répètent et s'appliquent aux situations comparables, même si, parfois ces situations peuvent se combiner de nouvelles façons. L'interaction quotidienne semble ainsi être ritualisée en schèmes procéduraux qui s'appuient sur des pactes de communication cf. 5.3.1.2. Nous parlons ainsi, par exemple, d'un pacte/schème d'hospitalité, d'un pacte/schème de commerce, d'apprentissage, de spectacle (ludique) etc., qui régulent les rôles et les stratégies interprétatives, corrélées à l'espace-temps de l'événement. Ces rituels sont des groupements structurés de connaissances qui permettent de rapporter une forme sémiotique à une expérience.

L'ensemble des modèles présents dans une culture sont rarement explicites et en large mesure inconscients ; cependant, par leur rôle normatif, ils participent au fonctionnement quotidien de la communication. Si notre fonctionnement cognitif englobe l'existence de règles, il n'est pas pour autant réduit à leur stricte application. Selon ce point de vue, la communication est la combinaison constante de schèmes procéduraux inconscients et l'ajustement de nos stratégies interprétatives aux attentes et aux réactions de nos interlocuteurs. Et c'est précisément le caractère flexible et adaptable des schèmes, la possibilité de superposer plusieurs schèmes à l'intérieur d'un même événement communicatif ou la liberté de s'emboîter les uns dans les autres qui nous permet de faire face à la diversité des situations. De effet, les schèmes procéduraux et d'interprétation n'entretiennent pas de relation avec une réalité extérieure mais avec la société où les modèles se développent, ce qui rend extrêmement difficile leur saisie. En plus, la plupart des DN se présentent comme des mélanges de plusieurs types de séquences. Ce métissage entraîne un entrelacement des schèmes à l'œuvre, ayant parfois comme conséquence une désorientation interprétative.

Comme on l'avait vu précédemment, une partie des schèmes procéduraux est

fournie par l'écrivain/scripteur ; cependant, lui et le lecteur ne se trouvent pas toujours sous le même système d'attentes. De plus, le lecteur peut ne pas reconnaître ou ne pas activer le même schème procédural que l'écrivain/scripteur. Pour le cas du DN certaines de ces normes sont héritées du DC, certaines sont contenues explicitement dans les nétiquettes<sup>5</sup>, d'autres, implicites, se concrétisent par le comportement même des membres d'une CVI qui peuvent, par leur attitude, adopter ou condamner certaines conduites interprétatives. Ce phénomène est particulièrement évident dans les forums de discussions lorsque, par exemple, un participant s'écarte du sujet considéré comme conforme à la norme, ou bien lorsque ses commentaires dépassent le cadre de valeurs normées dont se réclame la communauté en question.

D'un point de vue organisationnel et technique, le type des pages et l'architecture de sites visités peuvent suggérer au lecteur une certaine orientation dans la navigation, le contraindre à effectuer des actions spécifiques pour atteindre son objectif. C'est, par exemple le cas de l'utilisation du Webmail qui passe par une authentification de l'utilisateur ou l'accès à des services bancaires, le droit de parole dans un forum de discussions, etc., les sessions s'organisant sous forme de schème procédural qui suit des étapes précises et déterminées. Ainsi, certaines pages contiennent des architectures qui imposent des actions d'ordre procédural comme les redirections, l'ouverture automatique d'une ou de plusieurs fenêtres, etc. obligeant le lecteur à suivre tel ou tel schéma. Parfois, le lecteur devra disposer de *plugins* (briques logicielles additionnelles) sinon il peut se voir interdire l'accès à des pages ou des sites. De plus, l'accès aux documents se réalise au travers de navigateurs qui, eux aussi, induisent des comportements interprétatifs spécifiques et de schémas procéduraux à suivre. Au sein de ces dynamiques proprement technologiques se mettent en place des schémas procéduraux spécifiques.

Un dernier aspect abordé dans cette section faisait remarquer que tout document n'est pas fait pour être lu, au sens traditionnel car il y a des documents dont la seule fonction est celle d'outil. En définitive, un document n'est jamais une fin en soi mais sa fonction est celle de permettre d'utiliser des informations où et quand cela est nécessaire. Ainsi, utiliser un programme ou un moteur de recherches, c'est utiliser un document sans pour autant en faire sa lecture. En effet, on parlera dans ce cas de la lecture « des technologies » et non pas de la lecture « technologique ». Pour certains documents, ce qui intéresse est le contenu sémantique. Ils seront qualifiés comme des documents « buts » ; pour d'autres leur fonction d'outil l'importe, ils deviennent donc de simples véhicules et seront considérés comme documents « outils ».

Dans la dernière section de l'approche procédurale, nous nous intéressions à l'articulation entre la forme du parcours et la temporalité de la session. Par les dispositifs d'affichage et par l'affordance qui les caractérisent, les DN donnent lieu à des parcours plus ou moins linéaires ou sinueux. Nous avons retenu deux niveaux d'observation : le premier niveau que nous avons appelé *micro*, était celui de la

<sup>5</sup>Rencontré aussi sous le terme de « charte d'utilisation » ou « conditions... » la nétiquette est obtenue par la contraction de « Net » et d'« étiquette » et désigne une sorte de guide définissant les règles de politesse et de conduite à adopter lorsqu'un lecteur « utilise » un DN.



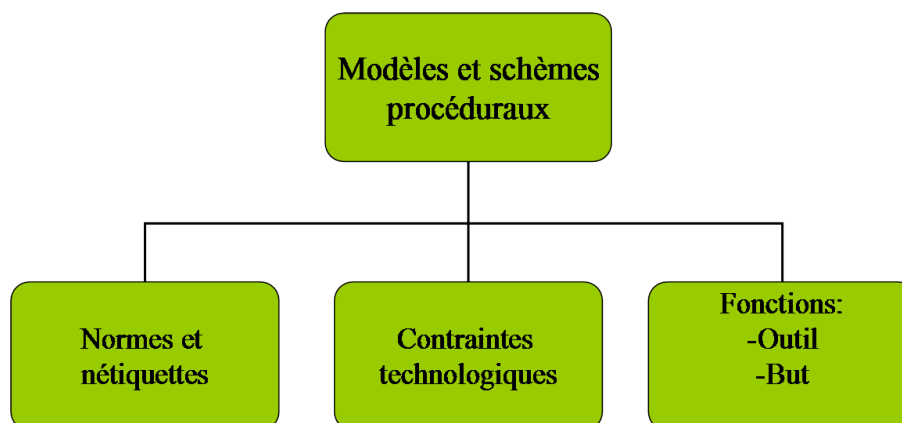


Figure 6.7 : éléments qui relèvent des schèmes procéduraux

page, tandis que le deuxième niveau, *macro*, était celui du document, tel qu'il a été défini dans la première partie de ce travail cf. 3.3. Notre objectif était de chercher, à travers l'observation des pratiques de lecture, les parcours qui apparaissent de manière répétitive au sein des différentes sessions.

Au niveau micro, les résultats de ce type d'observations ont mis en évidence le fait que la courbe de lecture est déterminée, avant tout, par l'intention d'un lecteur, c'est-à-dire par l'objectif ou la tâche qu'il se fixe ou qui lui est demandée. Par rapport à la courbe de lecture dite « classique » du DC, on constate des différences en matière de perception. Ces différences peuvent s'expliquer par le fait que le DN se caractérise, d'une part par une forte co-présence d'éléments sémiotiques provenant de codes multiples, et, d'autre part, par la présence d'éléments dynamiques, comme les bandes passantes, les images clignotantes, etc. Le parcours de lecture des DN se caractérise par le fait que l'œil a tendance à « accrocher » sur les titres et les sous-titres, sur toutes les parties de la page qui présentent un fort contraste de couleur ou de luminosité, ainsi que sur les éléments dynamiques. On remarquait que, généralement, les lecteurs ont tendance à explorer les éléments situés à droite des titres ou des différents éléments qui sont parvenus à attirer leur attention.

Au niveau micro, nous avons proposé trois types de lecture de DN :

- la lecture *classique* où le lecteur parcourt du regard les titres, les menus principaux ; les textes sont lus mais sans trop s'attarder ou insister ;
- la lecture d'*étude* ou *systématique*, par laquelle le lecteur lit et observe en parcourant attentivement et lentement la page ;
- la lecture *zapping*, où le lecteur parcourt la partie supérieure de la page et sillonne l'ensemble d'une manière furtive, son regard étant attiré principalement par les images ou par les éléments dynamiques.

Au niveau macro on observe qu'un lecteur peut effectuer une lecture intégrale ou partielle, linéaire ou sélective, en contournant les difficultés, devant l'immensité d'informations accessibles, une multiplicité potentielle de parcours de lecture s'ouvrant à lui. À ce niveau, le support numérique semble apporter une différence considérable par rapport aux hypertextes d'avant l'informatique, l'usage des instruments d'orientation permettant le passage d'un nœud à l'autre avec une très grande rapidité, de l'ordre de la seconde. Autrement dit, dans l'environnement numérique, l'application des stratégies de lecture intertextuelles devient parfois plus importante ou connaît certaines modifications.

En effet, le lecteur devient ainsi une sorte de pivot autour duquel se construit le DN car, en réalité, ce n'est pas lui qui se déplace pour accéder aux documents, mais il fait venir à lui les formes sémiotiques, il organise les parties constituantes de son futur document. En activant et en construisant lui-même des liens entre les pages, le lecteur rompt avec la structure du discours telle qu'elle avait été programmée par un écrivain/scripteur et s'engage dans une nouvelle structure qu'il bâtit par son propre parcours de lecture. Sur la base de l'observation des éléments rythmiques, temporels et topologiques des sessions, nous avons proposé une classification des parcours de lecture présentant 7 modèles (le parcours idéal, l'abandon, l'égaré ou la flânerie, la sérendipité, l'escargot la rosace et le parcours à boucles). En effet, toutes ces stratégies ne sont pas réellement nouvelles, puisqu'elles peuvent aussi être appliquées à un texte imprimé, néanmoins elles mettent en évidence le fait que le DN n'existe que par les actions du lecteur qui organise et construit le DN à sa mesure.

*L'approche descriptive.* La dernière approche que nous proposons considère que pour déterminer le genre d'un DN, il faut procéder à la description des éléments qui constituent l'objet. En effet, on observe que l'attitude descriptive ne peut être opérationnelle qu'« après-coup », c'est-à-dire une fois que l'objet est « déjà là ». En adoptant un point de vue dit « calculatoire », nous proposons d'analyser les spécificités linguistiques, structurelles et formelles des textes numériques, pour ensuite déceler les invariants. Trois axes ont été observés : les signes numériques, la textualité et l'intertexte.

La première partie de cette approche observe les signes qui peuplent les DN. En effet, ce type d'approche envisage le texte comme une accumulation et une juxtaposition de signes linguistiques et signes-action, subordonnés à un objectif de lecture. Cependant, même en tant qu'objet, un texte numérique, ne peut se contenter d'être décrit comme un ensemble de signes graphiques, soient-elles numériques, car sa description doit tenir compte des aspects liés aux actions constitutives qui ont permis sa « naissance ». Ainsi, dans ce sens nous pouvons parler de documents numériques ou de documents numérisés, ces derniers étant des reproductions numériques des documents existant déjà. En effet, la différence consiste dans le fait que le texte numérique est un texte régi par des programmes qui conditionnent les gestes d'écriture, ceux de lecture et de manipulation. La vue qui se présente devant le lecteur n'étant autre qu'une reconstruction calculée, cela suppose l'adaptation de la ressource au contexte de visualisation. Ainsi, pour une ressource donnée,

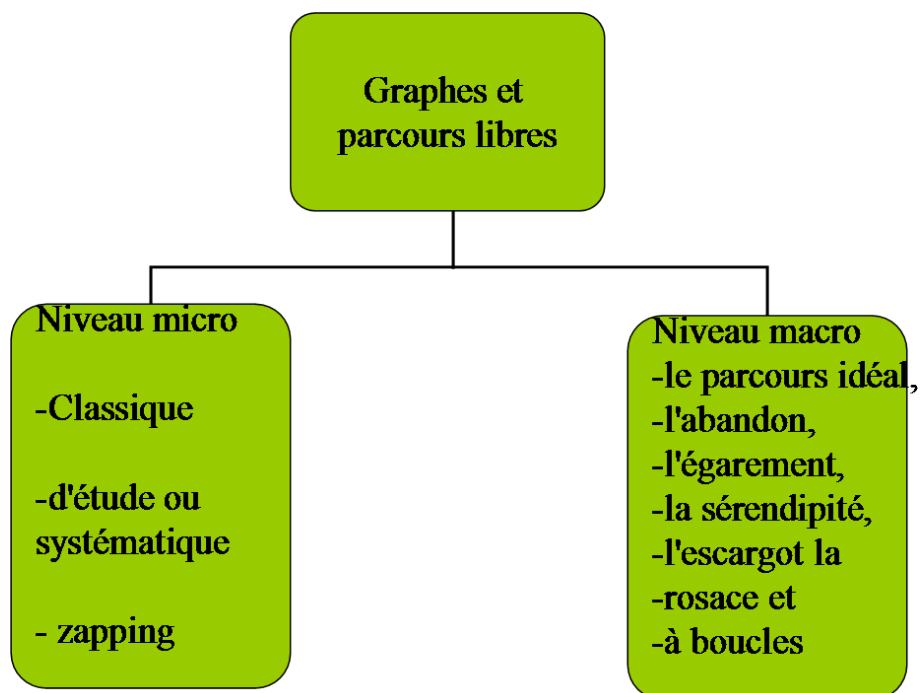


Figure 6.8 : éléments relevant des parcours libres

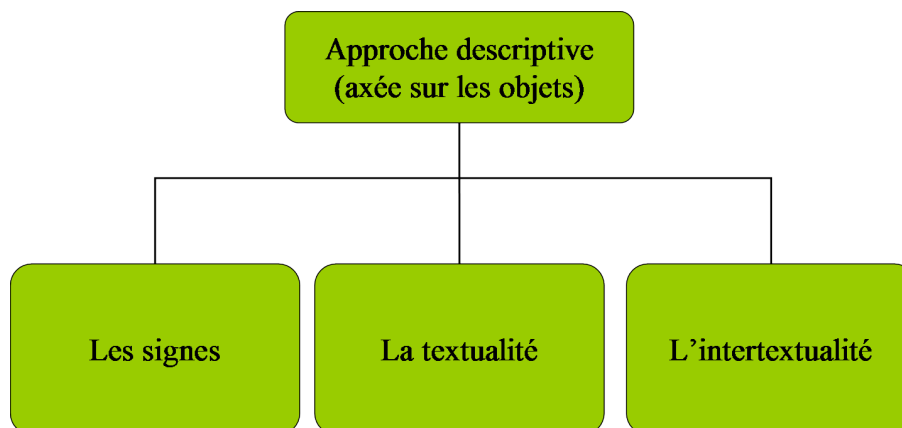


Figure 6.9 : l'approche descriptive

on peut avoir une déclinaison de vues contextualisées, selon le logiciel d'affichage. Le programme informatique appelé aussi « logiciel » est considéré comme un socle qui donne une forme au texte numérique, c'est pourquoi cet aspect constitue un élément essentiel lors de la description du DN. La lecture d'un DN dépend du format du document et nécessite l'outil logiciel ad hoc capable d'afficher sur une surface d'appropriation. La multiplicité de logiciels capables de rendre visible un texte numérique fait de celui-ci un objet en perpétuelle métamorphose, car la surface d'affichage peut se renouveler à chaque fois qu'elle est manipulée. De plus, selon les versions de systèmes d'exploitation, voire de la série des versions d'un même produit, des incompatibilités peuvent apparaître (abandon des formats par exemple). Néanmoins, la tâche d'explorer le cadre technique d'un DN n'est pas aisée pour nous, en raison de la limitation de notre culture en matière de formats informatiques. Pour un exposé très détaillé des formats requis, des normes qui régissent ces formats et ces langages opérationnels, nous renvoyons notre lecteur à l'article de Soufiane Rouissi<sup>6</sup> [Rou]. De plus, l'objectif que nous poursuivons n'est pas de présenter une liste exhaustive des normes disponibles mais il consiste plutôt à indiquer celles qui, selon nous, s'inscrivent directement dans la production du document numérique.

D'un point de vue sémiotique, on voit que, même constitué essentiellement de mots, le sens d'un texte découle tout autant de la sémiotique de l'image ou du son (le cadre, la typographie, la mise en page, le ton de la voix, le rythme, etc.), comme de relations qu'il entretient avec d'autres textes. Ainsi, l'appartenance à un code sémiotique constituera un élément important pour la qualification d'un DN, ainsi que la nature de signes (signes sémiotiques traditionnels ou signes-action, cf. 3.3.1.3. Car, dans ce deuxième cas, le signe n'est plus seulement signe sémiotique mais signe de transformations virtuelles. Une autre conséquence de ces contraintes, liées au dispositif d'affichage cette fois, se manifeste par le fait que les textes numériques sont généralement formatés en blocs, la disposition spatiale de la page étant difficilement reproductible à l'écran. Mais en plus de favoriser la formation de blocs de texte relativement réduits, les contraintes liées à la forme de l'écran jouent aussi sur l'organisation spatiale des signes sémiotiques et sur les structures narratives qui sont généralement constituées de paragraphes courts et faiblement liés entre eux.

Le numérique devient un terrain d'expérimentations tant sur la textualité comme sur les modalités de lecture, sur la narrativité en général. Et dans ce sens, on rappelait le fait que le texte numérique semble renouer avec le texte du Moyen-Age car, à cette époque, l'image et le texte étaient intimement mélangés dans des calligrammes et des mises en espace du texte. Lire et regarder deviennent désormais des activités du même ordre. Si avant on considérait que l'on regarde un écran et que l'on lit un livre, maintenant l'écrit à l'écran sera lu et regardé.

En tant que contenant, le dispositif numérique installe le texte dans une nouvelle temporalité indispensable lors d'une réflexion sur le genre. Élément retenu lors des descriptions des documents audio et/ou vidéo, la temporalité de l'objet est une

<sup>6</sup>Document numérique et normalisation : questions autour de la fragmentation et de la dispersion de l'information CEMIC-GRESIC, Université de Bordeaux

### 6.3. CRITÈRES RETENUS ET RÉSULTATS COMMENTÉS

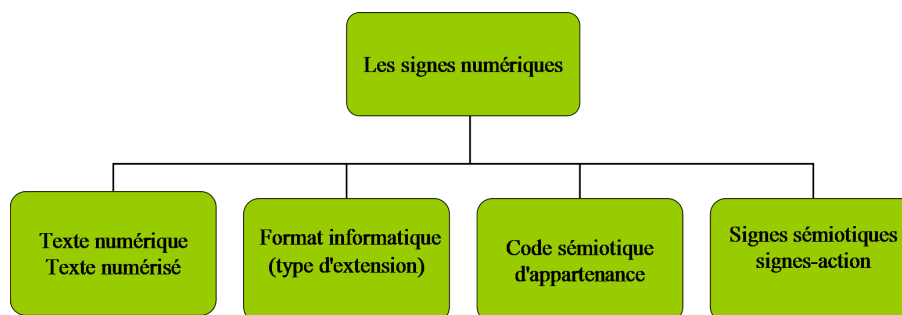


Figure 6.10 : éléments concernant les signes numériques

6 dimension moins analysée dans le cas du DN. Dans la deuxième partie de cette approche, nous proposons un rapprochement entre le DN et le document audiovisuel, car nous pensons que les deux types de documents présentent des caractéristiques communes. Premièrement nous proposons de prendre en considération les métadonnées indiquant la date de mise en ligne, le serveur qui héberge, le nom du domaine des formes sémiotiques. Un autre élément qui avait retenu notre attention c'était la temporalité qui constitue les deux types de documents (DN et DA). En effet, dans le cas des deux, des images et des sons ont été construits et assemblés à partir de fragments dispersés, de ressources éparpillées sur les supports numériques. Le « texte » ainsi construit a sa temporalité propre, souvent éloignée de la temporalité naturelle des événements qu'il relate.

La lecture du DN peut être comparée au phénomène audiovisuel car lire c'est consulter dans une succession temporelle les éléments dispersés sur un support, c'est constituer du sens, c'est vivre une succession temporelle comme un film que l'on fait soi-même, le film de la lecture. Dans ce sens, il serait intéressant de saisir le rapport que les formes sémiotiques entretiennent avec la réalité, c'est-à-dire si elles déclarent ouvertement leur rattachement au registre de la fiction (par exemple les œuvres littéraires), si les liens avec la réalité sont plus confus, ou bien si elles affirment un lien direct avec la réalité (comme par exemple les textes de loi).

Nous estimons aussi qu'il serait intéressant de comprendre comment la dispersion spatiale des éléments constituant les DN peut donner lieu à une synthèse temporelle du sens et comment le lecteur se saisit des possibilités d'interaction que proposent les pages, pour déployer ses actions dans son vécu temporel, pour construire et interpréter un sens. Car, nous avons vu que les fragments qui constituent l'hypertexte, ces unités d'information cohérentes et autonomes, sont modulés par l'action du lecteur. Cette action du lecteur devient le centre d'un monde où la succession des faits lui est soumise. La logique de flux qui caractérise le DN tend, en effet, à gommer la succession et la linéarité du temps chronologique, elle favorise l'imbrication : les événements tournent en permanence, en boucle, et le lecteur peut à chaque instant rentrer ou sortir de cette boucle par son action. En plus de ce que faisait un DC, c'est-à-dire de proposer un sujet, des personnages, un style, etc., nous observons

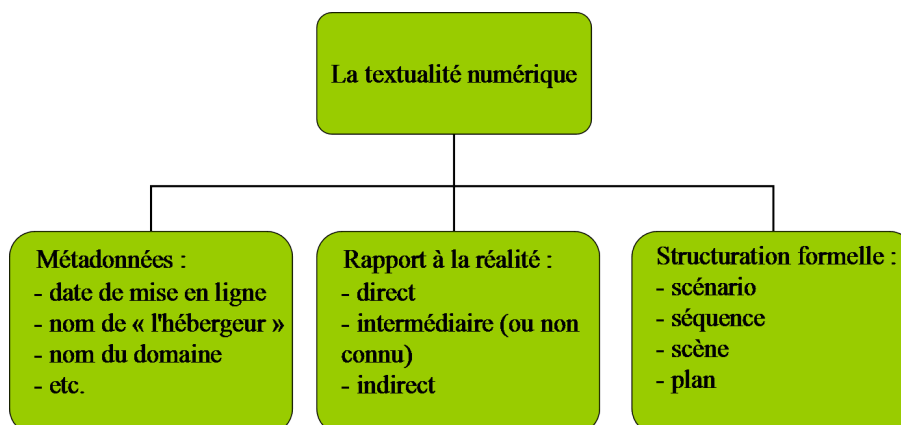


Figure 6.11 : éléments relevant de la textualité numérique

que l'hypertexte produit des flux ou des processus qui supposent une élaboration complexe des structures narratives. Ainsi, des éléments comme le flux, le rythme, la plasticité ou la maîtrise technique, permettront, probablement, à l'avenir, de mieux interroger l'écriture numérique.

Nous constatons qu'il est difficile de mettre en évidence une structure unique dans un document DN puisque ce type de document se décompose difficilement en unités facilement repérables comme c'est le cas pour le DC. Il faut donc disposer d'outils capables de segmenter le contenu et de le décrire. L'analyse des catégories morpho-syntaxiques présente, certes un très grand intérêt cependant, elle ne suffit pas à faire émerger des genres de DN. C'est pourquoi, en plus de ces types d'analyse et en nous inspirant de la méthodologie spécifique de l'audio-visuel, nous proposons d'observer l'organisation fonctionnelle des DN sous forme de *scénarios* de *scènes* ou de *séquences* qui se positionnent les unes par rapport aux autres comme des briques, selon un schème procédural.

Ainsi, un premier élément de la saisie descriptive du DN serait le *scénario* qui définit à la fois le contenu d'un parcours mais aussi la mise en scène du matériau sémiotique. La corrélation entre genres et scénarios peut être très forte, car la notion de scénario renvoie à celle de lecture. Si un scénario est censé développer un propos, un sujet ou encore, une idée, l'un des objectifs majeurs d'une approche descriptive serait d'explicitier le *scénario* sous-jacent à l'objet à décrire. Pour résumer cette section nous retenons les éléments suivants :

On constate qu'avec la numérisation, l'écran est devenu l'unique lieu d'interaction avec le texte. En absence d'un péritexte, le lecteur est obligé de reconstruire de nouveaux repères pour identifier le genre de document qu'il a devant soi. La dernière partie de cette approche s'intéresse à l'intertextualité qui caractérise les DN. En effet, on observe que pour le DN cette question se pose dans des termes nouveaux principalement à cause de l'appareillage qui la caractérise. En s'affranchissant de son assujettissement à l'ordre séquentiel des pages, le DN se caractérise par un

déroulement éclaté, non linéaire, cette déconstruction du texte se réalisant à travers les (hyper)liens. En réalité, l'interprétation d'un DN ne s'est jamais limitée aux données qui étaient inscrites sur son support, mais l'interprétation de son contenu dépendait aussi des stratégies à l'œuvre, voire même des manipulations que déployait son lecteur. L'interprétation dépend en plus de la mémoire personnelle de son lecteur et d'une mémoire collective, qui circonscrit et maintient le texte à l'intérieur d'une culture et d'une « société de textes », tout texte renvoyant à une tradition, c'est-à-dire à une série de textes déjà produits. Processus de mise en relation d'un texte avec d'autres textes du même genre ou d'un genre différent, l'intertextualité générique oriente la lecture, la compréhension et l'interprétation. Cette perspective consiste à considérer qu'un document n'est pas créé à partir de la vision unique d'un auteur ni même de celle d'un lecteur, mais aussi et surtout, à partir d'autres documents déjà là.

6 L'intertextualité se manifeste tant sur un axe paradigmatique que sur un axe syntagmatique. Sur l'axe paradigmatique les lecteurs s'approprient les textes d'une manière rétrospective, en fonction des lectures anciennes. Sur l'axe syntagmatique les lecteurs développent des lectures qui procèdent par imprégnation, par comparaison et par construction, à l'intérieur de corpus de textes constitués ad-hoc, en sortes de *dossiers de lecture*. Ces « dossiers » semblent être composés à partir de toutes les formes sémiotiques qu'un lecteur consulte. Pour le cas du DN nous observons que par l'architecture-même que les moteurs de recherche proposent, le lecteur consulte systématiquement plusieurs « entrées », en les comparant, en les mettant en parallèle. L'intertextualité se manifeste ainsi par la consultation de textes parallèles et/ou juxtaposés selon des logiques propres aux moteurs de recherches. Et, c'est justement cette organisation qui contribue à la contextualisation du DN et qui participe à la compréhension. Dans un certain sens, la forme d'un DN est celle d'un métatexte, c'est-à-dire qu'il englobe d'autres DN sous forme de divers commentaires qui ont été produits ou sont produits sur les textes après leur parution. En effet, prenant cette forme de dossiers de lecture, les éléments consultés sont objectivés et l'interprétation contextualisée car la lecture retrouve une certaine vue canonique.

Les connexions peuvent se manifester à différents paliers de l'hypertexte ; pas seulement au niveau sémantique ou sémiotique mais aussi au niveau technologique ou à celui des pratiques. Ces traits, relatifs à la fois au fond, à la forme et au fonctionnement, sont identifiés par l'interprétation dans la construction du sens. L'élément qui permet ces connexions, l'hyper(lien) peut être décrit selon plusieurs approches en fonction de l'aspect considéré :

- selon la localisation. On peut parler de *liens internes* (lorsqu'ils envoient le lecteur à un endroit se trouvant sur la même page, par exemple une note de bas de page) ou *liens externes* (lorsque le lecteur se retrouve sur une autre page, différente) ;
- selon le mode de conception des liens. Le plus souvent, les liens sont *définis par l'écrivain/scripteur*, puis mis en œuvre de façon automatique par le logiciel

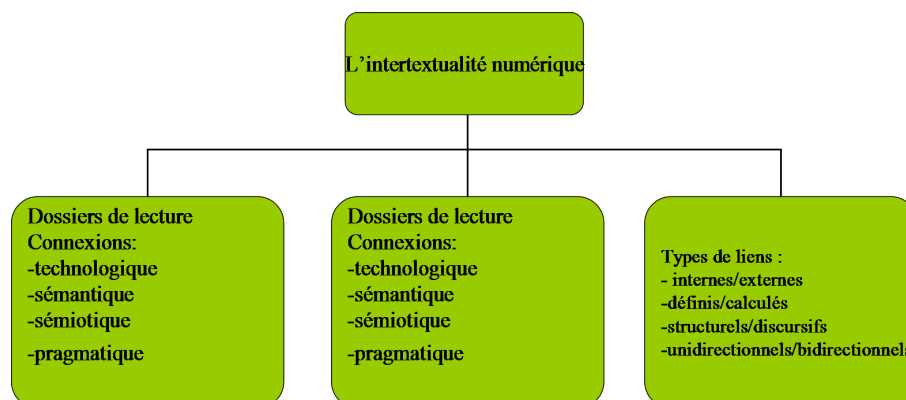


Figure 6.12 : éléments relevant de l'intertextualité

cependant il y a également des *liens calculés* qui sont entièrement gérés par le logiciel ;

- selon les fonctions de liens. Les *liens structurels* (organisationnels) relient les différentes parties de l'arborescence, sous le modèle d'une table de matières, tandis que les *liens de type discursif* renvoient sur un autre texte de manière asémantique ou sémantique (analogique, associative, illustrative...). ;
- selon le mode de liaison. Certains liens peuvent relier de façon *unidirectionnelle* un lieu source à un lieu cible ou *bidirectionnelle*, lorsqu'on prévoit un retour du lieu cible vers le lieu source.

Pour conclure, on pourrait dire que le sens global du DN vient de l'intertexte.

Entité complexe, nous avons tenté d'aborder le genre par les catégories du « simple ». Ainsi, nous disposons dès maintenant de 112 variables, se répartissant en trois groupes selon les approches correspondantes. Nous proposons de définir le genre par la cohésion d'un faisceau de ces critères en recourant par la suite à l'outil informatique et aux méthodes quantitatives qui mettront en évidence les récurrences et les invariants. Selon cette perspective, le genre est constitué comme le nœud d'un ensemble d'articulations de plusieurs niveaux qui se stabilisent. Chaque genre ne met pas nécessairement en œuvre tous les constituants, ce problème rendant indispensable le recours à la notion de « dominante », introduite par Tynianov, mais systématisée et diffusée surtout par Jakobson. Chaque genre se distingue selon l'importance de ses constituants et, donc, selon la hiérarchie de ceux-ci. Cette analyse « calculatoire » pourrait par la suite définir et valider les caractéristiques génériques des DN en s'appuyant, sur les propriétés mêmes de ceux-ci.

Comme n'importe quel autre objet, les DN peuvent être distingués et classés selon les différents points de vue que nous avons recensés plus haut : du point de vue des sujets le genre d'un DN correspond à la communauté d'interprétation, du



### 6.3. CRITÈRES RETENUS ET RÉSULTATS COMMENTÉS

point de vue des actions, il peut être représenté par un parcours, tandis que, en tant qu'objet, il peut être soumis à des approches descriptives suivies par des analyses de type calculatoire.

Nous rappelons que notre réflexion vise la description et non la modélisation, et se situe résolument dans le cadre des sciences humaines. Nous ne rejetons pas les méthodologies statistiques élaborées qui ont pu être développées jusqu'ici dans d'autres travaux, cependant elles sortent du champ de notre travail. Pour traiter la complexité et la spécificité de nos critères, ainsi que la diversité des documents et des comportements de lecture observés, nous proposons les indicateurs simples de la topologie et du rythme des parcours qui, combinés aux descriptions des contenus visités, permettront de rendre compte de la notion de genre de DN.

L'objectif de cette partie était celui d'étudier un large spectre de documents numériques pour en découvrir les éléments communs et distinctifs et récurrents. Les critères indiqués constituent tout autant de points de vue qui permettront d'établir les premières segmentations élémentaires des DN. Sur la base de ces critères et couplés aux outils d'examen quantitatif cela devrait permettre de croiser forme, fond et fonctionnement des DN et de parvenir à une classification suivant le genre. Ces indicateurs rendent compte de la complexité des lectures de DN car, ils en donnent un bon aperçu. Ces quelques exemples illustrent bien à quel point il est difficile de définir la notion de genre par une théorie unitaire. Pour représenter des documents, on peut considérer d'autres types de structures que les structures technologiques, sémiotiques et/ou pragmatiques, par exemple, des structures temporelles ou sémantiques. Les structures temporelles peuvent entrer en jeu pour représenter des relations entre documents ou parties de documents, telles que les synchronisations, enchaînements, durées d'affichage, etc. ces relations sont évidemment importantes pour les DN car, on l'a vu, le son et l'image animée dépendent fortement de la temporalité.

Pour une conception du *genre*, il s'agit de créer et hiérarchiser des critères présents dans le but d'analyser leurs interactions. Les genres seraient définis par un faisceau de critères, la cohésion de ces critères jouant un rôle déterminant. En effet, le système générique prendra la forme d'un filet, fait de multiples fils reliés entre eux. Toutefois, ni l'ensemble de ce réseau ni la forme qu'y prend chacun des différents fils ne s'expliquent à partir d'un seul de ces fils, ni de tous les différents fils en eux-mêmes ; ils s'expliquent uniquement par leur association, leur relation entre eux. Cette relation crée un champ de forces dont l'ordre se communique à chacun de ces fils, et se communique de façon plus ou moins différente selon la position et la fonction de chaque fil dans l'ensemble du filet. La forme du filet se modifie lorsque se modifient la tension et la structure de l'ensemble du réseau. Et pourtant ce filet n'est rien d'autre que la réunion de différents fils ; et en même temps chaque fil forme, à l'intérieur de ce tout une unité en soi ; il occupe une place particulière et prend une forme spécifique [Eli91].

La notion de genre de DN peut donc se définir comme un système où se superposent trois « couches » génériques procédant de l'être, de l'avoir et du faire. La

## CHAPITRE 6. POUR UN MODÈLE D'ANALYSE DU GENRE DE DN

fonction même du système générique consiste donc dans l'articulation dynamique de ces différents niveaux. Il ne peut donc pas être considéré comme une donnée, mais comme un processus, avec plusieurs stades, en direction d'un état final qui serait le genre de DN proprement dit, institutionnalisé par l'histoire et défini par un triple critère qui le rapporte à la fois aux sujets, aux objets et aux actions.

Nous ne présentons pas ces résultats comme la connaissance achevée du genre. Nous considérons cependant avoir fait une proposition qui pourra constituer une ouverture, sans pour autant épuiser la profondeur de la complexité du concept.





# 7

## Conclusion

L'objectif poursuivi par cette thèse était d'établir une synthèse qui visait le dépassement des problèmes théoriques que soulève la problématique des genres de DN. En effet, une des difficultés rencontrées aujourd'hui par les TIC est de savoir comment représenter formellement la signification des documents, signification nécessaire pour assurer leur archivage, leur exploitation et leur transmission. La tâche à laquelle nous nous sommes attachés dans ce travail s'est avérée fondamentalement complexe, dans la mesure où le genre est un palier déterminant pour le DN, mais déterminé à la fois par la technologie qui le constitue, par le discours et par la pratique sociale de rattachement. Tout le long de cette réflexion, nous avons pris progressivement conscience que le genre, loin d'être une catégorie figée dans une typologie immuable, est un concept en constante mutation, qui émerge, évolue et disparaît, selon les époques et les contextes. C'est pourquoi, nous avons embrassé les genres plus comme des concepts à décrire, que comme des unités de classement. Il est évident que nous n'avons pas pu énumérer l'ensemble des perspectives qui peuvent concerner la question des genres, nous espérons néanmoins avoir dressé un panorama raisonné et condensé des approches que nous avons considérées comme représentatives, afin de présenter – et de légitimer – un cadre théorique d'analyse des genres. Ce cadre théorique, qui a fondé notre étude, a servi de point d'ancrage pour le modèle proposé au chapitre 6, (cf. aussi annexe 1) tout en précisant qu'il ne fait que tracer les directions d'orientation pour une telle modélisation.

Pour poursuivre notre objectif, une première étape était évidemment de tenter de préciser ce que nous entendons par document, et plus exactement par document numérique. Si le document est un outil fondamental pour l'homme, car il lui permet de se constituer une mémoire sociale par la conservation de traces organisées, tout « espace/objet » est potentiellement susceptible de devenir un document. Au fil du temps le document a été défini de multiples manières : comme patrimoine sémiotique figé sur un support, comme espace sémantique homogène ou comme la disposition structurée d'une information, comme un support qui contient des éléments de connaissance, etc. La première étape de notre travail visait à délimiter l'objet de notre analyse, à savoir le DN, en partant d'une définition du document dans son acception classique. Nous avons ainsi étudié les conditions nécessaires et obligatoires qui institutionnalisent et confèrent aux objets/espaces le statut de document. En prenant appui sur les prémisses exposées dans cette première partie pour

le cas du *document*, nous lui avons opposé par la suite le *document numérique*.

Nous avons pu observer qu'en tant qu'objet, un document peut être défini comme étant une entité *perceptible* et matérielle, *délimitée* formellement sur un fond (ayant donc un début, un milieu et une fin) et dont les propriétés sont *stabilisées* et se *conservent* comme telles au minima pour le temps de la lecture. Du point de vue des sujets, la perception et l'interprétation du document et dans un certain sens, son existence-même, dépendent de l'action d'un sujet interprétant, action invariablement circonscrite par la temporalité propre du sujet. Cette action représente l'engagement d'un lecteur, manifesté à travers une *intention* qui mobilise sa *compétence* de lecture et requiert une *disponibilité temporaire* (un budget-temps). Du côté de l'action, le document était défini comme la *trace* matérielle et le *témoignage vérifiable* d'un fait interprété et qualifié à travers sa *contextualisation* par une communauté d'interprétation. Nous avons résumé la définition du DC sous la formule :

Document = [perception (délimitation & stabilisation & persistance)] & [lecture (intention & compétence & budget temps)] & [qualification (contextualisation & témoignage & traçabilité)]

Le DN a été par la suite soumis aux mêmes critères, en suivant les trois axes épistémologiques qui ont guidé tout ce travail, à savoir en tant qu'objet, du point de vue des sujets mais aussi par rapport aux pratiques qui le construisent. Nous avons constaté que le sens d'un document numérique ne découle pas seulement de ce qu'il contient et que pour sa caractérisation il faut également prendre en compte ses propriétés technologiques, ses caractéristiques sémiotiques et sémantiques, ainsi que l'usage et les manipulations qui en sont faites.

Il nous a paru important de mettre en relief le fait que, dans la logique du numérique, toute manipulation que l'on effectue sur un document se fait par la médiation d'un calcul car, ce sont justement ces « machines à communiquer », pour reprendre l'expression de P. Schaeffer [Sch69], qui organisent l'espace de la communication et mettent en scène les formes sémiotiques. À la suite de P. Lévy, nous pensons que « *considérer l'ordinateur seulement comme un instrument de plus pour produire des textes, des sons ou des images revient à nier sa fécondité proprement culturelle, c'est-à-dire l'apparition de nouveaux genres liés à l'interactivité.* »<sup>1</sup>. En effet, l'écran d'ordinateur n'est pas qu'un réceptacle de formes, mais un instrument d'intercession incontournable, qui rend possible leur occurrence à travers une série de médiations de calcul. L'ordinateur n'accueille pas seulement des formes et des fragments d'un langage mais il participe à l'engendrement d'une sémiologie et ceci à divers niveaux et degrés.

En tant qu'objet, le DN nous oblige à considérer différemment la matérialité car elle s'organise sous forme de couches sémio-techniques successives. Entité tricéphale cf. 3.3.1.3, c'est seulement la *forme de restitution* qui mobilise l'attention et la compétence du lecteur. En effet, le lecteur n'interprète pas les opérations qui ont rendu visible le texte numérique mais le résultat de ces actions. La matérialité

<sup>1</sup>Sur les chemins du virtuel, Pierre Lévy, <http://hypermedia.univ-paris8.fr/pierre/virtuel/virt0.htm>

à laquelle nous avait habitué le DC s'efface lentement au profit d'un support de lumière. N'étant plus un objet tangible, nous situons le DN plus près du concept philosophique d'*objet mental* que de celui d'objet physique, car la matérialité physique de l'objet importe donc moins que le système de relations dont il est partie prenante. On concluait que le DN est fait d'une matière impalpable, qui se manifeste seulement dans l'action. Car, lorsque l'on se penche sur la matérialité du DN, on constate que son contenu peut se trouver, physiquement, à des endroits différents (dans différents répertoires de fichiers ou bases de données) ; il peut être le produit d'une information dynamique, c'est-à-dire un document conçu de telle façon qu'il puisse tenir compte des changements et qu'il se mette à jour régulièrement ; il peut posséder une organisation structurale et fonctionnelle suffisamment souple pour être facilement adapté à divers contextes d'utilisation et personnalisé selon les besoins, les intérêts et les habitudes d'un lecteur.

Mais ce que le DN change ce n'est pas seulement une modification de la technique de production et/ou de reproduction des textes ou un changement du support de l'écrit. Nous constatons une révolution des pratiques de lecture, une transformation profonde de notre relation à la culture écrite. Nous avons ainsi souligné le fait que lire n'est pas une activité simple, pas plus qu'une simple activité. Car lire ne consiste pas seulement à accroître un savoir mais c'est une expérience de vie qui nous construit et qui déstabilise aussi nos certitudes. La lecture n'est pas une opération neutre mais un engagement. D'un point de vue sémiotique et/ou sémantique, on a vu que les significations peuvent être multiples et renvoyer aux points de vue instituant l'interprétation d'un document. Les signes qui composent le DN se présentent comme un matériau complexe, hétéroclite, relevant de plusieurs régimes sémiotiques et souvent isolés sur d'autres supports. Les langages numériques emploient de façon conjointe une pluralité de codes déjà utilisés par d'autres langages : le langage verbal et iconique, le mouvement, l'image, le son et les couleurs, ces signes interagissant dans un processus d'émergence d'un sens global. La multiplicité des codes présents de façon simultanée ainsi que les caractéristiques techniques d'interactivité et d'hypertextualité font que les documents sont devenus mobiles, modifiables, exportables dans d'autres documents. Et cette médiation effectuée par le numérique n'est pas neutre mais elle introduit des hiérarchies distribuées dans la production de l'expression.

En effet, on constatait que le numérique transgresse trois limites essentielles pour le processus d'interprétation :

- La première consiste dans le fait que le texte n'a plus de frontières spatio-temporelles, cela modifiant radicalement la notion de contexte et, par conséquent, le processus de construction du sens. Cela redéfinit aussi la matérialité des documents parce qu'elle dénoue le lien immédiatement visible qui unit le texte et l'objet qui le contient.
- La deuxième limite est celle qui sépare auteur/lecteur. Le contrat de lecture étant bouleversé, le lecteur se trouve dans une situation paradoxale, car, à la

fois il y a une sorte de distanciation mais aussi d'engagement. Cette rupture donne au lecteur la maîtrise de la composition, du découpage et de l'apparence des unités textuelles qu'il veut lire, de sorte que tout le système de perception et de maniement des textes se trouve modifié.

- La troisième limite concerne les rapports qui existaient entre le texte et l'image. On constatait ainsi qu'avec le numérique le narratif est en confrontation avec l'iconique, car le DN laisse parfois l'impression que le texte s'efface au profit de sa forme, la narration étant menacée par son *design*. En effet, le lecteur de DN lit un rouleau qui se déroule en général verticalement et qui se trouve doté de tous les repérages propres à la forme qui est celle du livre depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne: pagination, index, tables, etc. Néanmoins, ce faisant, nous avons pu voir qu'un DN permet des formes d'interactivité entre les lecteurs et le document lui-même, qui sont très difficilement sinon pas réalisables avec un document à support traditionnel.

On voit donc que les conditions de lecture sont suspendues et reconfigurées par une instrumentation conséquente des contenus numériques. Dans ce sens on pourrait dire que le DN accentue la technicisation du rapport de l'individu au savoir, car la connaissance que nous produisons aujourd'hui est le fruit d'échanges et de renouvellements. En effet, la personnalisation des formes sémiotiques, menée toujours plus loin dans l'individuation, peut avoir pour conséquence d'annuler le contenu comme objet pour n'en faire que le reflet de l'idiosyncrasie du lecteur. C'est le cas des objets herméneutiques. La lecture peut être désorientée si le lecteur ne peut s'identifier dans la communauté constituée de tous les lecteurs accédant au même contenu. Selon certains auteurs [Cro03], une personnalisation accrue de DN peut avoir comme conséquence d'empêcher l'appropriation, en annulant l'objectivation qui donne au document son objectif et son objet. Mais l'appropriation ne consiste-t-elle pas justement dans le fait de faire sien le contenu et de l'intégrer comme une part de soi : penser ou agir avec lui, sans avoir à s'y référer explicitement? Selon nous, les DN seraient ainsi des objets temporels, c'est-à-dire qui se construisent, comme une mélodie, au cours-même de leur écoulement. Cependant, comme nous avons pu le voir précédemment, l'espace intelligible du document est partageable par consensus, et c'est justement cette notion de partage qui lui confère un statut de signe *social*. Le DN peut être parfois un espace de projection corporelle impliquant la représentation du lecteur dans l'espace virtuel par le choix d'un avatar, forme de dédoublement de lui-même, pour se déplacer sur une surface symbolique. Si l'interprétation d'un espace/objet est plurielle et le sens est fuyant, le document cristallise un phénomène bien connu, que nous avons pris l'habitude d'appeler la « polysémie d'un texte ». Objet socialement construit, le document est institué comme tel par un acte de lecture, somme toute, collective. L'outil numérique a donc comme corollaire non pas seulement une fragmentation des textes mais aussi une fragmentation de la lecture.

Nous avons souligné à plusieurs reprises le fait qu'il n'existe pas une signification immuable du document, mais que les significations sont validées par les situations normées. Ainsi, du point de vue des pratiques, le sens instaure un rapport de vérité avec la norme, cette dernière étant comprise comme un substitut intersubjectif à la vérité. L'interprétation d'un document passe ainsi obligatoirement par une confrontation sociale qui lui confère sa légitimité. Car, la façon dont les hommes exercent la connaissance s'accomplit toujours à l'intérieur d'un régime particulier de pratiques ordonnées. Le sens devient ainsi l'actualisation d'une signification par un lecteur au sein d'une communauté, dans la mesure où cette signification fait partie d'une pratique socialement normée. Autrement dit, le sens n'est pas immanent à une forme sémiotique mais aux conditions sociales d'utilisation. Or, les normes qui régulent les conditions d'utilisation appartiennent à la culture, qui sculpte notre monde en guidant nos perceptions et nos interprétations ; cette culture constitue un ensemble intelligent, mais mouvant, qui réagit à travers l'action conjuguée des communautés.

La structure d'acquisition des connaissances, que nous avons à identifier, suit ainsi une dynamique cognitive et sociale soumise à l'histoire. Aujourd'hui, la culture numérique à laquelle nous faisons face structure l'acquisition des connaissances que nous devons identifier, légitimer, exploiter. En effet, si l'on s'explique la complexité de nos comportements comme étant le résultat de la complexité de notre environnement, on comprend que l'approche des comportements interprétatifs doit embrasser la culture par tous les moyens. Sur ce point, tous les théoriciens s'accordent et la diversité disciplinaire des approches actuelles de la problématique des genres confirme cette difficulté. Car, en effet, les genres appartiennent à un ensemble plus large de catégorisations culturelles avec lesquelles les hommes pensent les réalités qu'ils ont eux-mêmes créées.

Le numérique brouille maintenant les notions d'unité, d'identité et de localisation. De plus, la distinction de l'original et de la copie semble avoir perdu toute pertinence. On voit ainsi que le document devient conforme au processus qui le constitue et auquel il s'entremêle. Il devient action, parcours, il se réalise sous l'effet de l'interaction entre un matériau sémiotique, un outil et un lecteur. Ses limites topographiques sont déterminées par le rythme imprimé par la lecture-action d'un lecteur sur le flot d'expressions. Car, ce n'est désormais plus la matière qui enclenche le processus interprétatif mais l'action du lecteur qui, circulant dans le flux d'informations et procédant par découpage, est toujours en train de construire un document – son document. Les limites d'un DN sont ajustables à l'infini, elles calquent le parcours de lecture et se réalisent dans la limite des circulations permises par le graphe de relations proposées. Le DN devient une expression *circonscrite*, non plus dans un espace mais dans le temps, plus précisément dans le temps de l'action, car il constitue un *assemblage temporaire, ponctuel et singulier*. Il est un réservoir d'informations potentielles, qui se réalise ici et maintenant, par un lecteur particulier ; il est un montage, sa lecture s'apparentant à l'édition. Le sens d'un DN n'est pas préexistant, prêt à être absorbé ou simplement reconnu, mais il naît au moment



où le lecteur le construit.

La deuxième partie de ce travail, qui visait l'examen de l'évolution des conceptions de la notion de genre, nous a permis de circonscrire la notion de genre. En effet, nous avons vu que l'accès au sens passe par des opérations élémentaires comme l'opposition, la discrimination, l'identification, l'assimilation, et que la classification s'inscrit parmi ces opérations. Nous voyons ainsi que « comprendre » dépasse le simple niveau de la lecture parce qu'il engage à la fois les tentatives de comparaison et les activités intellectuelles de catégorisation. Comprendre c'est en quelque sorte construire, créer. Le genre reflète ainsi la capacité et probablement le besoin de l'esprit humain de fixer ses interprétations pour pouvoir ensuite les réifier. Nous avons proposé un éclairage du terme qui, passant par l'étymologie, visait à délimiter et à établir la terminologie employée dans ce travail. Par la suite nous avons observé l'objet de notre étude, comme un élément récurrent dans l'histoire de la pensée. En effet, nous avons pu voir que l'histoire de la théorie des genres a été marquée par des modèles séduisants qui, en informant ou en déformant le monde, en essayant de construire des symétries factices avec celui-ci, ont souvent prétendu découvrir « le système naturel » qui refléterait l'organisation de la réalité. Nous avons vu, par ailleurs, que la question du *genre* ne concerne pas seulement les productions linguistiques mais aussi d'autres systèmes sémiotiques, concluant que l'étude du genre doit dépasser les sciences du langage et englober une réflexion sur les autres codes sémiotiques (picturaux, musicaux, chorégraphiques etc.) qui sont également concernés par cette problématique. Nous avons mis en évidence quelques-uns des moments cruciaux dans l'histoire critique du concept de genre. En commençant par Platon et Aristote, qui ont mis les bases de la réflexion sur le genre, nous sommes arrivés à notre époque, avec Paul Otlet et Michkail Bakhtine, dont il convient de souligner l'originalité des approches et les importantes contributions qu'ils ont apportées à la réflexion globale sur le genre.

Trois tendances ont été dégagées, qui semblent illustrer autant de manières d'aborder l'objet sémiotique. Ainsi, l'*attitude normative ou prescriptive* se fondait sur une approche didactique et mettait en avant les valeurs de conformité et de tradition, s'exprimant par la recherche de l'identité et de la répétition. Imposant une vision conformiste et académique du genre, cette attitude a conduit à l'apparition d'œuvres « inclassables » qui ont précipité le mouvement de déconstruction de la notion de genre, à travers les mouvements comme le Dadaïsme, le Surréalisme ou le Textualisme de Barthes. Procédant d'une pensée *calculatoire* et/ou *statistique*, la deuxième attitude considère le document comme un objet dont il s'agit de décrire la nature, comme une liste de prédicats. Selon cette attitude, le texte n'est autre qu'un système combinatoire dont il faut saisir et décrire les éléments qui le composent. Très productive, cette démarche a vu apparaître une multitude de classifications et de typologies, fondées sur des bases différentes mais globalement conçues selon le principe d'une totalisation additive, qui consiste dans l'énumération d'un ensemble fini d'éléments. Les travaux s'inscrivant dans cette problématique, que l'on a qualifiée de quantitative, se fondent plus ou moins explicitement sur la notion de cohésion

lexicale, en exploitant la répétition des mots comme indicateurs d'homogénéité thématique. Il s'agit notamment des travaux qui procèdent à une segmentation linéaire du texte, c'est-à-dire en segments adjacents. Néanmoins, en se basant sur la distribution des formes de surface, ces méthodes négligent la dimension sémantique du phénomène de cohésion lexicale. La troisième attitude, *comparatiste*, considèrerait que le genre n'existe que par opposition à un autre genre, chaque genre regroupant des éléments bien définis, suivant des critères différentiels. Nous nous interrogeons alors sur la nature des « genres numériques » et sur leur relation avec des genres « pré-numériques ». Car, l'arrivée du nouveau support (le numérique) et de nouvelles pratiques sociales pourrait, en effet, donner lieu à l'émergence des variations dans un genre préexistant.

Au fil du temps, nous avons pu remarquer un glissement d'une conception normative et prescriptive, fondée sur le respect de la norme du genre, vers des conceptions descriptives et comparatistes, adoptant des logiques quantitatives ou prônant la différence ou la similarité entre les textes. Toutefois, il ne faut pas en conclure que l'attribution des noms de genres est incohérente, mais seulement qu'elle suit plusieurs logiques irréductibles. Nous concluons en affirmant que si aucune des trois démarches présentées n'est exempte d'ambiguïtés et de zones d'ombre, chacune reste pertinente, car elle apporte des éclaircissements que l'on doit considérer comme complémentaires sur notre objet d'étude, le genre. De plus, ces différentes attitudes que l'analyse des genres a déclenchées, nous ont conforté dans la conviction que la compréhension, le partage et l'analyse d'un document doit situer la réflexion dans une trame plus large que celle couverte par les sciences du langage.

Si la notion de genre est toujours restée au centre des pratiques littéraires, son abandon, voire sa disparition, paraissent bien improbables. Les nouvelles technologies et les possibilités de communication qu'elles offrent posent beaucoup de questions aux sciences humaines. En effet, il est aisé d'observer que ce ne sont pas seulement les rapports à l'écriture, à la lecture ou à la parole qui sont bouleversés, mais aussi la nature du travail, le concept de loisir et les notions de temps et d'espace qui se retrouvent perturbés, modifiés. Par conséquent, pour viser une définition formelle du DN, pour approximer son sens, la solution doit être recherchée en considérant ce qu'il faut, mais surtout *ce qui est possible* de prendre en compte de manière automatique pour effectuer une tâche déterminée. Cette approximation peut s'effectuer en décrivant les situations de lecture, de manière suffisamment précise pour qu'il soit possible de les représenter et de les formaliser.

Tout en nous appuyant sur l'étude des genres telle qu'elle a été pratiquée dans les études littéraires, nous avons tenté un (re)cadre épistémologique. En effet, notre hypothèse mettait en avant le fait que tous les documents, y compris les DN, ne réclament pas, ou, en tout cas pas d'une manière systématique, des filiations avec la littérature. Nous observions que le DN possède une complexité structurale interne assez redoutable qui exige un cadre théorique approprié pour un traitement adéquat. Or, ce cadre théorique doit être recherché du côté des différentes disciplines et sciences au sens large du terme. Nous avons particulièrement avancé l'idée que

l'étude du genre doit intégrer des méthodologies relevant d'une théorie de l'action car, le couplage interprète/discours n'est pas détachable des pratiques qui les subissent. En résumé, la lecture de DN ne s'apparente pas à la contemplation mais lire à l'écran veut dire bien voir, se déplacer, saisir et réagir. La lecture de DN constitue une rencontre dynamique entre un lecteur/utilisateur et des formes sémiotiques à travers l'outil informatique. Ainsi, le WEB ne doit pas être compris comme un lieu de lecture mais surtout comme un lieu d'activité, la navigation étant un régime d'action particulier qui peut supporter différents types d'activités : lecture, écriture, jeu, communication, etc. Si les études sur la réception renvoient à l'image d'un lecteur/spectateur/réceptacle, une théorie de l'action revendique une image active du lecteur, qui ne décode pas mais qui sur-code, qui ne déchiffre pas, mais qui produit le sens. Selon cette perspective, lire c'est faire et défaire et l'intelligence devient la capacité à mettre, à donner du sens dans la (à sa) vie. Nous considérons ainsi que le sens n'est pas préexistant, prêt à être absorbé ou simplement reconnu, mais qu'il naît au moment où le lecteur le construit. Et nous avons vu que, dans le cas du DN, le sens surgit à l'intersection d'un plan sémiotique déterritorialisé et d'une visée intentionnelle d'un écrivain/scripteur ; il émerge des effets de pertinence locaux alimentés par les pensées, le désir et l'intelligence d'un lecteur. En effet, nous souhaitons souligner que le lecteur ne s'intéresse plus à l'intention auctoriale et que le sens n'appartient pas non plus au texte, mais qu'il est intentionnel et réside dans l'action d'un lecteur. C'est ainsi l'intention de lire qui pilote l'activité du lecteur, intention toujours sensible au contexte et qui évolue dans le temps, chaque contexte différent ayant la capacité de reconfigurer l'identité générique d'un texte. Nous proposons ainsi de pratiquer une approche du texte qui ne cherche pas la cohérence mais l'intentionnalité<sup>2</sup> car, ce qui intéresse le lecteur ce sont les effets qu'il souhaite, le texte n'étant autre qu'un stimulus pour une dérive interprétative. Par ailleurs, Rastier [Ras96] considère que les textes ne doivent pas être perçus comme des objets d'étude abstraits, mais comme des performances sémiotiques engagées dans des pratiques.

Nous observons donc qu'un texte peut être produit et interprété de plusieurs manières différentes, non nécessairement équivalentes sémantiquement. Les interprétations sont multiples, reconfigurées par chaque contexte, par chaque lecteur, à chaque instant de sa vie, elles peuvent être infinies. Mais, puisque l'excès de sens peut nuire à la compréhension et au partage (voire même à la santé mentale), toute interprétation suppose une stratégie d'analyse qui précise les tactiques à employer et garantit la pertinence des éléments retenus. Ainsi, le sens d'une forme sémiotique n'est pas l'ensemble de significations mais le résultat de l'ensemble de ses usages. Nous avons ainsi précisé que les genres qui ont pour vocation celle d'aligner les interprétations, sont omniprésents dans la production, dans l'interprétation et dans la gestion des documents. Et cela, dans la mesure où, ils constituent de vérita-

<sup>2</sup>Dans ce sens on pourrait comprendre le monde tout entier comme un ensemble d'intentions externalisées. Et comme un clin d'œil, nous dirions que si la route du Paradis est pavée de bonnes intentions, le monde est pavé des intentions tout court.

bles standards auxquels les acteurs participant au flux sémiotique se réfèrent afin de coordonner leurs activités et afin de réguler leurs attentes et leurs échanges. En effet, le rôle du genre est justement celui de réguler les tensions qui peuvent exister entre un point de vue individuel et un point de vue qui se rattache aux contraintes collectives. Car, toute action humaine n'a lieu et sens qu'à l'intérieur d'un ensemble de règles et de comportements déchiffrables par l'ensemble de la communauté. Nous avons proposé de considérer le genre comme une sorte de contexte. Car, généralement, pour transmettre une intention il ne suffit pas de la matérialiser à l'aide d'un code sémiotique choisi. L'homme doit procéder à une évaluation quasi permanente de *ce qu'il faut*, de *ce qu'il peut* et du *comment* le faire (dire), dans telle circonstance, par rapport à tel ou tel interlocuteur et en conformité avec l'objectif poursuivi. Ainsi, nous avons proposé d'employer le concept de « contexte de référence » qui permet une interprétation sociologiquement valide. C'est le cas de figure valable pour l'interprétation des documents, interprétation invariablement consensuelle et soumise à l'impératif de partage. Nous avons défini le « contexte de référence » comme étant une sorte de terrain commun (composé par le système de pertinences partagées), soumis tant à des valeurs socioculturelles (contraintes spécifiques aux institutions en place) comme à des contraintes d'ordre technologique. En conséquence, pour qu'il y ait partage, le signe personnel doit devenir signe social. Si l'interprétation d'un document implique nécessairement la socialisation du discours, la confrontation à l'autre, nous considérons que nous ne partageons pas seulement des normes d'interprétation mais aussi les contextes qui viennent avec ces normes et dans lesquels les normes sont opérationnelles. Sur cette base épistémologique, nous proposons trois approches complémentaires pour aborder le genre : une approche interprétative, centrée sur les sujets, une deuxième procédurale, qui analysait leurs actions et une approche descriptive qui abordait l'objet. En effet, à la suite de F. Rastier nous considérons que le sens n'est ni dans l'objet (le discours) ni dans le sujet (l'interprète) mais dans leur couplage au sein d'une pratique sociale.

Le genre semble pré-structurer la pensée et l'interprétation, la lecture des documents étant une pratique socialement et institutionnellement codée. Il spécifie le monde par une pré-classification mentale au niveau du *comprendre* et au niveau des usages et donc du *faire* dans un contexte social précis que nous avons appelé contexte de référence ou institution. En particulier, la pratique de la lecture se décline en tout un ensemble d'usages variant selon les différents genres existants. Par sa fonction de régulateur des attentes, car l'écrivain/scripteur et le lecteur agissent sous le même système de pertinences, le genre assure la compréhension d'une situation sociale tant du point de vue de la composition du contenu, comme du point de vue de l'usage. La notion de genre renvoie ainsi à des conventions sociales plus ou moins explicites, le genre agissant comme une « didascalie » qui vise à définir le pacte de lecture. Les conventions appartiennent d'ailleurs à des groupes sociaux spécifiques, les communautés d'interprétation. En effet, cette vision intersubjective du sens prévoit que la vérité n'a de validité que par rapport à un ensemble social donné et par rapport aux normes qui régissent cette communauté. En analysant les activités et les inten-

7

tions qui mobilisent les lecteurs de DN, nous avons constaté qu'Internet autorise des activités très diverses mais surtout des activités hybrides. Notre temps étant désormais marqué par le chevauchement, le métissage, l'intertextualité et l'immédiateté, la connaissance n'est plus possible que dans la création de liens. Ainsi, construire ses modes de lecture et les bases d'un savoir est devenu, dans ces conditions, une opération plus complexe qu'auparavant, car les espaces et les flux d'informations sont multiples, multiculturels, multilocalisés, mouvants, hétérogènes, fragmentaires, multiformes, multidisciplinaires. Dans ce contexte envisagé comme un tissu mouvant et changeant des multiples dépendances réciproques, l'information dispersée au sein de réseaux de sens mouvants, tissé par les actions humaines, est marquée par l'immensité, la diversité et l'instabilité. Ainsi, l'interprétation, la qualification et la reconnaissance générique d'un document est sous-tendue à une attitude prévisionnelle, car projeter des attentes signifie faire des prévisions. L'horizon d'attente est invariablement nourri par les expériences préalables et par les lectures précédentes, il est nourri par le langage et par les habitudes culturelles. Cet horizon d'attentes s'appuie sur des pactes de lecture et médiation.

En se remettant pour sa lecture à la liberté du lecteur, le DN déconstruit l'ordre du texte et dépossède, non pas seulement son auteur d'une partie de son autorité et de son intention auctoriale mais il s'affranchit aussi du médiateur/accompagnateur. Autrement dit, le DN tend à se dégager de toute médiation culturelle ; il bouscule le rôle du lecteur, celui de l'auteur et celui du médiateur, qui se confondent et se superposent, définissant des nouveaux types de contrats de lecture. Dans ce sens, nous proposons une vision du genre comme une organisation et une stabilisation des rapports à trois : un lecteur, un écrivain/scripteur et un médiateur. Cependant, il a été souligné qu'en se libérant des délais qu'imposait le processus de fabrication des livres, le DN abolit la distance entre l'auteur et ses lecteurs et rapproche le temps de l'écriture de celui de sa consommation. Et nous avons vu que, dans certains cas, les lecteurs sont introduits dans le processus d'écriture, chaque lecture devenant à son tour écriture. En effet, seule la poursuite de tel ou tel parcours permet « d'écrire » le texte, en l'actualisant, en le réalisant. Dans ce contexte, la norme de lecture n'est pas une obstination interprétative mais elle fonctionne comme un schème qui opérationnalise l'information pour qu'elle puisse devenir connaissance. En définitive, un genre est ce qui rattache un texte à une formation socio-discursive, il constitue un aspect de la norme qui régit l'économie sémiotique.

Cependant, ce qui établit, légitime et en même temps invalide une interprétation c'est le genre attribué à travers la lecture. C'est la raison pour laquelle l'approche procédurale visait à définir la lecture comme un cas particulier d'action. Nous souhaitons mettre en évidence le fait que nous ne lisons pas *avec* les yeux mais *via* les yeux, nous lisons *avec* notre système cognitif qui réunit le cerveau, notre histoire et celle de notre communauté, la temporalité et l'espace, la génétique, etc. Le genre constitue ainsi une sorte d'idée reçue, une maladie interprétative contagieuse qui s'étend selon les époques et les communautés. Si, en tant qu'artefact, le document a été caractérisé comme étant un outil extériorisé, le genre peut être aussi considéré

## CHAPITRE 7. CONCLUSION

comme étant un artefact, dans la mesure où, il constitue un outil intériorisé qui instancie des schèmes procéduraux. Nous entendons, en effet, par schème procédural, une unité de base qui pourrait caractériser le couplage de l'intellect avec la culture, précisant que les modèles ou les schèmes d'action formés par plusieurs idées organisées se développent et se modifient au cours de l'expérience. La notion de schème, proche de ce que les psychologues cognitivistes appellent « script », désigne une organisation conventionnelle d'actions, liée à des situations bien connues (comme, par exemple, manger dans un restaurant, prendre un autobus, aller chez le docteur etc.). Les schèmes procéduraux émanent d'une socio-culture déterminée, et font partie d'un « savoir général » qui permet d'appréhender et de construire le sens de certaines situations de la vie courante. Ils constituent donc des cadres stéréotypés et intériorisés qui permettent au lecteur d'interpréter selon des normes valides. Nous faisons ainsi appel à la notion de *sens commun*, entendant par là l'ensemble des présupposés communs, implicites ou explicites, le contexte partagé de sens et le fondement du lien social. En définitive, l'horizon de sens commun est en réalité un horizon de sens partagé, car il fixe les conditions de l'interaction, du lien social. Cette capacité cognitive universellement partagée met en relief la détermination normative du monde.

Contrairement à la lecture du DC, captieusement imprimé d'une certaine linéarité, le DN met en avant une multitude de parcours de lecture que le lecteur peut choisir ou non d'exploiter. Nous proposons d'analyser les parcours de lecture à deux niveaux : le niveau micro recouvrirait à peu près ce que l'on appelle la page et définit l'occupation de l'espace par les différentes zones qui la composent. Nous avons pu ainsi constater qu'un comportement de lecture peut varier non pas seulement d'un individu à un autre pour une même page donnée, mais qu'un même lecteur peut adopter des stratégies différentes d'une visite à l'autre, en fonction de ses objectifs et des paramètres qu'il aura pu ou non mémoriser, de ses habitudes déjà installées, etc. En revanche, l'analyse au niveau macro mettrait en évidence le fait que le DN est composé par le lecteur-même qui, par ses choix, s'engage dans un processus de construction de sens. Le lecteur constitue, en effet, une sorte de pivot autour duquel se construit le DN car, en réalité, ce n'est pas lui qui se déplace pour accéder aux documents, mais il les fait venir à lui, il organise les parties constituantes de son futur document. En effet, pour le cas du DN, le lecteur ignore, en général, quelles possibilités de parcours existent et il ne l'explore qu'à travers ses besoins précis. Le DN devient alors un espace de parcours possibles, chaque lecture configurant une lecture particulière. Par ailleurs nous pouvons préciser que tous les parcours ne pouvant être suivis en même temps, à chaque fois certains « textes » demeurent non « écrits ». Suivant cette perspective nous pourrions dire que le DN est inépuisable, car il est potentiellement toujours ouvert, aucune lecture ne peut l'épuiser. Nous voyons bien que nous sommes tous dans le savoir, plongés dans lui, le secrétant, le perpétuant et nous en nourrissant. Et, « *après tout, même si le sens nous coule entre les doigts, même s'il est impossible de lire deux fois la même page de la même manière, nous avons quelques filets pour retenir ce sens, quelques tamis pour filtrer*

le « *livre-sablier* » » [Bar05], ces filets étant, justement les genres.

En effet, si le DN est ouvert à de nombreuses propositions, des comportements de lecture peuvent s'en détacher. En observant les parcours on constatait que, les pratiques des différents lecteurs sont souvent redondantes et loin d'être aussi multiples et variées que l'on ne pourrait l'imaginer de prime abord. Nous en avons mis en évidence sept types de parcours, qui constituent tout autant de manières d'aborder les formes sémiotiques, obtenant ainsi une nette réduction du champ des possibles. Ne pouvant ni ne souhaitant développer un algorithme de mise en forme des graphes – champ de recherche qui dépasse de très loin notre étude – nous avons fait appel à des solutions simples pour la mise en forme. Sur la base de l'observation des éléments rythmiques<sup>3</sup>, temporels et topologiques des sessions, nous avons proposé une classification des trajectoires de lecture. Ainsi, nous avons proposé des motifs élémentaires de navigation qui nous intéressent directement, même si les conclusions en termes de comportements des utilisateurs ne nous satisfont pas complètement. Car, si la navigation est un point capital, une fine analyse des parcours devrait permettre aux lecteurs à la fois de déterminer leur position actuelle dans la globalité du graphe, autrement dit d'avoir une idée de leur position dans l'ensemble et de pouvoir retourner facilement à leur point de départ. Même si, en réalité, la logique devrait être inversée car, comme nous l'avons souligné, ce n'est pas l'utilisateur qui se déplace. Il reste devant sa machine et ce qui se déplace c'est le réseau qui vient à lui.

À travers la troisième approche, descriptive, nous souhaitons souligner le fait qu'avec la numérisation, les dimensions inter-sémiotiques et inter-textuelles prennent un relief particulièrement accru. En effet, la numérisation induit une transformation profonde de notre relation à l'écrit. Si le texte, dans sa forme classique, était centripète, car il tirait à lui le lecteur et l'emprisonnait par la séduction entre ses mots, l'écriture numérique semble entraîner le lecteur dans un mouvement centrifuge : le lecteur balaye du regard et doit repérer les endroits clés, pour accrocher son parcours, pour ne pas trop s'éloigner de son intention initiale. Nous avons vu que cette écriture passe, de plus en plus, par un savoir-faire technologique qui rapproche l'écrivain/scripteur du scénariste, du dessinateur de bandes dessinées, du plasticien, du réalisateur de cinéma. D'un point de vue sémiotique, l'idée de tirer parti de l'affichage d'un texte pour produire des effets poétiques n'est pas nouvelle car, on a vu que les écrivains et les poètes de tout temps ont toujours porté une attention particulière à la forme des mots et à leur disposition dans l'espace de leur inscription. Néanmoins, avec l'écran, la narration s'inscrit à mi-chemin entre la poésie et le texte narratif (roman ou nouvelle), car sa lecture sera fragmentaire, frustrante, elle s'organisera comme une juxtaposition déroutante de textes, images et sons et réclamera parfois une interactivité accrue. Nous constatons qu'en effet, la diversification des modes de consommation de l'information s'accompagne d'un nouveau développement des modes de création et que le texte numérique ouvre la voie à des

<sup>3</sup>Le rythme est dans le temps ce que la symétrie est dans l'espace.

## CHAPITRE 7. CONCLUSION

œuvres destinées à être reçues en dehors de l'univers du livre. L'écriture numérique est ainsi davantage une rhétorique qu'une lexicographie, elle peut être comparée à la chorégraphie. On pourrait ainsi parler d'OGM – œuvres génériquement modifiées – qui seront des objets détournés de leur « genre » dans la mesure où certains écrits ou œuvres ne sont pas conçues pour être lues mais manipulées. Les adolescents, véritables pionniers du nouveau langage, inventent de nouvelles formes de communication écrite avec les outils mis à leur disposition, et nous retenons de ces pratiques spontanées le goût pour l'écriture de l'immédiateté, pour l'écrit conversationnel ou le parlécrit.

Selon certains auteurs les technologies ont apporté une généralisation de l'activité de zapping et fait craindre les dangers d'une « hypolecture ». En réalité, nous vivons dans une société de la captation et surtout de la canalisation de l'attention. Cette mise en scène de l'information répond à une évolution vers une forme de ludisme de tous les secteurs. Il est certain que nous allons vers un monde où le spectacle est très fort; les gens adhèrent par facilité au monde des images et ils ne vivent plus que par celles-ci. Mais, contrairement aux premières époques de la télévision, nous ne serons pas des consommateurs passifs et dénués de toute parole mais bien au contraire : il nous est désormais possible de communiquer, d'interagir, de créer des réseaux. Nous sommes au début d'une ère nouvelle et de formes discursives adaptées devront être inventées pour que l'hypertexte trouve sa légitimité dans l'espace d'écriture ainsi ouvert.

Nous avons accordé une attention particulière à l'intertextualité qui était comprise non pas seulement comme une combinatoire mais comme une architecture qui établit des hiérarchies de sens. En effet, l'intertextualité fait référence à la présence, explicite ou implicite, d'un texte dans un autre texte et par voie de conséquence au « rapport privilégié de ressemblance ou de détournement qui s'instaure entre plusieurs textes ». En effet, l'hypertexte, construit à partir d'unités textuelles déjà existantes, n'est autre qu'un nouveau texte. En offrant des choix de parcours explicites, l'intertextualité multiplie exponentiellement l'espace du sens car l'hypertexte devient une matrice de textes potentiels, dont seuls quelques-uns vont se réaliser sous l'effet de l'interaction avec un lecteur. Sur le modèle de l'encyclopédie classique, le DN s'est libéré des contraintes de son volume et se donne à lire par unités « discrètes », reliées entre elles selon des configurations variables. Néanmoins, cette transformation d'un texte en un hypertexte a comme conséquence un morcellement thématique, chaque unité qui le compose comprend idéalement une seule idée, notion ou sujet et elle s'associe à d'autres, qui lui sont connexes, grâce aux liens. On voit donc que l'(hyper)lien établit une hiérarchie de textes, car il englobe l'idée de carrefour, tout mot étant potentiellement un échangeur de sens dans une phrase. Du point de vue de la sémantique le texte est organisé en nœuds, ce qui nous autorise à parler de texture permettant au lecteur d'arriver à un résultat par des voies différentes.

Nous voyons donc qu'aujourd'hui, un texte, même ancien, recommence une nouvelle vie lorsqu'il est numérisé. Il devient en quelque sorte anonyme car il perd



son paratexte, cette « carte d'identité » pré-établie et c'est pour cela qu'il faudra à nouveau convaincre et séduire le lecteur par ses caractéristiques intrinsèques. La démocratisation de l'outil informatique a permis à un nombre grandissant de particuliers de manipuler des documents de plus en plus volumineux : photos numérisées, fichiers audio au format MP3 (MPEG-1 Audio Stream Layer 3), e-mails, documents de travail, etc. L'apparition du numérique ouvre des perspectives immenses pour la conservation de la mémoire de l'humanité car il apparaît comme un outil incontournable permettant d'optimiser la gestion et la conservation de l'information. Dans ce contexte, l'intérêt de l'étude des genres de DN revient à être une question de gestion des savoirs et de patrimoine numérique. Devant l'accroissement de la masse de documents, il faut inventer de nouveaux instruments pour les simplifier, les condenser ou sinon jamais l'intelligence ne saura, ni surmonter les difficultés qui l'accablent, ni réaliser les progrès auxquels elle aspire. Une des idées majeures de ce travail était de mettre en évidence le fait que le sens n'est que partiellement déterminé par la forme linguistique. Que le travail de construction du sens peut faire jouer absolument tout, tout le savoir explicite et implicite, toutes les conventions de l'organisation sociale, tout ce que nous partageons parce que nous participons à une culture, parce que nous avons un corps humain.

Nous avons proposé un modèle qui repose sur la description de points de vue sur lesquels l'appréhension du concept de genre peut prendre appui. Pour formaliser une conception du genre, il s'agit de créer et hiérarchiser des critères dans le but d'analyser leurs interactions. En effet, les genres étaient définis par un faisceau de critères, la cohésion de ce faisceau jouant un rôle déterminant. Le genre peut également être conçu comme une constellation spécifique de caractéristiques, reliées entre elles de façon systématique et qui fournit un cadre d'orientation conventionnel pour la production et la réception du discours ou bien, comme un mode de cohésion et de cohérences, permettant la production et l'interprétation de formations spécifiques de caractéristiques ainsi que de leurs relations formelles et fonctionnelles. La question délicate de la mise en œuvre d'une critérisation adaptée à l'analyse du genre demeure cependant bien problématique. Correspond-il réellement à une moyenne des critères considérés? Nous pourrions aussi tenter à définir la notion de genre comme une pyramide où se superposent les trois « couches » correspondant aux trois perspectives abordées dans ce travail : un point de vue qui se rattache aux sujets, l'autre orienté vers les actions et le troisième qui prend en considération la description de l'objet. Le système générique consisterait ainsi dans l'articulation dynamique de ces différents niveaux car il faut considérer le genre non pas comme une donnée, mais comme un processus, avec plusieurs stades. Nous espérons que les critères que nous avons proposés constituent réellement des marqueurs de pertinence et que nous ne nous sommes pas perdus dans le fantasme d'une exhaustivité jamais atteignable qui nous habite tous. En effet, le problème essentiel reste celui du cercle herméneutique à savoir : l'œuvre ne peut être saisie et reconnue qu'à travers le genre, qui, lui même ne peut être identifié que par les œuvres singulières qui le composent.

## 7.1 D'UNE PENSÉE GRAPHIQUE VERS UNE PENSÉE COMPUTATIONNELLE

Nous venons de constater à travers l'étude du genre que le monde numérique induit une nouvelle façon de voir les choses, que cette révolution technologique que nous sommes en train de vivre modifie notre façon de penser, de sentir, de nous représenter l'homme et le monde. Si, de même que l'écriture l'a fait dans son temps, le numérique marque une rupture dans l'histoire des outils de la pensée, la question se pose de distinguer en quoi nous pensons différemment quand nous disposons d'outils numériques. En d'autres mots, le fait de constituer des objets intellectuels nouveaux nous conduit-il vers l'élaboration des concepts qui resteraient inconcevables sans la médiation numérique? Dans ce contexte, une première étape consiste à se demander si la lecture instrumentée et interactive, que mettent en œuvre les supports numériques, est ou non appelée à se généraliser, ou bien, si nous allons voir se développer une pluralité de modes de lecture. Nous avons vu que les principales compétences mises en jeu dans les opérations d'écriture, de mise en forme, de transmission de l'écrit ont été bousculées, modifiées. Dans ce cas, ces modifications induiront-elles, à terme, des changements au niveau des pratiques langagières et/ou de nouveaux systèmes d'écriture qui exploiteront probablement mieux les nouvelles potentialités? Vivrons-nous la modification de certaines des actions structurantes de l'individu, comme de nouveaux genres de connaissances, des critères d'évaluation inédits, ainsi que de nouveaux acteurs dans la production et le traitement des connaissances?

En effet, l'apparition de l'écrit semble avoir eu des conséquences majeures sur le plan cognitif car cela a permis l'apparition d'un décalage temporel entre le moment du besoin (ou du désir) et celui de sa satisfaction. Le fait de déposer son savoir sur un support, à l'extérieur de son corps, a permis à l'homme d'entamer ce que B. Stiegler appelle *processus d'individuation* [Sti], avec des conséquences majeures sur le plan ontogénétique et phylogénétique. Car, se positionnant vis-à-vis de l'outil et vis-à-vis de l'autre dans la triade moi/l'outil/l'autre, l'homme a pu affiner ses instruments cognitifs. L'ethnologue Leroy Gouran [LG82] a remarquablement bien mis en évidence le rôle structurant qu'a eu l'outil ; participant à la culture, il concourt au fondement anthropologique de l'humanité.

L'écrit nous offre la matière à penser différemment, à penser autre chose, à dégager de nouvelles tâches intellectuelles. En effet, la dissociation de la source d'émission induite par l'écriture suppose une réception hors contexte originare. En apportant une bidimensionnalité spatiale à la représentation du contenu, (perception impossible à travers l'oralité qui lui précédait) l'écrit a permis au lecteur d'accéder simultanément à différentes parties du contenu, indépendamment de l'ordre qui reliait ces parties dans le flux oral. « À travers l'écriture, ce qui était dispersé dans le temps devient contigu dans l'espace, l'œil pouvant librement naviguer et repérer les éléments du contenu » [Pen06], ce qui a entraîné, du côté de la lecture un affinement des pratiques interprétatives existantes, la construction d'autres manières d'interpréter.

## 7.1. D'UNE PENSÉE GRAPHIQUE VERS UNE PENSÉE COMPUTATIONNELLE

Car, si l'oral est prisonnier du fil temporel, l'écrit y échappe, il permet de comprendre et conduit à penser autrement. Des activités cognitives nouvelles [Goo79] ont pu émerger en même temps que l'écriture.

Cependant, la mutation technologique des outils intellectuels ne conduit pas nécessairement à un supplément, à une extension de notre champ cognitif. Si l'écrit apporte un supplément d'intelligibilité à la parole, en la rendant visible, il lui enlève également des niveaux de compréhension, car nous avons perdu les intonations, la prosodie, les marqueurs émotionnels dont la mémoire pouvait garder un souvenir plus ou moins fidèle. On voit donc que les mutations induites par les nouveaux outils peuvent aussi se traduire par un déficit d'intelligibilité, par une perte de sens, par une désorientation. La numérisation et les nouvelles formes d'affichage du texte sur écran installent d'autres manières de lire et de comprendre. L'usage courant du copier/coller/couper facilite et simplifie à tel point l'écriture que le lecteur/écrivain peut ne plus avoir réellement besoin de s'appropriier l'information qu'il produit. L'histoire longue de la lecture montre que les changements des pratiques sont souvent plus lents que les révolutions des techniques et que les nouvelles manières de lire n'ont pas découlé immédiatement de l'invention de l'imprimerie.

Aujourd'hui, l'intelligence logicielle semble prolonger l'intelligence humaine et la dégager de certaines tâches fastidieuses ou pénibles comme le filtrage, l'archivage ou le classement. Mais l'ordinateur deviendrait-il, pour autant, une machine à libérer le temps? Certains auteurs opposent la lecture du DC, qui serait la seule vraiment sérieuse, la seule nous permettant d'apprendre et de nous construire, à la lecture du DN, qui serait picorage, dissipation, voir même abrutissement. On peut lire sur écran, on peut apprendre sur écran, on peut jouer également. Les lectures des œuvres multimédia usent tous du fameux lien hypertexte et demandent au lecteur de changer ses habitudes et ses attitudes vis-à-vis des formes sémiotiques. Les supports numériques mettent en œuvre une lecture instrumentée, interactive. La lecture passe par la main qui dirige et fait chercher avec une souris qui renifle les coins d'écran à la recherche de liens. La présence de ce point sur l'écran, qui fait ouvrir le curseur en une main constitue une grande nouveauté qui aura certainement des conséquences sur nos manières de lire, car nous voyons que la lecture sur écran mobilise d'autres capacités corporelles, et probablement d'autres aptitudes intellectuelles. En ce qui concerne la structuration des contenus, chaque média a sa logique propre, basée sur des siècles ou des décennies d'expérience. Nous voyons aujourd'hui que le DN utilise un nouveau langage qui est à la fois à construire et à découvrir. En effet, il faut intégrer les savoir-faire hérités pour explorer les nouvelles possibilités offertes par la numérisation. Car, ce transfert en cours des habitudes de lecteur constitue un nouvel horizon qui s'ouvre pour la culture, et donc pour les processus de lecture.

L'écrit et l'oral ont chacun leurs propres rationalités. Si la pensée graphique a produit la raison classificatoire (dont la liste, le tableau et la formule ont marqué une mutation considérable), la pensée computationnelle produit, probablement, la raison en réseau et le temps de l'anticipation, de la programmation [Bac00]. « *Dans la longue histoire des outils intellectuels qui nous aident à penser, – nous dit B.*

*Bachimont – l’informatique et le numérique occupent une place importante, dont la portée reste encore à établir et à étudier* ». De plus, au-delà de l’appropriation de l’écrit et du livre, c’est l’ensemble de la formation scolaire qui est interpellée par ces évolutions. Nous pourrions nous demander si les catégories intellectuelles que nous associons avec le monde des textes perdureront face aux nouvelles formes du livre. Cependant, les jeunes générations passent de l’écran au livre sans le moindre problème, et adaptent leurs modalités de lecture sans que cela pose des soucis.

Très souvent les critiques établissent un parallèle entre la structure du Web et la structure neuronale du cerveau, car d’une part, nous ne connaissons pas leur complexité et, d’autre part leur essence n’est pas l’accumulation mais bien le chemin, la connaissance émergeant dans le passage (de neurone en neurone ou de site en site). Cependant, si les nouveaux environnements technologiques induisent des pratiques d’écriture collectives, coopératives et collaboratives, représentent-ils pour autant une rupture dans la manière de constituer la cognition?

Les outils, en tant que prothèses ont, depuis toujours, modifié le rapport de l’homme à la temporalité et à l’espace, plus généralement sa relation au monde. Aujourd’hui, lorsque l’on pense, par exemple, aux technologies de duplication (des parties) du corps ou de la surface du corps, on a un aperçu des modifications qui sont en train de se produire en ce qui concerne l’image actuelle que l’homme a de lui-même. On constate ainsi, par exemple, une tendance qui consiste à réduire l’image de l’homme uniquement à son intellect, le corps tendant à être considéré comme une carapace « remplaçable », améliorable, voire non-essentielle. Se référant à la place qu’occupent aujourd’hui les prothèses, B. Stiegler met en question l’existence même du corps en dehors de ses prothèses en affirmant qu’

*« il n’y a plus de corps propre pur de toute prothèse : le corps est toujours dépendant de ses artefacts et, en ce sens, il n’est jamais proprement corps, il est toujours impropre, il est toujours corps plus autre chose qui ne lui est pas propre, parce qu’il est amovible, et sans quoi il n’est rien. Impropre à se suffire à lui-même, impropre à sa pure automobilité » [Sti].*

Aujourd’hui, la présence accrue des technologies dans nos vies dévoile des nouveaux comportements introduisant, par exemple, une dépendance vis-à-vis de la machine. Ainsi, il est désormais anodin de rencontrer dans la rue des hommes branchés à des écouteurs, comme des fils qui sortent du cerveau et qui relient les individus à des réseaux invisibles. Ces écouteurs couvrent les bruits du monde « réel », de la rue, de la nature et créent des formes d’isolement. Verrons-nous, à l’avenir de nouvelles pathologies apparaître, l’addiction numérique provoquera-t-elle de nouvelles traumatologies?

En réalité, comme nous l’avons souligné tout au long de ce travail, l’outil numérique et l’Internet effectuent une superposition de deux échelles d’espace-temps : celle de l’homme et celle de la machine. Dans ce contexte, l’interface effectue le passage d’une échelle à l’autre et assure la synchronisation et la coordination entre les deux échelles. En effet, l’accumulation des traces, à travers l’écrit,

## 7.1. D'UNE PENSÉE GRAPHIQUE VERS UNE PENSÉE COMPUTATIONNELLE

a participé à la construction d'une temporalité linéaire, qui passe par des accomplissements intermédiaires et se déroule en fonction d'une fin. La stabilité de la page imprimée était tellement prégnante dans nos consciences, que l'on avait fini par la confondre avec le statut même des documents. Nous avons l'impression que *les écrits restent*. Cependant, aujourd'hui, cette affirmation n'a plus de justification technique puisque le document n'est plus que le résultat d'un calcul, qui peut se produire à tout instant, ce qui modifie la relation au *temps du document*. Réorganisant la temporalité de lecture, le nouveau outil provoque-t-il pour autant un déficit de compréhension? Le système de perception et de maniement des textes se trouve bouleversé, entraînant des modifications importantes dans la perception des distances spatiales et temporelles. Tandis que le multifenêtrage revient à une juxtaposition de textes, l'hypertexte apparaît comme une superposition des textes. Cette particularité apporte au lecteur un effet de « profondeur » et introduit une troisième dimension dans un espace à deux dimensions, l'écran.

7 Avec le numérique nous constatons un bouleversement des notions de base constitutives et constitutives de nos sociétés, comme le temps et l'espace. Car, le Web se présente comme une sorte de sphère, dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Où qu'il soit, le lecteur peut être mis immédiatement en contact avec le texte recherché, pourvu qu'il soit en ligne. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que l'information n'est pas le savoir et que pour trouver l'information adéquate il faut disposer du savoir préalable qui permette de poser les bonnes questions. Autrement le réseau pourrait devenir un labyrinthe, une immense bibliothèque dans laquelle on parcourt les titres sans jamais ouvrir les ouvrages.

L'espace du texte n'est plus un concept figé car il peut évoluer, se décliner, arborer de nouvelles formes au gré de ses nombreux interprètes. Et nous avons vu que le DN induit de nouvelles manières d'envisager l'espace et la matérialité. En effet, le Web effectue un changement de système de référence, permettant la mise en jeu de la notion de niveaux de réalité qui devient la source d'un nouveau type d'imaginaire et qui, à terme, peut affecter la perception. Le cyber-espace permet la mise en jeu des niveaux de réalité et des logiques de tiers inclus. La perception du réel, les relations interpersonnelles, notre relation au corps et au travail se trouvent modifiés. Les jeux de simulation offrent aux utilisateurs de nouvelles façons d'être en relation, d'affronter de nouvelles situations et d'explorer de nouvelles facettes de leurs personnalités. Le virtuel n'imité pas forcément le monde réel car, il n'est pas toujours un calque des contextes réels et donc les normes qui le régit peuvent être différentes. Ainsi, la succession des événements peut ne pas être la même, cela entraînant des interprétations qui n'ont rien à voir avec l'interprétation du monde réel. En effet, le numérique ne constitue pas une négation de la temporalité mais plutôt une réorganisation. Et cela nous enseigne qu'en définitive, le temps n'existe que dans nos têtes, qu'il n'existe pas de « temps » en ce monde à l'extérieur de nous-mêmes. C'est justement pourquoi nous avons conçu des pendules pour comparer car, dans la nature, il n'y a des temps qu'au pluriel. Et tous les processus circulaires, itératifs et réticulés que la numérisation dévoile, sont difficiles à penser si nous

restons enfermés dans les schémas de pensée habituels qui nous font rechercher des séquences linéaires de transmission.

Néanmoins, si l'on écoute Pierre Levy, il pronostique que nous sommes en marche vers la naissance d'une pensée collective ou les limitations de la pensée individuelle seront dépassées par la connexion de nombreux cerveaux et la convergence de nombreuses intelligences sur une même question ou un même problème. Cette intelligence collective/connective/collaborative suivra probablement un modèle de responsabilités partagées, elle se caractérisera par un changement des consciences individuelles et de la conscience et nous apprendra à raisonner autrement. Ainsi, entre les techniphobes pessimistes qui prônent l'arrivée d'un monde moins intelligent et moins humain, et les technophiles optimistes qui exaltent la disparition de l'homme, nous répondrons que, probablement nous plongeons dans un monde où les bases de ce qui fondait notre culture sont en train d'évoluer. Et que les développements des technologies nous offrent aujourd'hui la liberté de nous engager dans la créativité et la transformation. Libres de nous réinventer sans cesse. Car, si le nouveau sujet de la pensée est un sujet collectif, cela veut dire que les ressources de l'intelligence humaine seront aussi à la mesure de ce cerveau collectif et non plus à la mesure d'un cerveau individuel. Que les œuvres collectives qui feront converger toutes les ressources des individus pour produire des œuvres auront une richesse qui dépassera de loin les capacités d'un seul individu. Et aujourd'hui Wikipédia est un exemple du fait que l'écriture individuelle s'efface devant l'écriture collective et que l'écriture individuelle est une réappropriation perpétuelle des écritures collectives.

Auparavant, les techniques d'intelligence collective restaient stables d'une génération à l'autre. Or, aujourd'hui nous pouvons constater un saut, une accélération. En effet, la recherche du lien social semble toujours présente dans l'utilisation de ces technologies et l'ordinateur s'est montré être moins machine à calculer qu'une machine à créer des liens sociaux. Ainsi, par le biais du recours croissant aux technologies interactives de communication, on assisterait probablement à un accroissement du lien social. Et ces questions des formes de sociabilité, du lien et du contrôle social sont interpellées par ces déplacements entre les sphères publique et privée. En effet, le but ultime de notre réflexion serait de re-considérer la place de l'ordinateur en tant qu'outil et de mettre en avant la place de l'interprétation, du libre arbitre qui caractérise l'homme et qui seul peut apporter une plus-value qualitative. Aussi longtemps qu'on se contentera d'une conception « individualiste » de l'intelligence, on ne disposera pas de moyens conceptuels nécessaires à la (sa) compréhension. Autrement dit, notre cerveau est aujourd'hui ce qu'il est, seulement parce qu'il a été précédé par beaucoup d'autres cerveaux, car l'intelligence humaine est fondamentalement une intelligence collective et le détenteur du savoir n'est pas l'homme mais le groupe social. En prenant la mesure de la diversité et de la complexité de nos sociétés nous pourrions, peut-être, faire les choses de manière plus sensée. Maintenant à nous de faire en sorte que les **T**echnologies de l'**I**nformation et de la **C**ommunication deviennent des **T**echnologies de l'**I**ntelligence **C**ollective.

## 7.2 PERSPECTIVES

Dans ce travail ont été mis en évidence la place déterminante des moteurs de recherche dans l'économie de l'accès aux documents, les modifications au niveau de la lecture, les nouvelles formes de régulation de la production et de la diffusion des contenus, enfin plus largement l'enchevêtrement des pratiques amateurs avec celles des professionnels, mais surtout l'importance d'intégrer la notion de genre dans les métadonnées des documents numériques. Car, aux yeux de François Rastier « *Sans prétendre qu'il n'y a de lois que du genre, il demeure tout de même l'instance historique majeure d'actualisation et de normalisation de la langue.* » [Ras03] Identifier le genre permettra de réduire l'espace de recherches pour les autres métadonnées car les ressources disponibles pour l'extraction d'autres métadonnées sont différentes d'un genre à l'autre. Par exemple, les articles scientifiques, à l'inverse des articles de journaux, comportent une liste de références d'articles étroitement liés au document d'origine et conduisent ainsi à une meilleure classification. Ainsi pour un même genre, les métadonnées telles que l'auteur, les mots clés, les numéros d'identification ou les références pourraient apparaître dans des localisations similaires.

Dans le premier temps, l'ambition des travaux sur le WEB visait à promouvoir le classement et la recherche des documents par leur sens ; c'était « le temps du tissage » où le Web. était limité à la présentation des contenus et à la mise en évidence de leur proximité symbolique. Le deuxième temps, « le temps du démêlage », a mis en relief le fait que les efforts doivent être concentrés pour dissocier et distinguer la forme du fond et encore plus du fonctionnement. La capacité de traiter le savoir et la connaissance, de faire la différence entre une information valable et une information fautive, biaisée ou inutile, la capacité d'évaluer les informations, les images et les symboles et de prendre du recul par la lecture et la réflexion sont les aptitudes les plus importantes de la société de l'information qui naît. Car la dématérialisation croissante des documents implique de mettre en place des politiques de sauvegarde et de conservation de l'information numérique si l'on veut conserver une trace de ces documents sur le long terme. Ainsi, aujourd'hui, les processus automatisés d'enregistrement, de préservation et de sélection de documents ne sont plus une facilité mais une nécessité. Les défis d'adaptation aux autoroutes de l'information doivent être relevés par des processus automatisés et innovants d'extraction, d'authentification et d'évaluation.

Les développements présents dans cette thèse sont appelés à s'intégrer au sein d'une plateforme de catégorisation des usages d'Internet. En effet, en plus des critères que nous avons proposés dans cette étude, les données utilisées pour mettre à jour un outil de classification par le genre devront provenir de sondes de recueil de trafic Internet installées sur les postes des utilisateurs à domicile, au travail et dans des espaces publics de consultation. En effet, connaître les contextes d'usage apportera des éléments d'interprétation importants pour la compréhension des usages. Nous pourrions obtenir alors la liste des URL visitées par chaque lecteur, ce qui constituera un matériau premier de l'étude. Ces études seront extrêmement

précieuses en ce qu'elles traiteront de la navigation du côté de l'utilisateur et en situation « réelle ». Sur cette base, des fines descriptions des parcours de page en page et de site en site selon le type de session seront possibles, en suivant des faisceaux de critères. Ces descriptions devront intégrer des informations sur les contenus visités et examiner leur articulation dynamique au sein des parcours. Il serait intéressant de faire des corrélations entre le contenu des pages visitées et les stratégies de navigation. Sur le plan de la navigation, nous devons tenir compte des indicateurs statistiques qui rendent compte de la forme, de la temporalité et du rythme des parcours, à l'échelle de la page et à l'échelle du parcours. Ainsi dotés, nous disposerons des outils nécessaires pour observer, au sein de données volumineuses, les liens entre forme et contenu des parcours, et mettre à jour des régularités dans les pratiques des internautes. Des motifs récurrents s'en détacheront qui reflèteront d'une manière fine, le genre d'activité et les tactiques que les lecteurs de documents numériques emploient.

Selon le genre dans lequel il se trouve employé, un document donné n'entrera pas dans les mêmes réseaux d'association de termes, et les différentes caractéristiques qu'il contient seront interprétées différemment. Faute d'une éducation spécifique pour guider l'orientation, dans une telle somme d'informations le lecteur de documents numériques doit développer des méthodes de validation et s'armer d'une éthique rigoureuse.

La réflexion sur l'identification automatique et sur la classification par critère de genre a été peu étudiée, elle n'en est encore qu'à ses balbutiements. Il est cependant essentiel que les efforts soient poursuivis afin d'être en mesure de concevoir des outils de reconnaissance et d'extraction des documents selon le genre. La classification par genre aidera l'identification, la sélection et l'automatisation (de l'acquisition) de documents dans les bibliothèques, les centres d'archives et autres communautés concernées. Dans l'état actuel de notre réflexion nous ne sommes pas en mesure de faire des propositions concrètes d'ordre didactique, d'autant plus que cela requerrait un projet solide issu d'un travail progressif étalé sur plusieurs années. Si nous nous limitons ici nous gardons à l'esprit que ce problème reste ouvert.

Nous avons dû faire des choix qui, comme tous les choix, sont discutables. Ainsi n'avons-nous pas évoqué Chomsky, Lévy-Strauss et bien d'autres encore qui ne paraissent pas étrangers à notre problématique. Aussi n'avons-nous pas pris le soin de rendre aux informaticiens la part qui leur revient dans notre réflexion. Cependant seule l'ampleur de la tâche que nous nous sommes donnée justifie ces manques que nous nous tenterons de combler dans de prochaines publications.





# 8

## Repères bibliographiques

### 8.1 WEBOGRAPHIE

#### 8.1.1 Épistémologie, méthodologie

<http://users.info.unicaen.fr/~beust/Papiers/Beust-Rb07.pdf> (consulté le 26.05.08)

<http://www.educnet.education.fr/dossier/hypermedia/biblio4.htm> (consulté le 26.05.08)

<http://www.christian-faure.net/bernard-stiegler/> (consulté le 15.12.08)

<http://www.lycee-chateaubriand.fr/cru-atala/publications/garcon.pdf> (consulté le 18.02.09)

<http://www.t0.or.at/levy/plevy.htm> (consulté le 28.05.09)

[http://www.revue-i3.org/volume04/numero01/revue\\_i3\\_04\\_01\\_02.pdf](http://www.revue-i3.org/volume04/numero01/revue_i3_04_01_02.pdf) (consulté le 02.06.09)

#### 8.1.2 La lecture

[http://thomas.beauvisage.free.fr/pubs/Beauvisage\\_These\\_ParcoursWEB.pdf](http://thomas.beauvisage.free.fr/pubs/Beauvisage_These_ParcoursWEB.pdf) (consulté le 16.02.07)

<http://www.redaction.be/electure/facilite.htm> (consulté le 29.03.07)

<http://lafeuille.homo-numericus.net/2008/05/ce-que-la-lecture-a-lecran-peut-transformer.html> (consulté le 05.06.07)

<http://blog.marcpautrel.com/post/2007/11/02/Lecture-a-lecran> (consulté le 25.09.07)

<http://culturopoing.com/Blogs/Livres.php?Id=1074> (consulté le 04.10.07)

<http://incident.net/users/gregory/wordpress/03-comment-lire-a-lecran/> (consulté le 07.11.07)

[http://www.michelcartier.com/McArticleB.php3?id\\_article=374](http://www.michelcartier.com/McArticleB.php3?id_article=374) (consulté le 03.12.07)

<http://biblio-fr.info.unicaen.fr/bnum/jelec/Solaris/d01/1chartier.html> (consulté le 13.03.08)

<http://www.teleferique.org/projects/reader/ureader/> (consulté le 03.05.08)

- <http://www.fabula.org/actualites/article12181.php> (consulté le 03.05.08)
- <http://remue.net/spip.php?article751> (consulté le 04.05.08)
- [http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/2042/9468/1/HERMES\\_2004\\_39\\_87](http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/2042/9468/1/HERMES_2004_39_87) (consulté le 28.10.08)
- [http://www.utc.fr/~bachimon/Publications\\_attachments/BachimontCahierNum.pdf](http://www.utc.fr/~bachimon/Publications_attachments/BachimontCahierNum.pdf) (consulté le 05.12.08)
- [http://www.redaction.be/exemples/eyetrackingstudy\\_janv\\_05.htm](http://www.redaction.be/exemples/eyetrackingstudy_janv_05.htm) (consulté le 18.12.08)
- <http://www.institucional.us.es/revistas/revistas/cauce/pdf/numeros/29/14Moirand.pdf> (consulté le 26.02.09)
- <http://college-de-vevey.vd.ch/auteur/Parcours/intellect/pensee-chantier.htm> (consulté le 20.04.09)
- [http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/documents/archives0/00/00/04/98/sic\\_00000498\\_02/sic\\_00000498.html](http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/documents/archives0/00/00/04/98/sic_00000498_02/sic_00000498.html) (consulté le 20.05.09)
- [http://www.revue-texto.net/Inedits/Benel/benel\\_these\\_03\\_ch08.pdf](http://www.revue-texto.net/Inedits/Benel/benel_these_03_ch08.pdf) (consulté le 20.05.09)

### 8.1.3 Linguistique, sémantique, sémiotique, sens

- [http://www.revue-texto.net/Inedits/Sarfati/Sarfati\\_Semantique.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Sarfati/Sarfati_Semantique.html) (consulté le 14.11.06)
- <http://www.activites.org/v1n2/html/salembier.html> (consulté le 23.11.06)
- [http://icar.univ-lyon2.fr/membres/jcosnier/articles/II-7\\_De\\_1%27amour\\_du\\_texte](http://icar.univ-lyon2.fr/membres/jcosnier/articles/II-7_De_1%27amour_du_texte). (consulté le 11.12.06)
- <http://semen.revues.org/document1971.html> (consulté le 15.12.06)
- <http://www.revue-texto.net/Archives/SdT/SdTv2n12.html> (consulté le 26.01.07)
- <http://www.cndp.fr/archivage/valid/129029/129029-16248-20856.pdf> (consulté le 22.03.07)
- [http://www.olats.org/livresetudes/basiques/litteraturenumerique/14\\_basiquesLN.php](http://www.olats.org/livresetudes/basiques/litteraturenumerique/14_basiquesLN.php) (consulté le 10.04.07)
- <http://www.carnetpsy.com/archives/Recherches/Items/p14.htm> (consulté le 08.06.07)
- [http://www.larevuedesressources.org/article.php3?id\\_article=28](http://www.larevuedesressources.org/article.php3?id_article=28) (consulté le 25.06.07)
- <http://crimic.paris-sorbonne.fr/actes/tl2/ramosizquierdo.pdf> (consulté le 28.09.07)
- <http://hypermedia.univ-paris8.fr/pierre/virtuel/virt3.htm> (consulté le 28.09.07)
- [http://www.archivesaudiovisuelles.fr/352/liste\\_conf.asp](http://www.archivesaudiovisuelles.fr/352/liste_conf.asp) (consulté le 11.10.07)

## CHAPITRE 8. REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

[http://alaingiffard.blogs.com/culture/2004/06/petites\\_introdu\\_1.html](http://alaingiffard.blogs.com/culture/2004/06/petites_introdu_1.html) (consulté le 12.11.07)

[http://perso.limsi.fr/jacquemi/COGNITIVE02/SteInfo\\_VisuDyn\\_Jacquemin.pdf](http://perso.limsi.fr/jacquemi/COGNITIVE02/SteInfo_VisuDyn_Jacquemin.pdf) (consulté le 26.11.07)

<http://e.nicolas.hernandez.free.fr/pro/doku.php?id=research:phdthesis> (consulté le 06.12.07)

[http://www.mediologie.org/collection/06\\_mediologues/souchier.pdf](http://www.mediologie.org/collection/06_mediologues/souchier.pdf) (consulté le 28.01.08)

<http://www.noscreen.com/ecriture.html> (consulté le 18.02.08)

[http://icar.univ-lyon2.fr/membres/bpincemin/biblio/pincemin\\_reims01.pdf](http://icar.univ-lyon2.fr/membres/bpincemin/biblio/pincemin_reims01.pdf) (consulté le 02.04.08)

<http://www.fse.ulaval.ca/mediatic/pdf/ch3at.pdf> (consulté le 05.05.08)

<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/ling.htm> (consulté le 30.09.08)

<http://www.cafe.umontreal.ca/genres/n-discou.html> (consulté le 21.01.09)

<http://www.fabula.org/revue/document4731.php> (consulté le 26.02.09)

<http://semen.revues.org/document5141.html> (consulté le 21.04.09)

<http://www.utc.fr/costech/v2/pdf/assun.pdf> (consulté le 14.05.09)

[http://www.interdisciplines.org/defispublicationWEB/papers/18/1#\\_1](http://www.interdisciplines.org/defispublicationWEB/papers/18/1#_1) (consulté le 22.05.09)

# 8

### 8.1.4 Le genre, la norme

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge\\_0458726x\\_2001\\_num\\_35\\_141\\_872](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458726x_2001_num_35_141_872) (consulté le 21.09.10)

<http://www.fabula.org/compagnon/genre2.php> (consulté le 08.01.07)

[http://www.revue-texto.net/Inedits/Malrieu\\_Rastier/Malrieu-Rastier\\_Genres1.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Malrieu_Rastier/Malrieu-Rastier_Genres1.html) (consulté le 20.02.07)

<http://www.berlol.net/ILF2005.htm> (consulté le 11.12.07)

<http://www.revue-texto.net/1996-2007/Inedits/Labbe-Marcoccia.html> (consulté le 30.01.08)

<http://www.etudes-francaises.net/entretiens/boutiny.htm> (consulté le 14.03.08)

<http://ina.fr/observatoire-medias/dossiers/patrimoine-numerique/la-conservation-du-patrimoine-numerique-enjeux-et-tendance.html> (consulté le 14.03.08)

<http://sites.univ-provence.fr/veronis/je-nfce/Marcoccia.pdf> (consulté le 17.05.08)

### 8.1.5 Le document numérique

<http://www.technolangue.net/index.php> (consulté le 12.03.07)

- [http://rtp-doc.enssib.fr/article.php3?id\\_article=50](http://rtp-doc.enssib.fr/article.php3?id_article=50) (consulté le 14.03.07)
- <http://www.bruno-latour.fr/poparticles/poparticle/P-130-LIVRE-BNF.pdf> (consulté le 07.05.07)
- <http://www.cairn.info/revue-document-numerique-2001-1-page-113.htm> (consulté le 12.06.07)
- <http://hypermedia.univ-paris8.fr/jean/articles/docnum.pdf> (consulté le 28.06.07)
- <http://WEBSITE.snv.jussieu.fr/redaction.htm> (consulté le 01.10.07)
- [http://cerig.efpg.inpg.fr/Icg/Dossiers/Avenir\\_imprime/sommaire.htm](http://cerig.efpg.inpg.fr/Icg/Dossiers/Avenir_imprime/sommaire.htm) (consulté le 02.11.07)
- <http://calenda.revues.org/nouvelle9823.html> (consulté le 31.01.08)
- <http://www.cavi.univ-paris3.fr/lexicometrica/jadt/jadt2000/pdf/54/54.pdf> (consulté le 01.02.08)
- <http://www.univ-rouen.fr/arobase/v8/philipona.pdf> (consulté le 26.02.08)
- <http://www.fbouvier.fr/blog/wp-content/uploads/2007/10/edition-numerique.pdf> (consulté le 18.09.08)
- [http://cerig.efpg.inpg.fr/ICG/Dossiers/Avenir\\_imprime/chapitre1.htm](http://cerig.efpg.inpg.fr/ICG/Dossiers/Avenir_imprime/chapitre1.htm) (consulté le 17.10.08)
- <http://www.univ-nancy2.fr/pers/brassac/PublicationsBrassac.pdf/01Design97.pdf> (consulté le 15.12.08)
- <http://www.christian-faure.net/2005/05/28/les-hypomnemata/> (consulté le 31.03.09)
- <http://www.christian-faure.net/2006/12/10/quest-ce-quun-document/> (consulté le 07.05.09)
- <http://queau.eu/2009/06/08/nous-serons-le-document/> (consulté le 09.06.09)

## 8.2 BIBLIOGRAPHIE

# Bibliographie

- [Ada99] J.M. Adam. *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris, 1999. 107, 126
- [AK08] V. Athea and I. Kanellos. Le genre comme contexte: fonds de légitimation des attentes partagées. *GLAT-Brest 2008 : Terminologie : discours, technologie et acteurs sociaux, 22-24 mai, Brest, France*, 2008. 15, 50, 106
- [Amb05] A. (sous la direction) Ambrosi. *Enjeux des mots: regards multiculturels sur les sociétés de l'oinformation*. 2005. 158
- [Ari75] Aristote. *La Poétique*. Paris, 1975. 79, 83
- [Ari99] Aristote. *De L'Âme*. 1999. 83
- [AS03] R. Ascott and E.A. Shanken. *Telematic embrace: visionary theories of art, technology, and consciousness*. BFI Modern Classics. University of California Press, 2003. 8
- [Aus70] J.L. Austin. *Quand dire c'est faire*. Paris, 1970. 23
- [Bac00] B. Bachimont. L'intelligence artificielle comme écriture dynamique : de la raison graphique à la raison computationnelle . *Au nom du sens, Actes de Cerisy-la Salle, Jeant Petitot (ed) Parris, Grasset*, 2000. 13, 56, 272
- [Bac04] B. Bachimont. Arts et sciences du numérique : ingénierie des connaissances et critique de la raison computationnelle. Master's thesis, Mémoire de HDR, Université de Technologies de Compiègne, 2004. 32, 51, 58, 66, 67, 142
- [Bad10] J.M. Badouin. *De l'épreuve autobiographique: contribution des histoires de vie à la problématique des genres de texte et de l'herméneutique de l'action*. 2010. 129
- [Bak78] M. Bakhtine. *Esthétique et théorie du roman*. 1978. 89, 109, 120
- [Bak84] M. Bakhtine. *Esthétique de la création verbale*. 1984. 89, 107, 138
- [Bal90] J.P. Balpe. *Hyperdocuments, hypertextes, hypermédias*. Paris, 1990. 64
- [Bar65] R. Barthes. *Éléments de sémiologie*. Paris, 1965. 66
- [Bar73] R. Barthes. *Le plaisir du texte*. Paris, 1973. 149, 206
- [Bar77] R. Barthes. Comment vivre ensemble. In *Leçons inaugurales de Collège de France*, 1977. 79
- [Bar84] R. Barthes. Sur la lecture. *Le bruissement de la langue*, Essay critiques IV, 1984. 161, 162, 175
- [Bar05] M. Baroni, R. et Macé. Le savoir des genres. *Rennes*, 2005. 268
- [BE94] D. Biber and Finegan E. An analytical framework for register studies. *Sociolinguistic Perspectives on Register*, chapter 2:31–56, 1994. 99
- [Bea04] T. Beauvisage. *Sémantique des parcours des utilisateurs sur le Web*. PhD thesis, Paris X, 2004. 41, 101, 102, 144, 145, 169, 215, 235
- [Beg82] A. Beguin. *Lire/écrire. Pratique nouvelle de l'écriture au collège*. Paris, 1982. 168

## BIBLIOGRAPHIE

- [Bel69] Y. Belaval. *Leibniz, initiation à sa philosophie*. 2005 (1969). 18
- [Bel04] C. Belisle. *La lecture numérique : réalités, enjeux et perspectives*. 2004. 58, 61
- [Ben66] E. Benveniste. *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, 1966. 1966. 231
- [Ber82] A. Berredonner. *Éléments de pragmatique linguistique*. 1982. 22
- [Ber06] J.-L. Berthoz, A. et Petit. *Phénoménologie et physiologie de l'action*. Paris, 2006. 36
- [Ber08] G. Berry. Pourquoi et comment le monde devient numérique. In *Leçons inaugurales de Collège de France*, 2008. 61
- [Beu] P. Beust. 233
- [BF89] D. Biber and E. Finegan. Drift and the evolution of english style: A history of three genres. *Language*, 65:487–517, 1989. 18
- [BF94] D. Biber and E. Finegan. *Sociolinguistic Perspectives on Register, Studies in Sociolinguistics*. Oxford, 1994. 18
- [BG02] S. Bertrand-Gastaldy. Des lectures sur papier aux lectures numériques: quelles mutations? 2002. 61
- [Bib88] D. Biber. *Variation accross speech and writing*. Cambridge, 1988. 99
- [Bie84] C et autres Biet. Guide des auteurs, de la critique, des genres et des mouvements. index des quatre tomes de la collection in Textes et contextes, 1984. 205
- [Blo70] I. Bloomfield. *Le langage*. Paris, 1970. 131
- [Bob91] C. Bobin. *Une petite robe de fête*. 1991. 225
- [Boi] A. M. Boisvert. Littérature électronique et hypertexte. *Magazine électronique du CIAC, Montréal*. 53
- [Bor78] Jorge Luis Borges. *Le livre de sable*. 1978. 4
- [Bot87] J. Bottero. *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*. Paris, 1987. 78
- [Bou82] P. Bourdieu. *Ce que parler veut dire*. Paris, 1982. 129, 154, 169
- [Bou04] S. Bouquet. Linguistique générale et linguistique des genres. *Langages*, 153, 2004. 123, 208
- [BR99] S. Branca-Rosoff. Types, modes et genres : entre langue et discours . *Langage et société*, n° 87, 1999. 83, 100, 105, 154
- [Bre] Telecom Bretagne. Rapport d'activité 2007. 6, 58
- [Bri51] S. Briet. *Qu'est-ce que la documentation?* Paris, 1951. 45
- [Bro96] Bronckart. *Activité langagière, texte et discours*. Lausanne, 1996. 129, 156
- [Bru00] J. Brunner. *Cultures et modes de pensée. L'esprit humain dans ses oeuvres*. Paris, 2000. 76, 78
- [Buc97] M.K. Buckland. What is a digital document? *Journal of the American Society for Information Science - Special topic issue on the history of documentation and information science*, part II , Volume 48, Sept. 1997. 34, 39
- [Can99] K. Canvat. *Enseigner la littérature par les genres, pour une approche théorique et didactique de la notion de genre littéraire*,. Bruxelles, 1999. 13, 83, 84, 85, 86, 88, 90, 95, 97, 112, 124

## BIBLIOGRAPHIE

- [CB99] Josephson J.R. Chandrasekaran, B. and V.R. Benjains. What are ontologies and why do you need them? *IEEE Intelligent Systems*, n° 14:20–26, 1999. 91
- [Cha01a] P. Charaudeau. *Visées discursives, genres situationnels et construction textuelle*. 2001. 153, 168, 171
- [Cha01b] R. Chartier. Lecteurs et lectures à l'âge de la textuelle électronique paris,. dans *Text-e, Ecrans et réseaux, vers une transformation du rapport à l'écrit*, 2001. 192
- [Cic04] F. Cicurel. Le lu et le lire ou l'espace de la lecture » 2004. dans *Adam J.M., Grize, Texte et discours : catégories pour l'analyse, J.B., Ali Bouacha M., (eds)*, 2004. 167
- [Cle00] J. Clement. Le ebook est-il encore un livre? l'expression « livre numérique » a-t-elle un sens? le livre traditionnel a-t-il encore un avenir? *la biennale du Savoir, Les savoirs déroutés, Lyon*, 2000. 153, 165
- [Com] A. Compagnon. *Théorie de la littérature: la notion de genre*. 82, 84, 87, 107, 123, 134
- [Com92] D. Combe. *Les genres littéraires*. Paris, 1992. 77, 94
- [Cos91] J. Cosnier. De l'amour du texte à l'amour du contexte. *Texte et contexte dans la communication. Cahier critique de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 13, 1991. 98
- [Cro03] B. Crozat, S. et Bachimont. Instrumentation numérique des documents : pour une séparation fonds/forme. *Heudiasyc, UMR CNRS 6599, UTC, Direction de la Recherche et de l'Expérimentation, INA*, 2003. 260
- [Cro05] B. Croce. *Bréviaire esthétique*. Paris, (Esthética, 1902) 2005. 94, 95
- [CS93] A. Comte-Sponville. *Le mythe d'Icare*. 1993. 15
- [CW97] K. Crowston and M. Williams. Reproduced and emergent genres of communication on the world-wide web. in *Proceedings of the Thirtieth Annual Hawaii International Conference on System Sciences (HICSS '97), Maui, Hawaii*, vol. VI:30–39, 1997. 102, 108
- [Day92] D. Dayan. Les mystères de la réception. *Le Débat*, n° 71, 1992. 67, 132, 135
- [Des79] V. Descombes. *Le Même et l'Autre*. 1979. 71
- [Det01] P. et Verine B. Detrie, C. Siblot. *Termes et concepts pour l'analyse du discours : Une approche praxématique, Honore Champion, Paris, 2001*. Paris, 2001. 78
- [Dev90] F. Develay. La fatigue du papier. réed. in *BOOTZ Philippe (Dir.), Le Salon de Lecture Électronique. Villeneuve d'Ascq*, 23 juin 1990, 1990. 194
- [Doi78] Deschamps J. Mugny G. Doise, W. Conformisme et soumission . *Psychologie sociale expérimentale, Armand Colin, collection U*, 1978. 42
- [Duc72] T. Ducrot, O. et Todorov. *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris, 1972. 84
- [Eco68] U. Eco. *La structure absente*. 1968. 59
- [Eco85] U. Eco. *Lector in fabula, ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris, 1985. 105, 161
- [Eco92] U. Eco. *Les limites de l'interprétation*. Paris, 1992. 149, 161
- [Eli91] N. Elias. *La société des individus*. Paris, 1991. 254
- [Fis07] S.. Fish. *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*. Paris, 2007. 147, 149



## BIBLIOGRAPHIE

- [Fre94] Peter Medway Freedman, Aviva. Genre and the new rhetoric. *Taylor et Francis : London, Freedman, Aviva, Peter Medway (eds).*, Locating genre studies: Antecedents and prospects:1-22, 1994. 96
- [Gee83] C Geertz. Local knowledge: Further essays in interpretive anthropology. *Basic Books 2000*, 1983. 156
- [Gen79] G. Genette. *Introduction à l'architexte*. Paris, 1979. 76, 77
- [Gen86] G. et autres Genette. *Théorie des genres*. Paris, 1986. 59, 113, 123, 233
- [GF08] E. Gebers Freitas. *Environnement numérique de lecture : instrumentation de l'activité de lecture savante sur support numérique*. PhD thesis, Université Technologique de Compiègne, 2008. 44
- [Goo79] J. Goody. *La Raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*. 1979. 13, 31, 78, 272
- [Goo92] N. Goodman. *Manières de faire des mondes*. Nîmes, 1992. 81
- [Hac01] I. Hacking. Philosophie et histoire des conceptions scientifiques. In *Leçons inaugurales, Collège de France*, 2001. 80, 85
- [Heg64] trad. Serge Jankélévitch Hegel, G. W. F. *Esthétique*. 1964. 86
- [Hob00] traduction Gérard Mairet Hobbes, T. *Léviathan*. 2000. 18
- [Hor08] E. Horl. La destinée cybernétique de l'occident. mcculloch, heidehher et la fin de la philosophie . *Revue Appareil*, 1, 2008. 18
- [Ise85] J. Iser. *L'acte de lecture - théorie de l'effet esthétique*. Bruxelles, 1985. 140, 141, 149
- [Jak63] R. Jakobson. *Essais de linguistique générale*. Paris, 1963. 107
- [Jau78] H.R. Jauss. *Pour une esthétique de la réception*. Paris, 1978. 139
- [Jea] Y. Jeanneret. La prétention sémiotique dans la communication. 66
- [Jea99] E. Jeanneret, Y; et Souchier. Pour une poétique de l'écrit d'écran. *Xoana, Multimédia en recherche*, 6, 1999. 59
- [Jua03] B. Juanals. *La culture de l'information, du livre au numérique*. 2003. 83, 88, 112
- [Kan99] I. Kanellos. Logique, programmation et calculabilité - une introduction critique à l'informatique théorique (et pratique). *[ISI 101 - A]*, 1999. 19, 44
- [KM71] A. Kermer-Marietti. *Wilhelm Dithley et l'anthropologie historique*. 1971. 96
- [KM94] A. Kermer-Marietti. *La philosophie cognitive*. Paris, 1994. 79
- [KO96] C. Kerbrat-Orecchioni. Texte et contexte. *Scolia*, 6, 1996. 133
- [KO05] C. Kerbrat-Orecchioni. *Les actes de langage dans le discours : Théories et fonctionnement*. 2005. 24
- [KO08] C. Kerbrat-Orecchioni. Que peut-on "faire" avec du dire? 2008. 78, 79, 110
- [Kri69] J. Kristeva. *Semeiotikè. Recherches pour une sémanalyse*. 1969. 59, 141
- [KS97] Nunberg G. Kessler, B. and H. Schuetz. Automatin detection of genre. *Palo Alto Research Center*, 1997. 102
- [Lab70] W. Labov. The study of language in its social context . *Studium generale*, 23, 1970. 131

## BIBLIOGRAPHIE

- [Lab05] M. Labbe, H. et Marcoccia. Communication numérique et continuité des genres : l'exemple du courrier électronique . *Textol! [en ligne]*, vol. X, n°3, Septembre 2005. 107, 114
- [Lat87] F. Latraverse. *La Pragmatique*. Bruxelles, 1987. 131
- [LG82] A. Leroy-Gouran. *Les Racines du monde : entretiens*. Paris, 1982. 271
- [Lie51] Leibniz. *Selections*. 1951. 18
- [LM211] Où va la "quantification de soi"? *Le Monde*, 2011. 143
- [Mai91] D. Maingueneau. *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*. Paris, 1991. 126
- [Mal01] F. Malrieu, D. et Rastier. Genres et variations morphosyntaxiques. *Traitement Automatique des langues*, 42, n°2:548-577, 2001. 103, 190
- [Mal05] D. Malrieu. Domaines, champs génériques, temps et personnes. Actes des Deuxièmes journées de Linguistiques de corpus, Lorient, Septembre 2002, Rennes : France (2005), 2005. 92
- [Mar85] A. Martinet. *Syntaxe générale*. Paris, 1985. 131
- [Mar06] M. Marcoccia. Les smileys : une représentation iconique des émotions dans la communication médiatisée par ordinateur . In C. Plantin, M. Doury & V. Traverso (eds.), 2006. 196
- [MD04] et autres Mourlhon-Dallies. Les discours de l'internet : quels enjeux pour la recherche. *Les Cahiers du Cediscor*, 2004. 130
- [Mil09] A. et autres Mille. Étendre les possibilités du raisonnement à partir de cas grâce aux traces. *17ème atelier de Raisonnement à Partir de Cas*, pages 71-82, 2009. 46, 64
- [Moi07] S. Moirand. *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris, 2007. 172
- [Mol93] J. Molino. *Les genres littéraires*. 1993. 97
- [Nor80] L. Norman. *Traitement de l'information et comportement humain une introduction à la psychologie*. Ltée Québec, 1980. 36
- [O'R08] J.K. O'Regan. Sur le rôle de l'action dans l'expérience phénoménale. In *Communications lors des Journées Scientifiques Cognition et document électronique : traces, interprétation, éaction*, Caen, 2008. 46
- [Otl] Otlet. 87
- [Ped06] R. T. Pedauques. *Le document à la lumière du numérique*. Caen, 2006. 18, 33, 220
- [Ped07] R. T. Pedauques. *La redocumentarisation du monde*. Toulouse, 2007. 18, 34, 192
- [Pen06] J.M. Penalve. *Intelligence collective*. 2006. 271
- [Per88] Ph. Perrenoud. Parle comme il faut ! réflexions sociologiques sur l'ordre linguistique. *Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation Université de Genève*, 1988. 172
- [Phi] J.K. Philipona, D. et O'Regan. Perception sensorimotrice de l'espace. *Université de Compiègne*, 2004. 36
- [Pia67] P. Piaget. *Biologie et connaissance : essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs*. 1967. 170
- [Que93] R. Queneau. *Cent mille milliards de poèmes*. Paris, 1993. 67

## BIBLIOGRAPHIE

- [Ras87] F. Rastier. *Sémantique interprétative*. Formes sémiotiques. Presses universitaires de France, 1987. 13
- [Ras89] F. Rastier. *Sens et textualité*. Paris, 1989. 13, 24, 127
- [Ras96] F. Rastier. La sémantique des textes : concepts et applications. *Hermes*, 1996, 16:15–37, 1996. 124, 125, 212, 264
- [Ras99] B. Rastier, F et Pincemin. Des genres à l'intertexte . *Cahiers de pragmatique*, 33, 1999. 108, 228
- [Ras01a] F Rastier. *Arts et sciences du texte*. Paris, 2001. 13, 170
- [Ras01b] F Rastier. Eléments de théorie des genres. *Sémantique des textes*, 2001. 120, 130, 238
- [Ras03] F Rastier. Parcours de production et d'interprétation . *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs*, *Ophrys*, 2003. 108, 276
- [Ras04] F. Rastier. Poétique et textualité,. *Langages*, 153, 2004. 111
- [Ras05] F Rastier. Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus. *La Linguistique de corpus sous la dir. de Geoffroy Williams*, Presses, 2005. 23
- [Ras09] F Rastier. L'interprétation des objets culturels : des « données » aux œuvres. In *Rouen*, 2009. 25, 39, 104, 114, 154, 156
- [RC02] J. Rouis Cerig. E-business dans l'imprimerie. avril 2002. 60
- [RCA94] F. Rastier, M. Cavazza, and A. Abeillé. *Sémantique pour l'analyse: de la linguistique à l'informatique*. Sciences cognitives. Masson, 1994. 13
- [Ric69] P. Ricoeur. *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*. 1969. 44
- [Ric80] F. Richaudeau. Cinq contributions pour comprendre la lecture. *jours d'études des 25 - 26 - 27 février 1980*, Association Française pour la Lecture, 1980. 181, 196
- [Rif79] M. Riffaterre. *La production du texte*. Paris, 1979. 149, 206
- [Rou] S. Rouissi. Document numérique et normalisation: questions autour de la fragmentation et de la dispersion de l'information. *CEMIC-GRESIC, Université de Bordeaux*. 249
- [Rut80] F. Rutten. Sur les notions de texte et de lecture dans une théorie de la réception . *Revue de Sciences Humaines*, 49, 1980. 148
- [Sch69] J.M. Schaeffer. *Scénographie d'un tableau*. Paris, 1969. 258
- [Sch89a] J.M. Schaeffer. *Qu'es-ce qu'un genre littéraire?* Paris, 1989. 98, 108, 110, 114, 123
- [Sch89b] J.M. Schaeffer. *Sur la signification des genres en littérature*. 1989. 96, 108, 114, 134
- [Sea72] J. Searle. *Les actes de langage*. 1972. 23, 131
- [Sea82] J. Searle. *Sens et expression*. Paris, 1982. 167
- [Sim94] M. (sous la direction) Simon. *La peau de l'âme - Intelligence et neurosciences : approches pluridisciplinaires*. Paris, 1994. 19
- [Sou] E. Souchier. Lorsque les écrits de réseaux cristallisent la mémoire des outils, des médias et des pratiques,. 64
- [Sti] B. Stiegler. *Réenchâter le monde : la valeur esprit contre le populisme industriel*. 271, 273
- [Sto99] P. Stockinger. *Les nouveaux produits d'information. Conception sémiotique du document*. Paris, 1999. 18, 36

## BIBLIOGRAPHIE

- [Sto03] P. Stockinger. *Le document audiovisuel – procédures de description et d'exploitation*. Paris, 2003. 18, 40, 199
- [Sto05] P. Stockinger. *Les sites Web – conception, description et évaluation*. Paris, 2005. 18
- [SW87] M.A. Shepherd and C.R. Watters. The role of genre in the evolution of interfaces for the internet. in proceedings of net'97. 1987. 109
- [Tod78] T. Todorov. *Les genres du discours*. Paris, 1978. 76, 123
- [Tod81] T. Todorov. *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*. Paris, 1981. 169
- [Tor89] P. Tort. *La raison classificatoire. Quinze études*. Paris,, 1989. 81, 110
- [VD87] T.A . Van Dijk. Episodic models in discourse processing new york,. in R. Horowitz et S. J. Samuels (eds), *Comprehending oral and written language*,, 1987. 168
- [Who69] B. L. Whorf. *Linguistique et Anthropologie. Les origines de la sémiologie*. Paris, 1969. 149
- [Yar67] A. L. Yarbus. Eye movements during perception of complex objects. in L. A. Riggs, ed., *Eye Movements and Vision*, Plenum Press, New York,, 1967. 177





